les entretiens de Ramakrishna

les entretiens de Ramakrishna

(Shri Shri Ramakrishna Kathamrita)

recueillis par son disciple « M »

(Mahendranath Gupta)

traduits sur l'original bengali
par Charles Maix

PATRIMOINES
hindouisme

LES ÉDITIONS DU CERF
29 bd Latour Maubourg, Paris
1996

(29, boulevard Latour-Maubourg
75340 Paris Cedex 07)

ISBN 2-204-05300-7
ISSN 1152-0361

Question — *Je pense que je devrais traduire le Kathamrita en anglais. Vous relirez ensuite ce que j'aurai fait. Bien des sadhus et des bhaktas, en Inde et à l'étranger, en ont exprimé le désir.*

M — *Traduire ? Un lycéen peut le faire (...) traduire les mots ne suffit pas. (...) Je veux que le style soit simple et que l'on fasse attention au sens. J'ai toujours essayé d'écrire de façon claire, pour que même un collégien de la 7e classe puisse comprendre. Parfois j'ai développé un seul mot en une phrase. J'ai essayé de rendre les nuances exactes comme je les avais entendues. En parlant, le Maître donnait expression à un sentiment, un sentiment vivant. C'est ce que j'ai essayé de transmettre, en utilisant ses propres mots autant que possible (...) J'ai essayé de m'exprimer en un langage simple. Si l'on ignore l'intention dans laquelle il parlait, on peut tranformer complètement le sens.*

(Shri Ma Darshan, Vol 3)

INTRODUCTION

Ramakrishna est sans doute le plus connu en Occident de tous les maîtres spirituels hindous des derniers siècles, grâce à la prédication de son disciple Vivekananda aux Etats-Unis et en Angleterre, poursuivie par d'autres grands disciples de la première, puis de la seconde génération. En France, sa renommée est due aux biographies de Ramakrishna et de Vivekananda par Romain Rolland (1929), biographies d'ailleurs admirables, et qui restent peut-être les livres les plus lus d'un écrivain autrefois célèbre, un peu oublié maintenant. L'influence actuelle de l'hindouisme en Occident n'a pas besoin d'être soulignée : il suffit de faire un tour au rayon "Religions" d'une grande librairie. Le mouvement issu de Ramakrishna est l'une des forces principales qui, en Inde même, ont rendu sa vigueur et son orgueil à une religion humiliée par les agressions étrangères — et son hindouisme est entièrement libre du bric-à-brac occultiste si répandu ici. Comme il l'avait prévu lui-même, l'enseignement de ce petit prêtre qui ne parlait qu'un bengali villageois, établi dans un temple aux portes de la grande métropole de l'Inde, s'est répandu dans le monde entier.

Vivekananda et ses successeurs ont apporté le message de Ramakrishna à l'Occident comme une forme tolérante, englobante, du Védanta non-dualiste. Le monisme de Shankara y devient la Vérité suprême, vers laquelle convergent les autres formes religieuses (y compris l'islam, le christianisme, le bouddhisme, et les variantes dévotionnelles de la religion hindoue). Une telle présentation de l'enseignement de Ramakrishna est certainement attirante pour les hindous ou les Occidentaux qui se tournent vers l'hindouisme. Mais elle n'explique pas l'attrait de la personnalité de Ramakrishna sur des gens qui sont franchement à l'extérieur, et n'ont pas l'intention d'entrer (Rolland lui-même en est un exemple). Les Occidentaux vont chercher en Inde les techniques de la méditation (voire les "pouvoirs cachés de l'esprit humain") et "la connaissance du Soi". On trouve tout cela chez Ramakrishna, qui est un yogi et un védantiste, mais il y a autre chose, qui nous touche plus profondément, et fait de

lui un exemple universel : un homme *qui n'a cherché que Dieu, et qui a obtenu tout le reste par surcroît*. Notre tendance ici est de beaucoup parler de "religion", mais avec crainte ou honte de parler de Dieu. Tout y est bon : critique biblique, psychanalyse, discussions sur la morale, *Near Death Experiences*, parapsychologie, astrologie, spéculations sur le *big bang* ou les préhominiens. Ramakrishna, lui, ne nous laisse pas d'échappatoire : il ne parle *que* de Dieu. C'est pourquoi il faut revenir à ses propres paroles, en écartant les intermédiaires. Celui qui n'est pas prêt à le suivre sur ce terrain trouvera au moins un interlocuteur *humainement* plein de charme et d'humour, ce qui n'est pas si courant, surtout en matière religieuse.

On trouvera ici la première série des "Entretiens de Ramakrishna", aussi appelés "l'Evangile de Ramakrishna", recueillis et publiés en bengali par son disciple Mahendranath Gupta[1], "M". Les disciples directs ont attesté que ce gros livre (environ 900 pages en bengali et plus de 1000 en anglais) rapporte les paroles de Ramakrishna avec une exactitude et une fraîcheur que ne possède aucun autre texte. Cependant, on ne peut le considérer comme une sténographie, en ignorant la forte personnalité de son auteur, modeste, fidèle, têtu, silencieux — parfois un peu maladroit, le plus souvent remarquable écrivain. Il a d'abord pris des notes schématiques pour lui-même, puis reconstitué les entretiens à partir de ces notes, encore à son propre usage pour commencer, cinq à dix ans après les faits pour le premier volume, et quarante ans pour le dernier. L'arrangement des cinq volumes n'est pas chronologique, chacun d'eux contenant des entretiens de toutes époques entre mars 1882 et avril 1886.

L'enseignement restant le même, mais le public changeant d'un entretien à l'autre, le livre se répète beaucoup. Notre goût moderne est reconnaissant à M d'avoir conservé ces répétitions, infiniment plus vivantes qu'un recueil de sentences. En cela, il est fidèle à Ramakrishna, qui ne veut avoir aucune coquetterie d'orateur et se répète en toute simplicité. On a besoin de patience pour lire les Entretiens, récompensée lorsqu'une parabole que l'on croyait bien connaître brille soudain dans une scène pleine de vie.

Il existe deux traductions anglaises des Entretiens. La première

[1] Né en 1854, mort en 1932, directeur de la Morton Institution, une importante école de Calcutta. Il passa les dernières années de sa vie à écrire le *Kathamrita* et à transmettre l'enseignement de Ramakrishna.

(1907), due à M lui-même, correspond dans l'ensemble au premier volume de l'édition bengalie (1902), mais comporte quelques très beaux entretiens supplémentaires. Ce n'est pas une simple traduction, M ayant ajouté certains détails et mis un peu plus de sucre. La grande traduction de Swami Nikhilananda (1942) couvre l'ensemble des cinq volumes bengalis, en regroupant les entretiens par chapitres suivant l'ordre chronologique (ce qui facilite les références, mais accentue les répétitions), et en omettant quelques passages considérés comme “sans intérêt pour le lecteur occidental”— essentiellement les commentaires personnels de M. J'ai choisi au contraire de m'intéresser à la personnalité de M, et je trouve ces passages beaux et révélateurs. Il m'est arrivé parfois de résumer un peu (les longues séances chantées de *kirtan* par exemple), mais sans rien supprimer.

Dans le texte bengali, chaque entretien est divisé en sections numérotées, puis en brèves sous-sections pourvues d'un titre décrivant le contenu. Ici j'ai rappelé en tête de chaque entretien son numéro de chapitre dans l'édition bengalie, et celui du chapitre de la traduction de Sw. Nikhilananda qui le contient; j'ai conservé les numéros de sections, utiles pour les références, mais supprimé les sous-sections. Les numéros de notes en bas de page fournissent aussi des repères commodes. Il y en a beaucoup, car ce livre ne s'adresse pas à un public de spécialistes. Elles signalent les passages légèrement abrégés ou modifiés, expliquent une citation, informent sur tel ou tel personnage. Lorsqu'une parabole importante est répétée, une note renvoie à sa dernière apparition.

Le texte traduit comprend les entretiens du premier volume de l'édition bengalie (sauf le dernier, qui concerne les disciples après la mort du maître), et quatre entretiens supplémentaires figurant dans la traduction de M. Je n'ai pas entièrement respecté l'ordre chronologique : quelques entretiens particulièrement beaux et complets ont été placés en tête, formant en quelque sorte un petit livre dans le grand; en les lisant, on aura une idée assez exacte de l'enseignement de Ramakrishna, et de l'atmosphère qui l'enveloppe. Bien entendu, une traduction intégrale serait souhaitable[2], les volumes suivants contenant eux aussi des entretiens remarquables.

[2] Un tel projet est en cours au Centre Védantique Ramakrishna de Gretz.

Les Entretiens décrivant surtout des rencontres publiques, il faudrait les compléter par l'ensemble des témoignages rapportant les instructions données en privé, aux disciples monastiques en particulier — du moins, ce qui a pu en être raconté sans dévoiler le secret des âmes. Ces souvenirs forment une littérature parallèle aux Entretiens, plus dispersée, dont un choix a été traduit en anglais dans le livre *Ramakrishna as we saw him* de Swami Chetanananda. Voir aussi son autre livre, *They lived with God,* où l'on trouve des indications sur certains disciples qui restent muets dans les Entretiens, ou n'y figurent même pas, comme le saint disciple laïc Durgacharan Nag.

Tout cela couvre seulement les quatre dernières années (1882–1886) de la vie de Ramakrishna. Sur les années antérieures, la source principale est la grande biographie écrite par Swami Saradananda, qui a rassemblé les paroles du Maître concernant son propre passé, et recueilli les témoignages des compagnons de la jeunesse de Ramakrishna encore vivants. Il est difficile pour un non-hindou de s'y sentir à l'aise, car c'est aussi un traité d'apologétique, justifiant chaque détail de la vie de Ramakrishna par des citations des écritures.

Bien que ces événements soient proches dans le temps, que les témoins soient souvent des hommes cultivés, voire sceptiques, et d'une évidente sincérité, une partie de ces écrits appartient au genre hagiographique, et savoir où cela s'arrête suppose une décision arbitraire entre ce qui est "possible" et ce qui ne l'est pas. Pourrait-il en être autrement ? Peut-on aborder objectivement une personnalité telle que Ramakrishna ? Il en était déjà ainsi de son vivant. Il a suscité aussi la méfiance et l'hostilité, les gens colportaient sur lui des ragots venimeux contre lesquels on voit les disciples s'insurger ; il était le "brahmane fou" de Dakshineswar, un "voleur d'enfants", ou un simple charlatan qui feignait l'extase. Le lecteur trouvera ici de quoi réagir selon son propre tempérament.

Les Entretiens ne représentent qu'une partie des souvenirs accumulés par M dans ses carnets, sous une forme inutilisable par tout autre que lui : de brefs repères pour la mémoire, jalonnant les conversations. Pendant les dernières années de la vie de M, un moine de l'ordre de Ramakrishna qui s'était attaché à lui et le considérait comme son *guru*, Swami Nityatmananda, écrivit en bengali un *Kathamrita* au second degré intitulé *Shri Ma*

Darshan, occupant seize volumes de taille moyenne. Il montre la vénération entourant M, à une époque où il était l'un des derniers disciples survivants, l'usage quasi-liturgique du *Kathamrita* pour la lecture à haute voix, et des chants qui l'accompagnent. Il recueille aussi de précieux souvenirs ou explications qui n'ont pas trouvé place dans le livre des Entretiens.

Pour un lecteur occidental, la lecture des Entretiens rencontre des obstacles que j'ai essayé d'atténuer, sans pour cela tricher avec le texte.

J'ai fait la toilette des expressions dévotionnelles (pieds de lotus, homme-dieu, etc) qui doivent être réservées au public "de l'intérieur" — chacun est libre de remettre les siennes. Cela commence sur la couverture : le livre est généralement appelé en anglais *The Gospel of Shri Ramakrishna*, ce qui est le titre de la traduction anglaise de M, et non celui de l'original bengali[3], et il me semble que l'appeler évangile provoque, chez un Occidental, une réaction qui (positive ou négative) est hors de propos.

Ensuite, afin de souligner que les personnages des Entretiens appartiennent à l'Inde moderne, et non à un monde mythique (même si les deux se rejoignent), j'ai adopté une attitude souple dans la traduction des noms propres, qui demandera au lecteur un peu d'effort. Déjà la prononciation sanscrite, avec tous ses *a*, n'est plus celle des langues modernes : on écrit Shiva, Rama, mais on prononce Shiv, Ram (et je regrette de n'avoir pas osé écrire Ramkrishna). De plus, la prononciation du bengali est assez différente[4], beaucoup de ces *a* devenant des *o*, les *v* devenant des *b*, les *s* des *sh*... J'ai écrit à la bengalie les *noms de personnes vivantes* : Noren, Keshob, Bijoy, Biddèshagor. Appellerait-on un italien "Ludovicus" plutôt que Luigi ? Mais le faire systématiquement compliquerait trop les références (dans les titres en particulier), et le lecteur devra parfois reconnaître un même nom sous sa forme bengalie et sa forme sanscrite. Les noms classiques sont laissés sous leur forme sanscrite (sans aucune prétention scientifique dans la transcription), la plupart des noms propres familiers aux lecteurs de

[3] Celui-ci, *Shri-Shri-Ramakrishna Kathamrita* signifie à peu près "le nectar des paroles de Shri Ramakrishna".

[4] Les *pandits* bengalis, et Ramakrishna lui-même, prononcent d'ailleurs le sanscrit comme du bengali.

R. Rolland figurent également sans changement (Dakshineswar, Brahmosamaj, Tagore).

Dans les premiers entretiens, j'ai évité les mots techniques de la philosophie hindoue. Je me suis servi de mots français approximatifs pour décrire les attitudes religieuses indiennes. Les mots techniques sanscrits, seuls à être tout à fait précis, sont ensuite introduits progressivement. Le mot "dévôt, dévotion", qui revient sans cesse, a son sens ancien et fort d'attachement à Dieu, sans la nuance d'hypocrisie venue de Tartuffe, ni la sentimentalité fade du XIXe siècle ; il traduit, au moins dans les premiers entretiens, le mot *bhakta,* qui désigne une personne cherchant Dieu par la voie de l'amour. Ensuite, j'ai laissé ce mot dans le texte. Il en est de même pour le mot *jñani* (prononcé *gyani*), difficile à traduire puisqu'il désigne une personne cherchant Dieu sous la forme de l'Un, par l'introspection et la discrimination du réel et de l'irréel, et que cela n'existe pas chez nous. Dans les premiers entretiens ce mot est traduit par "védantiste", ou par une périphrase, puis je l'ai laissé dans le texte. De même pour les mots clefs du Védanta : *Brahman* est traduit d'abord par l'Un, l'Absolu, *Atman* par l'Ame universelle, le Soi, avec des majuscules. Ces mots ne sont pas tout à fait appropriés, mais le terme original est souvent mis entre parenthèses. Plus tard, *Brahman, Atman* sont laissés dans le texte.

Le mot *yogi* est trop connu pour être traduit, mais il ne faut pas le comprendre de travers : rien à voir avec la gymnastique. Il s'agit du *raja yoga,* c'est-à-dire de techniques visant à la concentration de l'esprit, avec un accompagnement physique (contrôle du souffle) peu spectaculaire.

Le mot "monde" traduit plusieurs mots sanscrits ou bengalis, au moins *jagata* et *samsara,* l'un des termes fondamentaux de l'hindouisme. Outre les deux sens traditionnels du mot "monde" en Occident, le sens ordinaire et celui de l'Evangile ("vous n'êtes pas du monde, le monde ne T'a pas connu"), il comporte en Inde une dimension cosmique : le cycle des naissances et des morts, l'univers entier entraîné par la roue du temps.

Le mot *sannyasin* est traduit par "renonçant", parfois "moine, ascète", et je n'ai pas cherché à indiquer les nuances avec *brahmachari, sadhu* — ce dernier mot si connu que je l'ai souvent laissé dans le texte. *Sadhana* est traduit suivant le cas par "ascèse, discipline spirituelle, recherche".

Le mot "extase" est difficile. Il s'applique d'une part aux "ravissements" ou "visions" mystiques appartenant aux formes dévotionnelles de la religion, états plus ou moins intenses d'exaltation avec perte plus ou moins complète de la conscience extérieure (*bhava, bhava samadhi*); c'est l'extase qui (compte tenu de l'émotivité bengalie) fait "chanter et danser, rire et pleurer", dit Ramakrishna. Mais il y a aussi la "grande" extase, correspondant en général au mot sanscrit *samadhi*, que je laisse de plus en plus souvent dans le texte au fil du livre, et qui selon le Védanta représente en quelque sorte un état "naturel" de l'esprit (ou même le *seul* état naturel) sans équivalent explicite dans les langues et cultures occidentales.

Les conversations sont mêlées de chants religieux, difficiles à traduire, et parfois à comprendre. Certains sont modernes, d'autres classiques, comme les célèbres chants de Ramprasad. Il en existe heureusement deux très belles traduction françaises par Michèle Lupsa*. Ramakrishna les connaissait par cœur et les chantait de façon admirable. Ils sont à l'origine même de sa vocation ("Mère, Ramprasad t'a vue, pourquoi ne puis-je pas te voir ?"), et l'on peut dire que Ramprasad est le premier *guru* de Ramakrishna.

Cela suffit pour les généralités; on découvrira peu à peu les multiples facettes de cette histoire étonnante.

Quelques thèmes des "Entretiens"

Les Entretiens s'insèrent dans la vie quotidienne et la vie intellectuelle du Bengale des années 1880. Quelques commentaires seront utiles pour éviter au lecteur un dépaysement superficiel, faisant obstacle à la compréhension du texte.

Esquisse biographique. Shri Ramakrishna est le nom de religion[5] de Gadadhar Chattopadhyay, un brahmane du village de Kamarpukur, de famille pauvre et très pieuse. Né en 1836, il s'installe en 1856 à Dakshineswar, une banlieue un peu éloignée

* Institut Français d'Indologie, Pondichéry, 1967; Les Belles Lettres, Paris, 1982.

5 En fait, M pense que ce nom lui a été donné à la naissance.

au nord de Calcutta, comme célébrant du temple de Kali récemment fondé par une femme remarquable, Rani Rasmani. Celle-ci et surtout son gendre Mathur prendront Ramakrishna sous leur affectueuse protection pendant les dix années (1856-66), entrecoupées d'assez longs séjours dans son village natal, où il explore toutes les formes de la mystique hindoue, d'abord seul, puis en contact avec divers *sadhus*. Pendant de longues périodes, il est considéré comme fou, méprisé par les employés du temple, montré à des médecins — qui heureusement ne pratiquent que la médecine traditionnelle indienne — mais Mathur a perçu sa grandeur spirituelle et prévient toute atteinte à sa liberté. Pour tenter de le guérir, sa mère en 1859 le marie selon la coutume à une enfant, qu'il va former peu à peu, et qui héritera d'une partie de son influence spirituelle, celle qui s'adresse à l'Inde traditionnelle. Elle se nomme Sarada Devi, et les disciples l'appelleront (bien plus tard) "la sainte Mère".

En 1861 arrive son premier maître, la "nonne brahmane", puis (vers 1864) le second, le moine errant Tota Puri qui lui enseigne le Védanta strict. Suivent quelques années pendant lesquelles sa renommée se répand dans les environs immédiats de Dakshineswar, et au-delà dans des milieux très traditionnels. Il sera saisi pour de courtes périodes par l'Islam (1866) et le christianisme (1874), et se persuadera que ces religions sont divers chemins menant au même Dieu. Le flot des visiteurs du temple lui procure une large expérience religieuse et humaine. Parvenu au terme de son ascèse, il entre en contact à partir de 1873 avec les grands personnages de la vie intellectuelle et religieuse de Calcutta. Parmi ceux-ci un seul, mais des plus célèbres, reconnaît vraiment sa grandeur : Keshav Sen, chef de l'une des branches du *Brahmosamaj*. A partir de leur rencontre en 1875, Keshav vient le visiter avec ses propres disciples, et le fait connaître dans la société cultivée et en partie occidentalisée de Calcutta, alors capitale de l'Inde. Les premiers disciples issus de ce milieu, des hommes d'âge mûr, lui viennent en 1879–1880. A partir de 1882, ce sont des jeunes gens qui arrivent, et se donnent entièrement à lui. En 1885, alors que sa renommée s'étend, Ramakrishna est atteint d'un cancer à la gorge, et meurt en août 1886. Les derniers témoins directs de sa vie disparaissent dans les années 1930, et R. Rolland a pu encore correspondre avec certains d'entre eux, en particulier avec Swami Shivananda, alors abbé de l'ordre, et avec M lui-même.

Peut-être est-ce d'avoir vécu, jusqu'à la folie, toutes les formes extrêmes de la religion, qui donne au Ramakrishna de la maturité une spiritualité rayonnante, équilibrée, où s'harmonisent tous les contraires.

Avec toute sa grandeur religieuse et ses extraordinaires dons intellectuels et artistiques, Ramakrishna reste un homme sans "éducation", parlant une langue parfois triviale, et manquant de l'usage du monde. On en verra quelques exemples. Parfois il parle trop longtemps, parfois son humour est drôle mais blessant, parfois au contraire son amour débordant met tel disciple sur le gril. Ce sont des raisons supplémentaires d'estimer Keshav ou Vijay, Naren ou M.

Le Brahmosamaj. On ne peut suivre les Entretiens sans avoir une idée de ce mouvement, très bien présenté dans le livre de Rolland. Fondé à Calcutta par le grand Ram Mohan Ray, auquel succède Devendranath Tagore, il s'agit au départ d'une forme indienne des "Lumières" au sens du XVIIIe siècle, un mouvement théiste, rejetant du point de vue religieux le polythéisme, le culte des images, plus tard l'infaillibilité des Védas, peut être (moins nettement) la croyance en la réincarnation et le *karma.* Du point de vue social il rejette le système des castes, les mariages d'enfants, accepte le remariage des veuves, recherche l'instruction et l'émancipation des femmes. Bien que le *Brahmosamaj* n'ait agi directement que sur la société instruite du Bengale, son influence sur le développement de l'Inde moderne a été capitale, et "l'esprit du *Brahmosamaj*" a atteint une résonance universelle à travers l'œuvre de Rabindranath Tagore ou de Satyajit Ray.

Le *Brahmosamaj* a subi deux scissions. Le tronc ancien, l'*Adi Samaj,* resté sous la conduite de D. Tagore, ne figure guère dans les Entretiens. Le schisme de 1866 en a détaché les éléments les plus actifs sous la direction de Keshav Sen, un homme infiniment séduisant, l'idole de la jeunesse de Calcutta. Mais Keshav se croit directement guidé par Dieu, et en 1878 il scandalise son église en mariant sa fille avec le fils d'un maharaja, selon un rituel "idolâtre" et sans respecter l'âge minimum fixé par les statuts. Un groupe important se détache alors et fonde le *Sadharan Samaj,* avec Shivanath Shastri et Vijaykrishna Goswami, que l'on rencontrera tous deux ici. Keshav proclame en 1880 la *Nouvelle Dispensation,* plus syncrétiste que fidèle au théisme

originel, lance son église dans un tourbillon d'activités, et meurt épuisé en 1883. Son mouvement, très divisé, passe alors au second plan. Ces querelles ne semblent pas trop affecter les fidèles, qui cherchent avant tout un équilibre entre leur piété traditionnelle et les idées scientifiques ou démocratiques importées d'Europe.

Le *Brahmosamaj* est un mouvement complexe, avec des aspects rationalistes aussi bien que piétistes. De manière étonnante, une sorte de symbiose — issue de la profonde affection unissant Ramakrishna à Keshav Sen et Vijay Goswami — va lier pour un temps ces groupes réformateurs, exclus de la société orthodoxe, à l'hindou plus que traditionnel qu'est Ramakrishna. C'est la propagande du *Brahmosamaj,* son influence sur les écoles, qui vont amener à Ramakrishna la jeunesse de Calcutta, et avec celle-ci la plupart de ses grands disciples. Après la mort de Ramakrishna, la prédication de Vivekananda ramènera à l'hindouisme une part des élites, et laissera de l'amertume chez les Brahmos.

L'avatar. L'auteur des Entretiens est un Indien en partie occidentalisé, un professeur, et un homme qui aime écrire et le fait bien. C'est aussi un converti, et qui cherche à convertir. Nous n'apprendrons pas de lui ce qui dans la personnalité du Maître peut écarter certains auditeurs : pourquoi Sidhu, le parent de M qui l'accompagne la première fois, ou le grand *pandit* Vidyasagar, n'ont-ils pas été séduits comme M ? Nous n'en saurons rien. Dans les premiers entretiens, les interlocuteurs ne disent que ce qu'il faut pour mettre en place l'enseignement du Maître. Leurs paroles n'ont sans doute pas été notées. A la fin seulement, nous trouvons de vraies conversations à plusieurs voix, chefs d'œuvre de naturel et d'humour.

Il y a autre chose, plus difficile à comprendre pour un Occidental. M se propose de convaincre le lecteur (hindou en premier) que Shri Ramakrishna est un *avatar,* mot que je n'ai pas voulu traduire — "incarnation" créant une grave confusion avec la notion chrétienne homonyme. Ce serait plutôt une "descente" ou "visite" du divin, car il s'agit d'un phénomène répété : Dieu, ou plus exactement son aspect bienveillant de Vishnu, prend chair "chaque fois que la religion s'éteint", dit Krishna dans la *Bhagavad Gita.* Ramakrishna, malgré son absence de sectarisme et son respect des autres religions, est un hindou totalement orthodoxe, acceptant comme des réalités les récits des Ecritures

et des grandes épopées. Dans tout ce gros livre, on ne trouvera pas une critique envers les coutumes traditionnelles — que Ramakrishna a pourtant enfreintes dans sa jeunesse en ôtant son cordon de brahmane, en balayant de ses cheveux la maison d'un intouchable. Dans ce contexte purement hindou, la notion de l'*avatar* perd de son caractère exorbitant. L'hindouisme admet d'ailleurs, à côté des *avatars* majeurs (Krishna et Rama, Bouddha ou Jésus pour beaucoup de fidèles ; Chaitanya pour les *vaishnavas* bengalis), la possibilité d'*avatars* partiels, de "descentes" en une même personne d'un ou plusieurs dieux mineurs.

La dernière personnalité généralement reconnue comme "portant" ainsi Dieu est Chaitanya, né vers 1486, le mystique exalté qui a renouvelé le culte de Krishna au Bengale et dans l'Orissa voisin, autour du grand sanctuaire de Puri. Ce sont les analogies entre la personnalité de Chaitanya et celle de Ramakrishna qui ont amené un collège de *pandits* vishnouites[6], dans les années 1860, à lui reconnaître la qualité d'*avatar*. L'idée reprendra de la force plus tard sous l'influence de la dévotion passionnée de Girish, écrivain, acteur et bohême, et surtout pendant la dernière maladie de Ramakrishna.

Le mouvement qui a conduit l'hindouisme à "diviniser" Chaitanya et Ramakrishna sera peut-être mieux compris si on le rapproche de la très rapide canonisation de St François d'Assise, le *sannyasin* chrétien, qui possède en commun avec eux de nombreux traits extérieurs. Comme eux, il a connu l'extase, aimé la beauté de la nature, la musique et la poésie, attiré les simples, redonné vie à une religion menacée de dessèchement.

L'exaltation du *guru* est le premier devoir des disciples, mais que pensait de tout cela Ramakrishna lui-même ? J'ai lu un article de chrétiens indiens affirmant que Ramakrishna avait été déifié par ses disciples, sans y être pour rien. C'est aussi l'opinion de Shivanath Shastri, ou du docteur Sarkar, personnages que l'on rencontrera dans ce livre. Elle peut s'appuyer sur la simplicité enfantine de Ramakrishna, l'absence chez lui de toute vanité (sans que le mot d'humilité convienne à quelqu'un d'aussi expansif), dans un pays où s'étale volontiers l'arrogance, et particulièrement l'arrogance religieuse. Mais en sens contraire on a une multitude de phrases dites aux disciples les plus intimes. La réalité psychologique, la conscience qu'a Ramakrishna d'être

[6] Réunis par son *guru* la "nonne brahmine" ; lui-même semble y être resté indifférent.

"théophore", est indiscutable. On peut ajouter qu'il n'impose cette croyance à personne.

Les dieux. On a beaucoup souligné que l'hindouisme tardif n'est pas un vrai polythéisme. Les dieux sont des formes, des aspects du divin, bien distincts et doués de personnalité, mais en même temps l'hindou se sent la liberté d'adorer tel ou tel dieu comme Dieu suprême, sans pour cela offenser les autres. Les trois grands dieux que l'on trouvera sans cesse mentionnés, et qui correspondent chacun pleinement à ce que nous appelons "Dieu" avec une majuscule, sont *Vishnu, Shiva, la Mère.* Cela dit, ni l'intolérance, ni la bigoterie ne sont absentes du tableau, et les membres des diverses sectes (Vaishnavas, Shaïvas et Shaktas) sont parfaitement capables de se battre pour défendre l'honneur de leurs dieux respectifs. D'autre part, il ne faut pas négliger les dieux mineurs, et même le petit surnaturel : fantômes, démons vivant dans les arbres. Ni omettre le grand rôle de l'astrologie dans la vie courante, sous la forme anodine d'almanachs mentionnant les jours fastes et néfastes, la forme moins anodine d'horoscopes détaillés consultés lors des mariages : pourquoi les hindous du XIXe siècle seraient-ils moins obscurantistes que les Européens du XXe ?

Vishnu, aussi appelé Hari, Narayana, et adoré encore davantage sous ses deux formes incarnées de Krishna et de Rama, est un dieu totalement bienveillant, le préservateur de l'univers, un dieu qui joue familièrement parmi les hommes et les visite chaque fois que la religion est en déclin. Les Vishnouites sont doux, végétariens, facilement sectaires et étroits. Ramakrishna est de famille vishnouite (sa divinité familiale est Rama, et son nom de Gadadhar désigne un aspect de Vishnu). Les grands sanctuaires de Vishnu sont Gaya (où le père de Ramakrishna a fait pélerinage avant sa naissance, et eu un rêve annonçant la nouvelle "descente") et Puri, dans l'Orissa proche, où Vishnu/Krishna est adoré sous le nom de Jagannath, le Maître de l'Univers — illustré aussi par le souvenir de Chaitanya, le grand mystique, qui a renouvelé la dévotion vishnouite et lui a donné la forme des *kirtans*, ces longues séances de chants, de danse et de musique religieuse (à la manière du *dhikr* des soufis, ou des "spirituals") se terminant dans l'exaltation. Les Entretiens en donnent de nombreux exemples, d'autant plus significatifs que M est un homme timide et plein de respect humain.

Vishnu est associé à des figures féminines de la divinité :

Rama à Sita, son épouse, modèle des femmes fidèles et chastes, partageant l'exil de Rama dans la forêt, puis enlevée par le démon Ravana, image de douleur résignée et gracieuse ; Krishna à Radha, l'amante passionnée qui se consume de désir et de nostalgie. Par le culte de Radha–Krishna, dont l'écriture fondamentale est le *Bhagavata Purana,* cette religion morale et pure touche à des éléments érotiques, tels qu'il en figure dans la sculpture de certains temples, et qui agitent les Occidentaux. On verra ici quelle est l'attitude de Ramakrishna : une parfaite pureté personnelle, mais pas de condamnation. Cela mis à part, Vishnu est le plus proche du "bon Dieu" auquel nous sommes plus ou moins habitués.

Shiva est une figure tout aussi importante, mais moins centrale dans la dévotion bengalie que dans celle de l'Inde du Sud, par exemple. Il a d'autres noms : Mahadev ("le grand Dieu"), Hara, Vishvanath. Son sanctuaire principal est à Bénarès. Il est à l'horizon de la religion du Bengale, comme les Himalayas limitent les plaines : c'est un Dieu intense, abrupt, extatique, profond, l'image la plus proche que l'on puisse encore donner de l'Absolu sans images. Sa projection humaine, ce sont les ascètes aux cheveux emmêlés et au regard effrayant, nus à l'exception d'un pagne minuscule, silencieux, portant le trident, qui errent sans jamais s'arrêter. C'est à la fois un dieu destructeur, violent, et un dieu libérateur. Son nom brûle ce qui est impur, il pénètre vigoureusement toute obscurité, vous arrache à elle comme le chirurgien vous arrache à la maladie, au besoin en sacrifiant quelques membres. Son culte est dépouillé : pas d'image, un pilier portant une demi-sphère de pierre noire — les Occidentaux baissent les yeux pour chuchoter qu'il s'agit d'un symbole phallique, et certes ce Dieu est un rude gaillard, mais l'image qu'appelle le *lingam* est plutôt celle de l'intériorité : un objet dur, rond et clos, contre lequel se cogner jusqu'à ce que, par grâce, la porte s'ouvre.

Shiva est associé à d'autres figures divines : son épouse est souvent une déesse des Himalayas, Uma, Parvati, et parmi ses enfants on trouve le populaire dieu Ganesh à la tête d'éléphant et au gros ventre, cible favorite des missionnaires, divinité aimable et intelligente à laquelle on peut s'adresser pour ses affaires très quotidiennes, mais qui ne sera pas mentionnée ici. Au Bengale, Shiva est souvent devenu un dieu passif, extatique, sur la poitrine

duquel danse Kali, la Mère — comme dansent les flammes d'une cheminée sur les bûches immobiles.

La Mère : tel sera son nom principal, avec ceux de Kali et de Durga, mais plus généralement elle absorbe en elle *toutes* les formes féminines. Elle joue ici le rôle capital, car elle est avant tout autre le Dieu de Ramakrishna, *sa* Mère, et les dernières paroles qu'il prononcera seront, trois fois répété, le nom de Kali. Le culte de Kali est une autre cible favorite des missionnaires, mais ils ne sont pas les seuls[7] : les Vishnouites la rejettent parfois avec violence. Peut-être s'agit-il d'une divinité plus ancienne que les Aryens sur le sol indien, la seule de l'hindouisme à accepter encore des sacrifices sanglants, la seule dont les sectateurs tolèrent ou recherchent l'ivresse de l'alcool. Elle est représentée noire, dansant sur le corps de Shiva, avec quatre bras dont deux détruisent et deux protègent. Son visage est effrayant : langue rouge tirée, deux grands yeux fascinants, et sur le front, un troisième œil vertical, celui de la sagesse. Elle fréquente les champs de crémation, le hurlement des chacals l'annonce, et les *thugs* lui offraient encore récemment des sacrifices humains. Elle n'est guère distincte de Durga, une forme plus calme mais également puissante, assise sur un lion, armée d'une lance, grande destructrice de démons. Aussi, “la Mère” est à la fois toutes les divinités féminines : Lakshmi la beauté et la richesse, Sarasvati la science, Annapurna celle qui donne la nourriture. Alors que l'hindouisme classique avait donné trois noms divins à la création, la préservation et la destruction (le rôle de créateur étant associé à la figure secondaire de Brahma, et l'hindouisme n'ayant pas de diable), ces trois rôles sont saisis par la Mère. Elle est la reine du Bengale, où la plus grande fête de l'année est la *Durga Puja*. Ramakrishna connaît par cœur les chants à la Mère de Ramprasad et de Kamalakanta.

Qu'un tel Dieu, le plus éloigné de nous peut-être des dieux de l'Inde, puisse être le Dieu de prédilection du tendre Ramakrishna n'est pas le moindre paradoxe de cette histoire. Nous sommes projetés très loin de l'univers biblique, dans les ténèbres entourant les idoles d'Edom et de Moab. Et pourtant, le cœur de la spiritualité de Ramakrishna est ici. Il saura convertir à Kali son maître en Védanta Tota Puri, et surtout le très rationaliste

[7] Voir la répulsion de Tagore dans R. Rolland, *Inde*, p. 284 (Albin Michel). Ramakrishna lui-même était bouleversé par les sacrifices d'animaux (mais il lui arrivait de tuer des punaises).

Naren (Vivekananda), non sans de grandes résistances. Certes, on peut comprendre Kali abstraitement comme symbole de la Nature, généreuse et dévastatrice, mais comment expliquer une profonde relation d'amour *personnel* avec la Nature ?

Le Védanta. Derrière les images des dieux, il y a encore le Dieu impersonnel des *Upanishads*, le *Brahman*, l'Absolu, l'Un, la Substance, l'Etre, — ces termes philosophiques désignant tout autre chose que des objets de discussion, mais un océan dans lequel, au prix d'un effort surhumain, quelques hommes parviennent à plonger, parfois (encore plus rarement) en conservant la vie du corps et la faculté de communiquer. L'essence du Védanta extrême (*advaita*, non-dual), reposant sur les grandes *Upanishads* et enseigné par Shankaracharya, est en effet que cet Un est la seule réalité, et que l'âme humaine sortie de l'Un peut, au prix d'une dure ascèse de détachement, de rejet du corps et du moi, "réaliser" que tout ce qui n'est pas l'Un est pure apparence, réintégrer l'Un. Ramakrishna lui-même a fait cette expérience, et passé six mois dans une extase de totale unité. C'est très exceptionnel, car en général le corps ne survit pas en cet état pendant plus de quelques jours.

Ces théories paradoxales fascinent souvent les Occidentaux, par leur caractère totalement "laïque", ou leur saveur légèrement blasphématoire ("je suis Dieu"). Là aussi, nous sommes loin de la Bible, mais le bruit est plus familier : il rappelle des choses entendues chez Plotin, Eckhart ou Spinoza. Bien entendu, nombreux sont les Indiens qui aiment à discuter de ces choses en théologiens, sans les pratiquer : voir l'amusant personnage de Hazra, et l'attitude de Ramakrishna à ce sujet.

Le sentiment que "tout est Dieu" pénètre très profondément l'hindouisme, et on le trouvera présent à chaque page des Entretiens. L'étiquette occidentale de "panthéisme" lui convient mal, car elle s'applique en général à un Dieu philosophique très abstrait, alors qu'ici le Dieu qui pénètre tout reste celui de la religion. L'analogie la plus forte est peut-être celle de la spiritualité russe, si pleine du sentiment de la nature.

Le "salut". Quoi qu'il en soit, l'hindouisme diffère des trois religions issues de la Bible en ceci, que le salut n'y est pas conçu comme une continuation dans un monde sans déclin, en présence de Dieu, de la vie personnelle d'ici-bas. Il consiste à atteindre dès cette terre l'état de "libéré-vivant", celui-là même dans lequel

vit Ramakrishna. Une telle libération est définitive, même si le corps poursuit sa trajectoire en épuisant le *karma* résiduel. La mystique donc, loin d'être tenue en bride par une orthodoxie jalouse, est un large chemin balisé, et le but de la religion pour tous les fidèles est une expérience personnelle de Dieu — ce que l'on appelle souvent "réaliser Dieu[8]". En fait, le salut au moment de la mort ne perd pas tous ses droits : à qui meurt à Bénarès, par exemple, Shiva murmure dans l'oreille le *mantra* libérateur. De même, les dévôts se font porter au bord du Gange pour y mourir, les pieds dans l'eau sainte — mais dans ce cas il s'agit moins d'une libération proprement dite, que d'une orientation donnée à la future naissance par les dernières pensées du mourant. Certains dévôts de Ramakrishna le prient de venir les prendre par la main au moment de leur mort, de les conduire au-delà des portes sombres. Les plus grands ne désirent même plus la libération. Ils espèrent simplement rejoindre le Maître dans son "lieu" propre, revenir avec lui sur terre dans sa prochaine descente, afin de participer à son Jeu.

Autres religions. La chambre de Ramakrishna au temple de Dakshineswar reçoit la visite de musulmans, de chrétiens, de Sikhs. Chacun d'eux peut y trouver les images de sa propre religion. L'image du Christ marchant sur les eaux et sauvant Pierre est accrochée au mur. L'ordre de Ramakrishna sera plus tard fondé une nuit de Noël, et Vivekananda traduira en bengali l'*Imitation de Jésus-Christ.* Cependant, on sent dans les Entretiens une certaine hostilité envers le christianisme officiel des maîtres anglais, intolérant et agressif. Chez M, lecteur assidu des Evangiles, se dessine l'idée que Ramakrishna *est* le Christ, et que ceux qui l'ont connu peuvent donc comprendre l'Evangile mieux que les chrétiens. Une telle prétention peut irriter un Occidental, et les passages qui en font état ont disparu de la traduction de Swami Nikhilananda.

Il faut pourtant se garder d'une réaction trop sommaire. Toute comparaison directe entre le Christ et Ramakrishna serait risquée, mais l'expérience vécue par M et les autres disciples de Ramakrishna fournit des analogies *d'ordre psychologique* pour comprendre ce qu'ont pu vivre les disciples de Jésus. Les uns comme les autres ont éprouvé l'étonnement, le sentiment du

[8] Cette expression appartient à l'hindouisme de langue anglaise, et je l'ai évitée, peut-être à tort. Ramakrishna dit à peu près "atteindre Dieu, obtenir Dieu".

jamais-vu, le passage de la familiarité de tous les jours à l'effroi devant une grandeur soudain découverte. Et à cet égard, la lecture des Entretiens donne du relief à celle de l'Evangile, vient décaper les couches de peinture hollywoodienne (ou de graffiti littéraires) qui recouvrent l'image du Christ.

L'homme. Si l'hindouisme peut sembler terriblement complexe au sujet de Dieu, il est en revanche très sobre dans ses conceptions de l'univers et de l'homme, et son apparence "scientifique" à ce propos a fait beaucoup pour sa diffusion récente en Occident. L'univers est cyclique, sans commencement ni fin. Son évolution entre les créations et les dissolutions successives est régie par des forces impersonnelles, la chaîne impitoyable des causes et des effets, le *karma.* De même que les espèces chimiques ne peuvent s'anéantir, mais seulement se transformer et se recombiner, les actions des hommes ne peuvent s'éteindre avant d'avoir produit leur fruit, et *par conséquent* l'âme qui a porté ces actions doit reprendre vie, jusqu'au moment où elle aura usé le contenu de ce lourd héritage — et elle doit pour cela éviter de l'alourdir encore, en cessant peu à peu de produire de l'action. Il s'agit d'un matérialisme spirituel, que l'on peut comparer aux lois de conservation physiques : pérennité des éléments chimiques ou conservation de l'énergie. Cela séduit fréquemment les esprits "positifs" que nous sommes devenus.

Cependant, lorsqu'on regarde ce système grandiose de plus près, on voit qu'il est beaucoup moins "scientifique" dans ses détails. Quelque chose doit transmigrer, mais *quoi* au juste, est ce vraiment *ma* personne? De là les anciennes critiques bouddhiques, qui ébranlaient encore Vivekananda. Et *comment* se fait cette transmigration? La mythologie propose le jugement de Yama, qui oriente les âmes vers des enfers ou paradis temporaires, ou la dirige vers une nouvelle matrice, mais cela n'est ni plus ni moins scientifique que les jugements derniers au portail des cathédrales.

L'hindouisme attribue ainsi le sort heureux ou malheureux d'une personne donnée à son *karma*, souvent dans les moindres détails, et sans expliquer par quel mécanisme se fait cette rétribution. Ce déterminisme peut entraîner une certaine indifférence : si tout ce qui arrive à mon voisin est mérité, il vaut mieux pour lui que je le laisse en paix consumer son *karma* sans m'occuper de ses affaires. Cette attitude se retrouve jusqu'à un

certain point chez Ramakrishna, mais elle est compensée chez lui par une brûlante compassion, une humanité toujours en éveil, un intérêt pour les hommes qui le fait enseigner pendant des heures d'affilée, un amour plus que maternel pour ses disciples.

L'idée de *karma* n'est pas autre chose que celle de causalité : le "moi" des êtres vivants est en quelque sorte un atome de causalité, une unité de compte. Les forces qui agissent sur (et par) ces unités sont elles aussi décrites de manière purement objective, sans jugement moral, suivant les "trois modes" de la philosophie *samkhya,* que l'on trouvera sans cesse mentionnés : *sattva, rajas, tamas.* Le premier se manifeste par ce que la religion et la morale occidentales appellent le bien : douceur, compassion, sobriété, altruisme. Le troisième par ce que nous appellerions le mal : obscurité, paresse, ensevelissement dans le vice, violence, destruction. Mais nous ne sommes pas habitués à mettre le second mode sur le même plan : il s'agit d'un mode éclatant, qui se manifeste par un déploiement de puissance, d'orgueil, d'activité. Le rouge en quelque sorte, entre le blanc et le noir. Il est à la fois constructeur (par orgueil) et destructeur (par agressivité). Aucune réprobation ne s'attache aux deux derniers modes : ils sont nécessaires à la marche de l'univers. Cependant, *l'intelligence* appartient au mode *sattva,* et pour cesser d'être un esclave de la machine, il faut cultiver celui-ci. Ou plutôt non : celui chez qui (de par ses tendances innées) le mode *sattva* domine, peut trouver le moyen d'échapper à l'engrenage.

Il existe une Ecriture hindoue qui réalise une percée hors de cet univers mécanique, en y réintroduisant le Dieu personnel et la grâce : c'est la *Bhagavad Gita.* Le Dieu qui s'y manifeste possède tous les pouvoirs, y compris celui de "lever" le *karma* et de donner la connaissance et la libération. Ce n'est cependant pas un "bon Dieu" en notre sens, car il reste le responsable de la destruction, dialectiquement inséparable de la création. L'Inde ne connaît pas de diable, et n'accorde pas de contenu métaphysique au péché : comme chez Platon, le mal est commis par ignorance — ou plutôt, le mal et le bien sont deux modes, de valeur inégale, de l'ignorance, celle-ci devenant la racine même de la création, le processus par lequel Dieu fait croire qu'il existe autre chose que Lui-même.

Devant une telle vision de l'univers, à vrai dire assez sombre, l'hindouisme propose trois conduites, à des niveaux différents,

et qui restent compatibles. La première est la recherche de la libération par la connaissance. Cette démarche reste proche de celle du bouddhisme; il s'agit finalement de savoir *qui* est emprisonné, et de se rendre compte que *ce n'est pas moi,* que les forces aveugles poursuivent leur jeu sans que cela *me* concerne. La seconde consiste à prendre la tête de la prison, même si cela ne doit avoir qu'un temps : les hindous ont toujours cru que l'ascèse permettait d'accumuler du pouvoir, un pouvoir plus fort même que celui des dieux. La troisième est l'attitude que nous appellerions vraiment religieuse : accepter le monde, reconnaître que sous ses lois aveugles est dissimulée la grâce, et devenir comme une feuille emportée par le vent, le monde devenant alors le Jeu divin. On verra les trois attitudes coexister. Par exemple, vis-à-vis de la sexualité. Aucune condamnation morale ne s'attache à la sexualité en soi, et l'extrême pudeur du judaïsme et du christianisme n'appartient pas à la culture indienne. Cependant, la chasteté est vivement recommandée comme moyen d'accumuler de la force, ce qui correspond à la seconde attitude.

Quoi qu'il en soit, l'attitude hindoue peut être décrite soit comme un réalisme spirituel admirable, soit comme un matérialisme spirituel parfois choquant. Les visiteurs d'un saint homme viennent souvent pour une sorte d'échange économique : apporter une offrande, revenir avec un bénéfice spirituel; dissiper du mauvais *karma,* en acquérir du bon.

Cela est-il si étranger à notre culture[9] ? Que l'on pense aux disciplines, aux jeûnes, aux cilices; aux pénitences et aux indulgences; aux mérites que l'on acquiert par des sacrifices, et qui s'échangent contre du temps passé en purgatoire; à cette idée qu'une certaine quantité de mal, de péché, peut être rachetée par telle ou telle privation. La forme peut nous sembler exotique, mais le fond ne l'est pas. On se dit que les religions suffisamment anciennes, quelle que soit leur théologie, finissent par reconstituer tout l'arc-en-ciel des attitudes possibles.

Echanges. Lorsque les prédicateurs hindous de la fin du XIXe siècle ont eu connaissance de la théorie ondulatoire de la lumière, ils se sont émerveillés : “La science moderne confirme notre tradition”. Et à leur tour les Théosophes nous ont accablés d'ondes, de toutes sortes de vibrations subtiles. Il se produit un échange

9 Au moins en tant que repoussoir, dans le cas de la Réforme.

léger, mais matériel, par le regard (certains brahmanes mangent derrière un écran, pour n'être pas vus des non-brahmanes) ; les lieux saints sont saturés d'influences bonnes, tenant à la dévotion de foules de visiteurs, etc. La première forme d'échange que pratique celui qui vient voir un saint consiste simplement à le regarder, à "avoir son *darshan*", qui est une sorte d'imprégnation par le regard. De même pour l'image d'une divinité. Ce que nous traduisons par "connaître Dieu" est en réalité "avoir le *darshan*" de Dieu, et il n'y a pas de discontinuité entre ce *darshan* là et celui d'un saint homme, ou du Gange, ou d'un lieu saint.

Le second type d'échange, plus intime, est le contact. La forme usuelle de salutation envers un saint suppose qu'on se prosterne devant lui, en "prenant la poussière de ses pieds". Cela évoque la mise en contact de deux conducteurs, qui se trouvent pour un instant portés au même potentiel. Par ce contact, le saint peut parfois prendre sur lui une certaine quantité du *karma* de son visiteur, et les disciples de Ramakrishna, discutant du cancer qui leur enlève le Maître, l'attribueront à tout le mal qu'il a ainsi pris sur ses épaules. Lorsque le contact peut prendre la forme d'un service intime (non seulement toucher brièvement les pieds du maître, par exemple, mais lui masser les jambes), il en est infiniment valorisé.

Troisième forme, l'offrande de nourriture. Si le saint accepte la nourriture que je lui donne, il prend envers moi une petite dette, qui peut se payer de diverses manières. La nourriture peut aussi être offerte à un dieu : elle est déchargée par le rite de son potentiel mauvais, chargée de bon potentiel, et redistribuée à l'ensemble des fidèles sous la forme de *prasad,* nourriture purifiée et enrichie de la grâce du dieu ou du maître spirituel. Ici encore, le contact valorise l'offrande de nourriture : si le disciple reçoit le *prasad* dans la bouche de la main même du maître, comme un enfant de sa mère — ou, encore plus incroyable, si le maître se laisse nourrir par le disciple — l'effet spirituel est bien plus intense. De même, l'acceptation par un maître de dons en argent le lie à celui qui offre, l'oblige à accepter aussi le transfert d'un peu de son fardeau.

Quatrième forme, l'initiation. Il s'agit le plus souvent de la transmission par un maître spirituel, à l'oreille du disciple, d'une formule chargée de puissance, un *mantra* — en général une sorte d'oraison jaculatoire, comprenant un ou plusieurs noms de Dieu,

et qui devra être répétée ou contemplée par le disciple. Ce rite instaure aussi une prise en charge, une véritable filiation spirituelle entre maître et disciple.

Le mauvais *karma* peut être déplacé, mais non détruit, et il appartiendra souvent au maître de payer la note du disciple. Soit au moyen des mérites acquis par ascèse, soit en souffrant à sa place — et l'on s'étonne de retrouver ici, dans un univers mental très éloigné, l'un des thèmes de la sainteté chrétienne.

On pourra constater dans ce livre à quel point ces échanges imprègnent les rapports entre Ramakrishna et ses disciples — et à quel point Ramakrishna se comporte librement à leur égard. Impossible de ranger son comportement dans un schéma. Mais il est clair qu'il attache une grande importance à chacun d'eux. Il n'accepte *jamais* la moindre somme d'argent, de qui que ce soit, et donne très rarement l'initiation formelle. Il fait très attention à la nourriture, surtout à *qui* l'offre; s'il en accepte, il l'offre d'abord mentalement à Dieu, afin de la transformer en *prasad,* et il en distribue alors une partie à l'assistance. En ce qui concerne le contact simple où le disciple touche les pieds du maître, il y a des moments où il l'évite, des moments où il se trouve au milieu d'une foule et l'accepte de la part d'inconnus. Une chose est certaine : le bonheur qu'il procure à ses disciples en acceptant d'eux de petits services, en leur demandant d'acheter pour lui un menu objet, en acceptant quelques friandises.

Pur et impur. Le contact, le partage de nourriture avec le maître, ont un contenu positif d'autant plus fort qu'ils ont un contenu violemment négatif dans la vie courante. Le matérialisme spirituel joue ici en sens inverse : une souillure qui nous semble matérielle (le contact de la peau avec quelque chose de sale) pénètre subtilement jusqu'à l'âme. Qu'est-ce qui est souillé? Toutes les choses usées, rejetées, imprégnées des "vibrations" d'on ne sait qui : excréments, restes de nourriture, vaisselle non lavée, cheveux. Puis tout ce qui est en contact avec eux : les pieds et les chaussures qui touchent la terre souillée, les hommes qui s'occupent des résidus : vidangeurs, balayeurs, barbiers.

L'analogie avec le souci de pureté des Pharisiens est frappante, mais l'Inde a un remède contre les souillures que ne possédait pas Israël : l'eau du Gange. Le Maître en conserve une cruche dans sa chambre, et quand vraiment quelqu'un de sale est passé par là — non pas un homme sans caste, mais un homme riche

avec son odeur de fric, ou portant un journal — on en asperge l'endroit où il s'est assis.

Les femmes. Il y a peu de femmes dans les Entretiens. C'est que le Bengale a été soumis depuis longtemps à l'influence musulmane, et qu'hommes et femmes y sont strictement séparés, du moins dans les hautes castes. Les femmes de la bonne société ne sortent guère des appartements intérieurs, circulent dans des voitures fermées. Le public des Entretiens semble composé uniquement d'hommes. Il semble fréquent, cependant, que des groupes de femmes viennent recevoir le *darshan* de Ramakrishna. Après un moment de conversation, Ramakrishna les envoie visiter sa propre femme, qui vit (dans des conditions d'extrême inconfort) dans un petit pavillon du temple. Il y a là autour de "la sainte Mère" (encore très jeune, et d'une grande timidité) un groupe de femmes à la personnalité vigoureuse, certaines desquelles ont un courage et une hardiesse que bien des hommes pourraient envier. D'autre part, les femmes ont sur les hommes la supériorité de faire la cuisine, ce qui offre au saint homme indien un moyen de leur communiquer sa grâce de façon toute personnelle, qui est de manger celle-là et de la trouver bonne. Lorsque Ramakrishna va en visite dans la famille d'un disciple à Calcutta, la réunion se tient en général portes ouvertes, et les femmes restent à l'écart dans l'appartement intérieur, mais le Maître va les y visiter, et y mange quelque chose. On peut rappeler ici la réflexion amusante de la pauvre veuve Gopaler Ma, celle qui voyait l'enfant Krishna, lors de ses premières rencontres avec le Maître, "Qu'est-ce que ce *sadhu* qui ne pense qu'à manger ?"

Pendant les quatre années décrites par les Entretiens, il est clair que Ramakrishna observe une grande réserve vis-à-vis des femmes, sans jamais prendre une attitude guindée ou effarouchée. Il met souvent en garde ses disciples (Nityagopal, parfois Naren) contre les dévotes trop maternelles : "un *sannyasin* doit donner l'exemple du renoncement ; un *sannyasin* ne regarde pas une femme, même en peinture". Telle est la règle générale. Comme toujours chez lui, elle souffre des exceptions : la dévotion de Binodini, une actrice du théâtre de Girish, la fera se déguiser en gentleman anglais, tromper la vigilance des disciples, pénétrer jusqu'à la chambre de malade de Ramakrishna à Shyampukur, où elle posera son front sur

les pieds du Maître émerveillé de sa ruse. Bonne occasion de rire[10] !

Une civilisation. L'époque de Ramakrishna est l'apogée de la civilisation anglo-indienne. Calcutta est alors la capitale de l'Inde anglaise. La cruelle révolte des Cipayes est encore proche (1857), le pouvoir anglais s'est transformé en Empire en 1877. Personne ne doute de sa pérennité, aucune opposition n'ose lever la tête, et l'espoir de le voir se comporter conformément aux généreux principes qu'il affiche n'est pas encore dissipé. L'ordre et la paix règnent, la capitale s'embellit, la bourgeoisie bengalie s'enrichit et participe, à des niveaux subalternes mais non humiliants, à l'administration anglaise, et elle espère davantage. La jeunesse s'instruit avidement, sur place puis en Angleterre. Les anciens roitelets ou propriétaires terriens perdent leur influence politique, mais conservent leurs richesses, investies en partie dans des résidences somptueuses, notamment ces "garden-houses" où se déroule une partie des Entretiens — et dans le maintien d'une vie artisanale et artistique intense. En toile de fond, il y a un désastre dans les campagnes : l'exploitation du sol pour les cultures industrielles, les ravages du paludisme. Les temps sont proches où les espoirs insatisfaits vont entraîner l'agitation politique, les premières révoltes, la partition de la province en 1905, et le transfert de la capitale à Delhi.

Le monde entier est atteint maintenant par les phénomènes qui touchaient le Bengale de 1880 : colonisation culturelle, dépendance politique ou économique, érosion des langues, des coutumes et des religions. Au sein de cette civilisation en évolution rapide, Ramakrishna reste "impollué", comme il le dit de l'Absolu sans attributs. Par-delà sa fraîcheur enfantine, son intelligence, sa vivacité, les foules qui se pressent à Dakshineswar peuvent deviner la réalité de *quelque chose d'autre*. Connaître Ramakrishna élargit le champ du possible.

C. M.

---

10 Sw. Chetanananda, *They Lived with God*, p. 300.

REMERCIEMENTS. A Kumarî, dépositaire des commentaires de Swami Ritajananda sur le *Kathamrita*, pour de très nombreuses remarques concernant l'exactitude et le style de cette traduction; à Mira et Râkhâl, pour leurs encouragements, et pour toute une documentation concernant le *Brahmosamaj*, Shivanath Shastri et surtout "M", qui m'a permis de mesurer combien ce dernier était devenu une imposante figure religieuse; à Swami Amarananda, pour sa gentillesse et sa patience à éclaircir de nombreux points obscurs du livre, que seul un religieux et un Bengali pouvait parfaitement comprendre; à Swami Chetanananda enfin, pour l'autorisation de reproduire le témoignage de Kshirod Chandra Sen ci-après.

UN TÉMOIGNAGE

Dans le livre de Swami Chetanananda Shri Ramakrishna As We Saw Him *figure le témoignage de Kshirod Chandra Sen, qui alla voir Ramakrishna une seule fois à l'âge de dix-huit ans*[1]*, en 1879 (alors que Ramakrishna était encore peu connu), avec un groupe de jeunes du Brahmosamaj de Keshav. Ce témoignage, paru en 1932 (en anglais) dans* Prabudha Bharata, *le journal de l'ordre de Ramakrishna, est extrêmement précieux. D'abord, le souvenir d'une visite unique a plus de fraîcheur qu'une synthèse entre de multiples rencontres. Ensuite ce garçon de la ville, élevé à l'anglaise, regarde avec les yeux bien ouverts le monde bizarre des sadhus. Il décrit la longue attente de la fin de l'après midi à Dakshineswar, où Ramakrishna (pour cause d'extase) ne peut recevoir le groupe d'adolescents, et l'entretien de la soirée, guère enthousiasmant. Sa réaction d'abord négative au langage parfois trivial du paysan qu'était Ramakrishna, ou à des commentaires un peu blessants sur Keshav et ses disciples, nous donne un autre regard sur Ramakrishna, sans le filtre de la dévotion (et de l'art) de M.*

Après un mauvais dîner et une nuit troublée par les punaises et les moustiques, les garçons déçus voudraient traverser le Gange et rentrer à Calcutta par l'autre rive. Mais leur chef (désigné par "C.K.") tient à demander à Ramakrishna, dont Keshav a fait de tels éloges, une instruction spirituelle. Cet entretien du matin laissera à Kshirod un souvenir ineffaçable, qu'il décrit ci-dessous. A nous aussi, il semble communiquer quelque chose de la présence de Ramakrishna.

... Shri Ramakrishna sourit et dit : "Quel enseignement voulez-vous, mes enfants ? Asseyez-vous, et dites-moi ce que vous voulez me demander". Nous nous assîmes, et Shri Ramakrishna s'assit avec nous. C.K. posa des questions et Shri Ramakrishna répondit. Mais avant de donner ces questions et réponses je voudrais décrire à ma façon comment il parlait, car la forme était plus impressionnante encore que le fond (...).

[1] **Apparemment, un garçon de dix-huit à vingt ans dans l'Inde de 1880 est vu et se voit comme un adolescent de quatorze ou quinze ans de nos jours.**

Ses phrases étaient brèves, en général de trois ou quatre mots chacune. Elles étaient rarement complètes du point de vue grammatical, mais elles étaient chargées de sens. Manifestement sa pensée était cohérente, mais ses phrases semblaient parfois discontinues. Il fallait du temps pour relier logiquement chacune d'entre elles à la suivante. Mais Shri Ramakrishna parlait lentement, et s'arrêtait de manière perceptible à la fin de chaque phrase, ce qui nous permettait de faire le lien. Il disposait les fleurs de sa pensée avec facilité et avec art, mais sans utiliser un fil et une aiguille pour en faire des guirlandes. Il parlait avec l'autorité d'un prophète. L'inspiration et l'expression ne faisaient qu'un chez lui (...).

Voici quelques-unes des questions de C.K. avec leurs réponses.

Q — Pourquoi les images de Krishna sont-elles noires[2] ?

R — Les hommes souffrent de l'illusion de la distance. Le ciel vous entoure. Le ciel est lui-même dans l'espace[3]. Ils sont identiques. Le ciel est bleu. L'espace est lumineux. Regardez mieux Krishna. Voyez-le de près, en face. Vous verrez qu'il est lumineux.

Q — La soumission à un *guru* est-elle indispensable au salut ?

R — Vous voulez vous rendre à Hugli. Vous pouvez aller à pied. Vous pouvez louer une barque. Vous pouvez prendre un ticket sur le vapeur. La seule différence, c'est la vitesse. Si vous êtes sincère, vous arriverez à Hugli. Vous pouvez arrêter la barque à Serampur et faire demi-tour. Vous pouvez vous arrêter là. Vous pouvez tomber à l'eau et vous noyer. Soyez sincères. N'ayez pas peur.

Q — Lequel vaut mieux, être moine ou chef de famille ?

R — Vous n'avez pas le choix. Vous n'êtes pas libres. Quelques personnes deviennent des moines. La plupart ont une famille. Les deux choses sont difficiles. Les gens trouvent naturel d'avoir une famille. La diversité a été établie par Dieu. Shukadeva était un vrai moine. Il était tout nu. Pourtant les femmes qui se baignaient n'avaient pas honte quand il arrivait. Mais elles se cachaient quand arrivait son vieux père. Le roi Janaka maniait deux épées, une dans chaque main. Il menait les deux vies à

[2] On verra que cette question, concernant Krishna ou Kali, est très souvent posée, spécialement par les membres du *Brahmosamaj*. Il s'agit peut-être de l'un des arguments de la propagande anti-hindoue.

[3] Kshirod écrit "the sky" et "the firmament", sans doute traduction approximative de deux termes sanscrits.

la fois. En essence elles ne sont pas incompatibles. L'important, c'est de ne pas être pollué par un attachement exagéré au monde. Le poisson[4] habite dans la vase. Pourtant il reste brillant. Un être humain est plus qu'un poisson. Il est entouré de boue, de saletés, de venins. Comment vivre sans en être souillé ? Du lait versé dans l'eau perd son goût. Il perd sa valeur nutritive. Mais l'eau ne pénètre pas dans le beurre. Le beurre doit être baratté au petit matin. Dans la chaleur de midi on ne peut plus. Les arbres devenus grands ne craignent plus les vaches. Elles broutent les jeunes arbres. C'est pourquoi on leur met une barrière. Faites donc votre choix, mes enfants. On prend goût peu à peu aux saveurs acides. La vue du tamarin[5] plaît à qui aime l'acidité. Mais on peut aussi décider de s'abstenir de tamarin. Pour cela il faut de la volonté.

La noix de coco verte est remplie d'eau. Secouez-la (il mettait ses mains en creux et les secouait près de son oreille gauche, comme s'il y avait eu une noix de coco dedans). Vous n'entendez rien. L'eau, la coquille, les fibres ne font qu'un. Secouez une noix de coco mûre. Vous entendez l'eau remuer. Quand elle est tout à fait mûre il n'y a plus d'eau. L'amande s'est séparée de la coque. Secouez-la. Vous entendez le noyau. Il dit "Je vis dans ma coquille, mais elle ne serre pas. Je me suis libéré de mes attaches".

Shri Ramakrishna poursuivit ainsi pendant longtemps. Je ne me rappelle pas tout ce qu'il nous a dit : il y a de cela plus d'un demi-siècle, j'étais jeune, et je n'avais jamais eu de leçons sur la valeur du détachement, complet ou partiel. Je n'ai sans doute pas tout compris. Mais ce que j'ai compris a touché en mon jeune cœur une corde essentielle, et je n'ai jamais oublié cette musique (...) J'avais dix-huit ans, j'en ai soixante et onze, et le détachement a été l'une des notes dominantes de ma vie. J'ai tenté de vivre comme le poisson, propre au milieu de la vase. Je ne suis pas sûr d'avoir réussi, mais le détachement m'est plus naturel que l'attachement. S'il y a quelque chose de bon dans ma vie, je le dois au discours de Shri Ramakrishna sur l'attachement et le détachement.

[4] Litt. le poisson-de-vase, *mudfish*.

[5] Un condiment acide. Souvent chez Ramakrishna le tamarin représente "la compagnie des femmes".

LES ENTRETIENS

DE

RAMAKRISHNA



SOMMAIRE


Copyright Les Editions du l'est

ENTRETIEN 1*

MAÎTRE ET DISCIPLE : FÉVRIER–MARS 1882

PREMIÈRE RENCONTRE

2[1] Le temple de Kali à Dakshineswar, au bord du Gange, au printemps, quelques jours après la fête de l'anniversaire du Maître[2], et la promenade du Maître en bateau sur le Gange, le jeudi 23 février, en compagnie de Keshob Shen[3] et de M. Joseph Cook[4]. C'est la fin de l'après-midi. M[5] vient d'entrer pour la première fois dans la chambre du Maître. La pièce est pleine de monde, silencieux, assis à terre, buvant ses paroles. Le Maître est assis sur un lit de bois face à l'est[6] ; son visage est souriant et il parle de Dieu.

M reste debout, stupéfait[7]. Il a l'impression de se trouver au confluent de tous les lieux saints, devant Shukadeva[8] en personne expliquant le *Bhagavata,* ou à Puri lorsque Chaitanya[9], avec Ramananda, Svarupa et les autres, entraînait tous les dévôts[10] à chanter le nom du Seigneur.

Le Maître disait : "Celui qui frissonne et pleure rien qu'en prononçant le nom de Hari ou de Ram en a fini avec le culte et

* Original I.1, traduction anglaise 1.

1 La section 1, omise ici, est une longue description des temples de Dakshineswar.

2 Litt. *Thakur,* le Seigneur. L'anniversaire (du calendrier bengali) tombait en 1882 le 18 février.

3 Keshav Chandra Sen, le plus populaire des réformateurs religieux au Bengale à la fin du XIX[e] siècle, chef de l'une des branches du *Brahmosamaj,* ami et admirateur de Ramakrishna.

4 Grâce à ces indications, M pourra affirmer plus loin que la rencontre a eu lieu le dimanche 26 février 1882. M. Cook était un missionnaire américain.

5 Initiale à la fois du prénom de l'auteur (Mohendronath) et de son sobriquet *Mastar* (le professeur), sous lequel il se désigne généralement lui-même.

6 Il y a deux lits côte à côte dans la pièce ; le Maître s'assied sur le plus petit pour parler et dort sur l'autre — dormir sur un lit étant en soi très inhabituel pour un *sannyasin.* Noter que l'auteur "oriente" toujours la scène.

7 M raconte ailleurs qu'il avait quitté la maison la veille avec sa femme, à la suite d'un conflit avec son père et la seconde épouse de celui-ci, et se trouvait dans une grande angoisse.

8 Le narrateur du *Bhagavata Purana,* Ecriture principale de la dévotion à Krishna. Ne pas confondre le *Bhagavata* et la *Bhagavad Gita* !

9 Grand mystique bengali du XVI[e] siècle, aussi appelé Gauranga, Gaur ("le doré"), et considéré comme un *avatar,* une descente de Dieu (Vishnu).

10 Les *bhaktas* ; "dévôt" a depuis Tartuffe une nuance péjorative en français, qu'il faut absolument oublier.

le rituel. Il n'en a plus besoin. Les rites tombent d'eux-mêmes. Il lui suffit alors de répéter le nom de Hari ou de Ram, ou seulement la syllabe *OM*". Puis il ajoute : "Le culte se réduit peu à peu à la *Gayatri*[11], enfin celle-ci se réduit à *OM* seul".

M est arrivé ici par hasard, en visitant l'un après l'autre, avec son neveu Shidhu, les parcs des grandes propriétés de Boranogor[12]. C'est aujourd'hui dimanche, le 26 février 1882 ; ils ont profité de ce jour de congé pour se promener. Ils se trouvaient dans le parc de M. Proshonno Bannerji lorsque Shidhu a dit : "Il y a encore un charmant jardin au bord du Gange. Veux-tu le visiter ? Un *paramahamsa*[13] y habite".

M et Shidhu sont entrés dans le temple par la porte principale, et sont allés tout droit à la chambre du Maître. Maintenant M regarde de tous ses yeux, en silence ; il pense "Ah, que cet endroit est plaisant, que cet homme est plaisant, que ce qu'il dit est plaisant ! On n'a plus envie de s'en aller !" Mais après un moment il se dit "Allons d'abord visiter l'endroit, puis nous reviendrons ici nous asseoir".

Lorsqu'ils sortent, le culte vespéral commence : gongs et clochettes, cymbales et conques sonnent ensemble, et l'on entend la musique de la tour des concerts à l'extrémité sud du parc. Les sons se mêlent, errent au loin sur le Gange, emportés avec le parfum des fleurs par la légère brise du printemps. La lune monte dans le ciel. La nature entière semble offrir au Seigneur le sacrifice du soir. On balance les lumières devant les dieux dans les douze petits temples de Shiva, le temple de Radha et Krishna, et celui de la Mère Protectrice de l'univers, et M éprouve une grande joie à les regarder. Shidhu lui dit : "C'est ici la fondation de Rani Rashmoni, on y célèbre perpétuellement le culte, on y nourrit les *sadhus* et les mendiants".

Ils ressortent du temple de Kali et, tout en bavardant, traversent en diagonale la large cour rectangulaire pavée de briques, pour revenir à la chambre du Maître. Mais on vient d'y brûler de l'encens, et les portes sont fermées. Comme M a été élevé à l'anglaise, il s'arrête, et voyant debout près de l'entrée Brindê, la servante du temple, il l'interroge :

11 Formule védique que les brahmanes récitent particulièrement au lever du soleil ; comme toutes ces formules, elle contient la syllabe *OM* (ou *AUM*), qui symbolise l'Absolu.

12 Une banlieue (autrefois) résidentielle à quelques kilomètres au nord de Calcutta, à laquelle se rattache Dakshineswar.

13 Qualificatif de respect donné à un "libéré vivant". Voir l'Entretien 14 note 44.

M — S'il te plaît, est-ce que le *sadhu* est là?

B — Oui, il est dans sa chambre.

M — Depuis combien de temps vit-il ici?

B — Oh, depuis longtemps!

M — Est-ce qu'il lit beaucoup de livres?

B — Des livres! Oh non, il les a tous sur le bout de la langue!

M a récemment terminé ses études; que le Maître ne lise pas de livres le surprend beaucoup.

M — Est-ce qu'on peut entrer? Il est peut-être occupé au culte du soir. Veux-tu nous annoncer?

B — Mais non, les enfants! Allez-y! Entrez et asseyez vous!

Ils entrent alors dans la chambre. Shri Ramakrishna[14] est assis sur le lit, et il n'y a personne d'autre. On vient de brûler du parfum et toutes les portes sont fermées. En entrant, M salue le Maître en joignant les mains. Sur l'invitation du Maître, ils s'assoient tous deux par terre. Il leur pose des questions : d'où est votre famille, quel est votre métier, qu'êtes-vous venus faire ici à Boranogor? M répond à tout, mais il s'aperçoit que le Maître a l'esprit ailleurs. On lui expliquera plus tard que c'est un état extatique (*bhava*). Son esprit est concentré comme celui d'un pêcheur à la ligne guettant le poisson, attentif au mouvement de son bouchon, n'entendant pas quand on lui parle. Plus tard, M saura que c'est habituel : le Maître est ainsi absorbé vers le soir, parfois au point de perdre conscience du monde extérieur.

M — Nous vous dérangeons peut-être? Vous alliez célébrer le culte du soir?

SR (l'air absent) — Non : le culte du soir? Non, pas du tout.

Mais ils n'ont plus grand chose à se dire. Après encore quelques phrases, M salue le Maître et prend congé. Alors le Maître dit : "Revenez me voir".

Sur le chemin du retour, M y repense : "Quel homme gentil et paisible! Je viens de le quitter, et déjà je désire le revoir. Est-il possible d'atteindre la grandeur sans lire de livres? C'est étonnant à quel point j'ai envie d'y retourner. Lui-même nous a dit "revenez me voir". J'irai de bonne heure cette fois, demain ou après-demain[15]".

14 J'abrègerai souvent en SR le nom de Shri Ramakrishna — *Shri* (prononcé et parfois écrit *Sri*) correspond à peu près à "monsieur" devant un nom d'homme, mais s'emploie aussi devant un nom de dieu, de déesse, de livre saint...

15 Sidhu, lui, n'est plus revenu.

SECONDE RENCONTRE

3 En effet, M revient tôt, vers huit heures du matin. Le Maître est en train de se faire raser. Comme il fait un peu froid, il s'enveloppe dans un châle à bordure rouge. En voyant M il dit "Tu es revenu ? Bravo ! Assieds-toi là".

Cette conversation a lieu dans la véranda au sud-est de la chambre. Le Maître, assis, pendant que le barbier le rase échange de temps en temps quelques phrases avec M. Son corps est enveloppé dans le châle, aux pieds il porte des pantoufles[16]. Son visage est souriant, et il bégaie légèrement.

SR — Eh bien, d'où est ta famille ?

M — De Calcutta, monsieur[17].

SR — Et que fais-tu ici ?

M — J'habite chez ma sœur aînée, monsieur, chez le Dr Ishan.

SR — Ah ! Chez Ishan ! Ecoute, sais-tu comment va Keshob ? On m'a dit qu'il était très malade.

M — Moi aussi je l'ai entendu dire, monsieur, mais je crois qu'il va mieux.

SR — Pour que Keshob guérisse, j'ai offert à la Mère de la noix de coco verte et du sucre. La nuit je pleurais devant la Mère "S'il te plaît, Mère, guéris Keshob ! S'il disparaît je n'aurai plus personne avec qui parler à Calcutta". C'est pour ça que j'ai offert la noix de coco et le sucre. Bien, et Cook Saheb ? Est-ce qu'il a fait des conférences ? Keshob m'a emmené promener en bateau et Cook Saheb y était.

M — On m'a dit quelque chose comme ça, mais je ne suis pas allé l'écouter. Je ne sais pas de quoi il parlait.

SR — Le frère de Protap[18] est venu. Il est ici depuis un moment. Il n'a pas de travail, et il s'est mis en tête de rester avec moi. On m'a dit qu'il a laissé sa famille chez son beau-père. Il a une ribambelle d'enfants. Je l'ai attrapé : écoute, tu as des enfants, ce n'est pas aux voisins de les nourrir et de les élever. Tu n'as pas honte que d'autres les nourrissent, que ton beau-père les ait à charge ? Je l'ai bien grondé, et je lui ai dit de chercher du travail. Finalement il a accepté de s'en aller.

16 Ces détails ont leur importance : un renonçant est d'habitude vêtu d'une pièce de toile orange (*gerrua*), sans bordure, et marche pieds-nus.

17 L'emploi de "monsieur", ici et ailleurs, remplace de manière monotone diverses formes respectueuses du bengali.

18 Protap est sans doute Protap Hazra (Entretien 8 note 21), et son frère a pu venir le chercher, envoyé par la famille. "Il" désignerait alors Protap.

4 SR — Et toi, tu es marié ?

M — Oui, monsieur.

SR (avec effroi) — Oh là là, Ramlal[19], il est marié !

M baisse la tête et se tait. Il se voit coupable d'un crime horrible, et se demande pourquoi c'est si mal d'être marié. Le Maître pose à nouveau une question :

SR — Et tu as des enfants ?

Le cœur de M cogne dans sa poitrine ; il répond craintivement “oui, monsieur”. Le Maître dit avec tristesse “Oh, des enfants aussi”. S'étant ainsi fait gronder, M reste silencieux. Sa vanité en a pris un coup !

Le Maître se tait un petit moment, puis regarde gentiment M et lui dit “Ecoute, il y a de bonnes choses en toi ; je sais voir ce qu'il y a dans les gens, d'après leur front, leur regard. Bien, quelle est l'influence de ta femme ? Lumineuse ou obscure[20] ?”

M — Elle est très bien, mais sans instruction.

SR (agacé) — Et *toi,* tu te crois instruit[21] ?

M n'a jamais appris ce que signifie être instruit. Il a cru jusque-là qu'il s'agissait d'étudier et de lire des livres, mais on va bientôt lui ôter cette idée, et il comprendra qu'être instruit c'est connaître Dieu, être ignorant c'est ne pas le connaître. Quand le Maître a demandé “tu te crois instruit ?” il a encore frappé en plein sur la vanité de M.

SR — Bon, quelle foi préfères-tu ? Dieu avec ou sans forme ?

M réfléchit : est-ce une question de préférence ? Si Dieu a une forme, alors c'est une erreur de croire au Dieu sans forme, et s'il est sans forme c'est une erreur de croire en un Dieu avec forme ; une chose et son contraire ne peuvent être vraies toutes deux, ce serait aussi absurde que du lait noir !

M — Plutôt sans forme, monsieur, cela me plaît davantage.

SR — Bien ! Il faut se tenir fermement à une foi. Dieu sans forme, c'est excellent ! Mais ne va pas te figurer que c'est la seule vérité et que tout le reste est faux. Sache que Dieu est sans forme, et qu'il peut aussi avoir une forme. Toi tu crois ceci, mais on a le droit de croire autre chose.

19 Le neveu de SR, prêtre au temple, sans doute témoin muet de la scène.

20 Traduction approximative de *vidyashakti ou avidyashakti*; chacun des grands dieux a sa *shakti*, sa parèdre, qui est une déesse représentant son “énergie”. Ainsi Kali, la Nature toute-puissante, la Mère, est la parèdre de Shiva, l'Absolu. De même, dans le couple humain, l'épouse est la *shakti* du mari, et peut lui apporter lumière (*vidya*) ou obscurité (*avidya*).

21 Litt. tu es un *jñani*, quelqu'un qui a atteint la connaissance.

Entendant à nouveau parler de plusieurs vérités, M ne sait quoi répondre. Il n'a rien lu de pareil dans ses livres ! Son orgueil a reçu un nouveau coup, mais il n'est pas encore complètement écrasé. Aussi se prépare-t-il à discuter un peu.

M — Bien, admettons qu'il ait une forme : vous ne voulez tout de même pas parler de l'image d'argile ?

SR — Pourquoi d'argile ? Elle est faite d'esprit !

M ne comprend pas. Il dit : "Ecoutez, celui qui adore une image d'argile, il faut tout de même lui expliquer que cette image n'est pas Dieu, que l'adoration qu'il offre à l'image doit être rapportée à Dieu ! Il ne faut pas adorer de la terre !"

SR (agacé) — Voilà bien les gens de Calcutta, faire des conférences aux autres pour leur expliquer ce qu'ils doivent penser ! Réfléchissez plutôt un peu sur vous-mêmes. Qui êtes-vous pour expliquer ? Celui à qui appartient l'univers en est seul capable. Il a fait le monde, la lune, le soleil, les saisons, l'homme, les animaux. Il a prévu leur nourriture, un père et une mère pour les protéger. Il a mis dans les parents l'amour de leurs petits. Lui seul sait ce qu'il faut expliquer. Vous croyez qu'il a pensé à tout sauf à ça ? S'il y a besoin d'explications, il s'en chargera. C'est lui notre guide intérieur. Même s'il y a quelque chose de travers dans l'adoration d'une image d'argile, est-ce qu'il ne sait pas que ce culte s'adresse à lui ? Il s'en satisfait tel qu'il est. Pourquoi te casser la tête ? Occupe-toi plutôt d'acquérir toi-même un peu de connaissance et d'amour de Dieu !

M sentit sa vanité écrasée pour de bon. Il se dit "Il a vraiment raison. Qu'est-ce qui me prend de faire la leçon aux gens ? Qu'est-ce que je sais de Dieu ? Est-ce que je l'aime ? Comme dit le proverbe, "il n'a pas la place de se coucher, mais il offre son lit à ses amis". Enseigner aux autres ce qu'on ne comprend pas soi-même, ce n'est ni honnête, ni intelligent. Après tout, il ne s'agit pas de mathématiques, de littérature ou d'histoire, mais de la connaissance de Dieu. Ce qu'il dit me plaît tout à fait !"

Ce fut la première et la dernière fois que M discuta jamais avec le Maître.

SR — Tu as dit "image d'argile". Si l'on adore de l'argile, il doit y avoir une raison. Dieu a prévu lui-même toutes ces formes d'adoration. Le monde est à lui, il est le maître de la diversité. Il a prévu pour chacun la forme d'adoration dont il est capable. Comme une mère de cinq enfants qui rapporte un poisson du

marché et le prépare de diverses manières : au riz pour celui-ci, frit pour celui-là, à la sauce piquante, en bouillabaisse. Selon ce qui plaît à chacun. Ce que l'estomac de chacun peut digérer. D'accord ?

5 M dit humblement "oui monsieur". Puis il demanda : "Comment tourner l'esprit vers Dieu ?"

SR — Chanter sans cesse la louange de son Nom, et fréquenter les saints. Rendre souvent visite aux dévôts de Dieu et aux *sadhus*, Si l'on reste jour et nuit dans le monde, au milieu du travail et des soucis, on n'arrive pas à tourner l'esprit vers Dieu. Il est indispensable d'aller de temps en temps dans la solitude, pour penser à Dieu. Si on ne saisit pas toutes les occasions d'aller dans la solitude, il est très difficile de ramener l'esprit vers Dieu. Si tu plantes un jeune arbre, tu dois l'entourer d'une barrière, sinon les chèvres et les vaches le mangeront.

Il faut méditer, dans la forêt, dans un coin tranquille, ou en te retirant seulement en esprit — et pratiquer sans arrêt le discernement, entre le bien et le mal, le réel et l'irréel. Dieu est réel, puisqu'il ne passe pas. Le monde est irréel, puisqu'il passe. En analysant ainsi les choses, on renonce peu à peu à ce qui est irréel.

M (humblement) — Et quelle attitude garder dans le monde[22] ?

SR — Faire ce que tu as à faire, mais avec l'esprit fixé sur Dieu. Epouse, enfants, père et mère, les accepter et t'occuper d'eux comme s'ils étaient vraiment à toi, mais savoir qu'en réalité ils ne t'appartiennent pas. Une servante employée chez des gens riches fait son travail, mais son esprit reste tourné vers sa propre maison. Elle élève les enfants du maître comme si c'étaient les siens, elle parle d'eux en disant "mon Hari, mon Ram", mais elle sait bien que ce ne sont pas ses enfants. La tortue d'eau a l'air de nager sans but, mais sais-tu à quoi elle pense ? Au banc de sable où elle a pondu ses œufs. Il faut travailler dans le monde, en gardant l'esprit tourné vers Dieu.

Si tu te lances dans le monde sans posséder l'amour de Dieu, tu vas être pris dans le filet des dangers, de l'ennui, de la douleur, de l'impatience. Et plus ça va plus on s'y colle. Avant d'ouvrir le fruit du jacquier il faut se frotter les mains d'huile. Sans ça, on

22 Il est important de noter que le même mot (*samsara*) est utilisé en bengali pour le monde et pour la vie de famille. Il est parfois impossible de choisir nettement entre les deux sens.

se les colle avec le jus poisseux. L'huile qui t'évitera d'être collé par le monde, c'est l'amour de Dieu.

Mais pour obtenir cet amour, il te faut de la solitude. Pour faire du beurre, tu dois d'abord laisser le lait reposer tranquillement; si tu l'agites, la crème ne se sépare pas. Ensuite, tu arrêtes tes autres travaux et tu barattes la crème. C'est ainsi qu'on obtient du beurre.

Dans la solitude, l'esprit peut penser à Dieu, acquérir la connaissance, la dévotion, le renoncement. En tombant dans le monde l'esprit se dégrade. Dans le monde, on ne pense à rien qu'au sexe et à l'argent[23].

Le monde est comme de l'eau, l'esprit comme du lait. Si tu verses l'eau dans le lait, ils se mélangent et tu ne peux plus retrouver le lait pur. Mais une fois le beurre fait il ne se mélange plus à l'eau, il flotte dessus. C'est pourquoi il faut d'abord faire le beurre, en pratiquant une discipline dans la solitude. Après on est tranquille : le beurre flotte sur l'eau sans se mélanger.

Et le discernement : Dieu seul est réel, le sexe et l'argent sont irréels. Que t'apporte l'argent? Du pain oui, des lentilles oui, des vêtements oui, un toit pour t'abriter d'accord, mais pas Dieu. Donc l'argent ne peut pas être le but de la vie. Cela s'appelle discriminer. Tu comprends?

M — Oui, monsieur. Je viens de lire une pièce de théâtre là-dessus, en sanscrit.

SR — Ecoute encore. Qu'est-ce que l'argent, qu'est-ce que la beauté? Essaie de réfléchir : qu'est-ce qu'un corps? Des os, de la chair, de la graisse, du sang, de l'urine, des excréments. Et c'est pour ces choses que l'esprit oublie Dieu!

M — Est-ce qu'on peut voir Dieu?

SR — Oui, tout à fait. Aller dans la solitude de temps en temps, chanter son Nom, et discriminer. Voilà les moyens pour y arriver.

M — Et que faut-il faire pour le voir?

SR — Pleurer pour lui avec un grand désir, alors il se montre. Pour leurs enfants, les hommes versent des seaux de larmes. Pour l'argent, il y en aurait de quoi prendre un bain! Mais qui pleure

[23] L'expression utilisée est "la femme et l'or", mais les mot utilisés pour dire "femme" et "or" ne sont pas en bengali courant mais en sanscrit; c'est une expression stéréotypée. Traduire par "la femme" apporte involontairement une nuance de misogynie qui n'est pas dans l'esprit de SR. Parfois la traduction littérale s'impose, mais rarement.

pour Dieu ? Il faut que l'appel vers Dieu soit un appel véritable.

Et là-dessus, le Maître se mit à chanter :

Crie d'un vrai cri, mon âme, et Shyama[24] *ne pourra rester loin,*
Shyama ne pourra rester loin, Kali ne pourra rester loin.
Sois sincère, mon âme, offre les fleurs roses du bilwa,
Avec le santal de l'amour, offre les fleurs aux pieds de la Mère.

La nostalgie de Dieu est comme la couleur rose dans le ciel : l'aurore vient, le soleil est près de se montrer. D'abord la nostalgie, ensuite la présence de Dieu. Si trois attachements se trouvent réunis, celui du mondain pour ses affaires, celui de la mère pour son enfant, celui de l'épouse pour son époux, alors par la force de ce triple désir la vision de Dieu se produit. Il s'agit d'aimer Dieu autant que la mère aime son enfant, autant que l'épouse aime son mari, autant que le mondain aime ses affaires ! Si ces trois désirs se trouvent réunis, alors Dieu se montre.

Le désir nous fait appeler Dieu. Le chaton ne sait rien dire d'autre que "miaou, miaou" pour appeler sa mère, et la chatte le pose ici, puis le reprend et le porte là. Parfois dans la cuisine, parfois sur la terre nue, parfois sur le lit. Si le chaton souffre, il ne dit rien d'autre que "miaou, miaou", il ne sait dire rien d'autre — et où que soit la chatte, elle entend ce "miaou, miaou" et elle accourt.

TROISIÈME RENCONTRE

6 M se trouvait chez sa sœur à Boranogor. Maintenant qu'il connaissait le Maître, il ne pouvait plus en détacher sa pensée. Toute la journée, son visage et ses paroles lui revenaient en mémoire. Il se demandait comment un pauvre brahmane avait pu apprendre, ou découvrir par lui-même, de si profondes vérités. Et jamais il n'avait vu personne se faire comprendre aussi clairement et simplement. Il ne pensait qu'à retourner là-bas, pour le voir et l'entendre à nouveau.

Le dimanche 5 mars finit par arriver. En compagnie de Nepalbabu de Boranogor, M arriva au temple de Dakshineswar vers trois ou quatre heures. Ils trouvèrent le Maître assis face à l'est, sur le petit lit de bois au centre de la chambre. Celle-ci était pleine, car le dimanche était l'occasion pour tous les disciples de rendre visite au Maître. M n'en connaissait encore aucun, et prit

[24] Un autre nom de Kali : "la Mère au teint bleu sombre", comme le ciel nocturne.

place sur le côté. Le Maître parlait en souriant avec les dévôts. Il semblait s'intéresser particulièrement à un garçon de dix-neuf ans environ, et parler à son intention. Sa présence remplissait visiblement le Maître de joie. Ce garçon s'appelait Norendro[25], il était étudiant et fréquentait le *Sadharan Brahmosamaj*[26]. Ses paroles étaient pleines d'énergie, son regard brillant, et il semblait rayonner de spiritualité.

M comprit que l'on parlait des hommes attachés au monde — si quelqu'un s'occupe sérieusement de Dieu et de religion, tout le monde va en dire du mal. Et dans le monde il y a aussi des gens vraiment méchants, comment se conduire avec eux ? Tel était le problème.

SR — Qu'en penses-tu, Norendro ? Tout ce que peuvent dire les mondains ! Quand un éléphant passe, toutes sortes de petits animaux hurlent après lui, mais l'éléphant ne tourne même pas la tête. Qu'est-ce que tu ferais si les gens disaient du mal de toi ?

N. — Je penserais "laissons aboyer les chiens !"

SR — Tu vas quand même un peu loin ! (rires). Dieu est en tout être vivant. Mais on ne doit se lier intimement qu'avec les gens qui sont bons, et garder ses distances avec les méchants. Narayana[27] est dans le tigre aussi, mais ce n'est pas une raison pour aller l'embrasser (rires). Dieu est aussi dans celui qui te dit "mets-toi à l'abri", alors pourquoi ne pas lui obéir ?

Ecoutez une histoire. Dans une forêt vivait un *sadhu* qui avait de nombreux disciples. Une fois, il leur enseigna que Dieu est présent partout, qu'il faut donc respecter tout être vivant et lui rendre un culte. Un jour, l'un des disciples alla dans la forêt couper du bois pour les sacrifices. Il entend crier "Sauve qui peut ! un éléphant fou". Tout le monde s'enfuit, mais pas le disciple ; il pense "pourquoi m'enfuir ? L'éléphant fou aussi est Narayana". Et il joint les mains pour saluer Dieu, avec des hymnes de louange. Le cornac lui crie "Sauve-toi, sauve-toi", mais il ne bouge pas. Pour finir, l'éléphant le saisit de sa trompe, le soulève, le jette à terre et poursuit sa course. Le disciple est blessé et perd connaissance.

[25] Ou Noren : Narendranath Datta, le futur Swami Vivekananda. Il n'avait encore fait que quelques visites, et se tenait dans une grande réserve, en contraste avec l'amour exubérant de SR envers ses disciples.

[26] La branche "protestante" du Brahmosamaj, détachée de celle de Keshob Shen.

[27] Un nom de Vishnu.

Apprenant la nouvelle, le maître et quelques disciples accourent, le transportent avec peine jusqu'à l'ermitage, et le soignent. Quand il reprend connaissance, on lui demande "Pourquoi es-tu resté là quand l'éléphant est arrivé ?" Il répond "Notre maître nous a dit que Dieu est partout, dans l'homme, dans les animaux, partout ! Alors quand Dieu-l'éléphant est arrivé, je suis resté". Le maître lui dit "C'est vrai, mon petit, Dieu-l'éléphant est arrivé, mais mon petit, le cornac aussi est Dieu. Quand Dieu-le-cornac t'a crié de t'enfuir, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Puisque Dieu est partout, tu aurais dû lui obéir !" (rire général).

Dans les Ecritures on dit *apo-narayana,* l'eau est Dieu. Mais il y a de l'eau pure qui convient aux sacrifices, de l'eau pour se laver les mains et la bouche, de l'eau pour faire la vaisselle, et de l'eau dans laquelle on peut seulement laver les vêtements. Pour les sacrifices, ou pour boire, on n'utilise pas n'importe quelle eau. De même, Dieu est dans le cœur de tous, le saint, le dévôt, l'impur, le méchant. Mais ne te rapproche pas de l'impur ou du méchant. Avec certains tu peux encore lier conversation, avec d'autres même cela est impossible, il faut rester à distance.

Un auditeur — Monsieur, si quelqu'un est sur le point de faire du mal, ou même est déjà en train d'en faire, comment rester indifférent ?

SR — Lorsqu'on vit en compagnie des gens, on est parfois obligé de se protéger de leur méchanceté, et on peut alors prendre une apparence menaçante[28], mais sous prétexte qu'un autre fait du mal, il n'est pas permis de lui faire du mal en retour.

De petits vachers gardaient leurs vaches dans des prés où habitait un serpent très venimeux. Ils le craignaient beaucoup, et ils étaient constamment sur leurs gardes. Un jour, un ascète errant voulut prendre ce chemin. Les vachers coururent pour le prévenir, "Seigneur, n'allez pas par là ! Il y a un terrible serpent !" L'ascète dit "Ne vous en faites pas, les enfants, je ne crains rien, je sais les *mantras* qu'il faut", et il continua son chemin. De peur, aucun des enfants ne l'accompagna. Le serpent dressa son capuchon et se précipita sur l'ascète, mais il prononça un *mantra,* et aussitôt le serpent s'affaissa à ses pieds comme un ver de terre. L'ascète lui dit "Ecoute, jusqu'à maintenant tu as fait le

[28] Litt. "faire montre de *tamas*", le mode obscur et brutal de l'être, par opposition à *rajas,* le mode de la vigueur et de l'éclat, et à *sattva,* le mode de la douceur et de la paix.

mal, maintenant je vais te donner un *mantra* ; en le répétant tu obtiendras l'amour pour le Seigneur, tu verras le Seigneur, et tu perdras tes instincts mauvais". Il donna le *mantra* au serpent, celui-ci se prosterna à ses pieds et lui dit "Seigneur ! maintenant que dois-je faire ?" L'ascète lui dit "Répète ton *mantra*, ne fais de mal à personne, et attends mon retour". Puis il partit.

Quelques jours passèrent, et les enfants virent que le serpent ne les attaquait plus. Ils essayèrent de lui lancer des pierres, et il ne réagit pas. Il était devenu comme un ver ! Un jour l'un d'eux osa s'approcher et l'attraper par la queue ; il le fit tourner et tourner en l'air au-dessus de sa tête et le cogna sur le sol. Du sang sortit de sa bouche et il resta inanimé. Alors les enfants le crurent mort et s'en allèrent. Au milieu de la nuit le serpent revint à lui, et rentra dans son trou à grand-peine : il était tout brisé et ne pouvait presque plus bouger. Longtemps après, il parvint à ressortir pour chercher un peu de nourriture, car il n'avait plus que la peau sur les os. La peur le retenait de sortir le jour, la nuit seulement il se nourrissait de feuilles, de terre et des fruits qui tombaient des arbres. Il répétait le *mantra* et ne faisait de mal à aucune créature.

Une année écoulée, l'ascète revint, et se mit à la recherche du serpent. Les bergers lui dirent que le serpent était mort, mais il ne les crut pas, car ce *mantra* avait le pouvoir de le garder vivant jusqu'à la vision du Seigneur. Il continua d'appeler le serpent. En entendant la voix de son maître, le serpent sortit du trou, et se prosterna avec amour. L'ascète lui demanda "Comment vas-tu ?" et le serpent répondit "Très bien, Seigneur". Le maître lui dit "Je te trouve pourtant mauvaise mine". Le serpent dit "Conformément à votre ordre, je n'ai fait de mal à aucune créature, j'ai mangé seulement des feuilles et des fruits ; alors j'ai dû maigrir". Il avait acquis tant de douceur[29] qu'il n'en voulait à personne, il avait même oublié que les enfants l'avaient presque tué. L'ascète dit "Il doit y avoir une autre raison. Que s'est-il passé ?" Le serpent dit : "Je me rappelle ! Les enfants m'ont mis dans cet état en me frappant. Les pauvres ! ils ne savaient pas que j'avais changé, et que je ne mords plus personne !" L'ascète dit "Quel idiot ! tu ne sais pas te défendre ! je t'avais défendu de mordre, mais pas de siffler ! Pourquoi ne leur as-tu pas fait peur ?"

[29] Litt. de *sattva*.

Avec les gens méchants il faut parfois siffler, pour leur faire peur et les empêcher de nuire — mais pas leur inoculer du venin, pas leur faire du mal.

Il y a toutes sortes d'êtres vivants dans la création de Dieu : parmi les animaux il en est de bons et de mauvais, de cruels comme le tigre; parmi les arbres il en est dont le fruit est doux comme le nectar, d'autres dont le fruit est un poison. De même parmi les hommes il y a les bons et les mauvais, les purs et les impurs, les mondains et les dévôts de Dieu.

Il y a quatre sortes d'hommes. Les hommes entravés, ceux qui désirent la libération, ceux qui y sont parvenus, et les toujours-libres, comme Narada[30] par exemple. Les toujours-libres viennent dans ce monde pour le bien des hommes, comme instructeurs. Les entravés sont complètement attachés au monde, ils ont oublié Dieu et ne pensent jamais au Seigneur. Il y a ensuite ceux qui cherchent la libération; parmi eux certains réussissent, d'autres non. Enfin les libérés, les *sadhus*, les *mahatmas*, qui ne sont plus prisonniers du sexe et de l'or. Ils ont perdu la conscience des affaires du monde, et leur esprit a pris résidence pour toujours aux pieds[31] du Seigneur.

C'est comme lorsqu'on jette le filet dans un étang : les rares poissons vraiment malins que jamais aucun filet ne prendra, on peut les comparer aux toujours-libres. Mais le filet ramasse beaucoup de poissons; certains tentent de s'échapper, mais ils n'y parviennent pas tous. De temps en temps, un gros poisson saute par dessus le filet et retombe de l'autre côté en faisant jaillir l'eau, et les pêcheurs crient "En voilà un gros qui se sauve!" Mais la plupart ne s'échappent pas, n'essaient même pas. Ils fourrent leur nez dans la vase au travers du filet, et pensent "Rien à craindre, on est très bien ici", sans savoir que les pêcheurs vont traîner le filet à terre et les jeter dans un seau. On peut les comparer aux entravés.

Ils sont liés par le sexe et l'or, pieds et mains liés! Ils pensent que le sexe et l'or c'est la vie saine et normale, et ils ne s'inquiètent de rien. Ils ne savent pas que la mort va venir — et même sur leur lit de mort, quand leur femme se lamente "Tu m'abandonnes, qu'est-ce que je vais devenir?", tout ce qu'ils trouvent à lui dire c'est de baisser la mèche de la lampe pour

[30] Sage légendaire. On lui attribue les *Bhakti Sutras* qui enseignent la voie de l'amour.

[31] Litt. "aux pieds de lotus", une expression dévotionnelle très fréquente.

consommer moins d'huile! Même sur leur lit de mort! Ils ne pensent jamais à Dieu. S'ils ont du loisir, ils l'emploient à des jeux stupides, à du bavardage, à du travail inutile; si on leur demande pourquoi, ils disent "Que voulez-vous, moi je ne peux pas rester sans rien faire, alors je répare la clôture". Ou bien pour tuer le temps ils jouent aux cartes (un moment de silence).

7 Un auditeur — Mais alors, monsieur, les mondains n'ont aucun moyen de s'en sortir?

SR — Bien sûr que si! De temps en temps visiter les saints, de temps en temps se retirer dans la solitude, pratiquer le discernement, prier pour obtenir la foi et l'amour. La foi est tout. Il n'y a rien de plus grand que la foi! (S'adressant à Kedar[32]) — Connais-tu la puissance de la foi? Les *puranas* racontent que Rama, c'est à dire Narayana (Dieu) en personne, dut construire un pont pour se rendre à Ceylan, tandis que Hanuman[33], par sa foi dans le nom de Rama, sauta par dessus l'océan, sans avoir besoin de pont! (rires).

On raconte aussi que Vibhisana écrivit le nom de Rama sur une feuille, et la noua dans le vêtement de quelqu'un, en lui disant "Ne crains rien! Avec cela tu traverseras l'océan à pied. Mais si tu perds foi, tu couleras". Il se met à marcher sur l'eau, mais peu à peu la curiosité lui vient de regarder ce qu'il y a dans le pan de son vêtement. Il l'ouvre, voit le nom de Rama, et pense "Quoi? Rien que ça?" Alors il coule.

Celui qui a la foi, même s'il commet d'énormes péchés — même tuer une vache, un brahmane, une femme — le Seigneur le délivrera de ces péchés à cause de sa foi. Il suffit qu'il dise "je ne le ferai plus jamais", et il n'a rien à craindre.

Là-dessus le Maître chanta :

Je veux mourir en prononçant ton Nom, Durga[34] ! Durga !
Comment pourrais-tu rejeter le misérable que je suis ?
Que j'aie tué une vache, un enfant au ventre de sa mère,
Un brahmane, une femme, que j'aie roulé ivre par terre,
Qu'importe, tu me conduiras jusqu'aux pieds mêmes de Brahma !

Voyez ce garçon (regardant Noren)! Ici comme il a l'air sage! Il est assis comme un enfant devant son père, mais quand il sera dehors à s'amuser ce sera autre chose! Il n'est pas lié par

32 Un disciple que l'on verra peu, car il habite Dacca.

33 Dans le *Ramayana*, le chef de l'armée des singes, et le plus fidèle compagnon de Rama. Plus bas, Vibhisana est un autre fidèle de Rama.

34 Un des aspects de "la Mère".

les soucis du monde, encore un peu de temps et il s'en rendra compte, et personne ne pourra l'empêcher de retourner vers le Seigneur. Il est venu ici-bas pour enseigner aux autres, les biens de ce monde ne sont rien pour lui. Le sexe et l'or ne peuvent l'aveugler.

Dans les Védas on parle de l'oiseau *homa*. Cet oiseau habite dans les hauteurs du ciel. Il pond son œuf en volant, et l'œuf tombe. L'oiseau vole si haut, que l'œuf tombe durant des jours et des jours, et pendant ce temps le poussin sort. Le poussin continue à tomber, à tomber, si longtemps que ses yeux ont le temps de s'ouvrir et ses ailes de grandir. Il se rend compte alors qu'il va s'écraser à terre, et de toutes ses forces il prend son vol vers le ciel et va y rejoindre sa mère.

Noren se leva et sortit.

Dans la pièce restaient Kedar, Prankrishno, M, et d'autres.

SR — Regardez Norendro. Il sait tout faire : étudier, chanter, jouer des instruments. Aujourd'hui il a eu une discussion avec Kedar, et il a mis en pièces tous ses arguments ! (S'adressant à M) — Est-ce que les Anglais ont des livres pour vous apprendre à discuter ?

M — Oui, monsieur, cela s'appelle la logique.

SR — Dis-moi un peu ce qu'ils racontent.

Voilà M bien embarrassé ! Il essaya d'expliquer ce que c'était que passer du particulier au général, du général au particulier, etc[35]. Au bout d'un instant le Maître cessa visiblement d'écouter, et la conversation s'éteignit.

8 La réunion s'interrompit, les auditeurs sortirent se promener ici et là dans les jardins. M visita la *panchavati*[36], puis revint vers la chambre du Maître. En s'approchant, il vit que quelque chose se passait sur la petite véranda au nord de la chambre.

Shri Ramakrishna était debout, immobile ; Norendro chantait, trois ou quatre disciples assistaient à la scène. M s'approcha pour écouter le chant, et fut pris sous le charme — il n'a jamais entendu personne, à l'exception du Maître lui-même, chanter de manière aussi émouvante que Norendro. Tout à coup, il tourna les yeux vers le Maître et resta stupéfait. Le Maître était absolument sans mouvement, ses paupières ne clignaient pas.

35 Passage légèrement résumé.

36 Un groupe d'arbres sacrés de cinq espèces différentes, lieu de l'ascèse de SR bien des années auparavant.

Apparemment il ne respirait pas non plus. Quelqu'un chuchota qu'il était en extase, que cela s'appelait le *samadhi* — M n'avait jamais vu pareille chose, il ne savait même pas ce que c'était. Il se dit "quand on prend conscience de Dieu, est-ce qu'on perd ainsi toute conscience extérieure ? Que de foi, d'amour il lui a fallu pour en arriver là!" Norendro chantait :

Contemple Hari, O mon âme, pure Conscience immaculée,
Merveille incomparable, ensorcelante image dans le cœur,
Rayonnant de mille couleurs, éclat surpassant mille lunes !
Faisant trembler l'esprit de joie, comme un éclair étincelant...

En entendant chanter ce vers, Shri Ramakrishna se mit à frissonner, et les poils de son corps se hérissèrent. Des larmes de joie sortirent de ses yeux. De temps en temps il semblait sourire à quelqu'un. Comment savoir quelle incomparable image, plus éblouissante que mille lunes, s'était levée devant ses yeux, quelle merveilleuse forme du Seigneur ? Combien d'ascèse, de renoncement, d'efforts avait-il fallu pour parvenir à une telle vision ? Le chant continuait :

Offre-toi à ses pieds, vois-le siégeant dans le lotus du cœur,
Contemple son image bien-aimée,
Avec un esprit apaisé, avec le regard de l'amour...

A nouveau ce même sourire ensorcelant ! La rigidité du corps, les pupilles fixes. Quelle vision incomparable elles devaient contempler, et de quel bonheur incomparable elles semblaient témoigner ! Norendro arrivait à la fin :

Fruit du yoga de l'amour, quintessence d'amour et de joie.
Atteins cette joie sans fin, l'essence même de la joie,
La quintessence de l'amour.

Emportant dans son cœur les merveilleuses images de l'extase, et de la joie que procure l'amour de Dieu, M prit le chemin du retour. De temps en temps, encore enivré, il retrouvait dans son cœur l'écho de l'hymne,

Atteins cette joie sans fin... la quintessence de l'amour...

QUATRIÈME RENCONTRE

9 Le lendemain, le 6 mars, était encore un jour de congé, et M revint vers trois heures. Le Maître était dans sa chambre, une natte couvrait le sol, et Norendro, Bhobonath[37] et quelques

[37] Ou Bhavanath, un jeune disciple très fervent et très aimé de SR, qui sera pris par la vie de famille et s'éloignera dès avant la mort de Ramakrishna.

autres y étaient assis, tous âgés de dix-neuf ou vingt[38] ans. Le Maître était assis sur le petit lit de bois, et parlait gaiement avec tous ces garçons.

En voyant M entrer dans la chambre, le Maître éclata de rire, et se tournant vers les garçons, leur dit "Tenez! Le revoilà!" Comme il riait, ils se mirent tous à rire aussi. M s'avança, et se prosterna devant le Maître[39]. Jusque là, il s'était incliné devant lui avec les mains jointes, comme font les gens élevés à l'anglaise, mais ce jour là il apprit à se prosterner comme un hindou. Puis il prit place. Le Maître expliqua alors à Norendro et aux autres ce qui l'avait fait rire : "Ecoutez! Un jour, quelqu'un donna une pilule d'opium à un paon à quatre heures de l'après-midi, et le lendemain à quatre heures juste, le paon revint chercher sa pilule". Tous rirent de nouveau. M pensa "Il a encore raison!" De fait, toute la nuit et toute la journée, M n'avait pensé qu'à une seule chose, quand revenir, quand revenir, je ne veux aller nulle part ailleurs, il faut que je retourne là-bas — comme si on l'avait tiré au bout d'une corde!

Le Maître faisait des plaisanteries avec les garçons comme s'il avait été de leur âge, et des vagues de fou-rire parcouraient l'assistance. On aurait cru une bande d'adolescents dans une fête de village. M se demandait : "Est-ce bien lui que j'ai vu hier en extase, rempli d'un extraordinaire amour de Dieu? Est-ce bien le même qui maintenant se comporte de façon si simple? Le même qui le premier jour m'a fait des reproches, m'a demandé "toi, tu es instruit?", m'a parlé des deux vérités de Dieu avec et sans forme? Lui qui m'a dit que Dieu est la seule réalité et tout le reste passe? Qui m'a dit de vivre dans l'attitude de la servante?"

Le Maître s'amusait beaucoup, et de temps en temps jetait un coup d'œil vers M. Voyant qu'il réfléchissait en silence, il s'adressa à Ramlal "Comme il est grave! Il est un peu plus âgé que les autres, alors il se tait quand tout le monde s'amuse". A cette époque, M avait vingt-sept ans environ.

La conversation mentionna Hanuman, le parfait serviteur de Dieu, dont l'image était accrochée au mur. Le Maître dit : Voyez comme Hanuman est extraordinaire! La richesse ne l'intéresse pas, ni la renommée, ni la santé, rien de tout ça — seulement

[38] L'attitude générale de ces jeunes gens entre eux, et des adultes envers eux, correspond plutôt à l'adolescence — que cela tienne à l'Inde ou à l'époque.

[39] A plat ventre par terre, attitude usuelle devant une image divine ou un saint.

l'amour du Seigneur. Quand il est allé prendre l'arme magique que Ravana[40] avait cachée dans le pilier de cristal, la femme de Ravana apporta toutes sortes de fruits, pensant que le singe se laisserait tenter et qu'elle en profiterait pour reprendre l'arme. Mais Hanuman n'était pas si naïf, écoutez ce qu'il lui répond :

Quel besoin ai-je de tes fruits ?
J'ai obtenu un fruit meilleur que tous les autres,
Le fruit de libération, cueilli sur l'arbre de Ram,
Cet arbre qui exauce tous les désirs !
Au pied de cet arbre j'ai pris refuge.
Le fruit qu'on désire, c'est le fruit qu'on obtient,
Et le fruit que je viens de récolter chez toi
Sera pour vous un fruit amer.

Le Maître chante ce chant, et entre en extase : à nouveau le corps rigide, le regard fixe — il est assis, comme sur la photographie que l'on a de lui. Les garçons qui s'amusaient bruyamment se sont tus et ne le quittent pas des yeux. Pour la seconde fois, M est témoin de cet état. Un moment après, un changement se produit : le corps se détend, les lèvres sourient, les sens reprennent leurs fonctions, des larmes de joie coulent au coin des yeux, et le Maître dit "Ram, Ram". M pensa : "Il y a un instant cet homme étonnant s'amusait avec les jeunes, comme s'il avait été un enfant de cinq ans !"

Le Maître avait repris ses sens, et se comportait comme une personne ordinaire. Il s'adressa à Norendro et à M : "J'aimerais bien vous entendre discuter tous les deux en anglais". Ils se mirent à rire, et commencèrent à parler ensemble, mais en bengali. En présence du Maître, M avait définitivement perdu ses facultés de discussion, et d'ailleurs, de quoi discuter ? Le Maître eut beau insister, il n'y eut pas de discussion en anglais ce jour-là.

10 Cinq heures sonnèrent, et les dévôts s'en allèrent les uns après les autres. Restaient M et Norendro. Celui-ci prit son pot à eau, et partit vers le grand bassin du jardin pour se rafraîchir les mains et le visage. M se promena ici et là parmi les temples, puis se dirigea lui aussi vers le bassin. Sur l'escalier se tenait Norendro debout, le pot en cuivre à la main, et Shri Ramakrishna était près de lui. Il lui disait "Pourquoi ne viens-tu pas un peu plus souvent ? Après les premières rencontres, il faut passer aux choses sérieuses, comme lorsqu'on arrange un mariage ! — M et

[40] Le démon ravisseur de Sita, l'épouse de Rama ; Vibhisana mentionné plus haut, dévôt de Rama, est son demi-frère.

Norendro éclatèrent de rire — Quand reviendras-tu ?" Norendro, en bon disciple du *Brahmosamaj,* s'en tenait à la stricte vérité. Il répondit "Dès que je pourrai".

Ils revinrent vers la chambre, en passant devant le bungalow des patrons. Près de celui-ci, le Maître s'adressa à M : "Les paysans qui vont acheter un bœuf à la foire savent distinguer un bon bœuf d'un mauvais. Ils leur mettent la main sous la queue. Si le bœuf se laisse faire, c'est qu'il ne vaut rien. S'il saute en l'air et se débat, c'est un bon bœuf, on peut l'acheter. Norendro est de cette sorte là. Il a beaucoup d'énergie". Il se mit à rire et dit : "Il y a des gens qui sont mous comme de la soupe au riz, ça fait *blouk, blouk!*"

Le soir tombait, et la pensée de Dieu l'envahit ; il quitta M en disant : "Va discuter un peu avec Norendro, tu me raconteras ce que tu en penses".

Un moment plus tard, en effet, après le culte, M rencontra Norendro au bord du Gange. Ils lièrent conversation. Norendro lui dit qu'il était membre du *Brahmosamaj,* qu'il avait commencé l'université, etc.

La nuit était tombée, et M prit congé. Mais il n'arrivait pas à s'en aller, et partit à la recherche du Maître. Il avait tellement envie de l'entendre chanter! Il parcourut les lieux. Tout était noir. Dans le temple de Kali brillaient deux lampes et en face, dans la vaste salle de danse à colonnes, il y avait aussi un peu de lumière. Le Maître était là, tout seul, et faisait les cent pas. M désirait l'entendre, comme le serpent désire la musique du charmeur. Il s'approcha, et demanda timidement "Est-ce qu'on va encore chanter aujourd'hui ?" Le Maître sortit de sa distraction et dit "Non, plus aujourd'hui". Puis il eut une idée. Il dit : Ecoute, je vais aller à Calcutta chez Boloram[41], tu n'as qu'à y venir, on y chantera. — Bien, monsieur. — Tu connais? Boloram Boshu? — Non, monsieur. — Boloram Boshu... sa maison à Boshpara? — Bien, monsieur, je me renseignerai.

Le Maître et M marchaient dans la grande salle, l'un à côté de l'autre. Soudain Shri Ramakrishna dit à M "Que pensestu de moi? Combien pour cent[42] de sagesse ai-je à ton avis?" M répondit "Je ne sais pas ce que veut dire "pour cent", mais

[41] Un disciple appartenant à une famille de riches propriétaires terriens, mais menant une vie retirée au moyen d'une rente assez modeste versée par ses frères. Sa maison était la "base" de SR à Calcutta.
[42] Litt. "combien de centimes."

quant à l'amour, la foi, la sincérité, le renoncement, je n'ai encore rencontré personne comme vous". *Le Maître sourit.* Après cet échange, M se prosterna devant le Maître et prit congé.

Il était déjà à la porte extérieure, quand il lui vint une pensée qui lui fit faire demi-tour. Il repartit vers la salle de danse où, dans la pénombre, le Maître faisait encore les cent pas — seul avec ses pensées, comme dans la forêt un lion solitaire, indépendant, inattaché. M contemplait en silence ce spectacle impressionnant.

"Tu es revenu ? — Oui : j'ai pensé que c'était la maison de gens riches. Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? Je préfère ne pas y aller. Puis-je revenir vous voir ici ? — Mais non ! Pourquoi ? Tu diras simplement que tu veux me voir, et quelqu'un te mènera auprès de moi !" M dit "alors c'est bien, monsieur", salua le Maître, et repartit.

TROIS SOUVENIRS

Au début de la cinquième partie des "Entretiens" figurent quelques brefs souvenirs concernant la même période. Le premier décrit avec peu de détails la séance de kirtan *chez Boloram dont il vient d'être question — la première à laquelle M ait assisté. La brièveté du texte semble indiquer que M ne prenait pas encore de notes détaillées.*

11 Comme le Maître avait dit "J'irai à Calcutta chez Boloram, viens m'y retrouver", M s'y rendit. C'était le samedi 11 mars 1882, vers huit ou neuf heures du matin, le jour de la fête du Char. Ram, Monomohon[43], Rakhal[44], Nittogopal[45] et de nombreux autres dévôts entouraient le Maître. Tous chantèrent le nom de Hari jusqu'à en être ivres, et plusieurs atteignirent des états exaltés. Nittogopal était en extase, et sa poitrine était rouge-sang[46]. Lorsque tous s'assirent, M alla se prosterner devant

[43] Ramchandra Datta et Manomohan Mitra, les deux premiers vrais disciples de SR, arrivés en 1879. C'étaient deux cousins d'environ trente ans : Ram était alors médecin et athée, Manomohan fonctionnaire et *Brahmo.*

[44] Un disciple extrêmement important, le futur Swami Brahmananda, une majestueuse personnalité. Il avait été marié très jeune à une sœur de Manomohan.

[45] Nityagopal Sen, un disciple encore jeune, au tempérament très extatique, qui après la mort du Maître suivra un chemin indépendant. Il semble avoir laissé peu de traces.

[46] L'afflux de sang colorant la peau de la poitrine est un signe extérieur de l'extase, mentionné à plusieurs reprises dans les Entretiens.

le Maître. Il vit alors que Rakhal était étendu, sans conscience extérieure — c'était la seconde fois qu'il atteignait ainsi l'extase. Le Maître vint lui passer la main sur la poitrine, en disant "paix, calme-toi". Rakhal habitait alors à Calcutta chez ses parents, et venait de temps en temps voir le Maître à Dakshineswar. Vers cet époque, il fréquentait l'école de M. Biddèshagor[47] à Shèmpukur. Ensuite, tous les dévôts s'assirent sur la véranda et partagèrent le *prasad*[48]. Boloram restait humblement debout, à la manière d'un serviteur. On n'aurait pu croire que c'était le maître de maison.

M ne parla guère avec les autres, car il n'en connaissait encore aucun, sauf Norendro qu'il avait rencontré à Dakshineswar.

12 Quelques jours plus tard, M était assis près du Maître à Dakshineswar, sur l'escalier des temples de Shiva, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi. Le Maître était en extase.

Le Maître venait de se reposer dans sa chambre, étendu par terre. Autrefois il y avait quelqu'un en permanence pour veiller sur lui[49], mais depuis le renvoi de Hridoy[50] il se trouvait dans une situation très inconfortable. A l'arrivée de M ils étaient sortis tous deux en bavardant et s'étaient assis sur les marches des temples de Shiv, face au temple de Radha et Krishna. Subitement, le regard du Maître était tombé sur ce temple et il était entré en extase.

Il parlait à la Mère de l'Univers : Mère, ils disent tous "c'est ma montre qui a l'heure juste". Chrétiens, Brahmos, hindous et musulmans, chacun croit que sa religion est la vraie religion. En réalité, Mère, aucune de leurs montres ne donne la vraie heure. Qui pourrait te connaître vraiment ? Mais si quelqu'un t'appelle de tout son désir et obtient ta grâce, n'importe lequel de ces chemins le mènera jusqu'à toi. Mère, emmène-moi voir comment les chrétiens t'invoquent dans leurs églises ! Mais que vont dire

[47] Le pandit Vidyasagar, dont on reparlera dans l'Entretien 3, fondateur de plusieurs écoles à Calcutta, dans l'une desquelles enseignait M.

[48] La nourriture offerte aux dieux dans le sanctuaire familial, mais plutôt ici la nourriture offerte d'abord au Maître.

[49] Il pouvait entrer en extase de manière imprévisible, et se mettre dans des situations dangereuses. Il s'était gravement brûlé avec un brasero, et en 1883 il se cassera le bras gauche. Un peu plus tard, un disciple (Latu) restera en permanence à Dakshineswar.

[50] Le neveu et compagnon de SR, devenu avec les années de plus en plus possessif et arrogant, s'était permis envers les patrons du temple un geste qui l'avait fait chasser. Le départ de Hridoy ouvrit à la foule des disciples l'accès à SR.

les gens si j'y entre, Mère? Et si ça faisait des histoires? Et si après on ne me laissait plus entrer dans ton temple? Alors tu me feras voir l'église depuis la porte.

13 Une autre fois, le Maître était assis dans sa chambre, sur le petit lit, le visage souriant. M venait d'arriver, avec M. Kalikrishno[51]. M ne lui avait pas dit où il l'emmenait : "Je connais un bon marchand de vins, viens avec moi; ils en ont un grand tonneau". C'est seulement en arrivant qu'il expliqua tout à son ami, et ils se prosternèrent ensemble devant le Maître[52]. Ils en rirent bien tous deux, et le Maître aussi.

Le Maître leur dit : "La joie de la louange, la joie de l'extase, c'est le vrai vin; le vin de l'amour. Le but de la vie humaine est l'amour de Dieu. Et le chemin de la dévotion est le meilleur de tous. Connaître Dieu par la voie de la discrimination est très difficile". Puis il chanta un chant de Ramprasad[53] :

Qui peut comprendre Kali ?
Elle échappe aux regards des six points de vue.
L'âme proche du but,
Sait que Kali est identique à l'Absolu.
En tout ce qui advient,
Se révèle la volonté de la Joueuse.
Dans la matrice de Kali,
A pris forme l'immensité de l'univers.
Seul le regard de Shiv
A le pouvoir de discerner sa nature.
Le yogi la contemple,
Entre les deux lotus de la base et du sommet[54].
Parmi leurs mille pétales,
S'unissent les deux cygnes[55], *mâle et femelle.*
On se moque, dit Prasad,
De qui veut traverser l'océan à la nage.
Le cœur peut connaître Kali,
Mais l'esprit est un nain qui veut saisir la lune !

[51] Un professeur de son école, qui enseignait le sanscrit.

[52] C'est le début d'un inlassable prosélytisme de M, auprès de ses collègues professeurs, de son patron Vidyasagar, et surtout de ses élèves, qui amènera des conflits et lui fera quitter cette école lors de la maladie de SR.

[53] Voir la traduction de M. Lupsa, n° 133. Les "six points de vue" sont les six écoles classiques de la philosophie indienne.

[54] On verra à plusieurs reprises la description des "sept plans" auxquels s'élève l'esprit. Dans la physiologie mystique des *Tantras,* ces sept plans sont figurés par sept lotus, entre la base de la colonne vertébrale (*muladhara*) et le sommet de la tête (*sahasrara*). L'énergie qui parcourt ces sept centres est identifiée à la Mère.

[55] Le cygne mâle est Shiva, le cygne femelle est Kali. Leur union est l'ascension de l'énergie vitale jusqu'au septième "lotus aux mille pétales".

Le Maître répéta : "Oui, le but de la vie est d'aimer Dieu. Comme à Brindabon[56] les jeunes vachers et vachères (les *gopis*) aimaient Shri Krishna. Quand il quitta Brindabon pour devenir roi de Mathura, les vachers erraient dans la forêt en pleurant, dans la douleur d'être séparés de lui". Le Maître leva son regard vers le ciel et se mit à chanter

Je vis un jeune vacher — sous les branches d'un jeune arbre,
Portant un veau nouveau-né, — répétant "où es-tu mon frère ?
Où es-tu parti Krishna[57] ?" — il ne pouvait dire que "Krish",
Tant les pleurs étouffaient sa voix, — tant ses yeux étaient pleins de larmes.

Les yeux de M aussi se remplirent de larmes, en entendant le Maître chanter ainsi.

---

[56] En sanscrit Vrindavan, le lieu de l'enfance de Krishna et de ses amours avec les *gopis*.
[57] Litt. *Kanaï* — un nom de Krishna — puis *Ka*.



ENTRETIEN 2*

EN BATEAU AVEC KESHAV : 27 OCTOBRE 1882

Cet entretien vient en second dans la traduction de M, et nous l'avons laissé à cette place (en inversant l'ordre chronologique) en raison de son charme exceptionnel, tenant au cadre extérieur (la promenade sur le Gange) et à la profonde amitié liant Ramakrishna et Keshav — amitié qui étonnait leurs contemporains, et peut nous étonner encore. Keshav ne cesse de mettre Ramakrishna en valeur devant ses propres disciples, et c'est pourquoi certaines des paraboles de Ramakrishna atteignent ici leur forme la plus belle. On sent aussi l'amitié entre Ramakrishna et Vijay, que l'on retrouvera par la suite.

1 Nous sommes le vendredi 27 octobre 1882, fête de Lakshmi. Le Maître est assis dans sa chambre au temple de Kali, en conversation avec Bijoy[1], Horolal et d'autres, lorsqu'entre quelqu'un annonçant l'arrivée de Keshob sur un bateau[2], en face du quai. Et bientôt se présentent des disciples de Keshob qui saluent le Maître : “Monsieur, nous vous invitons à une promenade sur le fleuve ; Keshob Babu[3] est sur le bateau, c'est lui qui nous envoie”.

Il est quatre heures de l'après-midi ; le Maître monte dans une barque pour se rendre à bord, et Bijoy l'accompagne[4]. Dès qu'il se trouve dans la barque, le voilà en extase.

Debout sur le pont, M le regardait approcher. Il avait rejoint vers trois heures à Calcutta le groupe de Keshob[5], avec un vif désir d'assister à sa rencontre avec le Maître, d'être témoin de leur joie mutuelle, et de suivre leur conversation. Par son éloquence et la pureté de son caractère, Keshob était devenu le

* Original I.2, traduction anglaise 5.

[1] Vijay Krishna Goswami, l'un des dirigeants Brahmos qui n'avaient accepté ni le culte dont Keshob se laissait entourer, ni le mariage de sa fille avec le fils d'un maharaja avant l'âge autorisé. Vijay appartenait à la lignée spirituelle vishnouite des *Goswamis*, descendants d'Advaita Goswami, compagnon de Chaitanya.

[2] On verra que c'est un assez gros yacht à vapeur, appartenant sans doute au gendre de Keshob, le Maharaja.

[3] Un *babu* est un Bengali respectable. On désigne souvent les “gens bien” par leur prénom suivi de *babu* (*cf.* l'espagnol *don*).

[4] Cela témoigne de l'affection de Bijoy pour SR, car il va affronter (on le verra) un milieu plutôt hostile.

[5] M connaissait Keshob, dont sa femme était cousine.

héros de la jeunesse du Bengale, et nombreux étaient ceux qui, comme M lui-même, l'aimaient et l'admiraient de tout leur cœur.

Keshob avait été élevé à l'anglaise, connaissait bien la pensée et la culture de l'Occident, et il rejetait le culte des dieux et déesses hindous qu'il appelait idolâtrie. Mais d'autre part, chose étonnante, il avait une grande vénération pour Shri Ramakrishna et se rendait souvent à Dakshineswar pour le rencontrer. Cela paraissait un mystère à beaucoup de gens, et à M en particulier, et ils essayaient de comprendre comment deux esprits aussi dissemblables pouvaient s'accorder. Comme Keshob, le Maître adorait le Dieu sans forme, mais il acceptait aussi les formes divines. Il reconnaissait l'Absolu sans attributs, mais offrait des fleurs et de la pâte de santal aux images des dieux et des déesses, chantait et dansait et entrait en extase en leur présence. Vu du dehors, il ne ressemblait pas à un *sannyasin* : il dormait sur un lit, portait un *dhoti* avec une bordure rouge, une chemise, des chaussures. Mais en esprit il était entièrement détaché, sans famille ni possessions, et c'est pourquoi les gens l'appelaient le *paramahamsa*. Au contraire Keshob, qui prêchait le Dieu sans forme, ne rejetait pas la vie de famille, avait lui-même femme et enfants, donnait des conférences en anglais, écrivait dans les journaux, et c'était un homme riche qui s'occupait de ses affaires.

Keshob et les Brahmos étaient rassemblés sur le pont du bateau pour admirer le spectacle des temples : au premier plan, le quai et le majestueux escalier de pierre descendant jusqu'au Gange. En haut de l'escalier, parallèlement au fleuve, la rangée des douze petits temples à Shiva, six de chaque côté. Derrière ceux-ci, se détachant sur le ciel bleu et lumineux de l'automne, les blanches tourelles du temple de la Mère, et vers le nord un pavillon à musique et les hauts arbres de la *panchavati*. Au sud l'autre pavillon à musique, encore de grands arbres, et entre deux, tout le long du Gange, un jardin couvert de fleurs. Le ciel bleu se reflétait dans la rivière, le monde était imprégné de la douceur de l'automne, et le cœur des Brahmos y répondait intérieurement. Le ciel au-dessus, la beauté des temples en face, à leurs pieds le Gange sacré au long duquel, depuis des millénaires, les sages de l'Inde méditaient sur le Seigneur — et venant à eux, en extase dans la barque, cet homme incomparable qui incarnait toute la religion de l'Inde. Combien de fois dans une vie assiste-t-on à pareil spectacle ? Quel cœur de pierre n'en eût été bouleversé ?

2 La barque approchait, et les Brahmos se pressaient pour apercevoir le Maître en extase. Keshob était très anxieux de le voir en sécurité sur le bateau. On l'y fit monter très doucement et difficilement. Il s'appuyait sur un dévôt et pouvait à peine remuer les jambes. Ils entrèrent dans la cabine, Keshab et les Brahmos le saluèrent respectueusement, mais il ne réagit pas. Au milieu de la cabine se trouvaient une table et quelques chaises, et on le fit asseoir sur l'une d'elles ; Keshob en prit une, Bijoy aussi, et les autres Brahmos s'assirent sur le sol, du moins ceux qui trouvèrent de la place — beaucoup ne purent entrer, et ils se pressaient à la porte pour regarder. Le Maître était à nouveau complètement absorbé, sans aucune conscience extérieure, et tous les yeux étaient fixés sur lui.

Keshob trouvait qu'il y avait trop de monde dans la pièce et que cela était pénible pour le Maître. Il était aussi mécontent de voir Bijoy : celui-ci s'était séparé de lui lors du mariage de sa fille, avait rejoint le *Sadharan Brahmosamaj*, et l'avait publiquement attaqué à plusieurs reprises. Il se leva, et alla ouvrir le hublot.

Les Brahmos regardaient toujours le Maître, qui peu à peu sortait de l'extase. Il parlait tout seul, d'une voix indistincte "Mère, pourquoi m'as-tu amené ici ? Est-ce que je peux les faire sortir de leurs barrières ?" Peut-être voyait-il que les mondains sont enfermés dans des barrières, pieds et mains liés par les soucis du monde ; non seulement ils ne peuvent sortir mais ils ne devinent même pas la lumière du dehors, et croient que le but de la vie humaine est le bien-être physique, le sexe et l'argent.

Tandis qu'il retrouvait peu à peu ses sens, Nilmadhob Babu de Ghazipur et un autre Brahmo commencèrent à parler de Pawhari Baba[6]. Un Brahmo s'adressa au Maître :

— Monsieur, ils sont allés voir Pawhari Baba à Ghazipur. C'est quelqu'un dans votre genre !

Le Maître ne pouvait pas encore parler. Il répondit d'un sourire.

— Monsieur, Pawhari Baba a mis votre photo au mur de sa chambre.

Le Maître sourit à nouveau et montra du doigt son propre corps, en disant "une housse !"

3 Sans doute voulait-il dire ceci : comme la housse autour du coussin, le corps enveloppe l'âme, le périssable enveloppe

[6] Un célèbre saint, qui vivait dans une grotte à Ghazipur près de Bénarès. Après la mort de SR, Vivekananda se rendra auprès de lui, et sera tenté de devenir son disciple.

l'impérissable. Alors une photographie de l'enveloppe, à quoi bon l'afficher ? Pourquoi montrer du respect à ce qui est périssable ? Il vaut mieux rendre un culte au Seigneur, le guide intérieur de l'homme, qui siège dans son cœur*.

Le Maître était revenu à l'état ordinaire, et se mit à parler.

SR — On dit que la résidence préférée du Seigneur est le cœur de son adorateur. Il est partout, mais c'est là qu'il aime demeurer. Comme un grand propriétaire qui peut parcourir tout son domaine, mais aime se tenir dans un certain salon où il reçoit les gens. Ainsi le cœur du dévôt est le salon où réside le Seigneur.

Cette parole mit les Brahmos en joie. Le Maître poursuivit :

— Celui que les védantistes[7] appellent l'Un, celui que les *yogis* appellent l'Ame, celui-là même les dévôts l'appellent le Seigneur. Lorsqu'un brahmane célèbre le culte, on l'appelle un prêtre; lorsqu'il prépare la nourriture, on l'appelle brahmane-cuisinier. Les védantistes discriminent sans arrêt : l'Absolu (*Brahman*) n'est ni ceci ni cela : ni le corps, ni l'esprit, ni le monde. Ainsi peu à peu en éliminant l'inessentiel l'esprit s'immobilise, les constructions mentales se défont, l'extase (*samadhi*) se produit, et alors vient la connaissance de l'Un (*Brahman*). Celui qui connaît l'Un sait qu'il est la réalité, que l'univers est une illusion, que les noms et formes ne sont que des rêves. Ce qu'est l'Un, la bouche n'a pas de mots pour le dire, et l'appeler Dieu personnel ne convient pas non plus. Ainsi parle le védantiste.

Le dévôt au contraire ne rejette rien. Pour lui l'état de veille aussi est une réalité, il ne dit pas que le monde est un rêve, mais que l'univers est la gloire du Seigneur : le ciel étoilé, la lune et le soleil, les montagnes et l'océan, l'homme et les animaux, Il a créé tout cela. Il est dans le cœur et aussi en dehors. En parvenant au terme, le dévôt s'aperçoit que Dieu Lui-même a pris la forme des vingt-quatre principes cosmiques, des êtres vivants et de l'univers. Mais la joie du dévôt est de manger le sucre, non de se changer en sucre (rires). Comprenez-vous son état d'esprit ? Il dit "O Seigneur, tu es le maître et moi le serviteur, tu es la mère et moi l'enfant, tu es mon père et ma mère, tu es le tout et

* Ce paragraphe est omis par Swami Nikhilananda.

[7] Quelques mots sanscrits ont été remplacés par des mots courants. Je traduis par "védantiste" le mot *jñani*, c'est à dire celui qui suit la voie de la Connaissance; "l'Un" est le *Brahman*; "l'Ame" est l'*Atman*, c'est à dire l'âme individuelle la plus intérieure. Enfin "dévôt" traduit *bhakta*. On trouve donc là trois des voies traditionnelles de l'Inde, *jñana, raja, bhakti*. Il y manque la voie de l'action, *karma yoga*.

je suis la partie". Mais il n'aime pas penser "je suis l'Un, je suis Lui".

Le *yogi* s'efforce lui aussi d'atteindre l'Ame suprême, son but est l'union entre l'âme individuelle et l'Ame suprême. Il essaie de détacher l'esprit des objets et de le fixer sur l'Ame suprême. La première condition est de chercher la solitude, d'adopter une posture ferme et immobile, et de méditer en concentrant l'attention sur un seul point.

Mais il n'y a qu'une seule réalité, les différences ne sont que dans l'expression; l'Absolu du védantiste, l'Ame suprême du *yogi,* le Seigneur du dévôt ne font qu'un!

4 On sentit que le bateau s'était mis en marche vers Calcutta, mais ceux qui étaient assis dans la cabine en présence du Maître, et l'écoutaient en silence, n'y prêtèrent pas attention et ne dirent rien : une abeille qui butine ne bourdonne pas.

Peu à peu les temples disparurent au loin. L'eau aux reflets bleus, brassée par les roues du navire, formait de larges vagues d'écume dont le bruissement parvenait à la cabine. Mais les dévôts ne l'entendaient pas. Ils étaient captivés par cet homme souriant, rayonnant de joie, qui hormis Dieu ne connaissait et ne possédait rien. Il poursuivait :

— Le chercheur d'absolu védantiste dit ceci : les processus de création, préservation et destruction, l'être individuel, le monde, tout cela est le jeu de la Puissance divine[8]. En l'analysant, on découvre que ce n'est qu'un rêve : l'Absolu (*Brahman*) est seul réel, tout le reste irréel, et la Puissance elle-même est irréelle, un songe. D'accord, mais analyse tout cela mille fois, c'est dans l'extase (*samadhi*) seulement que tu échappes à la Puissance. Dès que tu en sors, la simple pensée que "je médite", "j'analyse" te replace sous sa loi, dans son royaume!

Ainsi il n'y a pas de différence entre l'Un et son Energie (*shakti*). Si tu acceptes l'un tu dois accepter l'autre, comme le feu et son pouvoir de brûler; si tu penses au feu tu penses aussi au pouvoir de brûler. Tu ne peux concevoir ni ce pouvoir sans feu, ni un feu qui ne brûlerait pas. Si tu penses au soleil tu penses à sa lumière, peux-tu imaginer le soleil sans ses rayons de lumière? Et le lait? Il est tout blanc. La blancheur du lait ne vient pas

[8] La *shakti*; on doit traduire par un mot féminin, puissance, énergie (plutôt que pouvoir par exemple), afin d'exprimer qu'il s'agit de la Mère, manifestation personnelle de l'Absolu impersonnel.

sans le lait, ni le lait sans sa blancheur. De même, l'Absolu est inséparable de son Energie, et l'Energie de l'Absolu. Le Jeu[9] de l'univers est inséparable de l'éternité, et l'éternité du Jeu.

C'est la Mère[10] qui est la Joueuse, qui accomplit la création, la préservation et la dissolution. Son nom est Kali. Elle est *Brahman* l'Absolu, et *Brahman* est Kali. Il n'y a qu'une seule réalité. Quand je pense à celle-ci comme inactive, hors de son œuvre de création, préservation et destruction, alors je l'appelle *Brahman*. Quand elle accomplit toute cette œuvre, je l'appelle Kali, je l'appelle l'Energie, *shakti*. Un seul être sous plusieurs noms.

C'est comme un bassin à plusieurs escaliers. Par l'un descendent les hindous pour chercher l'eau, et ils l'appellent *jol* ; par le second les musulmans, et ils l'appellent *pani,* et par un autre les anglais qui l'appellent *water.* Mais c'est toujours de l'eau. Eh bien, Lui aussi on peut le nommer "Allah" ou "God", d'autres diront "Ram", "Hari", "Jésus", "Durga".

Keshob sourit et dit "Sous quelles formes Kali joue-t-elle son jeu ? Veuillez nous redire cela, s'il vous plaît[11] !"

SR (souriant) — Elle joue de bien des manières ! Elle peut être Kali la Grande, Kali l'Eternelle, Kali la Terrible, Kali la Salvatrice, Kali la Bleue (*Shyama*). Il est question dans les *Tantras*[12] de Kali la Puissante et de Kali l'Eternelle. Lorsque la création est dissoute, qu'il n'y a ni lune, ni soleil, ni étoiles, ni planètes, ni terre, rien qu'une profonde obscurité, alors Kali la Grande, la Mère sans forme, est seule là — Kali réunie à Kala[13]. On appelle Shyama, "la Bleue", la Mère pleine de tendresse, offrant ses dons et apportant courage et protection ; on lui offre un culte dans les familles. En cas d'épidémie, de famine, de sécheresse, d'inondation, on invoque Kali la Salvatrice. Kali la Terrible incarne la destruction et la ruine, elle réside sur les champs de crémation, accompagnée de cadavres, de chacals, de démons femelles effrayants. Le sang coule de sa bouche, elle porte un collier de crânes et une ceinture de mains humaines.

[9] Encore un terme technique et une opposition classique : le jeu divin (*lila*) opposé à l'absolu, l'éternel (*nitya*).

[10] *Adyashakti,* l'Energie primordiale.

[11] Keshob s'adresse à SR avec la forme la plus respectueuse du verbe, tandis que SR utilise la forme "moyenne" plus familière, ou mélange les deux.

[12] Ecritures dans lesquelles *Shakti,* la Mère, joue un rôle primordial.

[13] Kala est ici un nom pour Shiva, l'Absolu.

Lorsque le monde est anéanti, lors de la grande dissolution, c'est la Mère qui préserve les semences de la création. Comme une bonne ménagère qui conserve dans sa cuisine un bocal plein de petites choses qui pourront peut-être servir un jour : un os de seiche, des pilules bleues, un sachet avec des graines de courgettes et de potirons (Keshob et les autres rient), ainsi la Mère rassemble les semences de la prochaine création. Alors, la *Shakti* primordiale tire l'univers de son propre être, puis elle y prend résidence. Dans les Védas on en parle comme *urnanabhira,* c'est à dire l'araignée et sa toile. L'araignée tire le fil de sa propre substance, puis elle prend place au centre de sa toile. De la même façon Dieu contient le monde et y est contenu.

Kali est-elle vraiment noire[14] ? Elle peut sembler noire de loin, mais ce n'est qu'une apparence. Le ciel semble bleu de loin, mais de près l'air est incolore. L'eau de l'océan semble bleue de loin, mais si on en prend dans la main, on voit qu'elle est transparente.

Ayant dit cela, le Maître fut comme ivre, et chanta un hymne à la Mère

Pourquoi l'appeler la Noire, celle qui illumine le cœur...

5 SR (à Keshob) — C'est elle qui nous enchaîne, Elle aussi qui nous libère! Elle est l'Enchanteresse (*maya*) qui attache le mondain par les liens du sexe et de l'argent, mais c'est sa grâce qui apporte la délivrance. Elle est "*Tara,* celle qui dénoue les chaînes du monde".

Ayant dit cela, il se mit à chanter, de sa voix incomparable, un chant de Ramprasad[15]

Le monde est la place de foire, où Shyama joue aux cerf-volants.
Le vent qui les lève est l'espoir, la corde est la Magie de Mère,
La carcasse en est faite d'os, une merveille d'assemblage,
Et la toile qui s'y déploie est le corps d'un homme vivant.
Sur la corde le verre aigu, ce sont tous les soucis du monde.
Parmi cent-mille cerf-volants, un ou deux rompent leur ficelle,
Et la Mère se réjouit, elle rit en battant des mains !
La grâce a soufflé sur le mien, dit Prasad. Il prend son essor.
Le vent du sud l'emportera sur l'autre bord de l'océan.

Elle joue, et le monde est son jeu! C'est elle qui exauce les désirs, elle distribue la joie, la charmeuse! Et elle donne la libération à un homme sur des milliers.

[14] "Kali" signifie "la Noire", et son image est noire. SR répond à certains arguments de la prédication contre le culte des images.

[15] Allusion à une fête où les enfants lancent des cerf-volants, dont la corde porte de petits morceaux de verre, le jeu consistant à couper la corde du voisin.

Un Brahmo — Monsieur, il suffirait qu'elle le veuille pour nous libérer tous, alors pourquoi nous tient-elle enchaînés dans le monde ?

SR — C'est comme ça. Elle veut que tout le monde joue ensemble. C'est comme lorsque des enfants jouent : tant qu'ils touchent de la main "la grand-mère", personne n'a le droit de les attraper et ils peuvent se reposer. Mais s'ils se réfugiaient tous auprès de la grand-mère, il n'y aurait plus de jeu. La grand-mère les oblige donc à la lâcher, pour qu'ils courent. Le jeu est son plaisir, et c'est ainsi qu'elle rit en battant des mains, et ne laisse échapper qu'un ou deux joueurs ! (Tous rient).

Elle regarde l'âme en clignant de l'œil, et lui dit "Va-t-en faire un petit tour dans le monde !" Ce n'est pas la faute de l'âme ! Le moment venu la Mère en prend pitié et la rappelle à elle, la libère de l'aveuglement du monde, et lui laisse prendre refuge à ses pieds.

A nouveau le Maître chanta un chant de Ramprasad, qui décrit une âme emprisonnée, faisant des reproches à la Mère :

O Mère, ce qui me désole
C'est que malgré mes yeux ouverts,
Et bien que je sois ton enfant,
On dérobe dans ma maison.
Je voulais répéter ton Nom,
Et le temps passe sans rien faire.
Je t'ai comprise maintenant !
Tu veux prendre sans rien offrir !
Je te rendrai ce que tu donnes,
Je répondrai si tu m'appelles,
C'est ta faute, et non pas la mienne !
Honneur et honte, amer et doux
Grâce et laideur, tout vient de toi !
Prasad dit, ce sont tes cadeaux,
En clignant de l'œil, tu les donnes,
Et tu tournes la roue du monde.

L'homme oublie tout par l'effet de sa Magie[16]. Vous avez entendu Ramprasad ? Elle cligne de l'œil, et elle fait tourner la roue.

Un Brahmo — Monsieur, faut-il renoncer à tout pour connaître Dieu ?

SR — Mais non, pourquoi ? Comme vous êtes, c'est très bien !

[16] Il s'agit de la *maya,* l'un des grands thèmes de la philosophie védantique, le charme, l'ensorcellement par lequel l'homme perd, ou croit avoir perdu, la conscience de l'Un (*Brahman*). Chez Ramakrishna, *maya* s'identifie à la Mère.

Vous avez le dehors et le dedans, le sucre et la mélasse*. Vous connaissez le jeu de *nax* ? On doit arriver à dix-sept points. Moi j'ai dépassé le total, je suis brûlé et on m'a fait sortir du jeu! Vous êtes plus malins, vous en avez dix, cinq ou six, alors vous pouvez continuer, vous n'êtes pas brûlés. Il faut bien que le jeu continue (rires).

Je vous l'affirme : il n'y a pas de mal à vivre en famille, à condition de garder l'esprit tourné vers Dieu — sinon, ça ne va pas. Faire son travail d'une main, tenir la main du Seigneur de l'autre, et quand le travail est fini, lui tendre les deux mains.

Tout est dans l'esprit. Les chaînes sont dans l'esprit, la liberté dans l'esprit. L'esprit prend la couleur dans laquelle on le plonge. Comme le drap dans la cuve du teinturier. S'il y met du rouge il sort rouge, du bleu il sort bleu, du vert il sort vert. Celui qui apprend l'anglais mêle tout de suite à son bengali des mots anglais, *foot-fat-it-meat*! (rires). Il met des bottines, et il sifflote en marchant. Un *pandit* cite des vers sanscrits à tout bout de champ, il en tombe quand on le secoue. Si tu te lies avec des voyous, tu prends leur manière de parler — et si tu visites les dévôts (*bhaktas*), tu t'imprègnes de la pensée de Dieu, et de tout ce qui l'accompagne.

L'esprit peut prendre diverses attitudes. Un homme a une femme et des enfants. Il aime sa femme comme une femme, ses enfants comme des enfants. Un seul esprit, deux manières différentes d'aimer.

6 Esclavage et libération viennent tous deux par l'esprit. Je suis libre! Que je sois dans le monde ou dans la solitude des forêts, qui pourrait me lier? Je suis l'enfant de Dieu, le fils du Roi des rois, nul ne m'enchaînera. On dit que si un homme est mordu par un serpent, et s'il pense avec force "il n'y a pas de venin", alors le venin n'agit pas. De même, si quelqu'un pense avec foi "je suis libre, rien ne m'enchaîne", il se libère.

Une fois quelqu'un m'a donné un livre chrétien, je lui ai dit de m'en lire un peu. Du péché et rien que du péché! (A Keshob) — Chez vous au *Brahmosamaj*, c'est pareil. Un type qui répète sans arrêt "je suis un pécheur, un pécheur" finit par le devenir pour de bon.

Ayez foi dans le Nom du Seigneur : "J'ai prononcé son Nom, le

* Traduit d'après Sw. Nikhilananda.

péché a disparu, où est passé mon péché ?" Krishnokishor était un hindou à cent pour cent, un brahmane de très haute caste. Une fois qu'il était à Brindabon[17], il partit en promenade, et il eut soif. Près d'un puits se tenait un homme, et il lui demande "Veux-tu me puiser de l'eau ? Quelle est ta caste ?" L'homme dit "Monsieur, vous ne pouvez pas boire de ma main, je suis de la caste des tanneurs". Krishnokishor lui répond : "Dis *Shiva*. Bon, maintenant donne-moi de l'eau".

Prononcer le Nom du Seigneur purifie le corps et l'esprit. Pourquoi parler de péché et d'enfer ? Pense "ce que j'ai fait de mal, je ne le ferai plus", et aie foi en son Nom.

Le Maître fut envahi par l'émotion, et chanta la louange du Nom :

Je veux mourir en prononçant ton Nom, Durga ! Durga !...

Je n'ai jamais demandé à la Mère autre chose que l'amour. J'offrais des fleurs à ses pieds, en disant :

Mère, à toi la vertu, à toi le péché, reprends-les, donne-moi l'amour pur. Mère, à toi la connaissance, à toi l'ignorance, reprends-les, donne-moi l'amour pur. Mère, à toi la pureté[18], à toi l'impureté, reprends-les, donne-moi l'amour pur. Mère, à toi le bien, à toi le mal, reprends-les, donne-moi l'amour pur.

Ecoutez ce chant de Ramprasad :

Viens-t-en vers Kali, O mon âme,
L'arbre qui comble les désirs.
On y trouve les quatre fruits[19].
Des deux compagnes de ta vie,
Laisse Action, prends Détachement.
Tu pourras demander la route
A ton enfant Discernement.
Prends avec toi Pur et Impur,
Quand ces rivaux s'accorderont,
S'ouvrira la chambre divine,
Pour contempler Shyama la Mère.
Né d'Egoïsme et d'Ignorance,
Chasse très loin tes deux parents
S'ils t'entraînent vers les abîmes,
Tiens fort le pilier de Patience.
Lie au poteau de sacrifice,
Juste et Injuste, ces deux boucs,

17 Le pays de l'enfance de Krishna, but d'un grand pèlerinage.

18 La pureté rituelle, alimentaire, la caste.

19 Les plaisirs (*kama*), les richesses (*artha*), la justice (*dharma*), la libération (*moksha*). L'arbre est le *kalpataru* légendaire.

Et s'ils se montrent indociles,
Frappe-les de l'épée Connaissance.
Les fils de ton ancienne épouse[20]*,*
Crie-leur de loin qu'ils s'en retournent,
Et s'ils s'obstinent à te suivre,
Noie-les dans le lac de Sagesse.
Si tu fais cela, dit Prasad,
Tu pourras répondre à la mort.
Mon esprit, mon enfant, mon maître,
Tu seras ce que souhaite mon cœur.

Trouver Dieu dans le monde, pourquoi pas? Vous avez bien entendu parler du roi Janaka[21]. Lorsque Ramprasad appela ce monde un "décor d'illusion", on[22] lui répondit qu'une fois obtenu le fruit de l'amour,

Ce monde est un palais de joie,
J'y bois, j'y mange et m'y amuse.
Jonok fut homme sans pareil,
Qui ose lui faire reproche ?
Il profita des deux côtés[23]*,*
Buvant le lait à pleines coupes.

Mais on ne devient pas d'un coup un roi Janaka! Il lui a fallu pratiquer beaucoup d'austérités dans la solitude. Même si l'on reste dans le monde, la solitude est indispensable de temps en temps — pendant trois jours quitter ses affaires, partir seul, et pleurer devant Dieu, c'est une bonne chose. Même si l'occasion se présente d'une seule journée dans la solitude, profitez-en. Les gens versent des cruches de larmes pour leurs enfants, il faut pleurer pour Dieu aussi. Allez de temps en temps seuls prier Dieu. Dans le monde, au milieu du tourbillon des soucis, il est très difficile au début de rendre l'esprit stable. Comme un arbre planté au bord d'un sentier : lorsqu'il est jeune, il faut le protéger d'une barrière contre les chèvres et les vaches. Quand le tronc a grossi on enlève la barrière, et on peut même y attacher un éléphant.

C'est comme un malade qui délire, avec dans sa chambre une cruche d'eau et de savoureux pickles de tamarin. Si l'on veut qu'il guérisse, il faut les lui retirer, malgré sa soif. Le malade

20 L'allusion est obscure. La traduction de Sw. Nikhilananda la nomme "Mondanité".

21 Dans le *Ramayana*, le père de Sita, l'épouse de Rama. C'était à la fois un roi et un sage.

22 Aju Gonsaï ou Goswami, un poète vishnouïte avec lequel il était en amicale rivalité (note de M. Lupsa).

23 Le monde, et Dieu.

c'est le mondain, la cruche d'eau ce sont les plaisirs du monde, et les pickles dont la pensée fait venir l'eau à la bouche, c'est la compagnie des femmes — il lui faut un bon traitement médical, loin de tout cela.

Il faut atteindre le discernement et le détachement avant d'entrer dans le monde. Dans l'océan du monde vivent des crocodiles — le plaisir, la colère, etc — mais on dit que les crocodiles n'attaquent pas celui qui s'est frotté le corps de curcuma. Eh bien, le curcuma c'est le discernement et le renoncement : Dieu seul est réel, éternel, tout le reste irréel, passager. Il faut comprendre cela et aimer Dieu. Les bergères[24] avaient un tel désir de voir Krishna, écoutez ce que chante Radha :

Dans le bosquet, la flûte de Krishna chante.
Il m'attend sûrement, debout sur le sentier.
Comment pourrais-je rester ici ?
Amies, dites-moi, viendrez-vous aussi ?
Pour vous son nom n'est qu'un nom,
Pour moi c'est le tourment de mon âme,
Le son de sa flûte entre dans vos oreilles,
Pour moi il résonne jusqu'au fond du cœur.
La flûte de Krishna m'appelle "Radha, viens !
Sans toi, la forêt n'a pas de charme".

Tandis qu'il chantait, les yeux du Maître se remplirent de larmes, et il dit à Keshob et aux Brahmos : "Que vous croyiez ou non en Radha et Krishna, il faut que vous croyiez à cet attrait ! Efforcez-vous d'avoir un tel désir de Dieu. Si vous y parvenez, vous verrez Dieu".

7 La marée descendante se faisait sentir. Le vapeur avançait rapidement, et se trouvait maintenant à la hauteur de Calcutta. On fit dire au capitaine de dépasser le pont, et de continuer en direction du jardin botanique. Combien de temps la promenade avait duré, où se trouvait le bateau, la plupart n'auraient pu le dire, tant ils étaient occupés à écouter Shri Ramakrishna.

Keshob avait fait préparer du riz soufflé et de la noix de coco qu'il fit distribuer; chacun en prit dans le pan de son vêtement et se mit à manger. Cela amusa tout le monde. Pendant cette pause, le Maître remarqua que Keshob et Bijoy évitaient de se regarder. Il s'adressa à eux comme à deux enfants qui se font la tête. Tant il était plein de bienveillance envers tous !

[24] Les *gopis*, amoureuses de Krishna adolescent, dont l'histoire est contée dans le *Bhagavata Purana*, qui est un peu le *Cantique des Cantiques* indien. Radha est la plus aimée d'entre elles.

SR (à Keshob) — Eh! Bijoy est là! Votre dispute ressemble à la guerre entre Shiv et Ram (rires) : Shiv était le *guru* de Ram, et ils se sont vite réconciliés, mais entre les spectres qui suivaient Shiv, les singes qui suivaient Ram, les disputes n'ont jamais cessé (rire général). On peut se disputer même en famille. Ram dut faire la guerre à ses propres fils Lava et Kusha! Ou encore, une mère et sa belle-fille peuvent observer toutes deux le jeûne du mardi, sans avoir besoin de faire leurs dévotions ensemble; l'une ira ici, et l'autre là. Toi, tu as fondé une église, et Bijoy pense qu'il lui en faut une aussi (rires), eh bien, chacune a son utilité. Rappelez-vous, lorsque le Seigneur lui-même jouait son jeu, il y a pourtant eu les trouble-fêtes Jatila et Kutila[25]. Et pourquoi? Parce que sans Jatila et Kutila le jeu manque de piquant (rires). Sans elles, on ne s'amuserait pas vraiment!

Ramanuja était partisan de la non-dualité modérée[26], son *guru* de la non-dualité absolue, et c'étaient des discussions théologiques sans fin. Mais ils ont préservé leurs liens de maître à disciple, tandis que leurs propres élèves se querellaient.

8 L'atmosphère s'était détendue. Le Maître s'adressa encore à Keshob :

— Les choses vont de travers, parce que tu acceptes n'importe qui comme disciple, sans examiner sa nature. Les hommes sont pareils vus du dehors, mais à l'intérieur ils sont différents : chez ceux-ci domine la paix (*sattva*), chez ceux là la force (*rajas*), et chez d'autres l'obscurité (*tamas*). C'est comme des gâteaux fourrés : tous pareils de l'extérieur, mais en les mangeant on peut y trouver de la crème, ou de la noix de coco, ou juste de la pâte de lentilles (rire général)!

Sais-tu comment je vis? Je m'amuse, et je laisse tout faire à ma Mère. Il y a trois mots qui me piquent comme des épines, *guru,* père, chef[27]. Le vrai *guru,* c'est Dieu[28], c'est lui qui donne l'instruction. Moi, mon attitude est celle d'un enfant. Des *gurus*, il y en a par milliers, tout le monde veut être un *guru* — mais qui veut être disciple?

[25] La belle-mère et la belle-sœur de Radha, jalouses de son amour pour Krishna.

[26] *Vishistadvaita,* une forme de non-dualisme qui maintient la réalité du Dieu personnel à côté du Dieu impersonnel.

[27] Traduction approximative pour "acteur", celui qui agit par lui-même, mot ambigu en français.

[28] *Sat-chit-ananda,* être-connaissance-joie, une manière classique de désigner Dieu sans le personnaliser.

Enseigner la religion est très difficile. On ne devrait pas le faire sans en avoir reçu l'ordre de Dieu en personne. Narada, Shukadeva, Shankara[29] ont reçu un tel ordre. Mais sans mandat de Dieu, on parle et il n'en reste rien. Tu connais les bavardages de Calcutta. Tant qu'il y a du feu sous la bouilloire, elle siffle, mais elle cesse dès que le bois est brûlé. Les gens de Calcutta sont comme un paysan qui creuse un puits. Il prétend qu'il cherche de l'eau, mais s'il trouve de grosses pierres il s'en va creuser plus loin ; il y trouve du sable, s'arrête et repart encore à zéro. Voilà comment ils sont.

Mais ça ne doit pas être un ordre imaginaire : je te dis qu'on peut vraiment le voir et lui parler, et recevoir l'ordre d'enseigner — et alors quelle puissance auront tes paroles ! Elles déplaceront les montagnes. Mais des conférences, à quoi bon ? Les gens écoutent, sortent et oublient tout ; le résultat est nul.

Il y a quelque part[30] un étang appelé Haldarpukur. Quelqu'un avait pris l'habitude de faire ses besoins la nuit sur la berge, et ceux qui venaient le matin pour se baigner étaient dégoûtés Ils criaient tant qu'ils pouvaient mais le lendemain c'était pareil (rires). Alors ils se sont adressés à l'administration, et il est venu un garde en uniforme, qui a planté un écriteau "Défense de déposer des ordures", et les ennuis ont cessé.

Pour enseigner il faut porter l'uniforme de Dieu. Sinon les gens se moquent. On ne tient pas l'autorité de soi-même, mais de quelqu'un d'autre. Un aveugle guidant un aveugle le fait trébucher (rires). On fait plus de mal que de bien. Seul celui qui a atteint Dieu reçoit le regard intérieur qui distingue le bien du mal, devine de quoi souffrent les hommes. Alors il peut les guérir.

Sans un ordre de Dieu, c'est de l'orgueil que de dire "je vais enseigner". L'orgueil vient de l'ignorance. L'ignorant dit "c'est moi qui agis". C'est Dieu qui agit, Dieu qui fait tout, moi je ne fais rien. Si on comprend cela on atteint la libération. En pensant "je travaille, j'agis", on perd la paix et on trouve la souffrance.

9 Vous parlez tous d'aider le monde. C'est quelque chose d'énorme, le monde ! Qui êtes-vous pour l'aider ? Pratiquez votre religion, voyez Dieu, alors vous aurez sa force pour aider le monde, alors vous pourrez faire du bien. Sinon, vous n'y réussirez pas.

[29] Le plus grand maître du Védanta, partisan du monisme strict (*advaita*).

[30] A Kamarpukur, le village natal de SR.

Un Brahmo — Alors, tant qu'on n'a pas vu Dieu, il faut rester inactif?

SR — Pourquoi inactif? Penser à Dieu, chanter sa gloire, travailler avec détachement, il y a de quoi faire!

Le Brahmo — Mais la famille, l'argent?

SR — Bien sûr, cela aussi, mais juste ce qu'il faut pour faire vivre sa famille. Et prier Dieu dans la solitude : "S'il te plaît, accorde-moi de faire tout cela de manière désintéressée! S'il te plaît, diminue mes obligations, car plus je suis occupé moins je pense à toi. Je me figure que je travaille sans attachement, mais en réalité j'y prends plaisir et je travaille pour moi. Je donne beaucoup à des organisations charitables, mais c'est pour qu'on dise du bien de moi".

Shombhu Mollik[31] parlait sans cesse de fonder des hôpitaux, des dispensaires, des écoles, tracer des routes, creuser des réservoirs. Je lui ai dit : "Ne pars pas à la recherche de ces choses, fais le bien que tu trouveras à faire sur ton chemin, et alors sans rechercher ta satisfaction personnelle. Ce n'est pas bon de toujours augmenter tes responsabilités, tu vas finir par oublier Dieu. Un homme alla un jour au Kalighat[32], et passa tout son temps à la porte à distribuer des aumônes sans même entrer voir la Mère (rires)! Fais le contraire : fraie-toi d'abord un chemin à la force des coudes jusqu'à l'image de Kali, et en sortant distribue tout ce que tu veux, beaucoup si tu en as envie. C'est pour trouver Dieu que tu agis".

J'ai dit à Shombhu "imagine que tu sois devant Dieu. Est-ce que tu vas lui dire "Seigneur, donne-moi tant et tant d'hôpitaux, tant de dispensaires?" (rires). Un dévôt ne dit jamais cela, il dit "Seigneur, fais-moi une place à tes pieds, permets-moi de rester en ta présence, donne-moi un amour pur pour toi".

La voie de l'action détachée (*karmayoga*) est très difficile. Très difficile aussi, dans cet Age de Fer[33], d'accomplir les rituels prescrits par les Ecritures. Les gens y passent leur temps à chercher leur nourriture, ils ne peuvent plus accomplir toutes ces cérémonies. C'est comme la fièvre : avant que les remèdes

[31] Un homme riche et pieux, adepte du *Brahmosamaj*, par qui autrefois SR avait été mis en contact avec le christianisme, et qui avait pendant quelques années subvenu aux besoins quotidiens de SR.

[32] Le principal temple de Kali à Calcutta.

[33] L'Inde comme la Grèce a son mythe des quatre Ages (*yuga*) de l'humanité, mais avec un temps cyclique. L'Age de Fer se nomme *kaliyuga*, "l'âge mauvais"— sans rapport avec la déesse Kali, "la Noire".

traditionnels aient eu le temps d'agir, le malade est mort. On ne peut plus attendre autant, on donne maintenant l'*Antifièvre du Dr Gupta.* Dans notre Age de Fer, la voie de l'amour est la meilleure : répéter le nom de Dieu et prier. C'est ce qui convient à notre temps. (S'adressant aux Brahmos) — Vous êtes des *bhaktas*, vous répétez le nom de Dieu, vous priez la Mère ; en vérité vous êtes bénis, votre attitude est la meilleure ! Vous ne prétendez pas que l'univers est un songe comme les védantistes, vous êtes des dévôts. Vous pensez que Dieu est personnel, c'est bien ! Si vous l'appelez avec un vrai désir, vous le verrez certainement.

10 Le bateau était revenu à quai, et chacun se prépara à descendre. Au sortir de la cabine, la pleine lune d'octobre brillait toute pure au ciel, et se reflétait dans le Gange, changeant la ville en féerie. On amena un fiacre pour le Maître, et M y prit place avec un ou deux disciples. Nondolal, le neveu de Keshob, y monta aussi, pour accompagner le Maître un petit moment. Quand tout le monde se fut assis, on s'inquiéta "Où est-il ? Où est Keshob ?" et l'on se mit à regarder de tous côtés. Il arriva seul, souriant, demandant "Vous allez tous avec lui ?" Puis il se prosterna devant le Maître et prit la poussière de ses pieds[34]. Le Maître lui dit adieu avec grande affection.

La voiture se mit en route, par une large avenue du quartier anglais. La pleine lune montait dans le ciel, éclairant des villas splendides, qui semblaient figées par le froid, immaculées sous les rayons de la lune. Deux becs de gaz brillaient à chaque porte, des guirlandes de lampes le long des fenêtres. De temps en temps on entendait de la musique, de l'harmonium ou du piano, ou une voix de femme chantant en anglais. Le Maître riait de plaisir. Puis il dit "J'ai soif. Comment faire ?" Nondolal fit arrêter la voiture devant l'*India Club,* monta chercher un verre d'eau, et redescendit. Le Maître demanda en souriant "Le verre est-il propre ?" Nondolal répondit que oui, et le Maître but[35]. Il était d'une gaîté d'enfant, et se penchait tant qu'il pouvait pour mieux voir les gens, les voitures, les chevaux, les lumières. A Kolutola Nondolal descendit, et on prit par Shimulya Street pour se rendre chez Shurendronath Mittro, que le Maître appelait tendrement

[34] La salutation indienne envers les personnes très respectées (*guru*, parents) : toucher leurs pieds, puis son propre front.

[35] M souligne ainsi combien SR, qui est un brahmane, fait *peu* de manières quant à la pureté rituelle.

Shuresh[36]. C'était un fervent disciple du Maître[37], mais il n'était pas là ; il était parti visiter sa nouvelle maison de campagne[38]. Les gens de la famille firent asseoir le Maître dans une pièce au rez-de-chaussée. Qui allait payer le fiacre jusqu'à Dakshineswar ? Si Shurendro avait été là il s'en serait chargé, mais comment faire ? Le Maître dit aux disciples "Allez donc demander aux dames ! Elles savent bien que leurs maris viennent chez nous", et tout le monde rit.

Norendro habitait dans le quartier, et le Maître l'envoya chercher. On ouvrit un salon au premier où l'on étendit une natte pour s'asseoir. Deux ou trois personnes passaient la tête pour regarder à la porte. Il y avait au mur un tableau peint à l'huile selon les instructions de Shurendro, qui représentait le Maître montrant à Keshob l'unité de toutes les religions : hindous, musulmans, chrétiens, bouddhistes, et les différentes sectes de l'Inde, *vaishnavas*, *shaivas*, *shaktas*[39].

Le Maître s'assit en souriant, et il commençait une conversation lorsqu'arriva Norendro, ce qui porta la joie du Maître à son comble. Il dit "Quelle promenade en bateau nous avons faite avec Keshob ! Bijoy était là, et tout le monde". Puis il indiqua M : "Vous lui demanderez à lui[40], ce que j'ai dit à Keshob et Bijoy, et comment la belle-mère et la belle-fille font leurs dévotions du mardi, et Jatila et Kutila qui sont nécessaires pour donner du piquant, tout ce qu'on a dit". (Se tournant vers M) — "N'est ce pas ?" M répondit "oui monsieur".

La nuit avançait, et Shurendro ne revenait toujours pas. Il fallait retourner à Dakshineswar, car il était déjà neuf heures et demie. La rue brillait toujours sous la lune, et le Maître monta en voiture, tandis que Norendro et M le saluaient. Puis chacun d'eux repartit vers sa demeure à Calcutta.

---

36 Le texte inverse les deux noms, par erreur je pense.
37 Voir l'Entretien 13, note 1.
38 Que SR visitera dans l'Entretien 13.
39 Sectes dont le dieu principal est Vishnu, Shiva, la Mère.
40 M indique peut-être ici le début de sa mission de chroniqueur.



ENTRETIEN 3*

VISITE AU PANDIT VIDYASAGAR : 5 AOÛT 1882

Cet entretien est le premier de la troisième série, mais M l'a inclus dans sa propre traduction anglaise, dans une version d'ailleurs légèrement différente. Il a un peu moins de charme que la promenade en bateau, mais nous le plaçons aussitôt après celle-ci[1] *en raison de son intérêt exceptionnel. Vidyasagar*[2] *est un homme justement célèbre : l'un des fondateurs du Brahmosamaj de Tagore, dont il se sépare en 1859, l'un des créateurs de la prose bengalie, éducateur, maître de la culture sanscrite, réformateur social, philanthrope à la charité universelle. Contrairement aux Brahmos modernistes entourant Keshav, Vidyasagar observe les formes extérieures de l'hindouisme, mais il a intérieurement "perdu la foi" bien plus qu'eux*[3]*. M dirige l'une de ses écoles, l'admire profondément, et semble être proche de lui malgré leur différence d'âge. Il espère donc lui faire partager sa récente découverte de Ramakrishna. Quant à Ramakrishna, il trouve là une occasion de se mesurer à l'un des grands intellectuels de son temps, et mieux qu'un intellectuel.*

La rencontre n'aboutit pas à un lien entre eux. Vidyasagar laisse parler Ramakrishna, mais n'engage pas la discussion, gardant une réserve à la fois respectueuse et un peu ironique. Il ne rendra jamais sa visite à Ramakrishna. Dans l'Entretien 20, M explique au docteur Sarkar "Au moment de prendre congé, vers neuf heures du soir, Vidyasagar raccompagna le Maître tout le long du chemin, de la bibliothèque à sa voiture, en portant lui-même la lumière, et le regarda s'éloigner avec les mains jointes. Ce jour-là, il lui témoigna beaucoup de respect. Mais en parlant avec lui plus tard, je vis qu'il n'aimait pas trop les extases et les choses de ce genre."

Peut-être, comme Shivanath, a-t-il préféré rester à l'écart du tourbillon que représentait la fréquentation de Ramakrishna.

* Original III.1, trad. anglaise 3.

[1] En l'intercalant donc entre les Entretiens 2 et 5 qui ont lieu deux jours consécutifs.

[2] Ishvar Chandra Sharma, surnommé Vidyasagar (1820-1891), en bengali Biddèshagor ; ce nom signifie "océan de connaissance".

[3] Une note au chapitre X de la *Vie* de R. Rolland mentionne qu'il rejeta Dieu lors de la grande famine de 1864.

1 Shri Ramakrishna est en route vers Calcutta dans une voiture de louage, en compagnie de Bhobonath, de Hazra et de M. Leur but est la demeure du *pandit* Isshor Chondro Biddèshagor à Badurbagan, au sud de la ville.

Le village natal du Maître, Kamarpukur, n'est pas loin de Birsingh, le village natal de Biddèshagor, et le Maître a pu entendre parler dès son enfance de la grande bonté de celui-ci. Plus tard, à Dakshineswar, il a encore entendu célébrer sa bonté et sa science de *pandit*. Ainsi, lorsqu'il apprit que M enseignait dans l'une des écoles de Biddèshagor, il lui dit "J'ai grande envie de le connaître. Pourrais-tu m'emmener le voir?" M en parla à Biddèshagor, et celui-ci accepta avec joie, proposant de le rencontrer un samedi après-midi. Il lui demanda "Quelle sorte de *paramahamsa*[4] est-il? S'habille-t-il en *gerrua*[5]?" M répondit "Non monsieur, c'est un homme tout à fait étonnant. Il porte un *dhoti* avec une bordure rouge, une chemise et des pantoufles vernies, il a une chambre avec un lit[6] au temple de Rashmoni. Il y dort sur un matelas avec une moustiquaire. Il ne porte aucune marque religieuse[7] extérieure. Pourtant, il ne connaît rien d'autre que Dieu, et il pense à lui jour et nuit".

La voiture s'éloignait de Dakshineswar. Après le pont elle traversa Shèmbajar, et s'engagea dans Amherst Street. Les passagers dirent "Maintenant nous approchons de Badurbagan". Le Maître bavardait gaiement, comme un enfant. Soudain, en arrivant dans Amherst Street, il entra dans un état extatique, comme si Dieu avait pris possession de lui. Justement la voiture passait près de la demeure de Ram Mohon Ray[8] et M, qui n'avait pas remarqué le changement d'attitude du Maître, lui dit de regarder vite en passant. Le Maître répondit d'un ton agacé que cela ne l'intéressait pas. Puis il perdit toute conscience extérieure.

La voiture s'arrêta enfin devant la maison. C'était une demeure à un étage de style anglais, entourée d'un jardin planté d'arbres à fleurs et d'un mur. On entrait par l'ouest, on traversait une pièce et on montait par un escalier à l'étage, où habitait Biddèshagor.

[4] Voir l'Entretien 1, note 13.

[5] L'habit classique des *sannyasins*, couleur de glaïeul.

[6] Entretien 1 note 6.

[7] Beaucoup d'ascètes portent des marques de secte sur le front et les bras.

[8] Le fondateur, au début du XIXe siècle, du *Brahmosamaj* et du mouvement de modernisation intellectuelle au Bengale.

On y trouvait une pièce au nord, un hall au milieu, et deux pièces au sud, l'une desquelles était la chambre à coucher. Partout des rayons de livres, certains très précieux avec de belles reliures. A l'extrémité du hall, faisant face à l'ouest, une table de travail et une chaise, et plusieurs sièges pour les visiteurs. Sur la table tout le matériel pour écrire : papier, plumes, encrier, buvard; de nombreuses lettres, des livres de comptes reliés, quelques livres en cours de lecture. A quelques mètres seulement la chambre à coucher avec le lit.

De quel genre étaient les lettres[9] qui couvraient ainsi la table? Une veuve lui demandait de prendre en tutelle son fils mineur. Quelqu'un lui écrivait "Comme vous êtes parti pour Khormatar, nous n'avons pas reçu l'argent à temps, et nous sommes en difficultés". Un élève pauvre lui écrivait "Vous m'avez admis gratuitement dans votre école, mais je n'ai pas de quoi acheter mes livres", ou bien "Je n'ai pas de quoi nourrir les miens, pourriez-vous me donner du travail?" Un de ses maîtres d'école l'informait que sa sœur venait de perdre son mari, qu'il avait donc une nouvelle famille à sa charge, et lui demandait une augmentation. Quelqu'un lui écrivait d'Angleterre "Je suis ici dans de graves difficultés; vous qui êtes l'ami du pauvre, pourriez-vous m'envoyer un peu d'argent pour me tirer d'affaire?" Ou enfin, "Nous vous prions de venir à une certaine date arbitrer notre querelle".

Tous descendirent de voiture, et M les conduisit vers la maison. Ils passaient parmi les arbres à fleurs lorsque le Maître, comme un enfant, toucha le col de sa chemise et dit "elle est déboutonnée. N'est-ce pas malpoli?" Il portait une chemise longue, un *dhoti* bordé de rouge dont l'extrémité était ramenée sur l'épaule, des pantoufles vernies. M répondit "Ne vous faites pas de souci. Rien ne sera considéré comme incorrect de votre part. Inutile de la boutonner". Comme un enfant qui a obtenu l'explication demandée, le Maître cessa aussitôt de s'inquiéter.

2 Ils montèrent l'escalier et entrèrent dans la chambre au nord, où les attendait Biddèshagor, assis au fond de la pièce derrière une longue table vernie. A droite de celle-ci se trouvait un banc au dossier incliné. Entre la table et l'entrée, et aussi à gauche, il y avait des chaises. Biddèshagor était en train de parler avec quelques amis. Lorsque le Maître entra, il se leva

[9] Paragraphe non traduit par Sw. Nikhilananda, et légèrement abrégé ici (de même que la description de la maison).

respectueusement. Le Maître s'avança jusqu'au côté droit de la table et resta debout, appuyé de la main gauche sur la table, entre celle-ci et le banc, regardant Biddèshagor et souriant, toujours en extase.

Biddèshagor devait avoir seize ans environ de plus que Shri Ramakrishna, soit à peu près soixante-quatre ans. Il portait lui aussi un *dhoti,* des pantoufles, une chemise de coton filée à la main, et sa tête était rasée tout autour à la façon des gens de l'Orissa. Lorsqu'il parlait, on voyait beaucoup ses dents, qui étaient artificielles. Il avait une très grosse tête, un front haut. Il avait un peu l'air d'un nain. Il portait sur l'épaule le cordon sacré des brahmanes.

Il était doué de très grandes vertus. En premier, l'amour du savoir. En bavardant avec M, il s'était mis une fois à pleurer pour de bon en disant "Quand j'étais jeune, j'avais un tel désir d'étudier, mais une fois adulte je n'en ai jamais eu le temps!" Ensuite, la compassion envers tous les êtres : trouvant injuste de priver les veaux du lait de leur mère, il s'interdit pendant des années de boire du lait, jusqu'au moment où une grave maladie l'obligea à en reprendre. Il ne montait jamais dans une voiture à chevaux, par compassion envers leur souffrance inexprimée[10]. Un jour il trouva dans la rue un portefaix terrassé par le choléra, son panier à terre auprès de lui; il le prit dans ses bras et le ramena chez lui, où il le soigna. Il était très indépendant : à la suite d'un désaccord avec les autorités du *Sanskrit College* de Calcutta, il démissionna de son poste de principal. Il ne faisait pas de différences entre les gens : il aimait beaucoup l'un des professeurs de son école; quand celui-ci maria sa fille, il arriva tout simplement à la noce, avec l'habit de cérémonie sous le bras[11]. Il avait un grand amour pour sa mère, et il tenait toujours sa parole; sa mère lui ayant dit qu'il lui ferait beaucoup de peine en n'assistant pas au mariage de son frère, il lui promit d'y venir. Il partit à pied de Calcutta, mais en arrivant à la rivière Damodar il ne trouva pas de bateau; il la franchit à la nage, arriva encore trempé à Birsingh pour la noce, et dit simplement à sa mère "me voilà".

Le Maître était toujours debout, en extase. Afin de ramener son esprit à l'état ordinaire, il disait de temps en temps "Je boirais

[10] Tout cela fait penser à l'attitude de Gandhi.

[11] Deux traits de générosité : se déranger pour assister à la noce de gens humbles, offrir le coûteux habit de noce.

bien de l'eau[12]". Pendant ce temps les enfants de la maison et quelques proches étaient entrés, et se tenaient là pour le voir. Toujours à demi absorbé, il s'assit sur le banc, où se trouvait déjà un garçon de dix-sept ans environ, venu pour demander une bourse. Quand le Maître était en extase, il savait ce qu'il y avait dans les gens. Il s'écarta un peu et dit "Mère, ce garçon est terriblement attaché ! Il est enveloppé dans Ton ignorance, c'est un enfant d'ignorance". Sans doute ce jeune homme n'avait-il aucun désir de la vérité, et son esprit était préoccupé par son besoin d'argent, et par la sagesse de ce monde.

Biddèshagor envoya quelqu'un chercher de l'eau, et demanda à M "Ne voudrait-il pas aussi manger quelque chose ?" M répondit "oui, s'il vous plaît". Biddèshagor s'empressa d'aller chercher quelques friandises[13] dans l'intérieur de la maison, et les apporta en disant "Elles viennent de chez nous". Il en offrit au Maître, puis à Hazra et Bhobonath. Arrivant à M il dit "Pas de manières avec celui-ci, c'est un enfant de la maison". Le Maître dit en parlant d'un jeune dévôt "Ce garçon est en présence du Seigneur. Sa nature est bonne, il y a quelque chose en lui. Il est comme la rivière Falgu, au-dehors on ne voit que du sable, mais si l'on creuse un peu on trouve le courant dessous[14]".

Après avoir mangé les friandises, le Maître s'adressa à Biddèshagor en souriant. La pièce s'était peu à peu remplie de spectateurs, assis et debout.

SR — Eh bien, nous voilà donc au bord de l'océan (*sagar*) ! Jusqu'à maintenant, nous n'avions vu que des canaux, des étangs, tout au plus des rivières, mais cette fois c'est l'océan !

B — Comme ça vous pourrez rapporter de l'eau salée (rires) !

SR — Oh non ! Pourquoi salée ? On t'appelle océan de savoir (*vidya-sagar*), non océan d'ignorance. Ce serait plutôt l'océan de lait[15] !

Biddèshagor dit "il vous plaît de dire cela !" Puis il resta silencieux. Le Maître se mit alors à parler.

SR — Ce que tu fais procède de *sattva*, ou plutôt de *rajas* et *sattva* ensemble. La charité procède du mode *sattva*, l'action

[12] Cela lui est habituel au sortir de l'extase.
[13] Les Bengalis sont grands consommateurs de sucreries diverses.
[14] Le texte est étrange : qui est le "jeune dévôt" ? La traduction anglaise de M peut aussi suggérer que l'éloge "il est comme la rivière..." s'applique à M lui-même, en réponse à la phrase précédente, et que M par modestie le rapporte comme d'une personne indéterminée. La tradition autour de M confirme cette interprétation.
[15] Allusion au mythe du barattage de l'océan de lait par les dieux et les démons.

charitable du mode *rajas,* c'est vrai, mais pour des raisons qui viennent de *sattva,* et qui sont irréprochables. C'est par compassion que Shukadeva et d'autres sont restés parmi les hommes, pour leur enseigner les voies de Dieu. Toi tu leur donnes l'instruction et la nourriture par charité, c'est bien. Celui qui parvient à l'action détachée parvient à Dieu du même coup, mais ceux qui agissent pour acquérir de la renommée, ou du mérite, on ne peut dire[16] que leur action soit désintéressée. Quant à toi, je crois que tu es bouilli à point[17] !

B — Monsieur, que voulez-vous dire par là ?

SR (riant) — Quand les pommes de terre ont bien bouilli, elles ont le cœur tendre, et toi aussi, pour avoir tant de compassion ! (Tous rient).

B (riant) — Mais plus on cuit les pois de *kolai,* plus ils durcissent (rires).

SR — Tu n'es pas comme ça, tout de même ! Les *pandits* ordinaires sont comme des fruits à demi mûrs. Ils sont moitié-moitié. Ils peuvent voler très haut, mais comme les vautours, en gardant l'œil sur les tas d'ordures. Ainsi le *pandit* est *pandit* par la parole, mais par le cœur il est attaché au sexe et à l'argent, comme le vautour aux ordures et aux charognes. L'attachement appartient au monde de l'ignorance. La compassion, l'amour, le renoncement sont les ornements de la connaissance.

Biddèshagor écoutait sans mot dire. Tous avaient le regard fixé sur le visage rayonnant du Maître, et buvaient ses paroles.

3 Biddèshagor était vraiment un grand *pandit.* Lorsqu'il étudiait au *Sanskrit College,* il était au-dessus de tous les autres étudiants ; il fut premier à l'examen, obtint une médaille d'or et une bourse, et s'imposa peu à peu jusqu'à finir comme principal de l'établissement. Il devint un maître en grammaire et en poésie sanscrites. A force de persévérance, il apprit tout seul l'anglais. Mais il ne donnait jamais d'enseignements religieux. Il avait lu tous les traités classiques de la philosophie hindoue[18] ; M lui ayant demandé un jour ce qu'il en pensait, il répondit "A mon avis, ils ne sont pas arrivés à exprimer clairement ce qu'ils ont compris". Il observait les règles extérieures de la religion, portait le cordon des brahmanes, mais depuis longtemps

[16] Ce thème fréquent chez SR est proche du thème évangélique "ils ont déjà leur récompense".

[17] Le même mot peut signifier *parfait* ou *bouilli.*

[18] Les "six points de vue" du chant de Ramprasad dans l'Entretien 1.

il ne commençait plus ses lettres en bengali par la formule traditionnelle invoquant le nom de Dieu.

M entendit de sa propre bouche ce qu'il pensait des rapports entre l'homme et Dieu. Biddèshagor dit "On ne peut Le connaître. Alors quel est notre devoir? Nous comporter chacun de telle sorte que cette terre devienne un paradis. Il faut se dévouer à son prochain et au bien du monde".

Ayant parlé de connaissance et d'ignorance, le Maître passa à la connaissance de l'Un, *Brahman*. Biddèshagor était un grand *pandit*, et avait lu les traités des six écoles classiques; il en avait tiré la conclusion qu'à propos de Dieu on ne peut rien dire de certain.

SR — L'Absolu est au-delà de la connaissance et de l'ignorance, au-delà de *maya*. En ce monde, il y a deux formes de *maya*, la lumineuse et l'obscure. Il y a d'un côté la connaissance et l'amour de Dieu, de l'autre côté l'attachement au sexe et à l'argent. Il y a le réel et l'irréel. Il y a le bien et le mal, le juste et l'injuste. Mais *Brahman* est impollué. Le bien et le mal, le réel et l'irréel, cela fait partie du monde relatif, cela s'applique aux individus séparés (*jiva*), mais ne s'applique pas à l'Un.

A la lumière d'une lampe, on peut lire les Ecritures, ou bien fabriquer un faux, mais cela n'affecte pas la lampe. Le soleil donne sa lumière aux bons, et aussi aux méchants[19]. Si l'on demande d'où viennent la souffrance, le péché, la guerre, tout cela fait partie du monde des individus séparés, mais n'affecte pas *Brahman*. Le corps du serpent contient du venin, sa morsure peut tuer, mais le serpent lui-même n'est pas empoisonné.

Ce qu'est *Brahman*, la bouche ne peut le dire. Toutes choses en ce monde ont été souillées par la langue, comme les restes d'un repas. Les Ecritures : Védas, Puranas et Tantras; les six systèmes de philosophie, tout cela est passé par la bouche, c'est devenu impur. Sauf une seule chose, et c'est *Brahman*. Expliquer *Brahman*, nul n'y est parvenu jusqu'à maintenant.

B (s'adressant à ses amis) — Vous avez entendu? Quelle belle idée! J'ai appris aujourd'hui quelque chose de nouveau : seul *Brahman* n'a jamais été souillé par la langue!

SR — Un homme avait deux fils. Il les envoya auprès d'un

[19] Cf. Mat. V.43 : Soyez comme votre Père, qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes...

maître, acquérir la connaissance de *Brahman*. Ils y passèrent quelques années, puis revinrent, et se prosternèrent devant leur père. Celui-ci désira voir ce qu'ils avaient appris. Il dit à l'aîné : "Mon enfant, tu as fini tes études, explique-moi la nature de *Brahman*". L'aîné fit un exposé, au moyen de citations des Ecritures. Le père ne dit rien. Il posa la même question au plus jeune, qui baissa la tête et resta silencieux. Alors le père lui dit avec satisfaction : "Mon enfant, toi tu as compris quelque chose : ce qu'est *Brahman*, le langage ne peut l'expliquer".

Les hommes se disent "ça y est, j'ai compris". Une fourmi passa près d'une montagne de sucre. D'un grain elle se remplit le ventre, elle en prit un autre dans la bouche et rentra chez elle en se disant "je reviendrai chercher le reste". Les petits esprits pensent ainsi. Ils ne savent pas que *Brahman* est au-delà du langage. Même ceux que l'on considère comme les plus grands, Shukadeva par exemple, ne sont au fond que de grosses fourmis. Qu'est-ce qu'ils peuvent emporter ? Huit ou dix grains de sucre, tout au plus.

Ce qu'en disent les Védas et les Puranas, savez-vous à quoi le comparer ? A un homme qui revient de la mer, et qui doit raconter ce qu'il a vu. Il ouvre tout grand la bouche "Oh là là, c'est immense ! Quelle quantité d'eau ! Quelles vagues !" C'est la même chose pour *Brahman*. On dit dans les Védas que sa nature est Joie — Etre, Connaissance et Joie (*Satchidananda*). Shukadeva et les autres se sont tenus sur la plage, ils ont aperçu l'océan de *Brahman* ; ils l'ont tout au plus effleuré de la main, pensent certains. Ils ne sont pas entrés dans l'eau. Qui y entre n'en revient pas.

C'est seulement dans l'extase (*samadhi*) qu'on peut le connaître, comprendre ce qu'il est, et dans cet état toute discussion s'arrête, il n'y a que silence. Dire ce qu'il est en réalité, ce n'est pas au pouvoir de l'homme. Une poupée de sel voulut sonder l'océan (rires), dire la profondeur de l'eau. Mais elle n'y parvint pas : dès qu'elle entra dans l'eau elle fondit. Alors qui pourra en parler ?

Quelqu'un demanda : "Ainsi une personne qui a éprouvé l'extase, et qui a connu *Brahman*, ne parle plus jamais ?"

SR (s'adressant à Biddèshagor) — Shankara[20] a conservé le "moi de lumière" afin d'enseigner aux hommes. Après avoir vu

[20] Entretien 2, note 29.

Brahman, l'homme garde le silence. Tant que la vision n'a pas eu lieu, le raisonnement continue. Quand on chauffe le beurre clarifié, il grésille tant qu'il y reste une trace d'eau, puis le bruit s'arrête. Si l'on y met à cuire une galette, on entend à nouveau le grésillement, jusqu'au moment où elle est cuite. Ainsi celui qui a éprouvé l'extase en redescend pour enseigner aux hommes, et retrouve la parole. Quand une abeille vole on l'entend bourdonner. Si elle se pose sur une fleur et se met à boire le doux nectar, on ne l'entend plus. Lorsqu'elle s'envole, enivrée, elle bourdonne à nouveau. Une bouteille fait "*bhok, bhok*" (rires) quand on la plonge dans l'étang. Le bruit s'arrête dès qu'elle est pleine, puis recommence quand on verse l'eau dans un autre récipient (rires).

4 La connaissance de *Brahman* nous vient des sages d'autrefois[21]. Une ombre d'attachement au monde suffit à l'empêcher. Comme il leur a fallu travailler ! Quitter l'ermitage de bon matin, passer toute la journée seuls en méditation, revenir à la nuit tombée se nourrir de racines et de fruits. Alors peu à peu l'esprit se libérait des objets du regard, de l'ouïe, du toucher, et prenait conscience de *Brahman*. Mais dans notre Age de Fer (*kaliyuga*), la vie se passe à chercher de la nourriture. L'homme ne parvient plus à se dégager de l'idée qu'il est ce corps. Il ne lui convient plus de dire "je suis Cela". S'occuper de toutes sortes d'affaires et prétendre que "je suis *Brahman*", ce n'est pas sérieux. Celui qui ne peut renoncer à ses affaires, qui ne peut se débarrasser du "moi", qu'il adopte le "moi du serviteur", le "moi de l'adorateur". C'est une bonne attitude. En suivant le chemin de la dévotion on parvient au même point.

Le védantiste (*jñani*) en disant "Il n'est ni ceci, ni cela" rejette tout ce qui est extérieur et parvient à connaître *Brahman*. Comme on monte au toit par un escalier en laissant derrière soi une marche après l'autre. Mais le *vijñani*[22], connaît *Brahman* de manière plus étroite, et perçoit quelque chose de plus : le toit est fait des mêmes matériaux — des briques, du mortier — que l'escalier. Celui que l'on atteint par la négation, "pas ceci, pas cela", et que l'on appelle *Brahman*, est devenu lui-même les êtres vivants et l'univers. Le *vijñani* voit que c'est toujours Lui, qu'il soit dépouillé de tout attribut ou revêtu d'attributs.

21 Les *rishis*, auteurs des *Upanishads*.

22 Ce mot indique une connaissance "au-delà" de celle du *jñani*.

On ne peut séjourner sur le toit, il faut redescendre. Celui qui s'est trouvé en présence de *Brahman* dans l'extase (*samadhi*) perçoit en descendant que celui-ci a pris la forme des êtres vivants et du monde. Dans la gamme *do-re-mi-fa-sol-la-si* le *si* est trop haut pour qu'on le tienne longtemps. Un tel homme retrouve son "moi", mais en sachant que *Brahman* est ce moi, est le monde, les êtres vivants, tout. Cette connaissance se nomme *vijñana*.

La connaissance est un chemin qui mène à Lui, la connaissance et l'amour ensemble mènent à Lui, et l'amour tout seul mène à Lui[23]. Le *jñana-yoga* et le *bhakti-yoga* sont vrais tous deux, on arrive à Lui par l'un et l'autre. Mais tant que Dieu nous laisse notre "moi", le chemin de l'amour est le plus facile.

Le *vijñani* voit *Brahman* immobile, inactif, stable comme le mont Sumeru, et les trois modes *sattva, rajas, tamas* émanant de lui. Mais lui-même reste impollué. Le *vijñani* voit aussi que celui qui est *Brahman* est aussi le Seigneur Dieu. Celui qui est au-delà des trois modes est aussi le Seigneur rayonnant de ses six gloires. Les êtres vivants et le monde, l'intelligence, l'amour, le renoncement, la connaissance, voilà ses gloires. Le Maître sourit — Un homme riche qui n'a rien à montrer, ce n'est plus un homme riche ! On se dit qu'il a dû tout vendre ! (rires). Dieu doit déployer ses six gloires, sinon personne ne fera attention à lui (rire général).

Regarde comme ce monde est extraordinaire : il contient toutes sortes de choses, la lune, le soleil, les étoiles, toutes les variétés d'animaux et d'hommes, des grands et des petits, des bons et des mauvais, des forts et des faibles.

B — Vous croyez qu'il donne beaucoup à certains et peu à d'autres[24] ?

SR — Il est l'Esprit qui pénètre tout, présent dans tous les êtres vivants, jusqu'à la fourmi. Mais ceux-ci manifestent plus ou moins de puissance (*shakti*). Sinon, pourquoi tel homme tient-il

[23] Le sens de cette phrase, et de tout ce qui concerne le *vijñana* alentour, est la réconciliation des trois formes classiques du Védanta : le non-dualisme strict (Shankara) qui fait du Dieu personnel une illusion, le non-dualisme modéré (Ramanuja) et le dualisme (Madhva). Ayant peu d'estime pour la théologie, SR ne les considère pas comme des doctrines opposées, mais plutôt comme des tendances, des attitudes intérieures susceptibles de varier. L'enseignement de Vivekananda déplacera l'accent, selon son propre tempérament et celui des Occidentaux, que le non-dualisme strict fascine : ce dernier est pour lui la vérité ultime, les deux autres écoles des approximations de celle-ci.

[24] SR aborde un autre point sensible chez cet homme très généreux : l'idée d'une sorte de démocratie spirituelle. La comparaison avec "l'inégalité évangélique" (Luc. 8.18 par exemple) est intéressante.

tête à dix ennemis, et tel autre s'enfuit devant un seul ? D'ailleurs toi-même, pourquoi les gens parlent-ils de toi ? Est-ce qu'il t'est poussé des cornes ? (rires). Tu es renommé pour ta générosité, pour ta science, et c'est pourquoi les gens viennent te voir. Non ? Tu n'es pas d'accord ?

Biddèshagor sourit légèrement.

La connaissance livresque ne sert à rien. Pour ce qui est d'atteindre et de connaître Dieu, on peut mettre les livres au feu. Un certain *sadhu* avait un livre, quelqu'un lui demanda ce que c'était. Il le montra : page après page, rien d'autre que "*OM Rama, OM Rama*"— rien d'autre. Et sais-tu quelle est l'essence de la *Gita* ? Tu répètes dix fois "*Gitagitagita*" et tu trouves "*tagitagitagi*"[25]. Tel est en effet l'enseignement de la *Gita,* "O homme, renonce à tout et efforce-toi d'atteindre le Seigneur !" Que tu sois chef de famille ou *sadhu*, ton esprit devra renoncer à tous ses attachements.

Au cours de son pèlerinage vers le sud, Chaitanya assista à une lecture de la *Gita*. Parmi les auditeurs, assis au fond, un homme pleurait. Les larmes coulaient sur son visage. Chaitanya lui demanda : "Comprends-tu bien ce qu'on lit ?" L'homme répondit "non Seigneur[26], je n'y comprends rien". Chaitanya lui demanda "alors pourquoi pleures-tu ?" Il dit "Je vois le char d'Arjuna, et à côté le Seigneur et Arjuna qui parlent ensemble. Voir cela me fait pleurer".

5 Pourquoi le *vijñani* adopte-t-il l'attitude de la dévotion ? Parce qu'en réalité le "moi" ne disparaît pas. Dans l'extase si, mais il revient ensuite. Chez les hommes ordinaires, l'ego ne disparaît pas. Tu as beau couper un pipal, dès le lendemain il poussera un nouveau rejet (rires).

Même après la vision de *Brahman* le moi revient on ne sait d'où. Si tu as rêvé d'un tigre, ton cœur continue à battre quand tu t'éveilles. Le "moi" des êtres est la cause de leurs souffrances. La vache meugle *meuh, meuh*[27], c'est à dire "moi, moi" ; c'est pourquoi sa vie est si dure : tirer la charrue, supporter le soleil et la pluie, et l'équarisseur pour finir. De sa peau on fait des chaussures et des tambours, sur lesquels on tape encore (rires).

[25] *Tagi* se prononce à peu près comme *tyagi*, un renonçant.

[26] Cette manière de parler à un brahmane indique un homme de basse caste.

[27] Cela se dit *hamba* ; répéter "hammahamma" donne "aham, aham", c'est à dire "moi, moi" en sanscrit. Plus bas "tumm" suggère "tum, tumi", "toi" en hindi ou bengali.

Jamais de paix! Finalement, de ses boyaux on fait des cordes, et on les monte sur un arc à carder le coton. L'arc ne dit plus "moi", il fait doucement *tumm, tumm,* c'est à dire "toi, toi", et c'est la fin de la souffrance. "Toi, toi, Seigneur, tu es le maître et moi le serviteur, tu es la mère et je suis ton enfant".

Ram demanda une fois à Hanuman "Que penses-tu de moi ?" Il répondit "O Ram ! Quand j'ai le sentiment d'être "moi", alors je te vois comme le tout et moi comme la partie, toi comme le Seigneur et moi comme le serviteur. Mais quand je saisis la réalité, alors je vois que tu es moi, et que je suis toi".

L'attitude du serviteur est bonne : puisque le "moi" ne peut être ôté, alors que ce gaillard-là reste comme domestique.

"Moi et mien", ces deux-là viennent de l'ignorance. "Ma maison, mon argent, mon intelligence, ma situation", toutes ces façons de penser viennent de l'ignorance. La connaissance dit "O mon Dieu, tu es le maître et tout cela est à toi : maison, épouse, enfants, amis, tout cela est à toi".

Il faut toujours se souvenir de la mort. On n'emporte rien avec soi. Nous venons en ce monde pour travailler, comme quelqu'un qui habite en banlieue et vient tous les jours travailler à Calcutta. L'intendant d'un grand propriétaire fait visiter son jardin, et dit "voici notre jardin, voici notre étang", mais s'il commet une faute on le met à la porte sans même lui laisser le temps d'emporter sa malle, il doit envoyer quelqu'un la prendre chez le concierge (rires).

Deux choses font sourire le Seigneur. D'abord le médecin qui dit à une mère : "Ne vous en faites pas, madame, je vais guérir votre enfant". Le Seigneur rit et pense : "Et si je veux tuer, le sauvera-t-il ?" Le médecin croit qu'il agit, il a oublié que tout est entre les mains de Dieu. Ensuite, deux frères qui tendent un cordeau et se partagent un terrain en disant : "C'est à toi jusque là et après c'est à moi". Le Seigneur rit et pense : "Cet immense univers m'appartient, et il croit que ce morceau est à lui". On ne peut Le connaître en raisonnant. Il faut devenir son serviteur, prendre refuge en lui et le prier.

Le Maître regarda Biddèshagor en souriant et lui dit : "Eh bien, que penses-tu de tout cela ?" Biddèshagor sourit légèrement et dit "Un jour, quand nous serons tout seuls, je vous le dirai"

(rires). Le Maître répéta "On ne peut le connaître par le raisonnement". Puis il fut transporté d'émotion et se mit à chanter[28]

Qui peut comprendre Kali ? Les six points de vue s'y épuisent.
L'âme approchant du sommet la perçoit comme l'Absolu.
Tout ce qui advient est son œuvre, elle agit selon son désir,
Dans sa matrice s'est formé cet univers plein de merveilles.
Seul le regard perçant de Shiv est capable de la saisir.
Les yogis cherchent au fond de leur être sa présence
Entre la base et le sommet de la forêt des lotus,
Où s'unissent les deux cygnes, mâle et femelle.
Traverser la mer à la nage, O Prasad, quel ridicule !
Le cœur voit plus clair que l'esprit, ce nain qui veut saisir la lune.

Tu as entendu ? "La matrice de Kali contient l'univers immense", et aussi "Les six points de vue ne peuvent la voir". La science ne suffit pas ! Il y faut l'amour, et aussi la foi. Sais-tu quelle est la puissance de la foi ? Quelqu'un voulait traverser l'océan entre Ceylan et l'Inde. Vibhishana[29] lui dit : "Attache soigneusement ceci dans le coin de ton vêtement, et tu pourras marcher sur l'eau. Mais ne cherche pas à savoir ce que c'est ! Si tu l'ouvres tu couleras". L'homme se mit à marcher sur l'eau, tout allait bien. Telle est la force de la foi. A mi-chemin il se dit "Voyons tout de même ce que Vibhishana a mis là, qui permet de marcher sur l'eau". Il regarde, et il trouve une feuille, avec le nom de Ram écrit dessus. Il pense "oh ! C'est tout !" Et aussitôt il coule. On dit toujours que Hanuman sauta jusqu'à Ceylan en invoquant le nom de Ram, mais que Ram lui-même eut besoin d'un pont. Celui qui a la foi, même s'il est pécheur, même un grand pécheur, n'a rien à craindre.

Le Maître se mit à chanter[30]

Si je meurs en prononçant ton Nom, Durga ! Durga !
Tu ne pourras abandonner le misérable que je suis.
Que j'aie tué une vache, un enfant au ventre de sa mère,
Un brahmane, une femme, ou que je roule ivre par terre,
Qu'importe, tu me conduiras jusqu'aux pieds mêmes de Brahma !

6 La foi et l'amour. Par l'amour, on le trouve sans peine. On le découvre dans l'amour extatique.

Le Maître chanta un autre chant de Ramprasad :

Comment chercher Dieu, O mon âme, enfermée folle dans le noir ?
Il est le maître de l'amour, sans amour qui peut le trouver ?

[28] Ce chant figure à la fin de l'Entretien 1, voir les notes 53 et suivantes.
[29] Voir l'Entretien 1, note 33.
[30] Voir l'Entretien 1, note 34.

Rassemble-toi, saisis la lune avant le jour,
Car à l'aurore il disparaît au fond de la demeure[31].
Il fuit les yeux des six écoles, il se voile dans l'Ecriture[32].
Mais il est gourmand de l'amour, sa joie brille au profond du cœur.
Vers lui, le suprême yogi, tendent les yogis d'âge en âge,
L'amour naissant le fait venir, comme le fer vient à l'aimant.
Prasad dit : je l'ai découvert sous la forme de ma Mère.
Je ne livre pas le secret devant tous ces gens, sur la place.
A toi de chercher, mon esprit, je t'en ai déjà assez dit.

Tout en chantant, le Maître fut peu à peu absorbé dans l'extase. Les mains jointes, le buste droit, parfaitement immobile, les yeux fixes, assis sur le banc les jambes pendantes, le visage tourné vers l'ouest. Tous les yeux regardaient avidement cet état extraordinaire. Biddèshagor regardait lui aussi en silence.

Le Maître revint à la conscience ordinaire, avec une longue expiration. Puis il sourit et se remit à parler, en disant : "Voilà ce qui compte : l'amour, aimer Dieu. Celui qui est *Brahman*, Ramprasad l'appelle sa Mère". Il répéta les deux derniers vers et ajouta "Il dit à son esprit de bien réfléchir, et de comprendre à demi-mot le secret : celui que les Védas ont appelé *Brahman*, celui-là même je l'appelle ma Mère. Celui qui est sans attributs est le même qui se revêt d'attributs. Celui qui est l'Un est aussi l'Energie. Quand on le conçoit comme inactif on l'appelle *Brahman*, et quand on le conçoit comme créateur, protecteur et destructeur on l'appelle l'Energie primordiale, c'est à dire Kali. L'Absolu et son Energie ne font qu'un, comme le feu[33] et son pouvoir de brûler. Quand on pense au feu on pense à son pouvoir de brûler, quand on pense au pouvoir de brûler on pense au feu. Qui veut l'un doit accepter l'autre".

On peut s'adresser à lui en l'appelant "Mère". On aime sa mère d'un grand amour, n'est-ce pas? On peut atteindre Dieu par l'amour seul. La foi, la fidélité, l'amour, l'extase. Ecoute encore ce chant

L'amour extatique est l'aurore
Annonçant l'approche de Dieu.
Confiance ! Immerge ton esprit
Dans le lac de nectar des pieds de Kali,
Et oublie rites, offrandes et sacrifices.

L'esprit doit s'attacher à lui, l'aimer fortement. Le lac de

[31] Ces deux vers sont assez obscurs. "saisir la lune" signifie pacifier l'esprit. Voir la traduction de M. Lupsa, n° 75.

[32] Litt. aux *Agamas*, *Nigamas* et *Tantras*.

[33] Tout cela est très près d'un passage de l'Entretien 2, §4.

nectar, c'est le lac d'immortalité. L'homme ne se noie pas quand il y plonge. Il devient immortel. Les gens pensent qu'on devient fou en pensant à Dieu sans cesse. Ce n'est pas vrai : il s'agit du lac de nectar, de l'océan d'immortalité. Qui y tombe devient immortel, dit le Véda.

Les rites, les offrandes et sacrifices ne sont rien. Une fois que l'amour est là, toutes ces choses cessent d'être utiles. Tant que le vent ne souffle pas, on a besoin d'un éventail, mais si le vent du sud souffle de lui-même, on peut poser l'éventail. A quoi servirait-il ?

Toutes les œuvres que tu fais sont bonnes. Si tu peux les accomplir de manière détachée, en renonçant à l'idée que "c'est moi qui agis", ce sera parfait. En agissant ainsi la dévotion et l'amour viennent peu à peu. En agissant ainsi, on finit par arriver à Dieu.

Mais quand viendront la dévotion et l'amour, ton activité diminuera peu à peu. Dans une famille, quand la bru est enceinte sa belle-mère lui donne de moins en moins de travail ; à dix (*sic*)[34] mois, elle ne lui en donne plus du tout, de crainte de blesser l'enfant, ou que l'accouchement se passe mal (rires).

Le travail que tu accomplis te fait du bien à toi-même. Par l'action détachée, l'esprit se purifie, et tu vas obtenir l'amour de Dieu. Quand l'amour sera là tu parviendras à Dieu. Il n'est pas au pouvoir d'un homme d'aider le monde. Lui seul le peut, lui qui a fait le soleil et la lune, lui qui a mis dans les parents l'amour de leurs enfants, la compassion dans le cœur des puissants, l'amour dans le cœur des dévôts et des *sadhus*. Qui agit de manière désintéressée se fait du bien à lui-même.

Tu as de l'or en toi, mais tu n'en as pas encore pris conscience. Il est recouvert d'un peu de terre. Quand tu le découvriras, tes autres activités vont diminuer. Lorsque l'enfant est né, la bru va et vient en le tenant dans ses bras, et la belle-mère ne lui donne plus de travail (rires).

Il faut que tu avances. Un bûcheron alla couper du bois dans la forêt. Il rencontra un ascète qui lui dit "va plus loin !" Il s'avança dans la forêt et découvrit des arbres de santal. Quelques jours après il réfléchit "Il ne m'a pas dit de m'arrêter aux arbres de santal, il m'a dit d'aller plus loin". Alors il s'avança encore et découvrit une mine d'argent. Il recommença quelques jours après

[34] Il s'agit peut-être de mois lunaires !

et trouva une mine d'or, puis des diamants, et encore des rubis, et il devint un homme très riche.

L'action détachée te mènera à l'amour de Dieu, et peu à peu, sa grâce aidant, tu le connaîtras. Il se laisse voir. On peut parler avec lui, comme je suis en train de parler avec toi.

7 Tous restèrent silencieux, impressionnés, comme si la déesse de la sagesse elle-même était descendue sur la langue du Maître pour s'adresser, à travers à Biddèshagor, à toute l'humanité.

C'était la nuit; il était presque neuf heures. Le Maître se prépara à prendre congé. Il ajouta "Tout ce que je vous[35] ai dit est inutile, bien sûr. Vous le savez depuis longtemps! Seulement, vous n'en êtes pas bien conscient (rires). Varuna a tant de trésors dans ses coffres qu'il ne les connaît pas lui-même".

B (souriant) — Il vous plaît de dire cela!

SR (souriant) — Bien des *babus*[36] ne connaissent pas les noms de leurs serviteurs, ni les richesses de leur maison.

Cette conversation mit tout le monde en joie. Il y eut un petit moment de silence, puis le Maître s'adressa encore à Biddèshagor.

SR — Vous devriez une fois venir voir le jardin. Je veux dire le jardin de Rashmoni. Vous verrez, c'est un endroit charmant.

B — Bien sûr que je viendrai! Vous êtes venu ici vous-même, et je ne vous rendrais pas votre visite?

SR — Mais non, pas pour me voir moi! C'est impossible!

B — Pourquoi dites-vous cela? Je ne comprends pas.

SR — Nous sommes des barques de pêcheurs (rires), nous passons aussi bien par les fleuves que par les canaux ou les étangs. Mais vous êtes un gros navire, vous risqueriez de vous échouer en venant chez nous (tous rient).

Biddèshagor sourit et ne répondit pas. Le Maître rit et dit "C'est vrai, en ce moment vous passeriez peut-être".

B — Nous tâcherons de profiter de la mousson (rires).

M pensa "C'est la pluie d'une nouvelle amitié, en cette saison on ne s'embarrasse pas de protocole".

Le Maître se leva, Biddèshagor et ses amis également. On envoya quelqu'un chercher une voiture.

[35] La fin de l'instruction religieuse est marquée par un brusque changement de ton, de la forme commune à la forme de politesse, rendue ici par le "vous" — c'est inhabituel chez SR; s'il ne s'agit pas d'une inadvertance, cela indique un grand respect.

[36] Un *babu* est un homme important : Entretien 2, note 3.

Pourquoi le Maître resta-t-il debout un moment, immobile? Il répétait des *mantras*[37], et ce faisant, il entra en extase. Sans doute au moment de quitter la maison priait-il la Mère, avec grande bienveillance, pour le bien-être spirituel de Biddèshagor.

Le Maître et les dévôts descendirent l'escalier, l'un d'eux le conduisant par la main. Biddèshagor les précédait avec un chandelier. C'était la quinzaine obscure, et la lune ne brillait pas. Pour traverser le jardin sombre jusqu'à la grille d'entrée, il n'y avait que la lumière du chandelier.

En arrivant à la rue, un beau spectacle les arrêta. Un homme les attendait, d'une quarantaine d'années, barbu, le teint clair, vêtu comme un Bengali mais portant un turban blanc à la manière des Sikhs. Dès qu'il aperçut le Maître il se précipita à terre, turban et tout, et resta prosterné devant lui. Le Maître le releva et dit "Boloram[38], tu es venu ! Si tard !" Boloram dit en souriant "Je suis là depuis longtemps, je vous ai attendu ici" — "Mais pourquoi n'es-tu pas entré ?" — "Tout le monde vous écoutait. Ils auraient été mécontents" (en disant cela, Boloram souriait).

Le Maître et les dévôts montèrent en voiture. Biddèshagor demanda à voix basse à M "Faut-il payer la course ?" M répondit "Non monsieur, c'est déjà fait[39]". Biddèshagor et ses amis saluèrent le Maître.

La voiture s'ébranla et partit vers le nord, en direction de Dakshineswar. Tant qu'elle resta en vue, tous restèrent debout, la suivant du regard. Ils se demandaient sans doute qui était ce saint, rempli de l'amour de Dieu, qui visitait ainsi les hommes, en proclamant que l'amour de Dieu est le but de l'existence humaine.

8 *L'histoire des relations entre Ramakrishna et Vidyasagar s'arrête là, puisque la visite ne sera jamais rendue. Cependant Ramakrishna parle à M, une vingtaine de jours plus tard, comme si la rencontre avait été un succès.*

(Marchant avec M sur la véranda à Dakshineswar) le Maître dit en souriant "il faudrait que je revoie une ou deux fois

[37] Le mot employé ("*mantra*-racine") indique des *mantras* spécialement dédiés à une divinité, sans doute ici Kali.

[38] Boloram Boshu, voir l'Entretien 1 note 41.

[39] La course entre Calcutta et Dakshineswar coûte cher, et représente une lourde charge pour des gens pauvres, voir la fin de l'Entretien 6 avec Bijoy. Mais Boloram a dû la payer.

Biddèshagor. Pour faire un tableau on commence par une esquisse dessinée, puis peinte. Pour faire la statue d'une divinité, on commence par un cadre de bois et de paille, que l'on recouvre d'argile, puis d'enduit, puis que l'on peint : on procède par étapes. Isshor Biddèshagor est prêt, mais cela ne se voit pas encore. Il fait tout ce bien, mais il ne sait pas qu'il y a de l'or en lui. Dieu est en lui. Quand il le découvrira, son travail extérieur cessera, il sera rempli du désir de Dieu et il se mettra à prier".

A la suite de cette demande, M a dû rappeler à Vidyasagar sa promesse de venir à Dakshineswar, et c'est peut-être alors que Vidyasagar lui a exprimé sa réticence devant les extases de Ramakrishna, rappelée au début. Quant à l'agnosticisme de Vidyasagar, il était connu de Ramakrishna, comme le montre le passage suivant, du mois de décembre de la même année.

Quelqu'un demanda pourquoi Dieu avait créé un monde où l'on souffre tant. Shri Ramakrishna dit :

— Biddèshagor dit une fois avec passion : "A quoi cela sert-il d'invoquer Dieu? Au début des expéditions de Gengis-Khan, celui-ci mit une ville à sac et fit beaucoup de prisonniers. On en rassembla presque cent-mille. Ses généraux lui dirent, "Seigneur, qui va les nourrir? Les emmener avec nous est dangereux, les relâcher est dangereux aussi. Que devons-nous faire ?" Gengis-Khan dit "Vous avez raison. Que faire? Qu'on les tue!" Tchak! Tchak! On les décapita tous. Dieu n'a-t-il pas vu cette boucherie? Qu'a-t-il fait pour l'empêcher? Alors qu'il existe ou non, je n'ai pas besoin de lui. Il n'a pas d'intérêt pour moi".

On ne peut pas comprendre les actions de Dieu, pour quelle raison il fait les choses. Il est responsable de la création, de la préservation et de la destruction. Pouvons-nous comprendre pourquoi il détruit? Moi je dis : "Mère, je n'ai pas besoin de comprendre. Donne moi la dévotion à tes pieds". Le but de la vie humaine est de parvenir à l'amour. La Mère sait tout. Je suis entré dans le jardin pour manger les mangues. Compter les arbres, les branches, les millions de feuilles, ça ne me regarde pas; je mange les mangues, je n'ai pas besoin de m'installer pour faire des comptes.

Entretien 4*

Une journée à Dakshineswar : 16 octobre 1882

Cet entretien, le premier du second volume, fait partie de la traduction anglaise de M. Chronologiquement, il se place entre l'Entretien 3 (Vidyasagar) et l'Entretien 2 (promenade en bateau avec Keshav). Il est intéressant à plusieurs titres. Il renferme quelques souvenirs de jeunesse de Ramakrishna, concernant son état de folie divine; il reflète l'atmosphère détendue des jours de semaine à Dakshineswar; il met en scène Narendranath (le futur Vivekananda), qui est encore un jeune Brahmo, *à la voix magnifique, mais bien moralisateur (sa grande transformation ne viendra qu'en 1885-86, après la mort de son père et les terribles épreuves de l'ingratitude et de la pauvreté). Enfin, l'entretien nous fait mieux connaître M lui-même.*

1 C'est un jour de grand bonheur pour Shri Ramakrishna, car Norendro est venu passer la journée à Dakshineswar. Quelques disciples intimes sont là également. En arrivant, Norendro s'est baigné dans le Gange et a mangé le *prasad*[1]. Nous sommes lundi, et la *Durga puja*[2] commencera jeudi.

Les présents sont Rakhal, Ramlal, Hazra, Norendro avec un ou deux garçons du *Brahmosamaj.* M aussi se trouve là aujourd'hui.

Norendro a déjeuné auprès du Maître. Ensuite, Shri Ramakrishna a fait étendre une natte pour que les dévôts, et Norendro en particulier, puissent faire la sieste. On y a ajouté une couette et des coussins. Le Maître s'est assis sur le sol près de Norendro, comme un enfant. Il leur parle à tous, rempli de joie, mais c'est vers Norendro qu'il tourne son visage souriant. Il leur décrit sa propre condition et ses expériences.

SR — Dans cet état[3], mon désir était d'entendre parler de Dieu et rien que de Dieu. Je me rendais partout où l'on lisait[4]

* Original II.1, traduction anglaise 4.

[1] La nourriture offerte aux dieux. Cela place la scène au milieu de la journée.

[2] La plus grande fête religieuse de l'année au Bengale, consacrée à la Mère.

[3] L'état de grande exaltation, consécutif à sa première expérience de l'extase.

[4] SR comprenait le sanscrit, sans le parler.

le *Bhagavata,* l'*Adhyatma Ramayana*[5] ou le *Mahabharata.* Je suis allé à Aryadaha auprès de Krishnokishor pour entendre l'*Adhyatma.*

Quelle foi[6] avait Krishnokishor ! Une fois, à Brindabon, il eut soif. Allant vers le puits, il y voit un homme debout et lui demande de l'eau. L'homme lui dit : "Je suis de basse caste, vous êtes un brahmane. Comment pourrais-je vous donner de l'eau ?" Krishnokishor répond : "Dis *Shiva, Shiva.* Dès que tu auras dit *Shiva* tu seras pur". Ensuite l'homme lui puisa de l'eau. Un brahmane tellement strict sur la pureté, boire de cette eau, quelle foi !

Un *sadhu* s'était installé au bord du Gange à Aryadaha, et nous voulions aller le voir. Au temple, j'en parlai à Holodhari[7] : "Krishnokishor et moi allons visiter un *sadhu,* tu viens avec nous ?" Holodhari répondit : "Pourquoi se déranger? Un corps humain n'est rien qu'une cage en os". Il lisait beaucoup le Védanta et la *Gita,* n'est-ce pas, c'est pour ça qu'il appelait le *sadhu* une cage en os. Je racontai cela à Krishnokishor. Il se mit en colère : "Comment ose-t-il dire cela ! Le corps d'un homme qui médite sur Dieu, qui pense sans cesse à Rama et qui a renoncé à tout pour lui n'est pas une cage en os. Il ne sait pas que le corps d'un adorateur est fait d'Esprit". Quelle colère ! En venant cueillir des fleurs au temple il rencontra Holodhari, et il détourna la tête. Il ne voulait pas lui parler.

Une fois il me dit "Comment as-tu pu enlever ton cordon sacré ?" Or quand cet état vint sur moi, tout fut emporté comme par le cyclone[8] du mois d'*Ashvin.* Toutes les marques extérieures furent balayées. Je ne faisais plus attention à rien. Comment garder le cordon sacré alors que même mon vêtement ne tenait plus sur moi ? Je lui dis "Si tu deviens fou toi aussi, tu comprendras". Et cela lui arriva ! Il devint fou lui-même ! Il ne parlait plus à personne, s'enfermait dans sa chambre et répétait *OM, OM*. Tout le monde pensa que sa tête chauffait, et on appela Ram Kobiraj[9] de Natagor pour le soigner. Krishnokishor lui dit, "Guéris-moi de la maladie si tu veux, mais je t'en prie, ne me guéris pas de cet *OM*" (rires).

[5] Alors que les *Ramayanas* sont en général des versions en langue commune de l'épopée sanscrite, celui-ci (le "Ramayana spirituel") est un texte védantique en sanscrit, insistant sur l'identité entre Rama et *Brahman.*

[6] Cette anecdote figure aussi dans l'Entretien 2, §6.

[7] Un cousin de SR, desservant du temple de Krishna.

[8] Le grand cyclone d'octobre 1864, où un raz de marée faillit anéantir Calcutta.

[9] Ce *kaviraj* (médecin Indien traditionnel) avait aussi soigné SR (Entretien 11).

Une fois en allant le voir je lui trouvai l'air préoccupé. Je lui demandai "qu'est-ce qui ne va pas?" Il dit : "Le percepteur est venu. C'est ça qui me tracasse. Ils veulent de l'argent, sinon ils vont tout saisir". Je lui dis : "Et alors? Qu'est-ce que ça peut te faire? Qu'ils emportent tes pots et tes plats, ils ne peuvent te vendre toi-même. N'es-tu pas l'Espace infini?" (A Norendro, en riant) — Krishnokishor lisait l'*Adhyatma*, n'est-ce pas, et il répétait "je suis l'Espace". Je le taquinais de temps en temps en l'appelant "Espace", et là je l'attrapai bien. Je lui dis en riant, "Espace illimité, le percepteur ne pourra pas t'emprisonner!"

Quand j'étais fou, je disais la vérité à chacun, n'importe quoi, sans égards envers personne. Je n'avais aucune crainte des gens riches et importants. Une fois Jotindro[10] vint chez Jodu Mollik[11], et je me trouvais là. Je lui dis : "Quel est notre devoir en cette vie? Penser à Dieu, bien sûr." Jotindro répondit : "Nous sommes des mondains. Nous ne pouvons prétendre à la libération. Même le roi Yuddhishthira[12] dut passer par l'enfer". Je fus pris d'une grande colère : "Quelle sorte d'homme es-tu? De toute la vie de Yudhishthira tu te rappelles seulement qu'il a été en enfer, en oubliant qu'il était véridique, patient, toujours prêt à pardonner, plein de sagesse, de renoncement et d'amour de Dieu! Tout cela tu n'y penses même pas". J'en aurais dit bien plus, mais Hridê me ferma la bouche. Un peu plus tard, Jotindro dit qu'il avait à faire et s'en alla.

Longtemps après, j'allai chez Shourendro Thakur avec le Capitaine[13]. Je lui dis : "Je ne vais pas t'appeler Raja ou quoi que ce soit de ce genre, ce serait mentir[14]". Nous avons bavardé, et je pus voir que c'était quelqu'un de nature *rajas*ique, toujours en activité, qui fréquentait les *Saheb* anglais. Il envoya quelqu'un prévenir Jotindro que nous étions là, mais Jotindro fit répondre qu'il avait mal à la gorge.

[10] Un aristocrate, qui porte le nom de famille de Thakur (Tagore) et le titre de Raja comme son frère Shourindro plus bas.

[11] Cet homme très riche dont la propriété était voisine du temple, avait connu SR dès sa jeunesse, et le traitait avec un mélange de condescendance et de foi un peu superstitieuse qui indignait les disciples. Ramakrishna ne s'en offusquait pas, et préférait son cynisme à l'hypocrisie. Sa mère était très attachée à Ramakrishna.

[12] L'aîné des cinq fils de Pandu, héros du *Mahabharata*, le roi juste par excellence, qui ne fit qu'un seul mensonge dans toute sa vie, et pour ce péché fit un (bref) séjour en enfer.

[13] SR appelait ainsi le chargé d'affaires du Maharaja du Népal, Vishvanath Upadhyay, un vieil ami; on le verra en personne dans l'Entretien 9.

[14] Ces titres honorifiques étaient conférés par le gouvernement britannique.

Dans cet état de folie, je vis un jour Joy Mukherji sur les escaliers du Gange à Boranogor. Il répétait le nom du Seigneur, mais distraitement. Je vins à lui et lui donnai une paire de claques. Un jour Rashmoni[15] vint aux temples et entra dans le sanctuaire de Kali au moment du culte. Elle me dit de chanter. Je chantai un ou deux chants, et je vis qu'elle s'était distraite et arrangeait les fleurs. Aussitôt je la giflai. Au milieu du tumulte elle resta là, mains jointes. Je disais à Holodhari, "Frère, quel caractère j'ai maintenant !" A force de supplier la Mère, cela me passa.

Dans cet état, on ne supporte pas de parler d'autre chose que de Dieu. Quand j'entendais les gens discuter de leurs affaires je me mettais à pleurer. A Bénarès, pendant le grand pèlerinage avec Mothur Babu, nous habitions chez Raja Babu. J'étais au salon avec Mothur Babu et Raja Babu, et ils commencent à se raconter leurs affaires, tout l'argent qu'ils ont perdu, etc. Et moi je me mets à pleurer : "Mère, où m'as-tu amené ? Nous étions si bien au temple de Rashmoni ! On va en pèlerinage et il faut entendre parler de "la femme et l'or" ! Là-bas je n'étais pas obligé d'écouter des conversations mondaines".

Les dévôts du Maître, et Norendro en particulier, se reposèrent un peu. Lui même alla s'étendre sur le petit lit.

2 Dans l'après-midi, Norendro chanta. Tout le monde était là : Rakhal, Latu, M, Priyo l'ami Brahmo de Norendro, et Hazra. Noren chanta le *kirtan*, en s'accompagnant d'un tambourin[16].

Contemple Hari, O mon âme, pure Conscience immaculée,
Merveille incomparable, image ensorcelante dans le cœur,
Rayonnant de mille couleurs, à l'éclat surpassant mille lunes !
Faisant trembler l'esprit de joie, comme un éclair étincelant.
Offre-toi à ses pieds, vois-le siégeant dans le lotus du cœur,
Contemple son image bien-aimée,
Avec un esprit apaisé, avec le regard de l'amour,
Fruit du yoga de l'amour, quintessence d'amour et de joie.
Atteins cette joie sans fin, l'essence même de la joie,
La quintessence de l'amour.

Puis il chanta encore,

Un jour dans l'océan de beauté je plongerai,
Et je verrai ta forme infinie, mon Seigneur

[15] La fondatrice du temple de Dakshineswar. Qu'elle n'en ait pas voulu à SR illustre la piété de cette femme remarquable.

[16] Le premier de ces chants provoque, dans l'Entretien 1, l'extase dont M est témoin.

Stupéfait, tremblant, je me réfugierai à tes pieds,
Aux pieds du roi des rois, paix et bonté sans mélange.
Je t'échangerai mon âme contre le beau fruit de la vie,
Le paradis dès cette terre. Qui d'autre m'offrirait cela ?
Du milieu du mal, je regarde vers toi, Seigneur.
Comme on court en apercevant une lumière dans la nuit,
Ta vision m'arrachera aux ténèbres du péché.
Comme s'élève au firmament le croissant de la lune,
Faisant danser de joie les oiseaux, ainsi mon âme
Espère voir monter au firmament du cœur
Ta forme bénie de joie et d'immortalité.
Eternelle étoile polaire, espoir brûlant de la foi,
Ami des humbles, réponds à l'appel de mon âme !
Alors jour et nuit je m'immergerai dans ton amour,
M'oubliant moi-même, je prendrai place à tes pieds.

Et encore ce chant :

Le visage rayonnant de joie, répète le doux nom de Dieu[17]
Qu'il déborde de ton cœur comme l'océan de nectar,
Bois-en sans cesse, et fais-le boire aux autres.
Chanter ce nom fait revivre les cœurs desséchés,
Répand le parfum de l'amour, consume les mirages du monde.
Il est le mantra *suprême, ne l'oublie pas,*
Le cri de guerre qui brise les liens du mal.
Gloire à Dieu, victoire, répète ce Nom !
Dans les périls, tourne-toi vers le Père compatissant.
Que ton bonheur soit de chercher la joie de Dieu,
Et de t'unir à lui par le lien de l'amour.

Norendro, le Maître et les autres reprirent en chœur les mêmes chants[18], enfin le Maître et Norendro avec son tambourin chantèrent ensemble, dans un état de grande exaltation. Le Maître prit Norendro dans ses bras en disant “Quelle joie tu m'as donnée aujourd'hui !”

L'amour débordait du cœur du Maître. Il était déjà huit heures, et pourtant celui-ci faisait rapidement les cent pas, parcourant d'un bout à l'autre la longue véranda au nord de sa chambre, dans un état extatique. De temps en temps on l'entendait parler à la Mère. Soudain il s'écria comme un fou, “que peux-tu me faire ?” Voulait-il dire que celui qui s'appuie sur la Mère est au-delà du pouvoir de *maya* ? Qui sait ?

Norendro, M et Priyo allaient passer la nuit là, et le Maître était au sommet de la joie à l'idée que Norendro resterait. C'était

[17] Litt. de *Brahman*, mais le même vers est cité ailleurs avec le nom de Hari (Vishnu).
[18] Passage légèrement résumé.

Shrishrima qui préparait le repas du soir, dans le *nahabat*[19] : des galettes, des lentilles, etc. On la fit prévenir que ces disciples resteraient. De temps en temps il y avait ainsi des fidèles qui passaient la nuit, et Shurendro donnait chaque mois quelque argent pour couvrir la dépense.

Le souper vint, et l'on s'installa pour manger sur la véranda sud. Près de la porte est, Norendro et M bavardaient.

N — Comment trouvez-vous les adolescents d'aujourd'hui ?

M — Pas mal, mais ils n'ont plus aucune instruction religieuse.

N — D'après ce que j'ai vu moi-même, il me semble qu'ils vont à la dérive. Ils fument, tiennent des discours frivoles, mettent des vêtements élégants, ne viennent pas aux cours, etc. J'en connais même qui fréquentent les mauvais lieux.

M — Parmi mes élèves, je n'ai rien remarqué de ce genre.

N — Je pense que vous les voyez de plus loin que moi. J'en ai vu qui étaient à tu et à toi avec des voyous. Comment ils ont pu les connaître, je n'en sais rien.

M — Incroyable !

N — Je sais qu'il y en a beaucoup qui sont en train de mal tourner. Les éducateurs et les familles feraient bien de s'en occuper.

Le Maître sortit de sa chambre et vint près d'eux. En souriant, il demanda "Eh bien, de quoi parliez vous ?" Norendro répondit "De la situation dans les écoles. Les garçons qui tournent mal". Le Maître ne souriait plus. Il se tourna vers M : "Ce genre de conversation ne vaut rien. Entre vous, vous devriez parler seulement de Dieu. Tu es plus âgé qu'eux (Norendro devait avoir dix-neuf ans, et M vingt-sept), ce n'est pas bien de ta part de les laisser parler ainsi". M se sentit embarrassé, et les autres se turent.

Le Maître debout, tout souriant, s'occupa de Norendro et des autres disciples qui mangeaient. Son bonheur était grand ce jour là ! Puis les disciples se reposèrent un peu dans la chambre du Maître, assis à terre. Le Maître bavardait avec eux, c'était une vraie fête. Puis il dit à Norendro : "S'il te plaît, chante nous *La*

[19] Shrishrima, "la vénérable mère", c'est-à-dire Sarada Devi (Sharoda Debi), l'épouse de Ramakrishna. Noter le redoublement de *Shri*, indiquant un grand respect. Elle habitait dans l'un des petits pavillons à musique (*nahabat*) du temple, et préparait la nourriture de SR (qui avait l'estomac fragile) et des visiteurs qui restaient le soir.

pleine lune de l'amour[20]". Norendro se mit à chanter, tandis que les autres l'accompagnaient avec les tambours et les cymbales.

La pleine lune de l'amour monte au firmament de l'esprit.
L'océan de bonheur déborde, roulent les vagues de joie,
Gloire à toi, gloire à toi, Maître de toute compassion[21] *!*
Autour de la lune étincellent les constellations
La vaste foule des saints, accourant de tous côtés,
Le Seigneur, l'ami des saints, joue avec eux son jeu merveilleux
Gloire à toi, gloire à toi, Maître de toute compassion !
Aujourd'hui s'ouvrent largement les portes du paradis,
La nouvelle lumière[22] *brille, la brise du printemps souffle,*
Apportant pleine de douceur le parfum de l'amour,
Gloire à toi, gloire à toi, Maître de toute compassion !
Dans l'océan d'extase s'épanouit le lotus de la foi,
Au centre de cette fleur est l'image de la Mère,
Les abeilles impatientes s'y pressent buvant le nectar.
Vois son visage de bonheur, ensorcelant tout l'univers
Les sadhus, *oubliant tout, à ses pieds dansent et chantent.*
Je meurs du désir de la voir, sa vue rafraîchira mon âme !
Premdas dit, frères je vous prie, chantez "victoire à la Mère".

Pendant le *kirtan,* Shri Ramakrishna dansa, et les disciples dansèrent aussi tout autour de lui. A la fin du *kirtan,* il alla marcher sur la véranda au nord. Monsieur Hazra y était assis[23]. M vint s'asseoir près de lui et ils commencèrent à parler. Le Maître demanda à un disciple, "T'arrive-t-il d'avoir des rêves ou d'autres choses de ce genre ?".

Disciple — Oui, j'ai eu un rêve extraordinaire. Le monde entier était recouvert d'eau, une étendue d'eau sans limites. Quelques bateaux flottaient. Soudain, comme un raz de marée se produisit. Moi et quelques autres montions sur un navire quand nous vîmes un brahmane qui marchait sur cet océan. Je lui dis "Comment faites-vous ?" Il répondit en souriant "C'est facile : il y a un pont juste sous la surface". Je demandai "où allez-vous ?" Il dit "à Bhobanipur, la cité de la Mère". Je lui dis "Attendez un peu, je viens avec vous".

SR — Entendre cela me fait frissonner !

Disciple — Le brahmane dit "Je suis pressé maintenant, et il te faut du temps pour descendre. J'y vais, regarde par où je passe et rejoins-moi".

[20] La signature "Premdas" indique un chant de Traylokya Nath Sanyal, le grand chanteur du *Brahmosamaj* de Keshav, qui a maintes fois trouvé son inspiration dans la fréquentation de Ramakrishna.

[21] *Doyamoy,* un nom que les Brahmos aimaient donner à Dieu.

[22] *Nobobidhan,* le nom donné par Keshav à son propre message.

[23] Il méprisait la dévotion, et récitait des *mantras* védantiques sur son chapelet.

SR — Cela me donne la chair de poule! Il faut vite que tu reçoives un *mantra.*

Il était onze heures. Norendro et les autres firent leur lit pour dormir sur le sol de la chambre.

En se réveillant, les disciples virent que c'était le matin. Shri Ramakrishna marchait dans la chambre en répétant les noms de Dieu, nu comme un petit enfant. Tantôt il allait saluer le Gange, tantôt il revenait s'incliner devant les images saintes au mur, en chantant les Noms d'une voix douce. Il disait *Veda, Purana, Tantra, Gita, Gayatri*[24] puis *Bhagavata-Bhakta-Bhagavan*[25]. Il répéta le nom de la *Gita* plusieurs fois pour lui faire dire *tagitagitagi*[26]. Puis "Tu es l'Absolu (*Brahman*) et tu es son Energie (*Shakti*), tu es l'un et tu es le multiple, tu es l'Eternel es tu es le Jeu, et tu es toi-même l'univers[27]".

Dans les temples de Kali et de Radha-Krishna l'office de l'aube commençait. On pouvait entendre conques et clochettes. Dans le jardin on cueillait des fleurs pour le service du Seigneur. Des pavillons à musique parvenaient par vagues les *ragas* du matin. Norendro et les autres, leurs ablutions faites, se rassemblèrent auprès du Maître, qui se tenait debout, souriant, sur la véranda nord.

N — Je viens de voir des *sadhus* installés dans la *panchavati*[28]. Ils sont de l'ordre de Nanak.

SR — Oui, ils sont arrivés hier. (S'adressant à Norendro) — Asseyez-vous là tous ensemble, sur le matelas, que je vous voie!

Les disciples s'assirent comme il le leur demandait. Le Maître les regarda avec une joie débordante, puis se mit à parler avec eux. Norendro posa des questions sur les disciplines spirituelles (*sadhana*).

SR — L'amour de Dieu est l'essentiel. Discernement et renonciation viennent d'eux-mêmes par la suite.

N — Dans les *Tantras* il est question d'exercices spirituels pratiqués en compagnie de femmes[29].

24 Nom des quatre Ecritures principales de l'hindouisme, et d'une formule sacrée.

25 l'Ecriture, l'Adorateur et le Seigneur, les trois pôles de la religion.

26 *Tagi* est une approximation de *tyagi*, un renonçant : SR voit dans le renoncement l'essence même de la *Gita*.

27 Litt. "les vingt-quatre principes cosmiques". Plus haut, "le Jeu" est en réalité "la Joueuse", c'est-à-dire la Mère.

28 Entretien 1, note 36.

29 Il est plusieurs fois question dans les Entretiens de ces méthodes d'utilisation religieuse de la sexualité, qui ont attiré l'attention en Occident. Elles sont

SR — Cette voie n'est pas bonne. Elle est très difficile, et la chute est presque inévitable. Vis-à-vis de la Mère, on peut adopter trois comportements, l'attitude virile[30], celle de la servante, celle de l'enfant[31]. Mon attitude est celle de l'enfant. L'attitude de la servante est bonne aussi. L'attitude virile est très difficile. Celle de l'enfant est la plus pure.

Les *sadhus* de la secte de Nanak entrèrent et saluèrent le Maître en disant *namo narayanayah.* Le Maître les fit asseoir. Il était en train de dire :

SR — A Dieu, rien n'est impossible. Personne n'a jamais pu décrire sa nature, et il peut tout faire. Il y avait une fois deux *yogis* qui pratiquaient ensemble l'ascèse (*sadhana*). Le grand sage Narada passa. L'un d'eux le connaissait et lui dit, "Tu étais auprès de Narayana, que faisait-il donc ?" Narada répondit "Il faisait passer et repasser des éléphants et des chameaux par le trou d'une aiguille". Le premier *sadhu* dit "Ce n'est pas étonnant : tout lui est possible !" Mais l'autre dit "Ce n'est pas vrai ! tu n'as jamais été auprès de Dieu[32] !"

Il était près de neuf heures, le Maître était assis dans sa chambre. Monomohon[33] arriva avec sa famille, venant de Konnogor. Il se prosterna devant le Maître et dit "je les ramène à Calcutta". Le Maître s'enquit de leur santé, et dit : "Tu les emmènes à Calcutta aujourd'hui, un jour néfaste[34] ? Sait-on jamais, mon cher ?" Il sourit et parla d'autre chose.

Norendro et ses amis revinrent de leur bain dans le Gange. Le Maître dit à Norendro, avec quelque impatience, "Maintenant, allez méditer sous le banyan. Voulez-vous un tapis de méditation ?" Ils partirent vers la *panchavati*. Un peu après dix heures et demie, le Maître s'y rendit aussi, accompagné de M.

SR (aux Brahmos) — Quand vous méditez, il faut plonger. Le trésor est au fond de l'eau, on ne le trouve pas en restant à la surface.

Il se mit à chanter de sa douce voix :

pratiquées en secret par des sectateurs de Krishna ou de Shakti. SR les interdit à ses propres disciples, mais en refusant de condamner : si un homme suit une telle voie avec un cœur sincère, dit-il, elle le mènera aussi à Dieu.

30 D'époux ou d'amant (ou de même, d'amante dans le cas de Krishna).

31 Litt. de la mère.

32 Dans sa traduction anglaise, M ajoute un commentaire : il faut avoir une foi d'enfant comme le premier.

33 L'un des principaux disciples laïcs, voir Entretien 1, note 43.

34 Les almanachs astrologiques bengalis indiquent les jours propices pour les voyages, les noces, etc.

Plonge, mon âme, en prononçant le nom de Kali
Dans les flots insondables de l'océan du cœur.
Si tu ne trouves rien en une ou deux plongées
Ne pense pas que les profondeurs soient vides.
Retiens ton souffle, rassemble tes forces, descends
Jusqu'à la racine de la Kundalini.
Au sein de l'océan de connaissance, mon esprit,
Tu trouveras la perle de la paix;
Armé de dévotion, cueille-la, que Shiv te guide.
Protège-toi par le curcuma du discernement
Des six crocodiles[35] *qui cherchent à dévorer,*
Que de gemmes sous cette eau, dit Ramprasad,
Ose y sauter, le trésor te récompensera!

Norendro et ses amis descendirent du terre-plein entourant l'arbre, et se tinrent debout près du Maître. Ils revinrent vers sa chambre tout en parlant. Le Maître disait : quand on plonge, on peut rencontrer des crocodiles, mais ils n'attaquent pas l'homme qui s'est frotté de curcuma. De même, dans "les flots insondables de l'océan du cœur" habitent les six crocodiles de la luxure, etc, mais le discernement et le renoncement sont le curcuma qui les écarte.

A quoi sert-il de faire des conférences sur la religion là où discernement et renoncement font défaut? Dieu est vrai et tout le reste passe, il est la réalité et le reste est irréel, voilà ce qu'on appelle le discernement. Installe d'abord Dieu dans le temple de ton cœur, et ensuite discute et fais des conférences tant que tu voudras. A quoi bon avoir sans cesse *Brahman, Brahman,* à la bouche, sans discernement ni renoncement? C'est comme sonner de la conque sans célébrer le culte.

Dans un village habitait un garçon appelé Padmalochan[36], que tout le monde appelait Podo. Il y avait là un temple en ruines, dépourvu d'image divine. Les arbres poussaient entre ses pierres. L'intérieur abritait des chauve-souris. Le sol était couvert de poussière et de crottes de chauve-souris. Personne n'y venait plus. Un jour, peu avant le crépuscule les villageois entendirent sonner les conques. Du côté du temple venaient de profonds *"bhô, bhô"*. Ils pensèrent tous : "Peut-être quelqu'un a-t-il rétabli une image du Seigneur, et l'*arati*[37] va avoir lieu". Tous, enfants, vieillards, hommes et femmes, se précipitèrent vers le temple, et s'arrêtèrent à la porte, en attendant d'être appelés

[35] Entretien 2, §6. Les six crocodiles sont les "six passions".
[36] En bengali cela se prononce à peu près *Poddolochon,* d'où l'abréviation de Podo.
[37] Forme de culte où l'on déplace des lumières autour de l'image d'un Dieu.

pour le *darshan* du Seigneur et l'*arati*. L'un d'eux s'approcha tout doucement et regarda à l'intérieur. Padmalochan était seul, et sonnait de la conque, *"bhô, bhô"*. Pas d'image, le temple n'avait pas été balayé, les crottes de chauve-souris recouvraient toujours le sol. Alors cet homme cria

Pourquoi sonner les conques, Podo ?
Aucun Dieu n'habite ton temple,
Rien que onze chauve-souris !

Si tu veux installer Dieu dans le temple de ton cœur, si tu veux obtenir la connaissance du Seigneur, il ne suffit pas de faire "bhô, bhô" dans une conque. Il faut d'abord purifier ton esprit. Le Seigneur vient prendre place dans un esprit pur. Mais il ne vient pas habiter parmi les crottes de chauve-souris. Les onze chauve-souris sont les onze sens, cinq pour la perception, cinq pour l'action, et l'esprit. Et une fois le Seigneur installé dans le cœur, donne des conférences à ton gré.

Plonge d'abord, rapporte le trésor du fond de la mer, puis occupe-toi du reste.

Mais personne ne veut plonger. Pas de discipline, pas de discernement, pas de renoncement, on commence tout juste d'apprendre que l'on enseigne déjà.

Enseigner n'est pas une petite affaire. Après la vision du Seigneur, et sur son ordre exprès, on peut enseigner aux hommes.

Le Maître parlait ainsi debout, face à l'ouest, sur la véranda au nord de sa chambre. Moni[38] se tenait debout près de lui. Comme le Maître répétait souvent que l'on ne trouve pas le Seigneur sans discernement ni renonciation, Moni était troublé et se demandait "et moi, comment faire ?" Il était âgé de 28 ans, élevé à l'anglaise et marié. Il ne savait pas comment renoncer à "la femme et l'or".

Moni (à SR) — Si une femme dit à son mari "Tu ne fais plus attention à moi, je vais me tuer", que doit-il faire ?

SR (gravement) — Il faut quitter une femme qui fait obstacle sur le chemin de Dieu. Qu'elle se suicide, ou qu'il arrive ce qui doit arriver ! Une femme qui se met en travers du chemin vers Dieu incarne l'obscurité.

Profondément frappé, Moni s'appuya le dos au mur et se mit à réfléchir. Norendro et les autres restèrent un moment silencieux.

[38] De temps en temps, M se nomme lui même "Moni", on ne sait pas bien pourquoi.

Le Maître leur parla un peu, puis soudain il se rapprocha de Moni et lui dit tout bas : "mais celui qui a une dévotion profonde envers Dieu n'a rien à craindre de personne, ni du roi, ni des méchants, ni de sa femme. S'il persévère dans son amour, sa femme se rapprochera elle aussi de Dieu. S'il progresse lui-même et si Dieu le veut, sa femme avancera aussi[39]".

Ces paroles éteignirent le feu qui brûlait Moni. Il était en train de penser "Eh bien, qu'elle se tue, que puis-je y faire".

Moni (à SR) — Ce monde est vraiment terrifiant !

SR (à Moni et Norendro) — C'est pourquoi Chaitanya disait "O Nityananda mon frère, les mondains ne s'en sortiront jamais". (S'adressant à Moni, plus bas) — Sans un amour pur pour Dieu, c'est vrai qu'on ne peut s'en tirer. Mais celui qui reste dans le monde après avoir connu Dieu n'a rien à craindre. Il faut de temps en temps aller pratiquer une discipline dans la solitude, acquérir la vraie dévotion, et alors le monde n'est plus terrifiant. Parmi les disciples de Chaitanya, il y avait des chefs de famille, mais ils n'avaient de mondain que le nom. Ils vivaient dans le monde sans attachement.

L'heure des offrandes au Seigneur était arrivée, et la musique se fit entendre depuis le *nahabat*. Puis Norendro et les autres fidèles mangèrent le *prasad* en compagnie du Maître.

Dans une très belle lettre de 1896[40], Vivekananda (Noren) écrit :

"A vingt ans, j'étais le fanatique le moins capable de sympathie et de tolérance ; je n'aurais pas marché sur le trottoir de Calcutta sur lequel s'ouvrent les théâtres. A trente-trois ans je peux vivre sous le même toit que des prostituées et ne jamais avoir l'idée de leur adresser une parole de blâme. Est-ce que je dégénère, ou est-ce que je m'élargis en cet amour universel qui est le Seigneur lui-même ?"

---

39 Cela semble s'être produit dans le cas de la femme de M. On la trouve auprès de SR après le choc terrible de la mort de leur fils, puis (après la mort de SR) en pèlerinage à Vrindavan avec "la Sainte Mère" Sarada Devi.

40 Traduction empruntée au n°111 de la revue *Védanta*.

ENTRETIEN 5*

VISITE AU BRAHMOSAMAJ À SINTHI : 28 OCTOBRE 1882

Cet entretien a lieu le lendemain de la promenade en bateau (Entretien 2) dans une atmosphère assez différente : ferveur joyeuse de la foule, mais réserve de la part de Shivanath, le chef de cette branche du Brahmosamaj, *que l'on ne reverra plus. Les grands thèmes de l'enseignement de Ramakrishna sont présentés ici de manière très cohérente et harmonieuse.*

1 Le *paramahamsa* va se rendre à la fête du *Brahmosamaj* à Shinthi. Nous sommes le samedi 28 octobre 1882.

Une grande assemblée est prévue pour aujourd'hui. Les Brahmos[1] organisent deux fêtes par an, et ils ont invité Shri Ramakrishna. Celui-ci est donc parti du temple de Kali en fiacre avec quelques disciples, entre trois et quatre heures, pour se rendre à la magnifique résidence de Benimadhob Pal, où se déroule la fête. Shri Ramakrishna a une grande affection pour le *Brahmosamaj,* et les Brahmos lui témoignent en retour beaucoup d'attachement et de respect. La veille, il avait eu la joie de descendre le Gange en bateau, du temple de Dakshineswar jusqu'à Calcutta, avec Keshob Chondro Shen et ses disciples.

Shinthi est un village à quelques kilomètres au nord de Calcutta. J'ai dit que cette maison de campagne était magnifique — c'était un endroit très retiré, convenant au recueillement et à la prière. Le maître des lieux y organisait deux fois par an une grande fête religieuse, au printemps et à l'automne, et il y invitait de nombreux dévôts de Calcutta et des villages proches de Shinthi. C'est pourquoi Shibnath[2] et de nombreux autres dévôts se trouvaient là. Beaucoup avaient déjà participé au service religieux du matin, mais il y en aurait un second le soir, et ils

* Original I.3, traduction anglaise 6.

[1] Il s'agit ici du *Sadharan Brahmosamaj,* branche détachée de celle de Keshob, et à laquelle appartient Bijoy. On peut supposer que celui-ci a transmis l'invitation la veille.

[2] Shivanath Shastri, un chef important du *Brahmosamaj,* estimé et aimé de SR, lui rendait son amitié, mais se tenait vis-à-vis de lui dans une réserve qui alla grandissant avec les années. C'était un homme droit et très généreux, excellent écrivain et prédicateur, profondément religieux, épris d'action sociale, éprouvant une vive répulsion pour tout culte "idolâtre" (qu'il s'agisse des dieux hindous ou du maître spirituel) et pour toute forme d'intempérance.

restaient d'autant plus volontiers qu'on avait annoncé la visite de Shri Ramakrishna dans l'après-midi. Ils avaient tous entendu parler de lui, et ils espéraient voir son visage rayonnant de joie, se laisser captiver par son enseignement, l'entendre chanter, le voir danser dans l'ivresse de Dieu.

Ainsi, dans l'après-midi le jardin était rempli de monde. Certains étaient assis sur des bancs à l'ombre des tonnelles, ou se promenaient par petits groupes sur les pelouses et au bord des pièces d'eau. D'autres attendaient l'arrivée de Shri Ramakrishna sur le lieu même de la réunion pour être sûrs de trouver une place. A la porte du jardin s'était installé un marchand de bétel et de boissons. On se serait cru aux abords d'un temple avant une nuit de fête. Le ciel bleu de l'automne rayonnait. Depuis le matin, un vent de joie soufflait sur le parc. Parmi les arbres et les plantes grimpantes du jardin, les animaux, les fleurs, les oiseaux semblaient chanter ensemble l'harmonie de ce jour, éclairé par la lumière du Seigneur.

Quand la voiture amenant le *paramahamsa* entra dans le parc et s'arrêta devant la maison, tous se levèrent respectueusement pour l'accueillir. Il descendit. Des gens l'entouraient de tous côtés. Au centre de l'édifice principal était dressé l'autel, et ce lieu était plein à craquer. Dans le bâtiment en face on avait préparé un siège pour le Maître; c'était plein aussi. Dans les deux pièces de part et d'autre, encore du monde, qui se pressait aux portes pour regarder. L'escalier qui courait le long de la façade était aussi couvert de spectateurs. Non loin de l'escalier, quelques arbres et des tonnelles avec des bancs, et l'on trouvait là aussi des spectateurs dispersés, avides d'apercevoir le saint. Dans le jardin, un grand nombre d'arbres fruitiers ou d'arbres à fleurs, remuant doucement dans le vent, comme s'ils avaient voulu eux aussi saluer le Maître.

Le *paramahamsa* s'assit sur le siège qu'on lui avait préparé. Il souriait, et tous les regards étaient fixés sur son visage rayonnant. On pouvait comparer cela au moment où le rideau du théâtre se lève; les gens qui s'agitaient, riant, mâchant du bétel ou fumant, se dégourdissant les jambes seuls ou en compagnie, s'arrêtent subitement, et les regards se tournent vers la scène. Ou encore à des bourdons qui, butinant bruyamment parmi les fleurs, découvrent un lotus et s'y précipitent, laissant là les fleurs ordinaires.

2 Le Maître chercha du regard M. Shibnath, et s'écria joyeusement : "Ah! Voilà Shibnath! Vous êtes tous ici des dévôts de Dieu, quel bonheur d'être ensemble! Nous sommes comme des fumeurs de chanvre, qui sont tout heureux de se retrouver entre fumeurs et s'embrassent tous!" Shibnath et les autres se mirent à rire.

Quand des gens viennent me voir qui n'ont pas l'esprit tourné vers Dieu, je leur dis "vous seriez mieux dehors à l'air" ou bien "Les *buildings* de Rashmoni[3] sont très beaux, allez les regarder un peu". Mais les dévôts amènent parfois des gens qui ont tellement l'air de s'ennuyer! Ils ont l'esprit plein d'affaires, ils perdent patience. Les dévôts voudraient parler de Dieu avec moi, et eux ne tiennent pas assis. Je les vois remuer les pieds, chuchoter "fis–fis–fis! Tu en as encore pour longtemps? On s'en va!" On leur répond, "ne te lève pas! Juste encore un petit moment". Alors ils se fâchent : "Bon, reste ici tant que tu voudras, nous allons t'attendre dans le bateau" (rire général).

Les mondains n'écoutent pas quand on leur dit d'oublier leurs affaires, et de se plonger dans la contemplation aux pieds (de lotus) du Seigneur. Les deux frères Gaur et Nitaï[4] tinrent conseil pour attirer les mondains, et ils firent une chanson,

Qui le Nom répètera,
Soupe de poissons recevra,
Une beauté l'embrassera.
Dis Hari! Dis Hari! Dis Hari!

Pour obtenir tout cela, les gens répétaient le nom de Hari, et quand ils avaient commencé à en goûter la saveur, ils se rendaient compte que c'était vrai : la soupe de poissons, ce sont les larmes qui coulent par amour de Dieu, et la jeune beauté c'est la terre, qui t'embrasse lorsque l'extase te fait rouler dans la poussière.

Nitaï voulait faire chanter le nom du Seigneur par n'importe quel moyen. Chaitanya, lui, disait que le Nom est terriblement puissant. On n'en voit pas tout de suite le fruit, mais il vient en son temps. Comme une graine oubliée sur le rebord d'une fenêtre. Longtemps après la maison s'écroule, la graine trouve de la terre, elle germe, un arbre pousse et donne des fruits.

Partout on retrouve les trois modes, paisible (*sattva*), éclatant (*rajas*) et obscur (*tamas*). On les trouve aussi dans la dévotion. A quoi ressemble un chef de famille chez qui domine *sattva*?

[3] Rani Rasmani, la fondatrice du temple de Dakshineswar.

[4] Chaitanya et son compagnon Nityananda, parfois présenté comme son frère.

Sa demeure est peut-être mal entretenue, ici et là les murs ont besoin de réparations, et on y voit des crottes de pigeons. Ça ne le dérange pas, et la mousse dans la cour non plus. Ses meubles sont vieux, il ne fait rien pour épater les gens. Il a peut-être un seul vêtement; il est calme et poli, bienveillant, sans détours, et il ne fait de mal à personne.

Un mondain sous l'influence de *rajas* porte une montre avec une grosse chaîne, et deux ou trois anneaux à la main. Il étale un mobilier splendide. Dans le salon, il accroche les portraits de la reine, du prince de Galles, et de quelques autres célébrités. Sa maison est reluisante, blanchie à la chaux, sans une tache. Il change souvent de vêtements, et ses gens portent livrée. Il y a chez lui de tout en abondance.

Quant à celui chez qui se manifeste *tamas,* il est dominé par la paresse, la luxure, la colère, l'orgueil, etc.

Les trois modes se retrouvent chez les dévôts. Celui chez qui domine *sattva* pratique la méditation en secret, par exemple sous sa moustiquaire. Les gens de la maison croient qu'il se lève un peu tard, parce qu'il a un sommeil difficile. Il mange ce qu'il lui faut pour calmer sa faim, sans beaucoup de recherche. Pas d'ostentation chez lui, et il n'irait jamais mentir ou flatter les gens pour en tirer de l'argent.

Le dévôt rajasique porte sur le front un point rouge ou d'autres marques de secte. Il laisse voir son rosaire de *rudrakshas*, où l'on aperçoit quelques grains en or (rires). Il met un vêtement de soie pour célébrer la *puja.*

3 Le dévôt tamasique a une foi brûlante. Il prend Dieu d'assaut, comme un brigand qui veut s'emparer de richesses et crie "Frappe! tue! ligote!"

Levant les yeux vers le ciel, le Maître se mit à chanter, d'une voix pleine d'émotion,

Pourquoi irais-je au long du Gange en pélerin,
Vers Kashi ou Kanchi, vers Gaya ou Prabhas?
Je dis Kali, Kali, Kali. Quand je mourrai,
Avec ce nom s'exhalera mon dernier souffle.
Nommer Kali, aux trois nœuds de la journée,
Remplace tous les rites et sacrifices.
Offrandes et vœux sont loin derrière moi,
Jamais ils ne pourront me rattraper.
Une seule chose attire mon esprit, dit Madan,
Les pieds bénis de la Mère miséricordieuse.
Le nom de Kali, qui peut en chanter la gloire?

Seul Mahadev[5] *en est capable, avec ses cinq bouches.*

Comme brûlé par un feu, il chanta encore[6]

Je veux mourir en prononçant ton nom, Durga ! Durga ! ...

Il faut avoir de l'énergie : "Comment ? J'ai prononcé son Nom, que reste-t-il de mon péché ? Je suis son enfant, l'héritier de sa gloire !" C'est en tournant vers Dieu la violence de *tamas* qu'on parvient à lui : il se laisse faire violence. Ce n'est pas un étranger, mais notre proche parent. Parfois la violence peut être utilisée pour le bien. Regardez les médecins. Il y en a de trois sortes. Un médecin qui vient, qui prend le pouls, fait son ordonnance et part en disant "Au revoir, prends bien tes médicaments", je l'appelle un mauvais médecin. Ça lui est égal que le malade guérisse ou non. C'est déjà mieux quand il essaye de convaincre : "Comment guérir si tu ne prends pas tes remèdes ? Regarde, c'est moi-même qui ai préparé pour toi ces jolies petites pilules". Mais un vrai bon médecin forcera le malade à avaler son médicament, en lui mettant s'il le faut un genou sur la poitrine. Voilà du *tamas* employé pour le bien, on ne peut rien lui reprocher.

Il en va de même pour les maîtres qui dispensent l'instruction spirituelle. Il y en a de qualité inférieure, qui dispensent l'instruction et ne prennent plus de nouvelles du disciple. Il y a ceux qui pour le bien du disciple lui donnent des explications répétées, essaient de lui faire comprendre l'essentiel, lui témoignent de l'intérêt et de l'affection — ce sont les maîtres de qualité moyenne. Et enfin les maîtres de qualité supérieure, qui s'assurent par tous les moyens, et au besoin par la contrainte, que le disciple a bien écouté, compris et mis en pratique.

4 L'un des Brahmos demanda : "Dieu a-t-il une forme, ou est-il sans forme[7] ?"

SR — On ne peut le mettre dans un sac ! Il est l'un et l'autre à la fois. Il revêt une forme pour l'amour de son adorateur. Il est sans forme pour le védantiste, c'est-à-dire pour celui qui considère l'univers comme un rêve. Mais le *bhakta* considère que l'univers et lui-même sont distincts, et Dieu se manifeste à lui comme une personne. Le védantiste passe son temps à

[5] Shiva.

[6] Version complète de ce chant dans l'Entretien 1, §7.

[7] Dans l'hindouisme les oppositions Dieu avec forme/Dieu sans forme et Dieu personnel/Dieu impersonnel ont souvent tendance à se confondre. Il n'en va pas de même chez les Brahmos, qui rejettent aussi bien le culte des images que l'Absolu impersonnel du Védanta.

discriminer, “pas ceci, pas ceci”. Il se rend compte peu à peu que “Je suis une illusion, le monde est une illusion, un songe” et il prend conscience de l’Absolu. Ce qu’est celui-ci, la langue ne peut l’exprimer. Comment expliquer cela ? Imagine Dieu[8] comme l’océan, un océan sans rivage. L’amour de Dieu serait comme du froid, qui ferait geler l’eau par endroits. Une fois congelée, l’eau peut avoir une forme. Ainsi Dieu se montre au dévôt comme une personne, et parfois en revêtant une forme. Mais le soleil de la connaissance se lève, la glace fond à nouveau, et on ne peut plus dire que Dieu soit personnel; on ne lui trouve plus de forme, et le langage ne peut plus le décrire. Qui va le dire ? Celui qui le sait n’est plus là ! Il ne trouve même plus son propre ego.

Si l’on épluche bien l’ego, il n’en reste rien. Comme un oignon : d’abord une peau rouge, puis une peau blanche et épaisse, puis on continue pelure après pelure et au centre — rien. Et celui qui est parti à la recherche de son propre moi et n’a rien trouvé, que devient-il lui-même ? La forme de l’Absolu qui s’est manifestée à sa conscience, qui pourrait la décrire ? Une poupée de sel partit sonder l’océan. Dès qu’elle entra dans l’eau elle fut dissoute et tout devint Un. Qui en rapportera des nouvelles ?

Quel est le signe de la connaissance parfaite ? Celui qui l’obtient ne parle plus. Alors le moi de la poupée de sel est dissous dans l’océan de Dieu (*Satchidananda*), et il ne reste plus l’ombre d’une différence. Tant qu’ils n’ont pas fini de discriminer, les gens discutent bruyamment. Après vient le silence. Une bouteille dans l’eau de l’étang fait des bulles tant qu’il y reste de l’air, après c’est la même eau dedans et dehors, on n’entend plus rien. Le bruit indique que la bouteille n’est pas encore pleine. Il y avait autrefois un dicton : les navires qui atteignent les “eaux noires” de l’océan ne reviennent jamais.

Le moi au tapis, finis les ennuis (rires). Mais tu auras beau discriminer mille fois, tu le trouveras encore là. C’est pourquoi, pour les gens comme vous et moi, mieux vaut garder l’idée que “je suis un adorateur”. C’est une bonne attitude.

Pour le dévôt, Dieu (*Brahman*) se revêt d’attributs — d’attributs, c’est-à-dire d’une personnalité, d’une forme qu’il permet de voir. Sous cet aspect il écoute vos prières, et quand vous priez, vous vous adressez à lui sous cet aspect. Vous n’êtes pas des védantistes, des chercheurs de connaissance, mais des dévôts.

[8] *Satchidananda* : Etre-Connaissance-Joie.

L'essentiel n'est pas que vous croyiez ou non en ses formes, mais que vous le conceviez comme une personne, qui écoute les prières, qui accomplit l'œuvre de création, préservation et destruction, et qui est toute-puissante.

Il est facile d'atteindre Dieu en suivant la voie de la dévotion.

5 Un Brahmo posa la question — Monsieur, peut-on voir Dieu ? Et si on le peut, pourquoi ne le voyons-nous pas ?

SR — Oui, sans le moindre doute, on peut le voir. Comme Dieu avec forme et comme Dieu sans forme. Comment vous faire comprendre cela ?

Brahmo — Comment parvient-on à le voir ?

SR — Peux-tu pleurer de nostalgie pour Dieu ? Les gens pleurent pour leurs enfants, leur femme, pour l'argent — des cruches de larmes — mais pour Dieu qui pleure ? Tant que le bébé joue avec la tétine dans la bouche, sa mère va et vient dans la maison, fait la cuisine et le ménage. Soudain il rejette sa tétine et pousse de grands cris ; alors sa mère enlève la casserole du feu, accourt et le prend dans ses bras.

Un Brahmo — Monsieur, pourquoi tant d'opinions sur la nature de Dieu ? Les uns disent qu'il a une forme, d'autres qu'il est sans forme, et ceux qui parlent de ses formes le décrivent tous de manières différentes. Pourquoi toutes ces complications ?

SR — Les gens voient l'aspect de Dieu vers lequel ils sont attirés. En réalité, il n'y a pas de contradiction. Celui qui parvient à Dieu, de n'importe quelle façon, Dieu lui fait tout comprendre. Mais celui qui ne l'a pas vu, on ne peut pas vraiment lui expliquer. Ecoute une histoire. Un homme entra dans un bois pour satisfaire un besoin, et sur un arbre il vit un animal. En sortant, il dit à quelqu'un “J'ai vu sur tel arbre une jolie petite bête rouge”. L'autre répond “Je l'ai vue aussi, mais pourquoi rouge ? Elle est verte”. D'autres l'avaient vue jaune, ou blanche, ou grise. Ils se disputèrent, et entrèrent dans le bois se mettre d'accord. Au pied de l'arbre, ils trouvèrent un homme qui leur expliqua “Moi je vis ici, et je connais bien cet animal. Vous pouvez me croire : c'est un caméléon, il est tantôt rouge, tantôt vert, tantôt jaune ou bleu, n'importe quoi ! Mais par moments je vois aussi qu'il n'a aucune couleur”— tantôt il a des attributs, et tantôt il est sans attributs.

Autrement dit : seul celui qui vit dans la présence continuelle de Dieu peut avoir une idée de sa nature. Il connaît ses aspects

multiples, avec formes et sans forme. Ceux qui l'ont vu une seule fois le connaissent sous un seul aspect, et ils se querellent. En vivant au pied de l'arbre on apprend que le caméléon a beaucoup de couleurs, et parfois pas de couleur du tout. Les autres discutent, se combattent et souffrent. Kabir[9] disait, "Le Dieu sans forme est mon père, le Dieu avec forme est ma mère".

Il se montre à son adorateur sous la forme que celui-ci préfère — si grande est sa bonté envers ses dévôts ! On dit dans les *Puranas* qu'Il a pris la forme de Ram pour l'amour de Hanuman, le dévôt héroïque.

Celui qui discrimine selon le Védanta envoie promener toutes les formes : la conclusion du Védanta est que l'Un est la seule réalité, le monde, les noms et les formes sont irréels. Tant qu'il reste assez d'ego pour penser "je suis l'adorateur", il reste possible aussi de considérer Dieu comme une personne et de contempler ses formes. Mais au regard de la discrimination, le "je" de l'adorateur et l'adoration elle-même disparaissent.

Savez-vous pourquoi on représente Kali et Krishna par des images de petite taille ? A cause de la distance. Le soleil nous semble petit à cause de la distance, mais vu de près il est si grand que cela dépasse notre imagination. Et pourquoi les fait-on noires[10] ? Comme l'eau d'un lac semble de loin verte, bleue ou noire, mais dans le creux de la main on voit qu'elle est incolore. De loin le ciel est bleu, bien que l'air n'ait pas de couleur.

C'est pourquoi je te réponds : selon le Védanta, l'Un est sans qualités, et ce qu'il est en soi est impossible à décrire. Mais si toi-même tu es réel, alors le monde est réel aussi, les multiples formes de Dieu sont réelles, et on a le droit de le considérer comme personnel.

Votre chemin est le chemin de la dévotion, et c'est très bien — c'est un chemin facile. Peut-on connaître le Dieu infini ? Et d'ailleurs pourquoi faire ? Si j'ai obtenu cette précieuse naissance humaine, c'est pour rechercher les pieds du Seigneur. Puisqu'une cruche d'eau suffit à calmer ma soif, à quoi bon mesurer le lac ? Une demi-bouteille de vin suffit à me saoûler, pourquoi compter les tonneaux dans la cave ? On n'a pas besoin de connaître l'infini.

[9] Le grand saint mi-hindou mi-musulman du 15e siècle.

[10] Les images de Kali (Shyama) et Krishna (Shyam) sont foncées, "couleur du ciel nocturne". SR répond peut-être ici à des moqueries concernant le culte des images.

6 Les étapes sur le chemin de la connaissance (*jñana*) sont décrites dans les Védas. C'est un chemin très difficile. Une ombre d'attachement aux affaires du monde, au sexe et à l'argent, suffit à empêcher la connaissance. Ce n'est pas un chemin pour notre Age.

Les Védas décrivent l'ascension de l'esprit en sept étapes[11]. Dans la vie ordinaire, l'esprit réside aux trois niveaux inférieurs, le sexe, l'anus et le nombril — quand l'esprit ne regarde jamais vers le haut, qu'il ne s'occupe que du sexe et de l'argent. Le quatrième plan est placé au niveau du cœur, et c'est là que la conscience s'éveille pour la première fois ; on voit alors de la lumière de tous côtés, et on est stupéfait, on s'écrie "Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?" et l'esprit ne veut plus redescendre aux niveaux inférieurs, vers le monde. Le cinquième plan est situé dans la gorge. Celui dont l'esprit parvient à ce niveau, son ignorance disparaît, il ne peut plus supporter d'entendre parler d'autre chose que de Dieu. Si quelqu'un aborde un autre sujet, il se lève et sort. Le sixième plan se trouve au niveau du front. Quand l'esprit l'atteint, la vision de Dieu devient permanente. Cependant, il reste encore un peu de conscience du moi. On ressent la présence incomparable de Dieu, on en est ivre, on voudrait le toucher et l'embrasser, mais on ne peut pas : c'est comme une lanterne dont on voit la flamme, au travers d'une vitre qui empêche de la toucher. Enfin, le dernier plan se trouve au sommet de la tête ; quand l'esprit y monte l'extase (*samadhi*) se produit, avec la connaissance de l'Absolu (*Brahman*) en toute clarté. Mais le corps n'y résiste pas plus de quelques jours. Il est totalement inconscient. On ne peut pas le nourrir : si on essaie de lui verser du lait dans la bouche il coule dehors. Après vingt et un jours c'est la mort. Telle est la condition du chercheur d'Absolu, mais vous, vous êtes des dévôts ! C'est aussi bien et plus facile.

Une fois, quelqu'un m'a demandé : "Monsieur, pourriez-vous me faire connaître ce *samadhi* ?" (rires).

Après le *samadhi*, toutes les actions s'éloignent, activités du monde et pratiques religieuses. Au début, les activités font un

[11] Il s'agit ici d'une analyse des sensations qui accompagnent la méditation et l'extase. Dans d'autres passages, cette description psychologique est accompagnée d'une "physiologie" tantrique du "corps subtil", dans laquelle les sept plans deviennent sept nœuds ou centres, parfois représentés par des lotus, reliés par des "nerfs" le long desquels monte un courant d'énergie.

grand tumulte. Au fur et à mesure que l'on avance vers Dieu leur éclat diminue. Même la louange finit par s'arrêter. (S'adressant à Shibnath) — Comme lorsque tu viens présider l'assemblée : d'abord les gens t'attendent et parlent de toi. Puis lorsque tu arrives et que tu montes en chaire, ils ont la joie de te voir en personne et se taisent pour écouter[12]. Ils disent "ah, voilà Shibnath Babu", et à cause de toi les conversations s'arrêtent.

Après être passé par cet état, j'ai voulu accomplir l'offrande rituelle (*tarpanam*) d'eau du Gange aux ancêtres. Impossible! L'eau que je recueillais dans mes mains me filait entre les doigts. Je me suis mis à pleurer, et j'ai appelé Holodhari[13] : "Frère ! Viens voir ce qui m'arrive !" Holodhari dit : "Dans les Ecritures, cela s'appelle *galitahasta*[14]". En fait, il devient impossible d'accomplir ces rites après avoir vu Dieu[15].

Au début du *kirtan*, tous chantent *mon Nitaï danse comme un éléphant fou*. Puis l'émotion devient intense, ils ne peuvent plus dire que *éléphant, éléphant*, puis *phant, phant*, et enfin l'extase les prend, le but du *kirtan* est atteint et c'est le silence. Quand on offre un festin aux brahmanes, il y a d'abord un grand vacarme quand tout le monde arrive. Il diminue un peu quand chacun est assis devant son plat, mais on entend de tous côtés "Apportez des *luchis*, encore des *luchis*". Puis ils mangent les légumes et le bruit diminue des trois quarts. Au dessert, on n'entend presque plus rien, juste les gens qui avalent, *"sup, sup"* (rires). Puis leur ventre est plein, ils s'endorment, et vient le silence.

Ainsi je vous dis : au début il y a l'agitation des œuvres, puis on avance vers Dieu et l'action se calme, et à la fin elle s'arrête et l'extase vient. Quand la belle-fille se trouve enceinte, sa belle-mère lui donne de moins en moins de travail dans la maison, et quand l'enfant est né la mère ne s'occupe plus que du bébé. Elle se promène en tenant l'enfant dans ses bras, belle-mère et belles-sœurs se chargent de tout.

En général, le corps ne continue pas à vivre après le *samadhi*. Ceux qui conservent leur corps restent là pour enseigner, comme

[12] Ce n'est pas une simple flatterie : Shibnath était un prédicateur célèbre.

[13] Entretien 4, note 7.

[14] En sanscrit, "les mains fondues".

[15] Un certain nombre de rituels hindoux comportent des offrandes aux ancêtres. Les *sannyasins* ayant renoncé à leur famille, n'ont plus le droit de les accomplir. Mais que cela devienne en quelque sorte *physiquement* impossible est un trait de la personnalité de SR, qui se retrouve à d'autres propos : il ne *peut* pas toucher d'argent, par exemple.

Narada et les autres, ou bien sont des *avatar*s de Dieu lui-même comme Chaitanya[16]. Une fois le puits creusé, on se débarrasse du panier à terre et de la pelle, mais quelques uns les mettent de côté en pensant “ça pourra servir à d'autres”. De même, les grandes âmes n'ont pas le sentiment égoïste que “j'ai obtenu la connaissance, point final” ; elles ont pitié de la souffrance des autres. Un égoïste, vous savez ce que c'est : si tu lui dis d'uriner là, il pense que tu en tires un avantage et il s'en va ailleurs (rires), et si tu l'envoies t'acheter une sucette à trois sous il y donne un coup de langue pour son salaire (rires).

Les hommes ne reçoivent pas tous la même force (*shakti*). Un récipient ordinaire n'en contient pas assez pour oser enseigner. Un bout de bois parvient à flotter tout seul, mais qu'un oiseau se pose dessus et il coule. Narada et les autres sont des troncs d'arbres majestueux. Non seulement ils flottent eux-mêmes, mais ils peuvent porter des hommes, des vaches, même des éléphants.

7 (S'adressant à Shibnath) — Dis-moi, pourquoi parlez-vous tant de la gloire de Dieu ? J'avais posé cette question à Keshob Shen. Une fois, ils étaient tous venus me voir là-bas (au temple), et je lui ai dit “J'ai envie d'écouter un de vos sermons”. Ils se sont assis sur le grand escalier devant le Gange, et Keshob s'est mis à prêcher. Il a si bien parlé que je suis entré en extase. Ensuite j'ai dit à Keshob : “Pourquoi insistez-vous autant : mon Dieu, tu as créé toutes ces belles fleurs, tu as créé le ciel, l'océan, etc ? Tellement décrire la gloire de Dieu prouve que vous aimez la gloire vous-mêmes”. Quand on a volé les bijoux du temple de Krishna, Sejobabu[17] se rendit au temple et dit au Seigneur : “Honte à toi ! Tu n'as pas même été capable de protéger tes propres bijoux”. Je lui ai dit : “Vraiment tu es malin ! Celui qui a Lakshmi[18] comme épouse et servante, que peut-il lui manquer ? Pour toi ces bijoux représentent quelque chose, mais pour Dieu c'est comme de la boue. Honte à toi-même, de tenir des propos aussi stupides ! Qu'est-ce que tu peux donner à Dieu pour augmenter sa gloire ?” Quand on aime quelqu'un, est-ce qu'on lui demande d'où est sa famille ? Combien il possède de maisons, de jardins, de serviteurs, d'argent ? Quand je vois Norendro, j'oublie tout, où est sa maison, ce que fait son père,

16 Les Brahmos (surtout ceux-ci) n'acceptent pas l'idée de l'*avatar*.

17 C'est-à-dire Mothur Babu, le gendre de Rani Rashmoni, homme riche et intelligent, le protecteur de SR lors de ses années d'ascèse et de folie mystique.

18 La déesse de la beauté, et de la richesse.

combien il a de frères. Je ne lui ai jamais demandé tout cela. Il faut plonger dans la douceur de Dieu. Sa création est infinie, sa gloire est infinie, ce n'est pas notre affaire de la décrire.

Il se mit à chanter, de sa voix ensorcelante :

Plonge, plonge, O mon esprit, dans l'océan de beauté,
Le trésor d'amour y est, si l'on descend jusqu'au fond.
Cherche, cherche dans ton cœur, Brindabon[19] *y est caché.*
Allume, allume en toi le feu de la lampe sans déclin.
Qui guidera ton bateau, ramant sur la terre ferme ?
Ecoute, écoute, dit Kabir, tiens bien les pieds de ton guru!

Il est vrai qu'une fois atteinte la connaissance de Dieu, le dévôt désire contempler son Jeu. Voyez, lorsque Ram fit son entrée dans la capitale des *rakshasas*[20] après avoir tué Ravana, la vieille mère de celui-ci, Nikasha, s'enfuit en courant. Lakshman[21] dit : "Ram, je ne la comprends pas. Elle est si vieille, elle a perdu tant de ses fils, et elle tient encore à la vie !" Ram l'envoya chercher, avec l'assurance qu'on ne lui ferait aucun mal, et lui posa la question. Elle répondit : "Ram, c'est parce que j'étais vivante que j'ai pu voir ton jeu jusqu'à maintenant, et j'aimerais bien en voir la suite !" (rires).

Le Maître se tourna vers Shibnath — J'avais tellement envie de te voir ! Quel autre plaisir y a-t-il pour moi que de rencontrer de purs adorateurs de Dieu ? C'est comme si nous avions tous été de vieux amis dans une existence antérieure !

Un Brahmo demanda : "Monsieur, vous croyez donc à la réincarnation ?"

SR — Eh bien, j'ai toujours entendu dire qu'il en est ainsi[22]. Pouvons-nous comprendre les œuvres de Dieu avec notre mince intelligence ? Il y a trop de gens qui affirment cela pour que je me permette d'en douter. Au moment de la mort de Bhishma[23], alors qu'il gisait sur son lit de flèches, les Pandavas se tenaient debout près de lui avec Shri Krishna, et ils virent qu'il pleurait. Alors Arjuna[24] dit à Krishna : "Quelle chose extraordinaire, vois, même Bhishma, le grand héros, maître de soi, véridique, plein

19 Vrindavan, où s'est déroulée l'histoire d'amour de Krishna et de Radha.

20 Les "ogres" dont le roi était Ravana, celui qui avait enlevé Sita, l'épouse de Rama.

21 Le frère de Rama.

22 Ce dialogue est intéressant. Bien entendu, SR *croit* à la réincarnation, alors que celui qui pose la question en doute. Mais SR ne veut pas *discuter* de religion. Voir le complément page suivante.

23 L'un des grands héros du *Mahabharata*. Il combattait dans le camp opposé.

24 L'un des cinq frères Pandava, le plus proche de Krishna.

de sagesse, même lui pleure à l'approche de la mort!" Bhishma répondit : "Krishna, tu sais bien que ce n'est pas la mort qui me fait pleurer. Je vois que les tourments des Pandavas n'ont pas de fin, bien que Dieu lui même soit venu conduire leur char[25]. Je pleure de ne pouvoir comprendre les voies de Dieu!"

Il était presque huit heures et demie, et le service religieux commença. La lune monta dans le ciel et inonda de sa pure lumière les arbres et les lianes du jardin. Les prières finies vint le *kirtan*. Le Maître dansa, ivre de la joie de Dieu, et les Brahmos dansèrent autour de lui en cercles, au son des tambourins et des cymbales. Tous étaient hors d'eux-mêmes, comme s'ils avaient été en présence du Seigneur. Ils répétaient à voix forte le nom de Hari, qui parvenait par vagues jusqu'aux villages proches. Ils étaient tous pleins de gratitude envers Benimadhob qui leur avait procuré une telle joie[26].

A la fin du *kirtan*, le Maître se prosterna sur le sol, en saluant la Mère de l'Univers, et en répétant *"Salutations au Seigneur, à l'Ecriture, à l'adorateur*[27] *! Salutations aux pieds du* jñani *! Salutations aux pieds du* bhakta *! Salutations aux adorateurs du Dieu sans forme et du Dieu avec forme ! Salutations aux adorateurs d'autrefois ! Salutations aux modernes adorateurs du* Brahmosamaj *!"*

On servit ensuite à tout le monde un délicieux dîner.

Voici un extrait de l'entretien III.4 (juillet 1883) reprenant la discussion avec un Brahmo sur la réincarnation (note 22). Il montre explicitement l'attitude de Ramakrishna envers quelqu'un qui voudrait savoir et discute.

8 ... Moni (c'est-à-dire M) avait reçu une éducation anglaise, c'est pourquoi il ne croyait pas aux traces (*samskaras*) des existences antérieures. Mais quelques jours plus tôt, le Maître lui avait dit que la grande dévotion que lui portait Odhor[28] s'expliquait par les mérites de ses existences précédentes, et Moni avait été d'accord. Puis il avait réfléchi sur le chemin du retour,

[25] Krishna ne porte pas d'armes dans la grande bataille, mais conduit le char d'Arjuna.

[26] La fin est légèrement abrégée.

[27] *Bhagavata-bhakta-Bhagavan,* Entretien 4, note 25.

[28] Adhar Sen, un "jeune cadre brillant", parvenu rapidement à une place élevée dans la magistrature de Calcutta, très dévoué au Maître. Il mourra en 1884 des suites d'une chute de cheval.

et ne parvenait pas à accepter entièrement cette croyance. C'est pourquoi aujourd'hui il avait décidé d'en reparler avec le Maître. Celui-ci lui demanda :

SR — Eh bien, quelle impression t'a fait Odhor ?

Moni — Je le trouve très sympathique.

SR — Odhor lui aussi a de la sympathie pour toi.

Moni resta silencieux un moment, puis ramena la réincarnation sur le tapis.

Moni — J'ai des doutes sur la réincarnation et les tendances héritées des vies antérieures. Est-ce que cela peut me nuire sur le chemin de la dévotion ?

SR — Dans l'univers de Dieu absolument tout est possible, voilà ce que tu dois croire. Ne laisse pas venir la pensée "Ce que je pense est la vérité, ce que pensent les autres est faux". Plus tard, Dieu se chargera lui même de t'enseigner la vérité. L'homme peut-il comprendre l'œuvre de Dieu ? Son univers infini ? C'est pourquoi je ne me soucie pas de tout comprendre. Je suis resté sur l'idée que dans sa création tout est possible, et j'ai écarté tout cela pour ne plus penser qu'à lui seul. Un jour quelqu'un demanda la date à Hanuman. Hanuman répondit "La lune, les étoiles, je ne m'en occupe pas. Je ne pense qu'à une seule chose, c'est à Ram".

ENTRETIEN 6*

ENTRETIEN AVEC VIJAY GOSWAMI : 14 DÉCEMBRE 1882

Cet entretien présente (avec beaucoup de sympathie) un autre personnage important du Sadharan Brahmosamaj, *Vijay Krishna Goswami. Shivanath Shastri et lui semblent s'être partagé la personnalité de Keshav, l'action sociale pour le premier et la mystique pour le second. L'entretien, qui a lieu devant un petit nombre d'auditeurs, est davantage que les précédents une "instruction spirituelle" destinée à une personne déterminée. L'enseignement de Ramakrishna est ici recueilli par une oreille attentive, et de fait Vijay abandonnera le* Brahmosamaj *en 1886, pour revenir à l'hindouisme orthodoxe.*

1 Bijoykrishno Gosshami[1] rend visite au Maître au temple de Dakshineswar, avec trois ou quatre dévôts du *Brahmosamaj*. Nous sommes le jeudi 14 décembre 1882. Ils sont arrivés en bateau avec Boloram[2], le fervent disciple du Maître. Ce dernier venait juste de se reposer un peu. Ceux qui désiraient avoir avec lui un entretien un peu intime préféraient venir un autre jour que le dimanche, pour éviter la foule.

Le Maître était assis sur le lit. Bijoy, Boloram, M et quelques autres lui faisaient face, tournés vers l'ouest, assis les uns sur une natte, les autres à même le sol. La porte était ouverte devant eux, laissant apercevoir la véranda en demi-cercle, puis les arbres fleuris, le quai, et le Gange en ses basses eaux hivernales, calmes et pures. Les eaux qui purifient de tout péché semblaient se frotter joyeusement à l'enceinte des temples du Seigneur.

Comme c'était l'hiver, tous étaient chaudement vêtus. Bijoy était malade, souffrant de violentes douleurs au ventre, et portait sur lui une fiole de médicament pour se soigner au moment voulu. Il recevait un salaire comme prédicateur du *Sadharan Brahmosamaj*[3] et y parlait en chaire aux offices, mais il était en désaccord avec le *Brahmosamaj* sur divers points, sans pouvoir

* Original I.4, traduction anglaise 7.

[1] Vijay Krishna Goswami, voir l'Entretien 2, note 1.

[2] Voir l'Entretien 1, note 41. Comme il était plus riche, il payait le voyage aux autres.

[3] Entretien 1 note 26.

s'exprimer ouvertement. C'est que Bijoy appartenait à la lignée très sainte d'Advaita Goswami — un védantiste qui adorait l'Absolu sans forme, mais qui avait aussi atteint la perfection de l'amour, grâce à l'enseignement de Chaitanya[4], et qui pouvait danser dans l'ivresse de Dieu avec tant de ferveur que ses vêtements tombaient sans qu'il s'en aperçût. Ces deux aspects se retrouvaient chez Bijoy. Le *Brahmosamaj* lui offrait bien le Dieu sans forme, mais ne comblait pas sa soif de dévotion, héritée de son grand ancêtre. La semence de l'amour de Dieu attendait le moment favorable pour germer, et c'est pourquoi, devant le Maître et le tourbillon d'ivresse divine qui l'emportait, Bijoy se tenait comme un cobra qui se dresse, capuchon étendu, observant le charmeur. Quand le Maître enseignait il l'écoutait avidement, et quand le Maître dansait, avec la grâce d'un enfant, Bijoy s'enhardissait à danser aussi[5].

Le premier sujet abordé fut le suicide de Vishnu, un adolescent du voisinage, qui s'etait récemment tranché la gorge avec un rasoir.

SR (à Bijoy, M et les autres) — On m'a dit que ce garçon avait abandonné son corps. Cela m'a fait de la peine. Il venait ici, il allait à l'école, mais il me disait souvent "Je n'aime pas cette vie". Il avait longtemps vécu chez des parents dans l'ouest, et là-bas il passait des journées entières en contemplation, dans les prés, les forêts et les montagnes. Il me disait "Que de formes divines j'ai vues!" Je pense que c'était sa dernière naissance. Il avait bien avancé dans ses naissances précédentes, et il lui restait juste une petite dette à payer — à mon avis, c'est fait maintenant.

Il faut croire aux traces des vies antérieures. J'ai entendu raconter[6] qu'un homme était allé dans une forêt profonde invoquer la Déesse sous sa forme terrifiante, par des rites utilisant un cadavre[7]. Il eut beaucoup de visions épouvantables, et pour finir un tigre l'emporta. Un autre homme était grimpé dans un arbre de peur du tigre. Voyant le corps et les préparatifs de la cérémonie, il descendit, se purifia la bouche, s'assit sur le cadavre et se mit

[4] Voir l'Entretien 1, note 9.

[5] Il était plutôt gros.

[6] Comparer avec l'entretien précédent, note 20 : Bijoy et les Brahmos (et M) doutent probablement de la réincarnation; l'attitude de Ramakrishna (sans changement sur le fond) est plus directe : "Il faut croire...".

[7] De tels rites figurent dans les *Tantras*, Entretien 2 note 12.

à répéter le nom de la Mère. Très peu de temps après, celle-ci se manifesta et lui dit "Je suis contente de toi et je veux te faire un don. Que désires-tu?" Il tomba aux pieds de la Déesse en disant : "Mère, permets-moi une question. Je ne te comprends pas! Cet homme s'était donné beaucoup de mal pour préparer tout cela, il s'est soumis à des disciplines pendant longtemps, et tu n'as pas eu pitié de lui — et moi, qui ne connais pas les Ecritures, qui n'ai ni rites ni discipline ni connaissance ni dévotion, tu me fais une telle grâce!" La Déesse sourit et lui dit "Mon enfant, tu n'as pas le souvenir de tes naissances antérieures. Vie après vie tu m'as offert tes sacrifices. C'est pour toi que tout cela a été réuni, et tu as obtenu de me voir. Et maintenant, demande-moi ce que tu veux".

L'un des auditeurs dit "Il s'est suicidé, et j'ai peur pour lui".

SR — C'est vrai, le suicide est un grand péché. Le suicide fait revenir encore et encore sur cette terre, pour des existences douloureuses. Mais si quelqu'un renonce à son corps après avoir atteint la vision de Dieu, cela ne s'appelle pas un suicide. Il n'a pas commis de péché. Il arrive que l'on quitte ainsi le corps lorsqu'on a acquis la connaissance. Une fois que la statue d'or a été coulée dans le moule en argile, peu importe que l'on conserve le moule ou qu'on le casse.

Il y a longtemps venait ici un garçon de Boranogor. Il avait une vingtaine d'années et s'appelait Gopal Shen. Chaque fois qu'il venait il entrait en extase, au point que Hridoy[8] devait le soutenir, pour l'empêcher de tomber et de se casser quelque chose. Une fois, en me touchant les pieds pour prendre congé, ce garçon me dit soudain "je ne pourrai plus venir. Je vais m'en aller". J'appris quelques jours plus tard qu'il avait abandonné son corps.

2 On dit qu'il y a quatre sortes d'hommes[9], les enchaînés, les chercheurs, les libérés, les toujours-libres. Le monde peut être comparé à un filet, les hommes aux poissons, et Dieu, qui par sa Magie (*maya*) a fait le monde, au pêcheur. Quand le pêcheur jette son filet, il y a toujours quelques poissons qui essaient de le rompre et de se sauver : ce sont les chercheurs. Mais ceux qui essaient sont loin d'y parvenir tous. De temps en temps un poisson saute avec un grand bruit et les gens crient "Oh! Un gros qui se sauve!" Il y a aussi quelques poissons tellement

[8] Le neveu et compagnon de SR pendant toute sa jeunesse. Entretien 1, note 50.

[9] Cette comparaison se trouve aussi dans l'Entretien 1, §6.

malins, qu'ils n'entrent jamais dans le filet. Ce sont les toujours-libres, comme Narada et les autres. Mais la plupart des poissons sont pris. Ils ne savent pas qu'ils mourront lorsqu'on tirera le filet. Ils s'enfoncent dans la vase comme des flèches, entraînant le filet avec eux, ils se cachent et ne bougent plus. Ce sont les enchaînés. Non seulement ils ne font rien pour s'en tirer mais ils se trouvent très bien là, attachés au monde, c'est-à-dire au sexe et à l'argent. Ils sont plongés dans un océan de saletés, mais ça leur plaît. Pour les libérés et ceux qui cherchent, le monde semble un puits obscur. C'est pourquoi quelques-uns, après avoir obtenu la connaissance ou avoir vu Dieu, préfèrent quitter la vie. Mais cette façon de quitter le corps est très exceptionnelle.

Les enchaînés, les mondains, ne réfléchissent pas. Tant de douleurs, de trahisons, de dangers, et ils ne s'en rendent pas compte ! Les chameaux aiment brouter les épines, et ils continuent à en manger bien que le sang leur coule de la bouche. Ces gens subissent tant de malheurs, et quelque temps après ils l'ont oublié. En voilà un qui a perdu sa femme, ou bien elle l'a quitté, et il en prend une nouvelle. Voilà une femme dont l'enfant est mort. Elle est folle de chagrin. Un peu de temps passe, et on la voit natter ses cheveux et remettre ses bijoux. Voilà une famille qui s'est ruinée pour marier une fille, et ils continuent à avoir des enfants année après année. Celui-là a tout perdu dans un procès, et il retourne devant le tribunal. D'autres n'ont pas de quoi nourrir leurs enfants, ni les abriter, ni les instruire, mais ils ne cessent d'en avoir.

Quelquefois un serpent attrape une taupe. Elle est trop grosse, il ne peut ni l'avaler, ni la recracher. Certains comprennent que la vie du monde n'a pas de substance, comme les prunelles, qui n'ont que la peau et le noyau. Mais ils ne parviennent pas à la quitter, et à tourner leur esprit vers Dieu. J'ai vu un parent de Keshob Shen, âgé de plus de cinquante ans, qui passait son temps à jouer aux cartes. Comme si le moment n'était pas venu pour lui de chanter le Nom de Dieu !

Un trait des enchaînés, c'est qu'ils ne supportent pas d'être retirés du monde et placés dans un meilleur endroit. Ils y meurent d'ennui. Comme les asticots qui vivent dans les excréments : c'est là qu'ils se trouvent à l'aise et deviennent gras et forts. Si on les en retire pour les mettre dans le plat de riz, ils meurent.

Le silence régna un moment.

3 B — Alors, comment ces enchaînés peuvent-ils atteindre la libération?

SR — Si, par la grâce de Dieu, ils sont pris d'un renoncement brûlant, ils perdent l'attachement au sexe et à l'argent. Qu'appelle-t-on renoncement brûlant? "Essayons de chanter le Nom du Seigneur, on verra bien ce qui arrive", c'est le renoncement tiède. Un homme pris de renoncement brûlant éprouve la même nostalgie pour le Seigneur qu'une mère pour l'enfant de ses entrailles. Le Seigneur excepté, rien ne l'attire. Le monde lui semble un puits profond dans lequel il serait tombé, ses proches des serpents mortels[10] dont il faut se garder, et il s'éloigne d'eux. Il ne se dit pas "Je vais régler mes affaires de famille[11], puis je penserai à Dieu". Il a beaucoup de force intérieure.

Voici à quoi ressemble le renoncement brûlant. Il y eut une sécheresse quelque part, et les paysans durent amener l'eau de loin, en creusant des canaux. Un certain paysan avait de la volonté. Il fit vœu de creuser sans arrêt tant que l'eau ne coulerait pas dans son canal. L'heure du bain venue, sa femme lui envoya leur fille avec de l'huile, elle lui dit "Papa, c'est le moment, viens te frotter d'huile et te baigner". Il répondit "va-t-en, j'ai à faire". L'après-midi il continuait à creuser et n'était pas revenu prendre son bain. Sa femme vint elle-même le chercher "Tu travailles encore? Ton riz est tout collé, pourquoi exagères-tu toujours? Viens donc manger, tu finiras demain". Il se précipita sur elle bêche levée, en criant "Tu n'as pas de cervelle? Il ne pleut pas, rien ne pousse. Tu veux que les enfants meurent de faim? J'ai fait vœu que l'eau serait là aujourd'hui-même, et tant pis pour le bain et le déjeuner!" Il était dans un tel état que sa femme s'enfuit. Il travailla toute la journée à s'en rompre les os. Vers le soir, le canal était relié au fleuve, et il s'assit pour la première fois, regardant l'eau qui s'y écoulait avec un doux murmure. Son âme s'emplit de joie et de paix. Il revint à la maison et appela sa femme, "Prépare mon huile et mon tabac". Il se baigna, mangea, puis s'en alla tranquillement au lit et se mit à ronfler. Voilà l'image du renoncement brûlant.

Un autre paysan se trouvait dans le même cas. Lorsque sa femme vint lui dire "Tu as assez travaillé, maintenant viens te reposer, il ne faut pas exagérer", il répondit en posant sa bêche

[10] Cf. Lc 4.26 : "Si quelqu'un ne hait son père, sa mère..."

[11] Cf. Lc 9.59 : "laisse les morts enterrer leurs morts".

"Comme tu veux, allons-y!" (rires[12]). Celui-là est l'image du renoncement tiède. Il ne termina jamais son canal, et ceux qui n'ont pas le courage du premier paysan ne parviennent pas non plus au Seigneur.

4 SR (à Bijoy) — Tu venais souvent autrefois. Pourquoi ne viens-tu plus ?

B — J'aimerais beaucoup venir, mais je ne suis pas libre. J'ai accepté de travailler pour le *Brahmosamaj*.

SR — C'est par "la femme et l'or[13]" que les êtres perdent leur liberté, et c'est à cause de "la femme" qu'il leur faut "de l'or". De là toute cette servitude. Ça t'empêche de vivre comme tu le voudrais.

Autrefois, les prêtres du temple de Govindaji à Jaipur étaient célibataires, et très fiers. Le *raja* les fit convoquer et ils répondirent au messager "Que le roi vienne en personne". Alors le roi leur trouva des épouses. Plus besoin de messager ! Ils accouraient d'eux-mêmes : "Majesté, nous venons pour la bénédiction, Majesté, voici de la nourriture consacrée, veuillez l'accepter". Il y avait toujours une raison qui les poussait à se rendre au palais : la maison à construire, les rites à accomplir pour leurs enfants : le premier riz, la cérémonie d'apprentissage de l'alphabet...

Tu connais certainement l'histoire des douze cents moines et des treize cents nonnes[14]. Virabhadra, le fils de Nityananda Goswami[15], avait mille trois cents disciples, des ascètes à la tête rasée. Lorsqu'ils approchèrent de la perfection, Virabhadra prit peur : "Ils sont en train d'atteindre la perfection. Tout ce qu'ils diront aux gens va se réaliser. Où qu'ils aillent, ceux qui les offenseront seront anéantis, et ils sèmeront la terreur". Il réfléchit, puis leur dit : "Venez me voir aujourd'hui, après votre méditation quotidienne au bord du Gange". Or ces ascètes

[12] Ce paysan s'adresse à sa femme avec le "tu" familier, ce qui est vulgaire.

[13] La traduction littérale convient mieux ici que "le sexe et l'argent". L'original dit bien "les êtres" et non "les hommes". La sexualité est mise en cause en tant que "piège" de *maya*, mais SR n'accuse pas les femmes de dévorer les hommes. On sait que Bijoy était marié par l'Entretien 15, où sa belle-mère est mentionnée.

[14] Le mot ("têtes-rasées") désignant ces "moines" et "nonnes" vishnouites est un peu péjoratif. L'anecdote illustre un certain nombre d'idées qui figurent dans les épopées traditionnelles, et imprègnent l'univers mental de l'hindouisme. 1) Le thème de la véracité absolue : si quelqu'un est absolument véridique pendant longtemps, il atteint un état où tout ce qu'il dit, même sans y faire attention, se réalise. 2) L'idée qu'offenser un saint homme, même par inadvertance, peut entraîner des catastrophes. 3) L'idée que la chasteté absolue permet de concentrer du pouvoir, et qu'inversement l'exercice de l'activité sexuelle dissipe ce pouvoir.

[15] Nitaï, le compagnon de Chaitanya. Entretien 4, note 4.

atteignaient une telle concentration que la marée montait et les submergeait, puis le flot redescendait, sans même qu'ils le remarquent. Parmi les treize cents disciples, cent devinèrent les pensées du maître. Pour éviter de lui désobéir, ils s'éloignèrent. Les mille deux cents autres y allèrent, et Virabhadra leur dit "Voici treize cents nonnes pour vous servir. Vous les épouserez". Ils répondirent "bien, Maître. Cependant, cent d'entre nous sont partis nous ne savons où". Chacun des douze cents eut donc une épouse pour le servir, leur force s'en alla, et ils perdirent le fruit de leurs austérités. Ils eurent des femmes et perdirent la liberté. (S'adressant à Bijoy) — Tu sais par expérience ce que c'est que travailler pour autrui. Regarde tous ces gens qui ont fait des études en anglais, passé tant d'examens, et qui se laissent piétiner toute la journée sous les bottes du patron ! Tout ça, à cause de "la femme". Avec elle ils ont ouvert boutique sur le marché du monde, et après il est trop tard pour plier bagage. C'est pourquoi il y a tant d'humiliations ici-bas, et tant d'amertume.

Si un homme est pris de renoncement brûlant et qu'il atteint Dieu, alors il perd l'attachement au sexe. Même s'il fonde une famille, sa dépendance envers "la femme" a disparu et il n'a plus rien à craindre. Imaginez un gros aimant et un petit aimant, vers lequel va s'orienter l'aiguille ? Dieu est le gros aimant, et "la femme" le petit. Qu'est-ce qu'elle peut faire ?

Un auditeur — Mais alors, nous devrions détester les femmes ?

SR — Celui qui a vu Dieu considère les femmes avec un autre regard. Pour lui, elles sont toutes des manifestations de la Mère de l'univers, et il adore la Mère en chacune d'elles. (S'adressant à Bijoy) — Viens me voir de temps en temps, cela me fait tellement plaisir !

5 B — J'ai mon travail pour le *Brahmosamaj*. C'est pourquoi je ne peux pas venir comme je voudrais. Je reviendrai à la première occasion.

SR — Attention, ton métier de prédicateur est difficile. Sans un mandat exprès de Dieu, on ne doit pas guider les gens. Si quelqu'un dispense un enseignement sans en avoir reçu l'ordre de Dieu, les gens ne l'écoutent pas. Il manque d'autorité. Il y a quelque part[16] un étang appelé Haldarpukur. Des gens faisaient leurs besoins sur la berge, la nuit. Tous ceux qui venaient

[16] Dans le village natal de SR.

prendre leur bain criaient et maudissaient, mais le lendemain c'était pareil. Alors vint un garde en uniforme avec une pancarte "Défense de déposer des ordures sous peine de poursuites", et tout cessa. Qui a reçu le mandat de Dieu peut enseigner n'importe où et devenir un maître. Avec l'ordre de Dieu il reçoit de la force, pour remplir le rôle difficile de guide spirituel.

Une fois, un petit fermier osa attaquer en justice un gros propriétaire. Tout le monde comprit qu'il avait derrière lui quelqu'un de puissant, peut-être un autre gros propriétaire. L'homme est une créature insignifiante, et ne peut guider les autres sans avoir derrière lui la force de Dieu.

B — Monsieur, l'enseignement et les pratiques du *Brahmosamaj* ne suffisent-ils pas pour être sauvé ?

SR — Il n'est pas possible à un homme d'en délivrer un autre des chaînes de l'univers (*samsara*). Seul celui qui a jeté le charme (*maya*) peut aussi le défaire. Aucun autre *guru* que Dieu (*Satchidananda*) lui-même ne peut nous sauver. Celui qui n'a pas l'expérience de Dieu, qui ne tient pas de lui le mandat d'enseigner, qui n'a pas reçu sa force, n'est pas capable de délier les chaînes des autres.

Un jour je me rendais de la *panchavati* vers les tamaris, où sont les lieux d'aisance. Tout à coup j'ai entendu crier une grenouille. J'ai pensé qu'un serpent avait dû l'attraper. Quand je suis revenu, un bon moment après, elle criait toujours. Alors j'ai regardé dans les buissons ; c'était un serpent d'eau qui la tenait, et il ne pouvait ni l'avaler ni la recracher. Elle n'en finissait pas de souffrir. Je me suis dit "Si un serpent venimeux l'avait attrapée, tout aurait été fini en trois couacs, mais ici la grenouille et le serpent souffrent tous deux". Avec un *guru* véritable, l'ego du disciple tient juste le temps de trois couacs. Mais si l'instructeur lui-même n'est pas mûr, maître et disciple souffrent tous deux[17]. L'ego du disciple résiste, les liens ne sont pas tranchés. Celui qui a le malheur de tomber entre les mains d'un *guru* immature n'atteint pas la liberté.

6 Bijoy — Monsieur, pourquoi sommes-nous ainsi liés ? Pourquoi n'arrivons-nous pas à voir Dieu ?

SR — Le "moi" des êtres vivants est une illusion (*maya*). Ce sentiment du moi est comme un écran. *Le moi au tapis, finis les*

[17] Selon la conception hindoue, le *guru* prend en charge le disciple, et l'impuissance à libérer celui-ci les enfonce davantage tous deux.

ennuis ! Si l'on parvient à comprendre par la grâce de Dieu que "ce n'est pas moi qui agis", alors toute crainte disparaît, et on devient un libéré-vivant. Le moi est comme un nuage, et même un petit nuage peut cacher le soleil. Mais dès que le nuage se déplace le soleil reparaît. Si par la grâce du *guru* la conscience du moi disparaît, alors Dieu se révèle.

Ram, Sita son épouse, et son frère Lakshman, marchent sur un sentier dans la forêt. Ram, c'est-à-dire Dieu lui-même, va devant. Bien qu'il ne soit qu'à deux pas, Lakshman ne peut le voir car entre eux se trouve Sita, qui représente *maya.* Ce mouchoir suffit pour te cacher mon visage, bien que nous soyons si près. De même Dieu est près de chacun de nous, mais le voile de *maya* ne nous permet pas de le voir. Chaque être est de la même nature que *Satchidananda*[18], mais cette *maya,* autrement dit le moi, la recouvre d'un déguisement[19], et les êtres oublient leur vraie nature.

Les hommes se transforment selon leurs déguisements. Un tel a mis un *dhoti* à bordure noire, et du coup il fredonne des airs légers[20], joue aux cartes, et prend une canne pour sortir. Un tel est plutôt malingre, mais comme il a mis des bottines il saute les marches comme un Anglais en montant l'escalier, et il sifflote dans la rue. Un autre s'est acheté un stylo, et dès qu'il l'a en main il griffonne sur n'importe quel bout de papier.

Mais le plus formidable des déguisements, c'est l'argent. L'argent vous change tellement un homme qu'on ne le reconnaît plus ! Autrefois un brahmane venait ici de temps en temps, et il avait l'air tout à fait modeste. Longtemps après nous sommes allés à Konnogor avec Hridoy, et en descendant du bateau, nous rencontrons ce brahmane assis au bord du Gange, sans doute pour prendre l'air. En nous voyant il dit "Tiens, le prêtre ! Comment ça va ?" Rien qu'au son de sa voix j'ai dit à Hridoy "Tu as entendu comment il parle ? Cet homme a de l'argent !" Hridoy éclata de rire.

Un jour une grenouille trouva une roupie et l'emporta dans son trou. Un éléphant vint à passer et mit le pied dessus. La grenouille sortit et menaça l'éléphant du doigt : "passer comme ça sur mon trou, tu te crois tout permis ?" Voilà l'orgueil que

[18] Rappelons que cela signifie *être-connaissance-joie*, un autre nom pour "Dieu".

[19] Cela traduit le mot technique *upadhi*, que l'on pourrait traduire par "attribut, étiquette".

[20] Litt. les chansons de Nidhu Babu, *i.e.* Ramnidhi Gupta, un poète du 18e siècle.

donne l'argent.

Quand vient la connaissance, l'ego disparaît — mais la connaissance ne vient qu'avec l'extase (*samadhi*), et c'est terriblement difficile.

On dit dans le Véda[21] que l'extase (*samadhi*) se produit quand l'esprit parvient au septième plan, et c'est alors que le "moi" est détruit. Où se tient ordinairement l'esprit ? Aux trois premières stations : le sexe, l'anus, le nombril. A ces trois niveaux, l'esprit s'attache seulement au monde — au sexe et à l'argent. Si l'esprit prend son siège au niveau du cœur, la lumière divine est perçue. On voit alors de la lumière de tous côtés et l'on s'écrie "Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?" Ensuite, la gorge. A ce niveau là, on ne peut parler ou entendre parler d'autre chose que de Dieu. Le niveau suivant se place entre les sourcils. Lorsque l'esprit y parvient, il a la vision de *Satchidananda,* il voudrait le toucher et l'embrasser et croit y parvenir, mais ce n'est pas possible. C'est comme une lumière enfermée dans une lanterne, qu'on peut voir mais non toucher. Au septième niveau, l'extase se produit, et lorsque l'esprit y monte l'ego disparaît.

B — Que ressent l'homme lorsqu'il y parvient, et qu'il obtient la connaissance de l'Absolu ?

SR — Ce qui se passe quand l'esprit monte à la septième station, la langue ne peut le dire. Un bateau qui entre dans les "eaux noires[22]" de l'océan n'en revient pas. On ne reçoit plus de nouvelles du bateau, on ne saura pas comment est l'océan. Une poupée de sel entra dans la mer pour la sonder, mais elle y fondit. Qui nous en dira la profondeur ? Celui qui la connaît a lui-même disparu. Au septième niveau, les constructions mentales se défont, l'extase (*samadhi*) se produit. Ce qu'on ressent, la langue ne peut le dire.

Le moi qui s'attache au monde, au sexe et à l'argent est un moi nuisible. Il est à la racine de la distinction entre l'âme individuelle (*jiva*) et l'âme universelle (*atman*). Jeter une brindille sur l'eau donne l'impression qu'elle est partagée en deux, mais en réalité l'eau est une et semble divisée à cause de la brindille. Le moi est cette brindille. Tu l'enlèves et de nouveau tout est un.

Et le "moi criminel" ? Celui qui dit "Tout le monde me connaît, j'ai tant d'argent, je suis le plus riche". S'il a attrapé un voleur

[21] C'est-à-dire les *Upanishads*. Sur les "sept plans" voir l'Entretien 1 note 54, et l'Entretien 5, §6.

[22] Entretien 5, §4. De même pour la "poupée de sel".

sur le fait, d'abord il lui arrache les dix roupies volées, puis il le roue de coups. Ça ne lui suffit pas, il appelle la police et le fait emprisonner. Le "moi criminel" dit "Quelle insolence ! Me voler dix roupies à moi ! Je vais lui apprendre à qui il a affaire !"

B — Puisque l'attachement au monde subsiste tant que le moi est là, tant que l'on n'a pas atteint la connaissance, alors il faut choisir la voie de la connaissance, qui mène au *samadhi*. Elle semble meilleure que la voie de l'amour, qui laisse subsister l'ego.

SR — C'est vrai, quelques uns peuvent arriver à la connaissance et se débarrasser ainsi du "moi", mais c'est très rare. Tu peux discriminer mille fois, le "moi" s'arrangera toujours pour repousser. Comme un pipal[23] : coupe-le aujourd'hui, et demain matin une nouvelle pousse sortira de terre. Puisque ce gaillard-là ne veut absolument pas déguerpir, alors gardons-le comme domestique : "O mon Dieu, tu es le Seigneur et moi ton serviteur" ; "Je suis ton serviteur, je suis ton adorateur". Cette sorte d'ego est inoffensive. Toutes les sucreries donnent des aigreurs d'estomac, sauf le sucre candi qui est inoffensif.

La voie de la connaissance est terriblement difficile. Tant que la conscience du corps subsiste, la connaissance ne vient pas. Et dans notre Age de Fer, on passe sa vie à nourrir le corps : on n'arrive pas à se débarrasser de la conscience corporelle, de la conscience du "moi" séparé. C'est pourquoi la dévotion (*bhakti*) est la voie pour cet Age. C'est une voie facile. Une nostalgie sincère, chanter le nom du Seigneur, prier, cela permet de l'atteindre — aucun doute à cela.

Le "moi du serviteur", le "moi de l'adorateur", le "moi de l'enfant" sont comme un trait que l'on dessine avec un roseau à la surface de l'eau. Il la partage en deux, mais juste pour un instant.

7 B — Monsieur, vous avez dit qu'il faut renoncer au "moi criminel". N'y a-t-il pas de faute chez le "moi serviteur" ?

SR — Non, l'orgueil du "moi serviteur", c'est-à-dire celui que l'on éprouve à dire "je suis le serviteur de Dieu, je suis son adorateur" ne fait pas de mal. Au contraire, il nous fait trouver Dieu.

B — Bien, mais est-ce que le "moi serviteur" est sujet aux passions, la luxure, la colère, etc ?

SR — Lorsqu'on atteint vraiment cet état, alors la luxure, la

[23] Entretien 3, §5.

colère, ne subsistent qu'en apparence. Après l'expérience de Dieu seul reste le "moi du serviteur, de l'adorateur", et on devient incapable de faire du mal à autrui. Comme une épée touchée par la pierre philosophale. Elle conserve sa forme d'épée, mais comme elle a été changée en or, elle ne peut plus blesser personne.

Quand les feuilles du cocotier sèchent, elles tombent en laissant une cicatrice sur le tronc. Cela montre qu'il y a eu là une feuille. Ainsi après l'expérience de Dieu il reste juste la cicatrice de l'orgueil et des autres passions. On devient comme un enfant. L'enfant ne se trouve de façon permanente dans aucun des trois modes : *sattva, rajas, tamas.* Il n'est pas vraiment attaché aux choses. Il acceptera de t'échanger son habit qui vaut cinq roupies contre une poupée à quelques centimes, même si juste avant il t'a dit avec le plus grand sérieux "Non, je ne te le donnerai pas ! C'est un cadeau de mon papa !" Il ne voit pas non plus de différence entre les gens : petit ou grand, caste haute ou basse, pour lui tout est pareil. Si sa mère lui dit en parlant du charpentier "c'est ton grand frère", il s'assoit avec lui pour manger dans la même assiette. Il n'a pas le sens du pur et de l'impur, même en faisant ses besoins il ne sait pas encore se nettoyer comme il faut !

Chez quelques uns le "moi du serviteur, de l'adorateur" subsiste même après le *samadhi.* "Je suis le serviteur, tu es le maître", "Tu es le Seigneur et moi ton adorateur", cette attitude caractérise les dévôts. Elle ne disparaît pas, même après que Dieu a été atteint. Pratiquer cette attitude mène à l'expérience de Dieu : cela s'appelle le *yoga* de la dévotion.

La voie de l'amour conduit aussi à l'Absolu (*Brahman*) : le Seigneur est tout-puissant, et s'il le veut il donne aussi cette connaissance. Mais en général les dévôts de Dieu n'en ont pas envie. "Je suis le serviteur et toi le maître", "Tu es la Mère et je suis ton enfant", voilà l'attitude qu'ils préfèrent.

B — Et le chemin de la discrimination des védantistes aboutit au même point ?

SR — Oui, le chemin de la discrimination mène aussi à Dieu. C'est le *yoga* de la connaissance, mais c'est un chemin très dur. Je t'ai parlé du septième plan, et c'est là qu'ils essaient de parvenir — s'ils y parviennent, le *samadhi* a lieu. "L'Absolu est la seule réalité, l'univers est une illusion" ; si l'on se persuade vraiment de cette pensée les formations mentales se dissolvent et le *samadhi* vient. Mais dans notre Age de Fer où la vie se passe à nourrir le

corps, comment croire vraiment que "seul l'Un est réel, l'univers est irréel" ? Pour y croire, il faut ôter la conscience corporelle. "Je ne suis pas le corps, je ne suis pas les constructions mentales, je ne suis pas les éléments du cosmos, je suis au-delà du confort et de la douleur, je ne suis pas affecté par la maladie, le chagrin, la vieillesse, la mort". Penser cela sérieusement en notre temps, c'est difficile ! Il faut pourchasser la conscience de l'individu et de son corps partout où elle se cache, et elle est comme le pipal. Tu crois l'avoir abattu jusqu'à la racine mais en revenant le lendemain tu lui trouves une pousse verte. La conscience du corps est revenue ! C'est pourquoi le *yoga* de la dévotion est ce qu'il faut à notre Age. Il est facile et efficace.

Et puis, "J'aime manger du sucre, mais je ne veux pas devenir sucre". Je n'ai pas envie de dire "je suis l'Un" ; ce que j'aime, c'est dire "Tu es mon Dieu, et je suis ton serviteur". Il est agréable de naviguer entre la cinquième et la sixième station, mais de monter de la sixième à la septième pour longtemps, je ne le désire pas. J'aime chanter Sa gloire, voilà ma joie. L'attitude du serviteur est excellente. Regarde : on dit que les vagues font partie du Gange, non que le Gange fait partie de la vague. Dire "je suis Lui", cette attitude n'est pas bonne. On n'a pas le droit de l'adopter tant que l'on garde la moindre conscience de son corps et de sa personne[24]. Ce n'est pas bon — non seulement cela ne fait pas progresser, mais on se dégrade peu à peu. C'est mentir aux autres, se mentir à soi même, se tromper sur sa propre condition.

Mais la dévotion n'amène pas tout de suite la vision de Dieu. Il faut pour cela la dévotion parfaite (*premabhakti*), autrement dit l'amour passionné (*ragabhakti*). La dévotion ordinaire ne procure pas cette vision. Pour l'obtenir il faut l'amour parfait. Il y a aussi la dévotion extérieure, accomplir ce qui est prescrit, répéter tant de fois le nom du Seigneur, jeûner tel jour, aller en pèlerinage ; célébrer le culte domestique, faire des offrandes, des sacrifices et des aumônes. Tout cela, si on le pratique suffisamment longtemps, mène à l'amour parfait, mais tant que celui-ci n'est pas atteint, Dieu reste caché. Il faut qu'on l'aime plus que tout, qu'on se détourne des soucis du monde, qu'on lui consacre son âme à cent pour cent. Alors il se montre.

Chez certaines personnes l'amour passionné vient sans effort.

[24] Un thème constant de l'enseignement de SR : la méfiance devant l'enflure théologique.

Elles sont parfaites de nature, dès l'enfance, comme l'enfant Prahlada qui pleurait d'amour pour le Seigneur. C'est vraiment la dévotion "tombée du ciel" ! On peut comparer la pratique à un éventail. On agite l'éventail pour obtenir de la fraîcheur, et afin d'obtenir l'amour on pratique la religion, les sacrifices, les jeûnes. Mais quand souffle le vent frais du sud on peut poser l'éventail, et quand le vent de la grâce souffle[25], on peut abandonner la pratique. Qui songerait, dans l'ivresse de l'amour, à accomplir des rites ?

La dévotion est dite "verte" tant qu'elle n'est pas devenue un amour intense pour Dieu. Quand cet amour se développe, elle est "mûre". Les prédications, les instructions, n'ont pas d'effet sur un homme dont la dévotion est encore "verte". Pense à la plaque du photographe. L'image s'y inscrit parce qu'on a mis un produit noir sur le verre. S'il n'y en a pas tu peux faire autant de photos que tu veux, l'image ne se fixera pas[26]. Le sujet s'en va, et le verre reste comme il était avant. Sans l'amour de Dieu, les enseignements ne font aucune impression.

B — Monsieur, pour trouver Dieu, pour le voir, est-ce que l'amour suffit ?

SR — Oui, on peut l'atteindre par la voie de l'amour, mais il faut que l'amour soit "mûr", que ce soit un amour intense, passionné. Comme la mère aime son enfant, comme l'enfant aime sa mère, comme l'épouse aime l'époux. Chez qui atteint un tel amour pour Dieu, l'attachement pour sa propre femme, ses enfants et ses proches se modifie. Il cesse d'être un amour d'aveuglement (*maya*) pour devenir un amour de charité (*daya*). Il se sent dans le monde comme un étranger, ou comme un employé qui vient tous les jours de la campagne pour travailler à Calcutta : il n'y est pas chez lui et ne s'y rend que pour son travail. Quand l'amour de Dieu se développe, l'attachement au monde, l'esprit du monde quittent la place.

Tant qu'il reste une miette des manières de voir du monde, on ne peut voir Dieu. Si les allumettes sont humides, tu peux en frotter mille, tu n'obtiendras pas une étincelle, Ce n'est qu'un amas de bois inutile. L'humidité est l'image de l'attachement au

[25] La traduction n'est pas tout à fait fidèle : ce contexte-ci restreint l'image aux "libres de naissance". Le sens général ("la grâce") est attesté ailleurs (Entretien 3, §6). Le "vent du sud" est non seulement frais, mais est proverbialement considéré comme un vent favorable.

[26] SR avait été récemment visiter le studio d'un photographe et s'était fait expliquer le procédé.

monde.

Shri Radha disait un jour "O mes amies, je vois Krishna partout". Ses compagnes lui répondirent "Nous ne voyons rien! tu délires". Radha leur répondit "Mettez dans vos yeux le collyre de l'amour de Dieu, et vous pourrez le voir".

(A Bijoy) — Vous avez au *Brahmosamaj* un hymne qui dit

Seigneur, l'amour seul te connaît,
A quoi bon offrandes et sacrifices ?

Cet amour suprême, cette dévotion mûre, mène au Dieu avec forme, et aussi au Dieu sans forme.

8 B — Et comment parvient-on à la vision de Dieu ?

SR — On n'y parvient pas sans la pureté du cœur. Le sexe et l'or salissent l'âme, comme si elle tombait dans la boue. Un aimant ne peut attirer une aiguille recouverte de boue, mais il l'attire une fois nettoyée. Les larmes des yeux enlèvent la boue de l'esprit. "O mon Dieu, plus jamais je ne ferai ça" ; si quelqu'un pleure de repentir, la boue de son âme est lavée, et alors l'aimant (c'est-à-dire Dieu) peut attirer l'aiguille (c'est-à-dire l'esprit). Puis viennent l'extase, et la vision de Dieu.

Mais on peut essayer de mille façons, on n'arrivera à rien sans la grâce. On n'a pas la vision de Dieu sans sa grâce. L'obtenir n'est pas une petite affaire : il faut renoncer à son "moi" indépendant. La vision de Dieu est incompatible avec l'idée que "c'est moi qui agis". Dans une maison où il y a un intendant, si l'on va s'adresser au maître : "Monsieur, s'il vous plaît, on a besoin de ceci ou cela", le maître répond "Ce n'est pas à moi d'y pourvoir. Il y a un intendant responsable". Si quelqu'un veut être responsable de lui-même, le Seigneur ne se dérangera pas pour s'installer dans son cœur.

La vision de Dieu vient par sa grâce. Il est le soleil de la connaissance. Un seul rayon venu de lui a donné au monde entier la lumière par laquelle nous nous voyons les uns les autres et comprenons tant de choses diverses. Il suffit qu'une fois il éclaire son propre visage pour que nous le voyions. Comme le veilleur de nuit et sa lanterne. La lumière qu'elle projette sur les visages des gens lui permet de les voir, mais si quelqu'un désire le voir lui-même, il doit le prier : "S'il vous plaît, veuillez éclairer votre propre visage". Il faut de même prier Dieu : "Seigneur, par ta grâce tourne vers ton propre visage la lumière de la connaissance, afin que je te voie". Quand une maison n'est pas éclairée, c'est

un signe de pauvreté. C'est pourquoi il faut "allumer la lampe de la connaissance dans la chambre du cœur, pour contempler le visage de la Mère".

Bijoy avait apporté son remède, et c'était le moment de le prendre. Il lui fallait de l'eau, le Maître s'en inquiéta et lui en fit apporter. Il était plein de compassion envers tous. Bijoy était pauvre, et ne venait pas voir le Maître faute de pouvoir payer la voiture ou le bateau. Le Maître lui envoyait un messager pour l'inviter à venir, et en même temps faisait dire à quelqu'un de l'amener. Cette fois c'était Boloram. Le soir était venu; Bijoy, Nobokumar et les autres compagnons de Bijoy montèrent dans le bateau retenu par Boloram, qui les ramena à Baghbazar; M était avec eux. Quand ils arrivèrent à Calcutta, la lune se levait. Il faisait un peu froid. Ils essayaient de conserver en leur cœur les enseignements de Shri Ramakrishna et son image rayonnante. Puis Bijoy, Boloram, M et les autres se séparèrent pour rentrer chez eux.

ENTRETIEN 7*

AVEC AMRITA ET TRAILOKYA : 29 MARS 1883

Cet entretien est beaucoup plus bref que les précédents, et ne comporte presque aucun décor. Manifestement les notes de M devaient être sommaires. Pourquoi a-t-il publié ce fragment plutôt que d'innombrables autres ? Peut-être afin de préciser l'attitude de Ramakrishna envers Keshav, ou bien pour la scène du début, qui montre l'affection de Ramakrishna pour ses disciples, si différente de l'attitude olympienne de beaucoup de maîtres.

1 Nous sommes le jeudi 29 mars 1883. Après le déjeuner du Maître, celui-ci se repose un peu dans sa chambre. Il est à peu près deux heures, et le flux commence à se faire sentir sur le Gange. Les dévôts arrivent les uns après les autres, et parmi eux les deux Brahmos M. Omrito[1] et M. Troilokko[2], celui qui charmait tous les auditeurs aux offices du *Brahmosamaj* de Keshob, en chantant les louanges du Seigneur.

Rakhal[3] se sentait mal, et Shri Ramakrishna s'en inquiétait devant les visiteurs :

SR — Rakhal est malade ! Est-ce que du soda lui ferait du bien ? Qu'est-ce qu'on va faire ? Rakhal, mon petit, prends un peu du *prasad* de Jagannath[4] !

Tout en parlant, SR fut transporté dans un état extraordinaire. Sans doute vit-il Narayana[5] lui-même se manifester en Rakhal. L'amour passionné du Maître pour Dieu avait investi l'image de l'adolescent Rakhal à l'âme pure, prêt à renoncer "au sexe et à l'argent". Il regardait Rakhal avec tendresse, et ses lèvres

* Original I.5, traduction anglaise 8.

[1] Amritalal Basu, un Brahmo proche de Keshav. Celui-ci, après deux années d'activité fébrile, est tombé gravement malade, et ne se remettra plus.

[2] Troilokko (Trailokya Nath Sanyal), apôtre de la "Nouvelle Dispensation" de Keshob, grand chanteur et auteur de très beaux chants religieux, trouvait son inspiration dans l'émotion religieuse de Keshob et de SR. Il chantera aux funérailles de SR.

[3] Sur Rakhal (plus tard Swami Brahmananda), voir l'Entretien 1, note 44.

[4] Les pélerins du grand temple de Vishnu–Jagannath à Puri en rapportent du riz offert au Dieu, que l'on conserve sec.

[5] Un nom de Vishnu, ou simplement de Dieu.

murmuraient "Govinda, Govinda[6]". En le regardant, M pensa qu'il avait adopté l'attitude de Yashoda, la mère de Krishna. Les dévôts, immobiles, attentifs à cette extraordinaire transformation, ne le quittaient pas des yeux. Tout en répétant le nom de Govinda, Shri Ramakrishna était entré dans une profonde extase, rigide comme une statue, absorbé par quelque tâche dans l'au-delà, le regard fixe[7], sans respiration perceptible. Seul le corps semblait être présent en ce monde, l'oiseau de l'âme s'était élancé vers les hauteurs. Il y a un instant, le Maître était inquiet comme une mère pour son enfant, mais à présent où était-il? Une forme aussi étrange d'extase a-t-elle même un nom?

Un Bengali inconnu, vêtu de *gerrua*[8], était entré et avait pris place.

2 Le Maître sortait peu à peu de l'extase. Encore absorbé, il parlait tout seul. Il dit :

SR — Tiens, de la *gerrua*? A quoi bon s'habiller ainsi? Quelqu'un disait "Nous avons échangé la *Chandi*[9] contre un tambour". Autrefois on chantait, maintenant on tambourine, c'est pareil! (rires).

Il y a plusieurs sortes de renoncement. Quelqu'un peut revêtir la *gerrua* parce que le monde lui a brûlé les doigts. Un tel renoncement ne tient pas longtemps. On a perdu son travail, on prend la *gerrua* et on s'en va à Bénarès. Trois mois plus tard arrive une lettre : "Ça y est, j'ai trouvé du travail. Je reviendrai vous voir dans quelque temps. Ne vous en faites pas pour moi". D'autres semblent tout avoir pour être heureux, mais ne se plaisent pas en ce monde, et pleurent pour Dieu en secret. Le renoncement de ceux-là est authentique.

Mentir n'apporte jamais rien de bon. Il ne faut pas se déguiser en religieux. Si l'esprit n'est pas en accord avec l'habit, on court à la catastrophe. On s'enfonce dans le mensonge et on craint d'être découvert. Mieux vaut porter des habits ordinaires. L'esprit est plein d'attachement; de temps en temps il se laisse entraîner au mal, et tout cela est dissimulé sous la *gerrua* — c'est très dangereux.

[6] Un nom de Krishna enfant.

[7] Litt. "fixé sur le bout de son nez", comme le recommande le *yoga*.

[8] Le tissu couleur de glaïeul que portent les renonçants.

[9] La *Chandi* est un grand poème de louange à la Mère, que les gens pieux font réciter chez eux par un prêtre. L'idée semble être de traiter l'objet sacré — le volume de la Chandi, ou l'habit de *gerrua* — comme un objet banal.

Quand on cherche la vérité, on ne doit faire aucun semblant, même sur scène. Une fois je suis allé chez Keshob Shen voir une pièce, *"Le nouveau Brindabon*[10] *"*. Ils ont apporté une croix sur la scène, ils ont aspergé l'assistance avec de l'eau, qu'ils appelaient "l'eau de la paix[11]". Quelqu'un tenait le rôle d'un ivrogne[12] et faisait des excentricités !

Un Brahmo — C'était monsieur K – !

SR — Ces déguisements font du mal à un *bhakta*. L'esprit ne doit pas s'occuper de tout cela. L'esprit est comme un tissu, il prend la teinture dans laquelle on le plonge. S'il est plongé dans le mensonge il en garde la couleur. Une autre fois, je suis allé chez Keshob voir une pièce sur le renoncement de Nimaï[13]. Mais un groupe de disciples a gâché la séance en se rassemblant autour de Keshob pour le flatter : "C'est vous le Chaitanya de notre temps". Keshob s'est tourné vers moi en riant : "Si je suis Chaitanya, alors qui est-il, lui ?" J'ai répondu "le serviteur de vos serviteurs, la poussière de la poussière sur vos pieds". Keshob était sensible aux compliments[14].

SR (s'adressant à Omrito et Troilokko) — Noren, Rakhal et quelques autres ont beau n'être que des écoliers, ce sont des toujours-libres. Vie après vie ce sont des adorateurs de Dieu. La plupart des gens obtiennent un peu d'amour après beaucoup d'efforts, mais ceux-ci l'ont de naissance. Comme une image de Shiva[15] surgie des profondeurs de la terre, sans intervention des hommes. Les toujours-libres forment une classe à part, comme il y a des oiseaux au bec crochu. De même que Prahlada, ils n'ont jamais ressenti d'attachement pour le monde.

Les hommes ordinaires pratiquent des exercices spirituels pour acquérir l'amour de Dieu, et en même temps ils sont attirés par

[10] Cette pièce était due à Troylokko ici présent ! SR va critiquer discrètement, devant ces deux proches disciples de Keshob, le comportement un peu excentrique de celui-ci après le mariage de sa fille et la proclamation de la "Nouvelle Dispensation". Keshob lui-même avait tenu le rôle de Pawhari Baba et fait l'aspersion d'eau. D'après un entretien du 7 avril, Noren y avait joué aussi.

[11] Cela reflète le vif attrait de Keshob pour le christianisme, et sa tendance à imiter les sacrements chrétiens : ici le baptême, ailleurs l'eucharistie.

[12] Il personnifiait le péché.

[13] Un nom de Chaitanya.

[14] Keshob semble s'être appliqué à lui-même les paroles de SR sur le "mandat divin". A cette époque, il multipliait les proclamations prophétiques, en bengali et en anglais biblique.

[15] Le *lingam*.

le sexe et l'argent, comme une mouche qui tantôt se pose sur les fleurs et les aliments, et tantôt sur les excréments. Les toujours-libres, eux, sont comme l'abeille, qui pour faire son miel ne visite que les fleurs. Ils sont attirés par le parfum de Dieu, non par celui du monde.

Leur dévotion ne peut s'obtenir en faisant ce qui est prescrit : répéter tant de fois les Noms de Dieu, méditer tant de temps, célébrer le culte de telle ou telle façon, tout ce qu'indiquent les Ecritures. Faire cela, c'est comme marcher dans la campagne quand le riz a les pieds dans l'eau, en faisant le tour des champs par les digues ; ou comme descendre en barque une rivière sinueuse. Mais lorsqu'on aime Dieu passionnément, comme le plus proche de ses proches, alors il n'y a plus de loi. C'est comme marcher tout droit à travers champs après la récolte du riz, ou aller en barque lors d'une inondation, en flottant au-dessus de la plaine ; inutile alors de suivre les méandres de la rivière. Cette dévotion passionnée mène droit à Dieu.

Omrito — Monsieur, que ressentez-vous pendant l'extase ?

SR — On dit qu'en méditant intensément sur le bourdon un cafard peut se transformer en bourdon[16]. Tu veux savoir quelle impression cela me fait ? Celle d'un poisson emprisonné dans un pot et qu'on relâche dans le Gange !

Omrito — Est-ce qu'il subsiste un peu du moi après l'extase ?

SR — Oui, en général je garde un peu du sentiment du moi. Comme la parcelle d'or qui reste entre les doigts quand on use de l'or contre une meule, ou comme les étincelles qui sautent d'un grand feu. La conscience extérieure disparaît complètement, mais en général Dieu me laisse un peu de la conscience du moi — juste pour le plaisir ! Pour qu'il y ait de la saveur, il faut qu'il reste “toi” et “moi”. De temps en temps, le moi est entièrement balayé : on appelle cela l'extase immobile, l'extase sans résidu (*jada samadhi, nirvikalpa samadhi*). Mais cet état-là, personne ne peut le décrire. La poupée de sel a voulu sonder l'océan, elle y est entrée et elle a disparu. Plus personne pour nous en dire la profondeur !

[16] Une note de la traduction de Sw. Nikhilananda (p. 303) dit qu'il s'agit d'une légende hindoue classique. La phrase signifie souvent “en méditant sur Dieu on devient comme lui”, mais ici ce serait plutôt “en imaginant ce qui se passe en moi, tu voudrais devenir comme moi”.

ENTRETIEN 8*

A DAKSHINESWAR AVEC DIVERS VISITEURS : 22 JUILLET 1883

1 Nous sommes le dimanche 22 juillet 1883. Les dévôts arrivent les uns après les autres, pour leur visite au *paramahamsa*. La plupart ont un travail qui ne leur laisse pas d'autre moment libre. Rakhal, Odhor[1] et M ont pris ensemble une voiture à Calcutta, et sont arrivés au temple de Kali entre une et deux heures, pendant la courte sieste du Maître. Déjà Moni Mollik et quelques dévôts sont assis dans la chambre.

Ils traversent le vaste ensemble créé par Rani Rashmoni : les temples de Radha–Krishna et de Kali à l'est, vers l'ouest la rangée des petits temples de Shiva, avec tout au bout la chambre du Maître à la véranda en demi-cercle, d'où il peut, debout, contempler le Gange. Entre la chambre et le quai se trouve le jardin où l'on cueille les fleurs pour le culte. Il s'étend loin au sud jusqu'au mur d'enceinte, au nord jusqu'au bosquet de la *panchavati* où le Maître, autrefois, avait pratiqué l'ascèse[2], et de là vers l'est jusqu'aux portes. Les arbres couverts de fleurs rouges et blanches viennent presque toucher la chambre. En entrant par la véranda, on peut voir au fond de la pièce les images saintes du Maître, parmi lesquelles le Christ tendant la main à Pierre pour le sauver des eaux, et une statue du Bouddha. Le Maître est assis sur le petit lit et enseigne, face au nord ; les dévôts sont assis par terre, sur un matelas ou à même le sol, ne quittant pas des yeux la figure rayonnante du Maître. Par la véranda on aperçoit les eaux saintes du Gange ; gonflées par la mousson, elles se précipitent vers l'océan, prenant à peine le temps de saluer au passage le Seigneur qui demeure ici.

M. Moni Mollik est un Brahmo un peu âgé, soixante-cinq ans peut-être. Il a visité Bénarès il y a quelque temps, et raconte son pèlerinage.

* Original I.6, traduction anglaise 12.

[1] Adhar Sen, Entretien 5, note 28.

[2] Dans la jeunesse de SR, ce secteur était encore une véritable jungle.

MM — J'ai vu encore un autre *sadhu*. Il dit que l'essentiel est le contrôle des sens et de l'esprit, que cela ne sert à rien de répéter toute la journée "Seigneur, Seigneur".

SR — Je connais ce genre. D'abord suivre une discipline : cultiver l'égalité d'âme, le contrôle des sens, l'endurance. Leur but est le *nirvana*. Ce sont des védantistes. Ils ne cessent de discriminer, "l'Un est réel, le reste est illusion". C'est un chemin très difficile. Si le monde est une illusion, tu es aussi une illusion, celui-là même qui enseigne est une illusion, ses paroles sont un rêve. Ce n'est pas à la portée de tout le monde.

Comment faire comprendre cela? Pense au camphre, qui ne laisse aucune trace en brûlant. Si l'on brûle du bois, il reste de la cendre. Au terme de la discrimination on obtient l'extase (*samadhi*). Alors de "moi", de "toi", du "monde" il ne reste plus trace.

Padmalochan[3] était un grand védantiste. A cette époque je répétais sans cesse "Mère, Mère", et pourtant il m'estimait beaucoup. C'était le *pandit* officiel du Raja de Burdwan. Il vint à Calcutta, et alla habiter dans une villa près de Kamarhati. En ce temps-là j'avais le désir de connaître des *pandits*. J'envoyai Hridê pour savoir s'il était vaniteux. Il me dit que sa science ne lui était pas montée à la tête, et nous nous sommes rencontrés. Un si grand *pandit*, un grand védantiste, et pourtant il a pleuré en m'écoutant chanter les chants de Ramprasad! Jamais je n'ai eu autant de plaisir à parler avec personne. Il me disait : "Renonce à ton désir de rencontrer des dévôts[4] ; sinon, tu attireras les foules et cela te fera trébucher". Utsavananda, le *guru* de Vaishnavcharan[5] discutait de théologie par correspondance avec lui. J'appris d'eux une histoire[6] sur Padmalochan. Une fois, il y eut à la cour une joute théologique sur le thème "lequel est le plus grand, de Shiva ou de Brahma". On prit l'avis de Padmalochan. Il répondit en toute simplicité : "Aucun de mes ancêtres depuis quatorze générations n'a jamais vu ni Brahma, ni Shiva".

[3] Ce *pandit* avait été en rapport avec SR vers 1864, soit presque vingt ans avant cet entretien.

[4] A cette époque, SR était très peu connu, et avait un désir intense de partager son expérience.

[5] Ce dernier est l'un des deux grands théologiens qui avaient, vers 1866, reconnu en SR les caractères d'un *avatar*.

[6] L'histoire est racontée plus en détail dans la grande biographie de SR par Sw. Saradananda. On y voit en particulier qu'il ne s'agit pas de Brahma mais de Vishnu.

En apprenant que j'avais entièrement renoncé à "la femme et l'or", il me dit : "Pourquoi tant de renoncement ? Distinguer une pièce de monnaie d'une motte de terre[7], c'est déjà de l'ignorance". Que répondre ? Je lui ai dit : "Mon cher, je ne sais rien de tout cela. Je sais seulement que l'argent et le reste ne m'intéressent pas".

Il y avait une fois un *pandit* très arrogant. Il rejetait toutes les formes divines. Mais qui peut comprendre les voies de Dieu ? Il lui fut donné de voir la Mère sous la forme de l'Energie (*Shakti*) primordiale. Il resta un très long moment sans conscience extérieure, et quand il revint à lui, il ne pouvait même pas prononcer "Kali", il répétait seulement "Kâ... Kâ... Kâ...".

Un auditeur — Monsieur, vous connaissez Biddèshagor[8], que pensez-vous de lui ?

SR — Biddèshagor possède la science et la charité (*daya*), mais pas la vision intérieure. L'or qu'il porte en lui est caché. S'il parvenait à découvrir cet or, son activité diminuerait et finalement cesserait. Au fond du cœur se trouve le Seigneur. S'il en prenait conscience, son esprit se tournerait vers la contemplation. Certains pratiquent longtemps l'action désintéressée avant d'aboutir au renoncement. Alors leur esprit s'immerge en Dieu.

Toutes les activités de Biddèshagor sont excellentes. La compassion est quelque chose de très beau. La compassion (*daya*) et l'aveuglement (*maya*) sont bien différents. La compassion est bonne, pas l'aveuglement. L'aveuglement vous fait aimer vos proches : femme, enfants, frères, sœurs, neveux et nièces, père et mère. Ce sont les seuls que l'on aime. La compassion fait aimer tous les êtres de manière impartiale.

2 M — Peut-on considérer la charité aussi comme une entrave ?

SR — Ce n'est pas une idée pour tout le monde ! La compassion provient du mode *sattva*[9]. Le mode *sattva* conserve, le mode *rajas* crée, le mode *tamas* détruit. Mais l'Absolu est au-delà des trois modes. Au-delà de la nature.

Les trois modes ne parviennent pas à l'atteindre. De même qu'un voleur ne peut se montrer en public, de peur de se faire

[7] On verra ailleurs SR lui-même jeter dans le Gange argent et terre ensemble.

[8] Le pandit Vidyasagar, écrivain, éducateur et philanthrope, le "patron" de M. Voir l'Entretien 3.

[9] Il faut rappeler ici la théorie des trois modes de l'être : *tamas* obscur et brutal, *rajas* brillant et orgueilleux, *sattva* doux et pur.

arrêter. Les trois modes sont des voleurs. Ecoutez une histoire.

Un homme marchait sur un sentier dans la forêt. Il fut attaqué par trois brigands. Ils lui prirent d'abord tous ce qu'il avait. Puis l'un des brigands dit "Débarrassons-nous de cet homme", et il leva son sabre pour le tuer. Le second dit "Pourquoi? Il suffit de lui lier pieds et mains et de le laisser ici". Alors les brigands lui attachèrent les pieds et les mains et s'en allèrent. Un bon moment après, l'un d'eux revint et dit "Alors, ça ne va pas trop mal? Je suis revenu te libérer". Il trancha ses liens et lui dit "viens, suis-moi, je vais te remettre sur le bon chemin". Ils marchèrent longtemps ensemble, puis le voleur dit "Voici la route. Continue tout droit, et tu arriveras chez toi". Alors l'homme lui dit "Monsieur, vous m'avez sauvé la vie, venez un peu dans ma maison". Mais le voleur dit : "Non, je ne peux pas entrer dans le village, la police m'arrêterait".

Cette forêt est le monde. On y rencontre trois brigands, *sattva, rajas, tamas.* Ils dépouillent les êtres de la connaissance de la réalité. *Tamas* cherche à les tuer, *rajas* à les lier au monde, mais *sattva* vient les délivrer. Il leur donne refuge contre la luxure, la colère et les autres passions nées de *tamas,* et les libère aussi des liens du monde. Mais il n'est tout de même qu'un voleur, et il ne peut leur donner la connaissance de la réalité, seulement leur indiquer la route, en leur disant "par-là tu arriveras chez toi". Mais quant à y aller lui-même, *sattva* n'en a pas le droit.

Ce qu'est *Brahman,* l'Absolu, le langage ne peut le dire. Celui qui le connaît ne peut le décrire. On dit qu'un bateau entré dans les "eaux noires[10]" n'en revient jamais.

Quatre amis étaient en promenade. Ils arrivèrent à un endroit entouré d'un mur, un mur très haut. Ils eurent la curiosité de savoir ce qu'il y avait derrière. Ils aidèrent l'un d'eux à grimper. Arrivé en haut, il resta stupéfait et se mit à rire "ah! ah! ah!" puis il se laissa tomber de l'autre côté. Il n'expliqua rien. Si celui qui voit ne nous dit que "ah, ah," et puis saute, alors que peut-on savoir?

Jadabharata, Dattatreya eurent la vision de *Brahman,* mais ne purent le décrire. Quand on l'atteint dans l'extase, il n'y a plus de "je". C'est pourquoi Ramprasad a dit

"Si tu n'y[11] parviens, mon esprit, n'emmène pas Ramprasad".

[10] Entretien 5, §4; Entretien 6, §6.

[11] Ce poème est traduit dans l'Entretien 12, §1 ("O mon esprit, tu ne sais pas

Non seulement l'esprit doit être dissous, mais encore "Ramprasad", c'est-à-dire le moi lui-même, doit disparaître. Et alors il y a connaissance de l'Absolu.

Un auditeur — Mais monsieur, Shukadeva[12] n'avait-il pas atteint la connaissance ?

SR — Certains disent que Shukadeva a seulement vu et effleuré de sa main l'océan de *Brahman*, sans y plonger. C'est pour cela qu'il a pu en revenir et donner tant d'enseignements. D'autres disent qu'il y est entré, mais qu'il en est revenu pour le bien des hommes. Dieu ne lui a pas complètement ôté le "moi", afin qu'il puisse proclamer le *Bhagavata* devant le roi Parikshit, et distribuer l'instruction spirituelle. Il lui a laissé le "moi éclairé".

Un auditeur — Et celui qui a obtenu la connaissance, peut-il diriger une congrégation religieuse ?

SR — J'ai discuté de la connaissance de l'Absolu avec Keshob Shen. Il m'a dit : "Veuillez nous en parler encore !" Je lui ai dit "Si je le fais, tu ne pourras plus rester à la tête de ton église". Il m'a dit "Alors, monsieur, n'en parlons plus" (rires). J'ai dit à Keshob : "moi", "mien", tout cela est de l'ignorance. L'ignorance fait dire "C'est moi qui agis, voici ma femme, mes enfants, mes biens, ma renommée". Keshob m'a dit "mais monsieur, si on enlève le moi, il ne reste plus rien du tout !" Je lui ai dit : écoute, Keshob, je ne te dis pas de renoncer à tout le "moi", seulement au "moi vert", celui qui fait dire *j*'agis, *ma* femme et *mes* enfants, *je* suis un maître spirituel, etc. C'est le "moi vert" ; si tu y renonces il restera le "moi mûr", celui qui fait dire "Je suis *Ton* serviteur, je suis *Ton* adorateur, c'est *Toi* qui agis, et pas moi".

Un auditeur — Quelqu'un dont le moi est "mûr", peut-il diriger une congrégation ?

SR — J'ai dit à Keshob Shen : c'est le "moi vert" qui proclame "Je suis un chef, je fonde une congrégation, j'enseigne". Il est très difficile de prêcher. Il faut pour cela un ordre explicite de Dieu, comme Shukadeva a reçu l'ordre d'annoncer le *Bhagavata*. Si quelqu'un en a reçu l'ordre de Dieu en personne, alors il peut avertir ou enseigner sans danger. Son moi n'est plus "vert" mais "mûr". J'ai dit à Keshob : renonce au "moi vert". Dans le "moi

labourer"). Il s'agit de "parvenir à cultiver ton champ", et le dernier vers ("si tu n'y parviens pas, appelle Ramprasad à l'aide") est interprété ici de manière complètement différente — l'autre interprétation semblant meilleure : *cf.* le n° 101 dans la traduction de M. Lupsa (le texte aussi est un peu différent).

12 La même question est posée dans l'Entretien 3, §3.

du serviteur, de l'adorateur", il n'y a plus rien de mauvais. Tu cherches à réunir une église, mais les gens que tu as rassemblés ne cessent de faire sécession. Keshob répondit : oui monsieur, ils restent trois ans chez nous, puis ils s'en vont dans un autre groupe, et en nous quittant ils font tout un scandale! Je lui dis : pourquoi ne prends-tu pas garde à leurs signes[13] ? Tu acceptes n'importe qui comme disciple!

J'ai encore dit à Keshob : tu devrais adorer l'Energie (*shakti*) primordiale[14]. L'Absolu et son Energie ne font qu'un; c'est le même Dieu qui est l'Absolu, et aussi son Energie. Tant que l'on garde la conscience du corps, la dualité perdure. Pour parler il faut qu'il y ait dualité. Et de fait Keshob a accepté Kali.

Un jour Keshob est venu ici avec ses disciples. je lui ai dit : "J'ai envie d'écouter un de tes sermons". On s'est tous assis sur le porche devant le Gange, et Keshob a parlé. Après quoi on est descendus sur le quai et on a beaucoup discuté. J'ai dit : "Celui-même qui sous un aspect est le Seigneur (*Bhagavan*), sous un autre aspect est l'adorateur (*bhakta*), et sous un troisième l'Ecriture (*Bhagavata*[15]). Alors répétez *Bhagavata-bhakta-Bhagavan*". Keshob le répéta, et tous les disciples après lui. Ensuite j'ai dit "Maintenant, répétez *Guru-Krishna-Vaishnava*[16]". Alors Keshob dit : "Monsieur, ça suffit pour aujourd'hui! Sinon les gens vont nous prendre pour des bigots!"

Il est très difficile de passer au-delà des trois modes[17]. Il faut pour cela l'expérience de Dieu. Les êtres vivants sont en esclavage dans le royaume de *maya*, cette *maya* qui leur voile Dieu. Elle maintient les hommes dans l'ignorance. Un jour Hridoy amena un veau. Puis je le vis paître, attaché dans le jardin. Je lui demandai "Hridê, pourquoi l'attaches-tu ainsi tous les jours ?" Hridoy dit "oncle, je compte l'envoyer chez moi à la campagne; quand il aura grandi il sera bon pour la charrue". Quand j'entendis cela, je perdis connaissance. Il me vint à l'esprit :

13 Voir l'Entretien 2, §8.

14 Il faut se rappeler les deux pôles de la pensée hindoue : d'une part *Brahman*, l'Absolu, l'Un, le principe mâle (*purusha*), le dieu Shiva; d'autre part la Puissance ou Energie (*shakti*), l'Illusion (*maya*), la multiplicité, la Nature (*prakriti*), le principe féminin, la déesse Kali.

15 Le *Bhagavata Purana*, écriture fondamentale du culte de Krishna; les invocations ci-dessous, que SR. répétait dans son culte personnel, sont d'origine vishnouite

16 Un *vaishnava* est un adorateur de Vishnu ou de Krishna.

17 *Tamas, rajas, sattva.*

"Quel jeu celui de *maya*! voici Kamarpukur et Sihor[18], et voilà Calcutta. Il devra faire tout ce long chemin de l'un à l'autre, et ensuite, pendant des années il tirera la charrue. C'est cela le monde! C'est cela *maya*!" Je ne revins à moi que longtemps après.

3 Le Maître était le plus souvent en extase. Cela lui arrivait n'importe quand et n'importe où. Le reste du temps, il le passait en compagnie des dévôts, à parler de Dieu ou à chanter le *kirtan*. Vers trois ou quatre heures M le trouva assis sur le petit lit, dans un état d'absorption. Un peu plus tard, il l'entendit parler avec la Mère. Il put saisir ceci "Mère, pourquoi ne lui[19] en as-tu donné qu'une miette?" Il resta silencieux quelques instants, puis il dit "J'ai compris, Mère, cela lui suffira pour faire ton œuvre, pour enseigner". M se demanda si le Maître cherchait à communiquer de son pouvoir spirituel à certains disciples, pour en faire des instructeurs.

Il n'y avait dans la pièce que M et Rakhal. Toujours absorbé, le Maître dit à celui-ci : "Comme tu étais fâché! Mais je t'ai mis en colère exprès, comme un chirurgien laisse grossir un abcès avant de l'ouvrir[20]!" Après un autre silence, il dit : "Hazra[21] est un morceau de bois sec, alors pourquoi vit-il ici? Il y a une raison à cela. Pour que la pièce soit amusante, il faut que Jatila et Kutila[22] y participent".

Puis il s'adressa à M : "Il faut accepter les formes de Dieu! Comprends-tu l'image de la Mère Protectrice du monde[23]? Si elle cessait de protéger le monde, il s'écroulerait et serait anéanti. Si quelqu'un parvient à maîtriser l'éléphant de l'esprit, la Déesse s'éveille dans son cœur".

Rakhal — "L'esprit-est-un-éléphant-fou".

[18] Les villages de naissance de SR et de Hridoy.

[19] D'après une tradition remontant à M lui-même, "lui" serait M, et "l'œuvre" consiste à noter les paroles de SR.

[20] L'allusion médicale est un peu différente dans l'original. Celle-ci est empruntée à la traduction de Sw. Nikhilananda.

[21] Pratap Chandra Hazra vivait au temple de Dakshineswar depuis on ne sait quand, toléré par SR. Brahmane villageois fuyant ses créanciers, père de famille négligeant ses enfants, pourvu d'une barbe majestueuse, cupide, menteur, vaniteux, il posait au maître spirituel et au védantiste accompli, et il avait d'ailleurs de l'intelligence et des connaissances théologiques. Noren l'aimait bien, mais il agaçait énormément la majorité des disciples.

[22] La belle-sœur et la belle-mère de Radha, voir l'Entretien 2 note 25.

[23] *Jagaddhatri*; elle est assise sur un lion, qui tient un éléphant dans ses griffes.

SR — Le lion de la Déesse soumet cet éléphant.

Au crépuscule, l'office du soir fut célébré dans les temples, mais le Maître resta dans sa chambre, et récita les noms du Seigneur. Il était assis sur le petit lit, mains jointes. On avait allumé de l'encens, et il était absorbé dans la présence de la Mère. M. Gobindo Mukherji de Belgharia entra avec quelques amis. Ils se prosternèrent devant le Maître et s'assirent à terre, avec M et Rakhal. Au-dehors, la lune montait dans le ciel, et l'univers semblait sourire silencieusement. Dans la chambre tous se taisaient, contemplant l'image paisible du Maître en extase. Un moment après il commença à parler, dans un état de demi-absorption.

SR — Dites-moi vos difficultés. Je vous les expliquerai.

Gobindo et les autres dévôts réfléchirent.

Gob. — Eh bien, pourquoi la Mère (*Shyama* : la bleue) est-elle représentée ainsi[24] ?

SR — A cause de la distance. De près elle n'a pas de couleur. Comme l'eau d'un étang qui vue de loin semble noire, mais dans le creux de la main n'a plus de couleur. Celui qui se rapproche de Dieu se rend compte qu'il n'a ni nom, ni forme. En s'éloignant de nouveau, il le revoit comme "ma Mère au teint bleu-sombre", de la couleur des fleurs dans l'herbe. Est-elle même masculine (*purusha*) ou féminine (*prakriti,* la Nature)? Un dévôt célébrait le culte ; un autre s'approcha et vit que l'image de la Mère portait le cordon sacré[25]. Il dit "qu'as-tu fait? Tu vas laisser ce cordon sacré sur le cou de la Mère?" L'autre répondit "Frère, tu la connais sans doute mieux que moi! Moi, je ne suis pas encore arrivé à savoir si elle était *purusha* ou *prakriti*". Celui qui est *Shyama* est aussi *Brahman.* Celui qui a une forme est aussi le Sans-forme. Celui qui a des attributs est aussi sans attributs. *Brahman–Shakti, Shakti–Brahman,* il n'y a pas de distinction.

Gob. — Pourquoi l'appelle-t-on *yogamaya*[26]

SR — Ce mot signifie l'union de *purusha* et de *prakriti.* Tout ce que tu vois autour de toi résulte de cette union. Dans l'image de Shiva–Kali[27], Kali se tient debout sur le corps de Shiva. Shiva est

[24] Combien de personnes posent cette question!

[25] Que seuls les hommes portent.

[26] La racine du mot *yoga* signifie "union, jonction".

[27] Une telle image occupe la position centrale dans le temple de Dakshineswar.

étendu comme un cadavre, Kali le regarde. Tout cela symbolise l'union de *purusha* et *prakriti*. *purusha*, le principe mâle, est inactif, c'est pourquoi Shiva est inerte comme un cadavre. En union avec ce *purusha*, *prakriti*, le principe féminin, accomplit toutes les actions. Elle opère la création, la conservation et la destruction.

L'image de Radha-Krishna a la même signification. Krishna est penché vers Radha afin d'exprimer cette unité. Le nez de Shri Krishna porte une perle, et celui de Radha une pierre bleue. Le teint doré de Radha est brillant comme la perle, et le teint de Krishna est bleu sombre comme la pierre. D'autre part, Krishna porte un vêtement jaune et Radha un vêtement bleu.

Quel est l'adorateur parfait? Celui qui après avoir connu *Brahman*, voit que celui-ci est devenu les êtres vivants, le monde, les vingt-quatre principes cosmiques. D'abord le discernement, "pas ceci, pas ceci", lui permet d'atteindre le toit. Ensuite, il voit que le reste du bâtiment est fait des mêmes matériaux que le toit : briques, chaux, mortier. L'escalier aussi est fait de tout cela. Ainsi *Brahman* a pris la forme de toutes choses : le monde et les êtres individuels.

Mais la discrimination à elle seule? Quel intérêt? Pouah! — le Maître cracha — pourquoi passer ma vie à discriminer sèchement? Mieux vaut qu'il y ait "toi et moi", afin qu'existe la pure dévotion à ses pieds[28].

(S'adressant à Gobindo) — Parfois je lui dis "tu es moi, et je suis toi", mais parfois je dis "rien que toi, tu es toi", et je n'arrive même pas à trouver de "moi".

La descente de Dieu (*avatar*) est aussi une manifestation de son Energie (*Shakti*). Certains disent que Rama et Krishna ne sont que deux vagues de l'océan d'être et de béatitude (*Satchidananda*).

Après la connaissance de la non-dualité (*advaita*) vient la conscience (*chaitanya*). Alors on s'aperçoit que dans tous les êtres Il est la conscience. Après cette conscience vient la joie (*ananda*). Advaita, Chaitanya, Nityananda[29] !

(S'adressant à M) — Je te le répète : ne rejette pas les formes

[28] "A ses pieds de lotus", expression stéréotypée de la dévotion hindoue.

[29] La réflexion précédente sur l'*avatar* a amené la mention de Chaitanya, le grand mystique, considéré comme une "descente" de Dieu. Il y a alors un jeu sur le sens des noms de Chaitanya et de ses deux principaux compagnons, Nityananda et Advaita Goswami.

divines! Crois qu'Il peut prendre forme! Ensuite tu pourras méditer sur la forme que tu préfères[30].

(A Gobindo) — Dis-toi bien ceci : tant que l'homme garde le désir de goûter le monde, il ne peut éprouver de véritable nostalgie de la vision et de la connaissance de Dieu. Quand un enfant joue, il oublie tout le reste. Même si on lui propose une sucrerie, il en mange distraitement un petit bout. Mais quand il est fatigué de jouer, fatigué des bonbons, il déclare "Maintenant je retourne chez maman". Quel que soit alors celui qui lui propose de le ramener chez lui, qui l'embrasse et le réconforte, il le suivra, même s'il ne l'a jamais vu. Quand un homme perd le désir de goûter le monde, son désir de Dieu s'éveille. Une seule pensée demeure : comment faire pour Le trouver? Et il écoute alors toute personne qui lui parle de Dieu.

M pensa : "C'est vrai, le désir de Dieu s'éveille seulement quand le désir du monde s'en va".

---

30 Une idée importante de l'hindouisme : celle du choix, parmi les aspects possibles de la divinité, d'une forme de prédilection (*ishta*).

ENTRETIEN 9*

A DAKSHINESWAR AVEC LES DISCIPLES : 19 AOÛT 1883

1 Nous sommes dimanche, vers midi. On a joué du hautbois (*shanaï*) pendant l'offrande de nourriture dans les temples, ensuite les demeures des dieux ont été fermées pour le repos de la mi-journée. Le Maître a reçu sa part de *prasad*, a fait une courte sieste, puis s'est assis sur le petit lit. C'est le moment où M est arrivé ; il s'est prosterné devant lui en entrant, et ils ont parlé ensemble du Védanta.

SR — Ecoute, il est question de la connaissance du Soi dans l'*Ashtavakra Samhita*. Les chercheurs du Soi disent "je suis Cela", c'est-à-dire "je suis l'Ame suprême". C'est l'attitude des renonçants védantistes, mais elle ne convient pas à ceux qui vivent dans le monde. Peut-on s'occuper de toutes ses affaires, et en même temps prétendre que "je suis l'Absolu inactif" ? Les védantistes disent que l'Ame suprême (*atman*) est impolluée. Le plaisir et la peine, les actions justes et injustes, font souffrir ceux qui s'identifient à leur corps, mais n'affectent pas l'Ame suprême. La fumée salit les murs, mais l'espace lui-même ne peut être sali.

Krishnokishor disait "je suis l'Espace[1]". C'était un grand dévôt, et il avait le droit de dire cette phrase, mais elle ne convient pas à n'importe quelle bouche.

Mais dire "je suis libre", voilà une bonne attitude. En pensant qu'on est libre on se libère peu à peu. En pensant "je suis lié" on le devient aussi peu à peu. Un gaillard qui répète sans arrêt "Je suis un pécheur, un pécheur", c'est sûr qu'il va finir par tomber ! Il faut dire "J'ai prononcé son Nom, où sont passés mon péché, mes chaînes ?"

Ecoute, j'ai l'esprit tourmenté aujourd'hui. Hridê[2] m'a écrit. Il est très malade. Est-ce chez moi de la compassion (*daya*), ou de l'aveuglement (*maya*) ?

Comment répondre ? M resta silencieux.

* Original I.7, traduction anglaise 13.

[1] Litt. "je suis *Kha*". Sur Krishnokishor, voir l'Entretien 2, §6.

[2] Sur Hridoy, le neveu de SR, voir l'Entretien 1 note 50.

SR — Tu sais ce qu'est l'aveuglement : préférer à tout ses père et mère, frères et sœurs, femme et enfants, neveux et nièces. Et la compassion, c'est d'aimer tous les êtres. Alors chez moi, est-ce compassion ou illusion ? Hridê a tant fait pour moi, tous les services possibles, jusqu'à torcher mon corps de ses mains[3]. Mais à la fin c'était devenu un fléau. Il me tourmentait tellement qu'une fois, je suis descendu sur le quai pour me jeter dans le Gange et quitter ce corps. C'est vrai qu'il a beaucoup fait pour moi. Si je pouvais lui envoyer un peu d'argent mon esprit se calmerait. Mais auquel de nos *babus* m'adresser ? Et qu'est-ce que les gens iraient raconter ?

2 Entre deux et trois heures arrivèrent ces deux grands dévôts, MM. Odhor Shen[4] et Boloram Boshu. Ils se prosternèrent devant le Maître et prirent place. Ils lui demandèrent comment il allait. Le Maître répondit "Ça va, le corps va bien, mais l'esprit est un peu troublé". Il ne leur dit rien de la maladie de Hridoy.

La conversation porta sur la statue de la Mère assise sur un lion (*simhavahini*), dans la maison des Mollik à Borobazar.

SR — Je suis allé voir la Déesse, chez les Mollik de Chashadhopa. La famille est déchue, ils sont pauvres. Il y avait ici et là des crottes de pigeon et de la mousse, et des coulées de sable et de plâtre tombées des murs. Par rapport aux autres branches des Mollik que je connais, ceux-là n'ont pas eu de chance. (S'adressant à M) — Eh bien, dis-moi comment tu expliques ça ? Tu vois, ce qui arrive aux gens est le fruit de leurs actions passées ; il faut croire à cela, et au *karma* résiduel, etc. Pourtant, dans cette maison ruinée, j'ai vu le visage de la Déesse tout rayonnant de lumière. On doit croire aussi à une telle manifestation.

Je suis allé une fois à Vishnupur. Le *raja* de l'endroit possède plusieurs beaux temples. Il y a là une image de la Déesse appelée Mrinmoyi. Près de ce temple il y a de grands réservoirs d'eau. Eh bien, devant l'un d'eux j'ai senti le parfum que les femmes se mettent dans les cheveux. Peux-tu m'expliquer cela ? Personne ne m'avait prévenu que les jeunes filles qui viennent voir la Déesse lui en offrent. Et près du bassin, avant même d'être entré dans le temple, je suis entré en extase et j'ai eu la vision de Mrinmoyi, sortant de l'eau à mi-corps.

[3] Au cours de longs mois d'inconscience extatique.

[4] Sur Adhar Sen, voir l'Entretien précédent, note 1.

La chambre s'était remplie. On parla des nouvelles de Kaboul : le soulèvement et la guerre. Quelqu'un annonça que Yakoub Khan avait été détrôné. Puis, s'adressant au Maître, il dit : "Et pourtant, monsieur, Yakoub Khan était un grand dévôt!"

SR — Voyez-vous, tout ce qui prend chair est soumis au plaisir et à la douleur. On dit dans la *Chandi* de Kobi Konkon que Kalubir fut jeté en prison, avec une grosse pierre sur la poitrine. Pourtant il était le bien-aimé de la Mère. Tant qu'on a un corps, on éprouve plaisir et peine. Shrimonto était un grand adorateur, et la Déesse aimait tant sa mère Khullona, mais comme il dut souffrir! On le mena jusqu'à l'échafaud pour être décapité. Un certain bûcheron était un ardent dévôt, il eut la vision de la Mère et obtint d'elle de multiples grâces, mais il dut poursuivre sa dure vie de bûcheron. Devaki eut dans sa prison la grande vision du Seigneur[5], avec ses quatre bras tenant la conque et le disque, la masse et le lotus, mais cela ne lui ouvrit pas les portes de la prison.

M — Il s'agit bien de quitter la prison! C'est son corps, la source de toute cette misère, qu'elle aurait dû quitter!

SR — Vois-tu, tout cela est l'effet du *karma* résiduel[6]. Tant qu'il n'a pas donné son fruit, le corps est conservé. Un homme borgne alla se baigner dans le Gange. Tous ses péchés furent effacés, mais il ne retrouva pas son œil[7] (rires). C'était le fruit du *karma* de ses naissances antérieures.

M — Quand la flèche a quitté l'arc, on ne peut plus l'arrêter.

SR — Même si son corps subit plaisir et douleur, un dévôt conserve la connaissance et l'amour. Leur éclat ne passe jamais. Regarde les *Pandavas*[8], comme ils ont souffert! Pourtant, jamais ils n'ont perdu la présence de Dieu. Et qui peut leur être comparé pour la connaissance et la dévotion?

3 A ce moment Norendro et Bisshonath Upadhey entrèrent. Bisshonath était le chargé d'affaires du Maharaja du Népal, et le Maître l'appelait "Capitaine[9]". Norendro avait vingt-deux ans

[5] Vishnu.
[6] Après la vision de Dieu, l'âme atteint la libération, mais l'effet des actions passées se poursuit jusqu'à la mort du corps.
[7] Il est dit ailleurs qu'il avait été condamné à renaître six fois avec un seul œil, et que sa libération avait annulé les cinq autres. Cela illustre l'idée de rétribution selon l'hindouisme.
[8] Les cinq frères héros du *Mahabharata*.
[9] Le "Capitaine" (Entretien 4, note 13) est l'un des plus anciens fidèles de SR, qu'il avait dû rencontrer vers 1872-73.

et préparait le B. A.[10]. Il venait de temps en temps voir le Maître, en général le dimanche. Ils se prosternèrent et prirent place, et le Maître pria Norendro de chanter. Un *tampura* était accroché au mur ouest. Tout le monde regardait Norendro. A gauche il y avait aussi un *tabla* et il se mit à l'accorder. Il allait donc chanter !

SR (s'adressant à Noren) — On dirait qu'il ne sonne pas bien ?

Capitaine — Il a été bien rempli, alors il se tait (rires) — rempli jusqu'au bord[11] !

SR — Et pourtant Narada[12] et les autres ?

Capitaine — C'est par compassion qu'ils ont parlé.

SR — Bien ! Narada, Shukadeva et les autres sont redescendus après le *samadhi*, par compassion, pour le bien des autres. C'est pour cela qu'ils ont parlé.

Norendro commença à chanter "Quand viendra le jour".

Un jour dans l'océan de beauté je plongerai
Et je contemplerai ta forme infinie, mon Seigneur
Stupéfait, tremblant, je me réfugierai à tes pieds,
Aux pieds du roi des rois, paix et bonté sans mélange.
Je t'échangerai mon âme contre le beau fruit de la vie,
Le paradis dès cette terre. Qui d'autre m'offrirait cela ?
Du milieu du mal, je regarde vers toi, Seigneur.
Comme on court en apercevant une lumière dans la nuit,
Ta vision m'arrachera aux ténèbres du péché.
Comme s'élève au firmament le croissant de la lune,
Faisant danser de joie les oiseaux, ainsi mon âme
Espère voir monter au firmament du cœur,
Ta forme bénie de joie et d'immortalité.
Eternelle étoile polaire, espoir brûlant de la foi,
Ami des humbles, remplis l'attente de mon âme !
Ainsi jour et nuit je m'immergerai dans ton amour,
M'oubliant moi-même, je prendrai place à tes pieds.

En entendant les mots "ta forme bénie de joie et d'immortalité", le Maître fut emporté dans un profonde extase. Il était assis tourné vers l'est, les mains jointes, le corps droit, plongé dans l'océan de beauté de la Mère. Aucune conscience du monde extérieur. Pas de respiration apparente, aucun mouvement, pas même un clignement des paupières. Il semblait une image peinte, comme s'il avait quitté ce monde et s'en était allé ailleurs.

10 Bachelor of Arts, premier degré des études universitaires.

11 Allusion à une parabole familière, celle des brahmanes qui se taisent quand leur ventre est rempli, Entretien 5 §6.

12 SR aime bien qu'on lui rende ses paraboles. On verra des exemples de petits examens qu'il fait passer à M.

4 L'extase se dissipa lentement. Pendant ce temps, Norendro était parti sur la véranda à l'est de la pièce, où M. Hazra[13] était assis sur un tapis, son chapelet à la main, et ils se mirent à converser. La chambre du Maître était pleine de monde. En sortant de l'extase le Maître parcourut du regard le groupe des dévôts. Pas de Norendro, le *tampura* gisait abandonné, et les regards de tous les dévôts le fixaient avec inquiétude.

SR — Il est venu, il a allumé l'incendie, et il est reparti! (S'adressant au Capitaine et aux autres) — Vous aussi, prenez conscience de Dieu, et vous trouverez la joie. La joie de Dieu est vraiment là, mais sous un voile. Plus l'attachement au monde diminue, plus l'inclination vers Dieu augmente.

Cap. — Quand on rentre chez soi à Calcutta, on s'éloigne de Bénarès, et quand on va vers Bénarès on s'éloigne de Calcutta[14].

SR — Quand Radha s'approchait de Krishna, elle sentait de mieux en mieux son parfum. Lorsqu'on avance vers Dieu on éprouve de plus en plus d'amour. Plus on descend le fleuve vers l'océan, mieux on perçoit le flux et le reflux de la marée. Dans l'âme du *jñani*, l'eau coule dans une seule direction. Selon lui, le monde entier est un songe. Il cherche uniquement le Soi. Mais dans l'âme du *bhakta* il y a plusieurs courants, le flux et le reflux. Il rit et pleure, il chante et danse. Le *bhakta* aime jouer avec Dieu. Tantôt nager, tantôt plonger, tantôt remonter, comme les morceaux de glace qui dansent sur l'eau, "tapur-tupur, tapur-tupur" (rires).

Les védantistes désirent connaître l'Un, et les dévôts connaître le Seigneur — le Seigneur tout-puissant, aux gloires multiples. Mais en réalité il n'y a pas de différence entre eux, entre l'Un et son Energie, entre *Brahman* et *Shakti*. Comme un joyau et son éclat. L'éclat du joyau fait aussitôt penser au joyau, le joyau fait penser à l'éclat, impossible de penser l'un sans l'autre. Un seul Dieu (*satchidananda*) se manifeste plus ou moins, sous divers déguisements. De là ses formes multiples, mais "O Mère, tu es toi-même tout cela". Quand on Le considère comme agissant — créant, conservant, détruisant — on l'appelle *shakti*. Mais si l'eau calme est de l'eau, les vagues et l'écume sont aussi de l'eau. Le même Absolu, être, connaissance et joie (*satchidananda*), est

[13] Entretien 8 note 21.
[14] A nouveau le Capitaine "rend" à SR l'une de ses phrases familières.

aussi l'Energie primordiale, celle qui crée, préserve et détruit. Comme le Capitaine chez lui au calme, le Capitaine célèbrant le culte domestique, ou le Capitaine en visite chez le vice-roi. Il n'a fait que changer de vêtement!

Capitaine — C'est bien vrai, monsieur.

SR — J'ai dit la même chose à Keshob Shen.

Capitaine — Keshob Shen a perdu sa caste et changé nos traditions selon ses caprices. Ce n'est pas un *sadhu* mais un *babu*.

SR (aux auditeurs) — Le Capitaine m'interdit d'aller chez Keshob Shen!

Capitaine — Mais non, monsieur, allez-y! Ce que je dis n'a aucune importance!

SR (agacé) — Toi tu as le droit d'aller chez le vice-roi[15] par amour de l'argent, mais moi je n'ai pas le droit d'aller chez Keshob Shen, qui pense à Dieu sans cesse et répète son Nom! Ne dis-tu pas toi-même que le monde est la *maya* de Dieu? Dieu est présent dans chaque être et dans le monde entier.

5 Soudain, le Maître se leva et sortit sur la véranda à l'est. M le suivit, mais le Capitaine et les autres restèrent assis, attendant son retour. Sur cette véranda Norendro et Hazra étaient en conversation, et Hazra était un védantiste desséché, qui prétendait que le monde est un songe, le culte une superstition, que seul le Soi doit être recherché, le but étant de découvrir que "je suis Cela".

SR (souriant) — Eh bien! De quoi parliez-vous tous les deux?

Noren (souriant) — Oh là là! Des foules de choses! Et profondes!

SR (souriant) — Mais la connaissance et l'amour sont identiques, n'est-ce pas? Là où mène la pure connaissance, le pur amour conduit aussi. Et le chemin est plus facile.

Noren — *"Mère, rends-moi fou de ton amour, qu'ai-je à faire de la connaissance?"* (Se tournant vers M) — Dites, j'ai trouvé dans Hamilton que *"A learned ignorance is the end of philosophy and the beginning of religion"*.

SR (à M) — Qu'est-ce qu'il dit?

Noren — Quand on a étudié la philosophie à fond, on envoie

[15] Pour un hindou orthodoxe, un anglais (fût-il vice-roi) est un hors-caste, un intouchable.

promener l'illusion du savoir, et on ne s'intéresse plus qu'à la religion. La religion peut commencer.

SR — *Thank you! Thank you!* (tous rient).

6 Un moment après, le soir étant proche, la plupart des présents prirent congé et s'en allèrent. Norendro partit aussi.

Le jour baissait. De tout côtés on s'affairait à préparer les lumières pour le culte du soir. Les deux prêtres de Kali et de Vishnu allèrent se baigner dans le Gange, pour se purifier extérieurement et intérieurement. Puis vint le moment du service religieux et du coucher des divinités. La fraîcheur tomba. Les jeunes gens du village vinrent se promener dans le jardin, la canne à la main, par groupes d'amis, respirant l'air pur et le parfum des fleurs. Ils descendaient sur le quai, au bord du fleuve gonflé par les pluies, rapide comme un torrent et agité de vagues. Certains peut-être, plus méditatifs, se promenèrent dans la solitude de la *panchavati*. Le Maître lui aussi contempla le Gange un moment, depuis la véranda ouest.

Les lampes furent allumées. La servante vint brûler de l'encens dans la chambre du Maître. Le service du soir commença dans les douze temples de Shiva d'un côté, les temples de Vishnu et de Kali de l'autre. Les sons, doux ou graves, des conques, cloches et clochettes se firent entendre, mêlés au murmure incessant du Gange le long des rives. C'était le lendemain de la pleine lune, et la lune monta dans le ciel, inondant d'une joyeuse lumière la grande cour, les sommets des arbres du jardin, et plus loin le courant du vaste fleuve.

Après le service, Shri Ramakrishna salua la Mère de l'univers, et commença la litanie des noms de Dieu en frappant dans ses mains. En face de lui, les images du Seigneur : Dhruva et Prahlada, l'image de Rama couronné, Kali la Mère, Radha avec Krishna. Il se tourna vers chacune d'elles, la nomma et la salua. Puis il récita *Brahman–Atman–Bhagavan, Bhagavata–bhakta–Bhagavan, Brahman–Shakti, Shakti–Brahman, Véda–Purana–Tantra, Gita–Gayatri*. Puis *"Sois mon refuge, sois mon refuge. Pas moi mais toi, pas moi mais toi. Je suis le chariot et toi le conducteur"*, etc. Enfin, il joignit les mains et resta immobile, méditant sur la Mère.

Un petit nombre de dévôts revinrent s'asseoir dans la chambre, après avoir assisté au culte ou s'être promenés. Le Maître était

maintenant assis sur le petit lit. M, Odhor, Kishori et quelques autres étaient assis par terre en face de lui.

SR — Norendro, Bhobonath, Rakhal sont des toujours-libres, des proches du Seigneur. Ils n'ont pas besoin d'enseignement. Regardez comme Norendro est indépendant. L'autre jour, il est monté avec moi dans la voiture du Capitaine. Le Capitaine lui a dit de prendre une meilleure place, mais c'est à peine si Noren lui a répondu. Même moi, il me traite sans égards. Quand il sait quelque chose, il me le cache, que je n'aille pas raconter à tout le monde comme il est intelligent. Il n'est pas aveuglé par *maya*, il n'est pas attaché. Il a une excellente nature, et beaucoup de qualités : il sait chanter, jouer des instruments, il est très instruit. Avec ça il est maître de lui-même, et dit qu'il ne se mariera jamais. Norendro et Bhobonath s'entendent très bien. Norendro est très viril et Bhobonath a une nature plus féminine. Norendro ne vient pas souvent. C'est mieux ainsi, car sa présence me bouleverse.

ENTRETIEN 10*

FÊTE CHEZ MANI MALLIK : 26 NOVEMBRE 1883

1 La fête annuelle du *Brahmosamaj*[1] de Shindurepoti est organisée cette fois dans la maison de M. Monilal Mollik[2], située sur Chitpore Road, au nord du carrefour de Harrison Road, dans le quartier des marchands de fruits. Pour la réunion, M. Mollik a prévu une grande salle à galerie, gaiement décorée à l'intérieur comme à l'extérieur de feuillages, de fleurs, de guirlandes. De nombreux Brahmos y ont déjà pris place, attendant le début de la cérémonie. Mais ils ne sont pas tous dans la salle de prière : d'autres font les cent pas sur la terrasse, ou restent dehors assis sur les bancs. Le maître de maison ou ses proches apparaissent pour recevoir des invités ou régler un détail. Un grand nombre de Brahmos arrivent peu avant l'office du soir, stimulés aujourd'hui par un attrait supplémentaire : on leur a promis la visite du *paramahamsa*. Celui-ci leur est cher pour bien des raisons. Leurs chefs Keshob, Bijoy, Shibnath le tiennent en haute estime. Ils ont entendu dire qu'il est ivre de Dieu, qu'il brûle d'amour et de foi, qu'il converse avec Dieu comme un enfant et verse pour lui des larmes d'amour et de nostalgie; qu'en toute femme il adore la présence de la Mère, qu'il repousse toute conversation sur des sujets mondains, mais parle inlassablement[3] de Dieu seul. Ils savent aussi qu'il accepte toutes les attitudes religieuses, sans jamais critiquer ni condamner, et désire ardemment rencontrer les dévôts de toutes sortes. Tout cela fait accourir aujourd'hui les Brahmos, parfois de très loin.

Avant l'office, le *paramahamsa* converse gaiement avec Bijoy et d'autres Brahmos. La cérémonie ne va pas tarder; dans la salle de prière, les lumières sont déjà allumées. Le Maître demande : "Alors, Shibnath ne viendra pas ?" Un Brahmo répond "Non, il a trop de travail, il ne pourra pas venir aujourd'hui[4]".

* Original I.8, traduction anglaise 14.

[1] La branche à laquelle appartiennent Bijoy et Shibnath, *cf.* l'Entretien 4.

[2] Un Brahmo riche et âgé, fervent visiteur de SR, *cf.* l'Entretien 8.

[3] Litt. "comme un filet d'huile".

[4] Il est certain que Shivanath évite Ramakrishna.

SR — J'aurais été si heureux de le voir! Il semble toujours plongé dans le bonheur de *bhakti*. De plus, quand un homme devient célèbre comme lui, c'est qu'il porte une fraction de la puissance de Dieu. Cependant, Shibnath a un grand défaut : il ne tient pas sa parole. Il avait promis de me rendre visite là-bas (au temple de Kali), mais il n'est pas venu, et ne m'en a plus reparlé. Ce n'est pas bien. Dire la vérité est l'ascèse qui convient à notre Age de Fer (*kaliyuga*). Qui s'en tient à la stricte vérité finit par voir Dieu, et qui s'en écarte va tout doucement à sa perte. Mettons que j'aie dit que je vais aller aux lieux d'aisance, eh bien même si ce n'est pas nécessaire je prendrai mon pot à eau et je partirai vers les tamaris. Je dois m'en tenir strictement à la vérité, sinon je ne trouve pas le repos.

Après ma vision de la Mère[5], je pris des fleurs et les offris à la Mère en disant[6] "Mère, voici la connaissance et voici l'ignorance, reprends-les, donne-moi l'amour pur! Mère, voici la vertu et voici le vice, reprends-les, donne-moi l'amour pur! Mère, voici la pureté et voici l'impureté, reprends-les, donne-moi l'amour pur! Mère, voici le bien et le mal, reprends-les, donne-moi l'amour pur!" J'ai pu dire tout cela, mais pas "Mère, voici la vérité et voici le mensonge" ; cela je ne l'ai pas pu. **J'ai tout rendu à la Mère, sauf la vérité.**

Le service commença selon les coutumes du *Brahmosamaj* : le desservant monta à l'autel, sous le candélabre, et ouvrit la cérémonie en invoquant le *Brahman* suprême. Les grands *mantras* védiques furent repris par l'assistance, ces saintes invocations sorties de la bouche des anciens sages de l'Inde : "*Brahman* est vérité et connaissance; il est joie et immortalité; il est bénédiction, paix et unité; il est pureté et perfection". Ces *mantras* mêlés au son de la syllabe sacrée *OM* trouvaient leur écho dans le cœur des Brahmos, éteignaient en eux les désirs mondains, calmaient leur esprit et le préparaient à la méditation. Tous fermèrent les yeux et prièrent intérieurement le *Brahman* avec attributs[7].

Le *paramahamsa* était plongé dans l'extase, sans mouvement, le regard fixe, muet et rigide comme une statue. L'oiseau de

[5] Traduit d'après Sw. Nikhilananda. L'original est moins explicite.

[6] Ceci est le *leitmotiv* qui résume la spiritualité de Ramakrishna. Voir l'Entretien 2, §6.

[7] "Dieu" au sens usuel du terme, par opposition au *Brahman* sans attributs, l'Un sans second du Védanta.

l'âme était absent, parti vers on ne sait quel royaume de joie, et le corps seul restait là comme une maison vide.

L'extase cessa brusquement. Il ouvrit les yeux, regarda de tous côtés, vit que tous les présents avaient encore les yeux clos, et se mit debout en disant *Brahman! Brahman!* On apporta des tambours et des cymbales, et le *kirtan* commença. Le Maître, ivre d'amour, se joignit à la danse des Brahmos. Sa manière très douce de danser captivait les regards, et Bijoy et les autres Brahmos tournaient en cercles autour de lui. Beaucoup en contemplant cette danse merveilleuse communièrent à la joie du *kirtan*, et oublièrent pour un moment le monde, ses soucis et ses joies, amères à côté du vin de l'amour.

A la fin du *kirtan*, tous s'assirent en rond autour du Maître, avides d'entendre ce qu'il allait leur dire.

2 S'adressant aux Brahmos rassemblés, le Maître dit :

— Il est très difficile de vivre dans le monde sans en être souillé. Protap[8] me disait "Monsieur, le roi Janaka est notre modèle[9]; puisqu'il a vécu dans le monde sans souillure, nous le pouvons aussi". Je lui répondis "Tu crois qu'il est facile d'être comme le roi Janaka? Quelles austérités il a dû pratiquer afin d'obtenir la connaissance! Des années d'austérités terribles, avec la tête en bas et les pieds en l'air[10], avant de retourner dans le monde".

Alors, n'y a-t-il aucun moyen pour ceux qui vivent dans le monde? Si, bien sûr! Il faut aller de temps en temps pratiquer des disciplines spirituelles dans la solitude. C'est dans la solitude que l'on peut obtenir l'amour et la connaissance. Ensuite il n'y a plus de danger à retourner dans le monde. Mais on doit aller pratiquer dans un isolement complet : loin de sa femme, de son fils ou sa fille, ses parents, ses amis — personne! Et pendant ce temps de retraite, se dire "Je n'ai personne d'autre que Dieu, il est tout pour moi", et supplier et pleurer devant lui pour qu'il accorde l'amour et la connaissance.

Si vous me demandez combien de temps il faut passer ainsi loin du monde, je vous dirai qu'un jour c'est déjà bien, trois jours encore mieux, douze jours, un mois, un an, comme chacun

[8] Pratap Chandra Majumdar, très proche de Keshav, lui succèdera à la tête de sa branche du Brahmosamaj.

[9] Le saint roi père de Sita. Voir l'Entretien 2 note 21.

[10] Expression toute faite pour désigner les austérités (note de la traduction de Sw. Nikhilananda).

le peut. Une fois obtenus l'amour et la connaissance, on n'a rien à craindre du monde.

En se frottant les mains d'huile on peut ouvrir le fruit du jacquier[11] sans se coller les doigts. En jouant au gendarme et au voleur, celui qui touche "la grand-mère[12]" ne peut être fait prisonnier. Ce que le contact de la pierre philosophale a changé en or reste de l'or pour toujours ; même si on l'enterre mille ans dans un trou, on y retrouvera de l'or.

L'esprit est comme du lait. Si on y verse l'eau du monde, ils se mélangent. Mais on peut aussi recueillir la crème et faire du beurre. Aller dans la solitude, c'est comme baratter la crème pour en tirer le beurre de l'amour et de la connaissance. Ensuite, le beurre ne se mélange plus à l'eau, il flotte dessus sans être mouillé.

3 M. Bijoy Gosshami revenait tout juste de Gaya[13]. Là-bas, il était resté longtemps dans la solitude ou dans la compagnie des *sadhus*, et il avait même pris la robe ocre des moines errants. Son état spirituel était très élevé, constamment tourné vers l'intérieur[14]. Il était assis près du Maître, tête basse, comme plongé dans ses pensées.

Le Maître le regarda un moment, puis il lui dit : "Alors Bijoy ! Tu t'es trouvé une chambre ?" Puis il expliqua : "Un jour, deux moines errants se rencontrèrent dans une ville. Le premier se promenait les mains vides et la bouche ouverte, en regardant le bazar, les magasins, les maisons. Le second lui dit "tu regardes tout ça bouche ouverte, où as-tu mis tes affaires ?" Il répondit "en arrivant, j'ai loué une chambre, j'ai enfermé à clef mes affaires, et je suis sorti me promener sans inquiétude". C'est pourquoi je te demande si toi aussi tu as trouvé une chambre". Il se tourna vers M et les autres : "Vous voyez, la source que Bijoy avait en lui était cachée, et maintenant elle coule".

(S'adressant à Bijoy) — Regarde tous les ennuis de Shibnath ! Il a tant de travail, tous ces articles pour les journaux ! Les affaires du monde vous enlèvent la paix, la tête se remplit de soucis.

Le *Bhagavata* raconte l'histoire de l'*avadhuta*, le renonçant aux vingt-quatre *gurus*. L'un d'entre eux était un milan. Une

[11] Entretien 1, §5, aussi pour le "beurre" plus bas.

[12] Entretien 2, §5.

[13] Un grand lieu de pélerinage vishnouite.

[14] Nous sommes presque un an après l'Entretien 4. Bijoy a entamé une évolution qui le ramène à l'hindouisme orthodoxe.

fois des pêcheurs avaient attrapé du poisson; un milan piqua et leur en vola un. De tous côtés les corbeaux arrivèrent en croassant, "cra..., cra...". Partout où volait le milan, les corbeaux le harcelaient : vers le sud, ils allaient au sud, vers le nord, ils suivaient au nord, vers l'est ou l'ouest ils le suivaient. A force de tourner et retourner le poisson tomba, et aussitôt les corbeaux quittèrent le milan et se disputèrent entre eux. Le milan se posa tranquillement sur une branche et pensa : "Tant de bruit pour un poisson! Maintenant qu'il est tombé me voilà en paix".

L'*avadhuta* apprit ceci du milan, que celui qui garde un poisson, c'est à dire celui qui possède quelque chose, est obligé de lutter et perd sa paix, tandis qu'en renonçant à désirer et à posséder on trouve le repos.

Il est vrai que l'action sans attachement est bonne. Elle ne trouble pas la paix. Mais elle est très difficile à atteindre. Je me figure que j'agis de manière désintéressée, et tout à coup le désir se trouve là sans crier gare. De rares personnes y parviennent, après de longues disciplines spirituelles. Après avoir vu Dieu, cela devient facile. En général l'action cesse après la vision de Dieu. Rarement, comme chez Narada, l'action continue en vue d'enseigner.

L'*avadhuta* eut aussi pour *guru* une abeille. L'abeille travaille longuement et durement pour accumuler du miel, mais ce n'est pas elle qui en profite. Un homme vient, brise les rayons et emporte le miel. L'*avadhuta* apprit de l'abeille qu'il est inutile d'entasser : un homme religieux doit s'appuyer sur Dieu à cent pour cent. Il ne lui est pas permis de mettre de côté.

Cela ne s'applique pas aux gens qui sont dans le monde, avec une famille à nourrir. Ils doivent faire des provisions. On dit "L'oiseau et le derviche[15] n'accumulent pas", mais même l'oiseau accumule quand il a des petits. Il leur apporte de la nourriture dans son bec.

Vois-tu, Bijoy, si tu rencontres un homme en *gerrua*[16] mais avec un bagage bien enveloppé et fermé de quinze nœuds, ne lui fais pas confiance! Je vois les groupes de *sadhus* sous le banyan : deux ou trois se reposent, l'un trie des lentilles, un autre reprise son vêtement, et ils se refilent les bonnes maisons pour aller mendier[17] : "Ce *babu* a des millions, il donne tout ce qu'on veut,

[15] Ce proverbe est en hindi.
[16] Entretien 3, note 5.
[17] Cette imitation des *sadhus* est en hindi et devait être très drôle.

des galettes, des sucreries, plein de bonnes choses" (tous rient).

B — C'est vrai, monsieur. A Gaya on appelle ce genre de *sadhus* des *sadhus*-pot-en-cuivre (tous rient).

SR — Quand vient l'amour de Dieu, l'action se détache. Ceux à qui Dieu donne un travail à accomplir, qu'ils l'accomplissent! Maintenant, cela va être le moment pour toi de renoncer à tout, et de dire "Viens mon âme, contemplons tous deux, que nul autre ne s'en mêle". En disant cela, le Maître se mit à chanter de sa voix incomparable, comme une pluie apaisante :

Dans mon cœur je veux conserver
L'image de Shyama la Mère.
Viens, contemplons tous deux, mon âme,
Et que nul autre ne s'en mêle.
Vois, le plaisir est un mirage,
Partons en un lieu solitaire,
Que la langue nous accompagne,
Pour appeler "Mère, Mère".
(Oui, sans relâche qu'elle appelle).
Pensées laides ou pensées basses,
Que nulle n'ose se montrer.
Connaissance, monte la garde,
En vigilante sentinelle.

SR (s'adressant à Bijoy) — Celui qui prend refuge en Dieu doit rejeter la honte, la peur, etc. Il faut se débarrasser des pensées du genre "Si je danse au nom du Seigneur, que vont dire les gens ?" *Chasse de ton cœur, mépris, honte et peur.* Et aussi l'orgueil de caste, les désirs cachés, la haine. Voilà les chaînes. Si l'on s'en débarrasse on obtient la libération.

Ote ses chaînes à l'homme (*jiva*), tu y découvres Dieu (*Shiva*). L'amour suprême[18] du Seigneur est une chose rare et précieuse. Tout commence avec *bhakti,* un amour pour Dieu aussi solide que celui de l'épouse pour l'époux. Un amour pur est très difficile à obtenir. L'âme qui l'obtient s'immerge en Dieu. Ensuite vient l'amour extatique. Il rend l'homme muet, son souffle s'arrête, et les fonctions du corps s'interrompent[19], comme chez un tireur au fusil qui vise, qui ne pense à rien d'autre et retient son souffle.

Ayant dit cela, le Maître se mit à chanter :

[18] Trois degrés de l'amour sont distingués, *bhakti, bhava, prema*; la dévotion, l'amour extatique, l'amour suprême.

[19] Il s'agit de *kumbhaka,* état de concentration et de mort apparente décrit par les traités de *yoga,* et qui survient ici sans être recherché.

Oh, quand viendra le jour
Où le Nom seul restera (quand viendra ce jour ?)
Où les désirs s'effaceront (quand viendra ce jour ?)
Où le corps tremblera de joie (quand viendra ce jour ?)

4 Pendant cette conversation étaient entrés quelques invités considérables : plusieurs *pandits*, des hauts fonctionnaires, parmi lesquels un certain Shri Rajninath Ray.

Le Maître disait : quand vient l'extase, les souffles s'immobilisent. Quand Arjuna tendait son arc, il ne voyait que la cible — l'œil du poisson, et rien d'autre, pas même une autre partie du poisson. Quand l'esprit est concentré ainsi sur une chose unique, alors les souffles s'arrêtent, et *kumbhaka* se produit de soi-même.

C'est l'un des signes de la vision de Dieu : un grand courant qui se précipite vers la tête, juste avant le *samadhi* et la vision divine[20].

Il regarda les nouveaux arrivants et dit : ceux qui ont seulement de l'érudition religieuse, et pas d'amour pour le Seigneur, tiennent des discours sans substance. Un certain *pandit* Samadhyayi[21] disait "Dieu est sans saveur, c'est votre amour qui doit lui en donner". Celui que le Véda appelle "l'essence de toute saveur" n'aurait pas de saveur ! On comprend tout de suite que la personne qui parle ainsi ne sait rien de la réalité de Dieu. Ce sont des discours vides. Quelqu'un disait "L'étable de mon oncle est pleine de chevaux". On devinait tout de suite qu'il n'avait jamais vu une écurie ni un cheval (rires).

Toute la gloire du monde — la richesse, la célébrité, le respect, tout ce qui engendre de l'orgueil — n'est qu'une affaire de quelques jours. On n'emportera rien avec soi. Il y a un chant là-dessus :

Réfléchis mon âme, prise dans le filet de maya, *n'oublie pas la Mère !*
Ce que tu crois t'appartenir, tu devras le laisser ici.
Ta bien-aimée, quand tu mourras, s'écartera de ton cadavre.
Tout ceci n'est qu'une affaire de deux ou trois jours.
Cette allure de maître, il te faudra l'abandonner.
Le vrai maître, tu découvriras que c'est la mort.

Il ne faut pas s'enorgueillir de l'argent. Tu te crois riche, mais il y en a de plus riches que toi, et encore de plus riches. Quand

[20] C'est l'éveil de la *kundalini*. Les librairies en Europe ont maintenant des rayons entiers consacrés à ce genre de choses !

[21] Noter que le discours devient bien plus tranchant avec l'arrivée de ces gens respectés. Samadhyayi est appelé par Shivanath Sastri, dans son histoire du *Brahmosamaj*, "a renowned Vedic scholar of the time".

la nuit tombe, la luciole sort et dit "C'est moi qui éclaire le monde". Mais dès que les étoiles apparaissent elle se cache. Alors les étoiles croient qu'elles éclairent le monde, mais la lune paraît, et les étoiles sont humiliées. La lune se dit qu'elle inonde l'univers de sa lumière, mais l'aurore arrive, le soleil sort, et on ne la voit même plus. Si les gens riches pouvaient se dire cela, ils seraient délivrés de leur orgueil.

Pour cette fête, Monilal avait fait préparer un délicieux repas. Il s'était donné beaucoup de mal pour réjouir le Maître et tous les dévôts assemblés. Quand ils rentrèrent chez eux, la nuit était déjà bien noire, mais les dévôts n'eurent pas de mal à rentrer chez eux.

ENTRETIEN 11*

DERNIÈRE VISITE À KESHAV : 28 NOVEMBRE 1883

Ce bel entretien appartient au second volume, mais il fait partie de la traduction anglaise de M. Les thèmes sont à peu près les mêmes que dans les autres entretiens avec des Brahmos, comme la promenade en bateau avec Keshav. Mais le charme de l'entretien vient du caractère tragique de la situation, de la profonde affection liant Ramakrishna et Keshav, et d'autre part d'une multitude de détails psychologiques, éclairant les rapports complexes entre Ramakrishna et Keshav, ses disciples, sa famille. Il faut admirer ici l'art de M.

1 Nous sommes mercredi. Un disciple[1] fait les cent pas sur l'allée qui longe la "Villa des Lys" du côté est. Il attend impatiemment l'arrivée de quelqu'un. La Villa des Lys est la demeure de Keshob, et de nombreux Brahmos se sont installés dans le quartier au nord de celle-ci. La maladie de Keshob[2] a empiré, et les gens disent qu'il n'y a plus d'espoir de le sauver. Shri Ramakrishna aime beaucoup Keshob ; il doit venir aujourd'hui du temple de Kali à Dakshineswar pour lui rendre visite[3], et c'est lui que le disciple attend.

La Villa des Lys se trouve à l'ouest de Circular Road, où le disciple va et vient. Il est ici depuis deux heures de l'après-midi. Que de gens il a vu passer ! Près de la route se trouve Victoria College, où étudient de nombreuses dames du *Brahmosamaj* de Keshob, ainsi que leurs filles[4], et l'on peut voir dans l'école depuis la rue. Plus au nord il y a une grande propriété dans un parc, habitée par des Anglais. Pendant sa longue attente, le disciple a observé qu'un malheur a frappé cette maison. Un corbillard

* Original II.10, traduction anglaise 15.

[1] Il s'agit de M lui-même.

[2] Cette maladie n'est pas nommée. Shivanath Shastri le dit atteint de diabète, ce fléau du Bengale. Mais le terrible accès de toux de la fin suggère la tuberculose. Keshob est mort en janvier 1884.

[3] Cette visite est leur dernière entrevue, et les Entretiens ne font plus mention de rapports entre eux, même indirects.

[4] L'éducation des femmes faisait partie du programme du *Brahmosamaj*.

s'est arrêté, avec un cocher et son acolyte vêtus de noir. Ils sont entrés là, et n'en sont ressortis qu'au bout d'une heure et demie ou deux heures. Ces préparatifs annoncent qu'un habitant de la maison a quitté cette terre des mortels. Pour aller où, s'interroge le disciple ; où part-on en quittant cette vie ?

A chacune des nombreuses voitures venant du nord, le disciple se demandait "est-ce lui ?" Il était presque cinq heures quand le Maître arriva enfin, accompagné de Latu[5] et d'un ou deux autres disciples. M et Rakhal étaient venus de leur côté. Les gens de la maison les conduisirent au premier étage, et les firent asseoir dans la véranda, au sud du grand salon. Le Maître prit place sur un canapé.

2 Il resta assis longtemps, et commença à s'impatienter. Les disciples de Keshob lui répondirent sur un ton d'excuse que Keshob se reposait un peu, et qu'il viendrait bientôt. Keshob était gravement malade et il fallait le ménager, mais le Maître était de plus en plus impatient de le voir.

SR (aux disciples de Keshob) — Ecoutez ! Pourquoi faut-il qu'il vienne jusqu'ici ? Je peux très bien aller le voir à l'intérieur[6].

Proshonno (d'un ton d'excuse) — S'il vous plaît, il va arriver dans un instant !

SR — C'est vous qui faites toutes ces complications ! Je vais y aller !

Pour le faire patienter, Proshonno se mit à parler de Keshob.

P — Son attitude a changé ces derniers temps. Comme vous il parle avec la Mère, il l'entend, et alors il rit et il pleure.

Dès qu'il entendit que Keshob parlait avec la Mère de l'Univers, qu'il riait et pleurait, le Maître fut emporté dans une profonde extase. Comme il faisait froid, il portait une chemise longue en épaisse flanelle verte, et encore un châle. Il se tenait le corps droit, le regard fixe, complètement absorbé. Il resta longtemps dans cet état, dont rien n'annonçait la fin.

Le soir tomba. Le Maître revint un peu à la conscience naturelle. On alluma des lampes à gaz dans le salon à côté, puis à grand peine on y conduisit le Maître. Il y avait là de nombreux

[5] Un jeune garçon illettré du Bihar. Entré au service de Ram, le disciple de SR, il s'était pris d'une immense affection pour ce dernier, et veillait sur lui à Dakshineswar. Sans jamais apprendre à lire, il deviendra le grand Swami Adbhutananda. Ses disciples ont recueilli ses souvenirs sur SR, très émouvants.

[6] Cette remarque est moins anodine qu'elle ne le paraît : jusqu'au bout, Keshob devra jouer son rôle d'homme public, devant ses disciples.

meubles : canapés, fauteuils, porte-manteaux, lampes. On assit le Maître sur un canapé, et dès qu'il s'y trouva il perdit à nouveau conscience.

Il ouvrit les yeux, regarda la pièce, et dit sur le ton d'un homme ivre "Tout cela a eu son temps, mais maintenant à quoi bon?" Puis il aperçut Rakhal : "Ah, Rakhal, tu es là!" Que vit-il ensuite ? Il dit : "Toi aussi tu es là, Mère! Comme tu te fais remarquer avec ton beau sari de Bénarès! Ce n'est pas le moment : assieds-toi donc, assieds-toi". Et de nouveau il retomba dans l'extase. La pièce était bien éclairée, il y avait des Brahmos de tous côtés, et près de lui étaient assis Latu, Rakhal, M et quelques autres. Le Maître en extase parlait tout seul :

— Le corps et l'âme[7] ! Le corps vient et s'en va. L'âme ne meurt pas. Comme une noix de bétel. La noix mûre se détache toute seule de l'écorce, mais tant qu'elle est verte il faut beaucoup d'effort pour les séparer l'une de l'autre. Quand on voit Dieu, quand on parvient jusqu'à lui, la conscience du corps s'en va, et l'on perçoit qu'il y a d'une part le corps, d'autre part l'âme.

Keshob entra.

Keshob entra dans la pièce par la porte est. Pour tous ceux qui l'avaient entendu prêcher dans les temples du *Brahmosamaj*, ou à l'Hôtel de Ville, ce fut un choc de voir arriver cette figure squelettique, qui ne pouvait se tenir debout, mais avançait lentement en se tenant aux murs. Il vint péniblement jusqu'en face du Maître. Entre-temps, celui-ci s'était assis à terre[8].

Keshob se prosterna longuement devant le Maître, puis s'assit[9]. Le Maître continuait à parler tout seul, ou à converser avec la Mère.

3 Keshob dit d'une voix forte "me voici, me voici". Il prit la main gauche du Maître[10] et se mit à la caresser. Le Maître était toujours dans un état d'ivresse intense. Les paroles se pressaient sur ses lèvres, et les dévôts l'écoutaient, stupéfaits.

SR — Les déguisements (*upadhi*) font croire qu'il y a toutes ces personnes : Keshob, Proshonno, Omrito, etc. Mais qui obtient la connaissance parfaite ne perçoit plus qu'une seule Conscience.

[7] Le mot "âme" traduit *atma*, et ne doit pas prêter à confusion. Il a un sens beaucoup moins personnel que dans un contexte occidental. C'est le "Soi".

[8] Même en extase, Ramakrishna reste d'une grande courtoisie : il ne veut pas être assis plus haut que Keshob.

[9] Probablement à terre lui aussi.

[10] Ce geste témoigne peut-être de l'humilité de Keshob : la main gauche est la main impure : on ne s'en sert pas pour manger, et on évite d'en toucher autrui.

Dans la connaissance parfaite il voit cette unique Conscience manifestée dans le monde, les êtres vivants, les vingt-quatre principes cosmiques. Mais pas de manière égale. Dieu devient chaque être, c'est vrai, mais ici il se manifeste avec beaucoup de puissance[11], et là avec peu. Biddèshagor me demanda une fois : "Ainsi Dieu donnerait beaucoup à certains, et peu à d'autres ?" Je lui répondis : "S'il n'en était pas ainsi, comment un seul homme pourrait-il en mettre cinquante en fuite ? Et toi-même, pourquoi viendrions-nous te voir ?" Dans tout réceptacle où il manifeste son jeu, il fait descendre une puissance spéciale.

Un homme riche parcourt sa propriété, mais il aime à se tenir dans un certain salon. Le salon de Dieu, c'est le cœur de ses fidèles. Dans ce cœur il aime à venir jouer son jeu. Il y fait descendre sa puissance. A quoi la reconnaît-on ? Celui qui accomplit beaucoup manifeste la puissance de Dieu.

Il n'y a pas de distinction entre l'Absolu et l'Energie primordiale. On ne peut penser à l'un en écartant l'autre. Comme le joyau et son éclat. On ne peut penser à l'éclat en rejetant le joyau, ni au joyau en écartant son éclat. Comme le serpent et sa marche en zigzag. On ne peut imaginer la reptation sans le serpent, ni le serpent sans sa reptation.

C'est l'Energie primordiale qui est devenue le monde, les êtres, les vingt-quatre principes. L'univers sort d'elle, puis y retourne[12]. Pourquoi est-ce que je me préoccupe de Rakhal, de Norendro et des autres garçons[13] ? Hazra me dit un jour : "Tu te fais trop de soucis pour eux, quand trouveras-tu[14] le temps de penser à Dieu ?" (Keshob et les autres sourient). Cela m'a beaucoup troublé. J'ai dit à la Mère : "Qu'est-ce qui m'arrive ? Hazra demande pourquoi je pense tellement à eux[15]". Plus tard, je posai la question à Bholanath[16], et il me cita le *Mahabharata* : ceux qui

[11] Le sens du mot traduit par puissance, *shakti*, va de la puissance, la force en général, à la Puissance personnifiée, la Mère.

[12] Un seul mot : *onulom-bilom*, en sanscrit *anuloma-viloma*, "dans un sens, puis dans l'autre", "itus et reditus", "aller-retour".

[13] La réponse à cette question est omise ici, explicitée ailleurs : parce que Dieu est manifesté en eux. Voir deux notes plus bas.

[14] Hazra s'adresse à SR en le tutoyant, conformément à la présomption du personnage.

[15] Dans une autre version, citée dans la *Vie* de Rolland, c'est Noren lui même qui dit "si vous êtes tout le temps à penser à moi, vous allez perdre votre dévotion", et SR en est grandement troublé. Le lendemain il dit à Noren "la Mère m'a dit que je pense à toi parce que je vois Narayana en toi. Le jour où je ne le verrai plus, je ne te regarderai même pas".

[16] Un intendant du temple de Kali, qui vénérait SR et lui lisait le *Mahabharata*.

ont atteint le *samadhi*, où trouveront-ils du repos en ce monde, sinon dans la compagnie des dévôts au cœur pur? Je me suis senti revivre! (tous rient).

Hazra n'avait pas tort non plus. Il y a un moment où le chercheur doit dire "pas ceci, pas ceci" et tout écarter pour aller vers Dieu. Mais une fois le but atteint l'attitude change, et après avoir tout rejeté on embrasse tout à nouveau[17]. On rejette le babeurre en faisant le beurre, puis on se rend compte que le babeurre et le beurre ne font qu'un. On prend vraiment conscience que Dieu est devenu le tout. Seulement, il est manifesté tantôt plus et tantôt moins.

Quand l'océan de l'extase déborde, la plaine est recouverte d'eau jusqu'à la hauteur des bambous. Au lieu de suivre les méandres des rivières, les bateaux peuvent aller droit vers la mer. Plus besoin de détours. Après la moisson du riz, on peut marcher tout droit à travers champs, sans faire le tour par les murets.

Après avoir connu Dieu, on le reconnaît en toutes choses, mais sa plus haute manifestation c'est l'homme. Et parmi les hommes, ce sont les dévôts au cœur pur[18]. Ceux qui ont entièrement perdu le désir du sexe et de l'argent (silence général). En redescendant de l'extase (*samadhi*), en quelle compagnie pourra-t-on se tenir? Celle des dévôts au cœur pur, qui ont renoncé au sexe et à l'argent. Sans eux, on ne pourrait plus vivre après avoir connu Dieu.

Celui qui est l'Absolu est aussi l'Energie primordiale. Nous l'appelons *Brahman*, ou encore *purusha*[19] quand nous pensons à lui comme inactif, et *shakti*, *prakriti*, quand nous pensons à lui comme créant, conservant et détruisant l'univers. Celui qui est *purusha* est aussi *prakriti.*; Mâle et Femelle, source de joie l'un comme l'autre.

Si vous connaissez un homme, vous connaîtrez aussi sa fille. Si quelqu'un vient chez votre père, il fera la connaissance de votre mère (Keshob rit). Pour savoir ce qu'est l'obscurité il faut connaître la lumière. Pour savoir ce qu'est la nuit il faut connaître

[17] A nouveau *onulom-bilom*, voir note 12.

[18] Litt. les dévôts pleins de *sattva*.

[19] Un mot du vocabulaire technique de la philosophie hindoue. C'est le principe mâle, tandis que *prakriti* est le principe femelle. Ce dernier est la Nature, toujours en activité, tandis que *purusha* est immobile en contemplation. Voir la statue de Kali dansant sur le corps de Shiva.

le jour (Keshob rit encore). Pour savoir ce qu'est le plaisir il faut connaître la douleur. Comprends-tu cela ?

K — Oui, je comprends.

SR — La Mère. Qu'est ce que la Mère ? La Mère de l'univers. Elle crée, elle protège. Sans arrêt elle donne refuge à ses enfants. Elle leur donne tout[20] : la rectitude, la richesse, le plaisir, la libération. Ce qu'elle veut donner, elle le donne. Un véritable enfant ne peut vivre loin de sa mère. Sa mère sait tout. L'enfant mange, boit et joue, il ne sait rien de plus. N'est-ce pas ?

K — Oui, c'est vrai.

4 Tout en parlant, Shri Ramakrishna était revenu à l'état ordinaire, et s'entretenait avec Keshob. La chambre était pleine de gens qui les écoutaient et les regardaient avidement. Une chose les surprit : pas un instant il ne fut question entre eux de la santé de Keshob, seulement de Dieu.

SR (à Keshob) — Vous autres Brahmos, pourquoi décrivez vous tellement la grandeur de Dieu ? "O Seigneur, tu as fait la lune, tu as fait le soleil, les étoiles..." A quoi bon tout cela ? Bien des gens admirent le jardin, mais peu cherchent à connaître le propriétaire (le *babu*). Pourtant lequel est le plus important, du jardin ou de son propriétaire ?

Quand on va boire du vin, à quoi bon compter les tonneaux chez le marchand ? Une bouteille suffit à me saoûler. Je n'ai jamais demandé à Norendro comment s'appelle son père, et combien de maisons il possède. Je vais te dire quelque chose : comme les hommes aiment leurs propres richesses, ils pensent que Dieu doit aimer les siennes. Ils croient qu'en vantant sa richesse ils vont lui faire plaisir. Shombhu[21] me disait : "Accordez-moi encore cette bénédiction, qu'à ma mort je puisse déposer toutes mes richesses aux pieds[22] du Seigneur". Je lui dis : "Pour toi ce sont des richesses. Pour lui c'est comme de la terre ou du bois. Tu crois que tu vas faire des cadeaux à Dieu ?" Quand on vola tous les bijoux du temple de Vishnu. Mothur Babu alla se plaindre au Seigneur, et j'étais avec lui. Il lui dit "Honte à toi, Seigneur ! Tu es vraiment incapable ! On a volé tes ornements sur ta propre personne, et tu n'as rien fait[23] !" Je lui dis : "Qu'est-ce qui te

20 Les "quatre fruits" du chant de Ramprasad, Entretien 2 §6.

21 Shombhu Mollik, voir l'Entretien 2, note 31.

22 "De lotus".

23 Dans cette insolence envers Vishnu entre peut être le fait que Mothur était un fervent adorateur de Kali.

prend ? Ce que tu appelles des bijoux, c'est pour lui comme de la boue. Il est l'époux de Lakshmi[24], et tu crois qu'il est resté bouche ouverte parce qu'on a volé tes quelques roupies ? On ne doit pas parler ainsi".

On n'attire pas Dieu avec des richesses mais avec de l'amour. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas l'argent, mais l'amour, la dévotion, l'extase, le discernement, la renonciation.

Chacun imagine Dieu selon ce qu'il est lui-même. Un dévôt sous l'influence de *tamas* se figure que la Mère mange la chair des boucs, et lui en offre en sacrifice. Le dévôt plein de *rajas* offre une multitude de plats divers. Sous l'influence de *sattva,* le dévôt offre un culte sans éclat extérieur. Les autres ne le remarquent même pas : s'il n'a pas de fleurs, il offre quelques feuilles de *bel* ou un peu d'eau du Gange. Ou bien il prépare pour le Seigneur un ou deux gâteaux ou du riz au lait. Il y a encore les dévôts qui sont passés au-delà des trois modes. Leur nature est celle d'un enfant. Leur culte est de répéter le nom du Seigneur, et rien que son nom.

5 SR (à Keshob, en souriant) — Il y a de bonnes raisons pour que tu sois malade. Beaucoup d'états exaltés sont allés et venus par ton corps, c'est pourquoi tout cela lui arrive maintenant. Au moment de l'extase on ne remarque rien, mais plus tard le corps est frappé. Je vois les gros navires sur le Gange : d'abord il ne se passe rien, et puis oh ! loin derrière le bateau une énorme vague vient frapper la berge avec bruit, ou même en arrache un morceau qui tombe dans l'eau. Quand un éléphant pénètre dans une hutte, il casse tout autour de lui. De même l'émotion religieuse détruit cette maison du corps quand elle y pénètre.

Ou encore, au début d'un incendie, on voit des choses qui prennent feu çà et là, puis tout à coup la maison entière s'enflamme avec un bruit terrible. Le feu de la connaissance commence par consumer la colère, la luxure et les autres passions, puis il s'attaque au sens du moi, et enfin il dévore tout.

Tu voudrais bien en finir, mais Il ne te lâchera pas tant qu'il restera en toi quelque chose à soigner. Ton nom a été inscrit sur le registre de l'hôpital, tu n'en sortiras pas comme ça. Tant que la maladie n'est pas complètement guérie, le *Doctor Saheb* ne permet pas qu'on s'en aille. Pourquoi as-tu laissé inscrire ton nom ?

[24] La déesse de la richesse et de la beauté.

En entendant cette comparaison avec l'hôpital, Keshob se mit à rire. Il ne pouvait plus s'arrêter : il se retenait, puis riait de nouveau.

Le Maître reprit : Hridu disait toujours qu'il n'avait jamais vu un état exalté comme le mien, ni une maladie comme la mienne[25]. A ce moment-là, j'étais vraiment très malade. J'avais la dysenterie et j'allais tout le temps aux lieux d'aisance. J'avais la tête comme si des millions de fourmis me piquaient. Mais jour et nuit on parlait de Dieu. Le docteur Ram Kobiraj[26] de Natagor vint m'examiner, et me trouva assis à discuter. Il dit : "Quel fou ! Il n'a que la peau et les os, et il discute encore !"

Sa volonté ! Tout arrive comme il le veut !

Tout arrive comme tu veux,
Tu fais selon ton bon plaisir,
O Mère, notre protectrice,
Tu accomplis toutes tes œuvres
Et les hommes disent "c'est moi".

Le jardinier met à nu les racines du rosier de Bassorah pour les exposer à la rosée. Si les racines ont été mouillées de rosée, on obtient de plus belles fleurs. Il me semble qu'on est en train de nettoyer tes racines (le Maître et Keshob rient), et qu'à ton retour[27] ce sera une grande affaire !

Ta maladie m'a rempli d'inquiétude. Lorsque tu es tombé malade pour la première fois[28], je me réveillais la nuit et je pleurais en disant : "Mère ! S'il arrive quelque chose à Keshob, je n'aurai plus personne avec qui parler !" Je suis allé à Calcutta et j'ai voué à la reine de l'univers de la noix de coco et du sucre, en priant pour qu'elle te rende la santé.

Les auditeurs furent frappés par la sincérité de l'amour du Maître, et son inquiétude pour Keshob.

Le Maître ajouta : "Mais il n'y a rien eu de tel cette fois-ci. Je te dis la vérité. Seulement deux ou trois jours d'inquiétude".

Keshob était entré dans le salon du côté de l'est. La vénérable mère de Keshob apparut à cette même entrée[29]. De la porte,

[25] Tout le passage qui suit est ambigu : il laisse à Keshob un espoir de guérison, mais il l'exhorte à se détacher complètement.

[26] Un *kaviraj* est un médecin Indien traditionnel.

[27] Retour à la santé, ou dans une autre existence ?

[28] Ceci est raconté dans l'Entretien 1, §3.

[29] La coutume (d'origine musulmane) lui interdit de venir en personne dans la pièce où sont les hommes, et de leur adresser la parole. De là le rôle d'intermédiaire d'Umanath Gupta, un proche de Keshob.

Umanath s'adressa au Maître d'une voix forte : "Notre mère vous salue". Le Maître sourit. Umanath reprit : "Notre mère dit, faites que Keshob guérisse". Le Maître répondit : "Priez la Mère de bénédiction, elle éloignera le mal". Puis il s'adressa à Keshob : "Ne reste pas trop dans l'appartement intérieur, avec les femmes et les enfants. Si tu le fais, tu iras encore plus mal. Si l'on parle de Dieu autour de toi, tu iras mieux". Ayant ainsi parlé d'un ton grave, il eut un sourire enfantin et dit à Keshob : "fFais voir ta main". Il la soupesa comme font les enfants et dit : "C'est bien, elle est légère ! Les menteurs ont la main lourde". Tous rirent.

De la porte, Umanath reprit : "Notre mère vous demande de bénir Keshob".

SR (gravement) — Je n'ai aucun pouvoir. C'est à Dieu de bénir. *Tu accomplis toutes tes œuvres, et les hommes disent "c'est moi"*. Dieu rit en deux occasions. La première, quand deux frères prennent un cordeau pour mesurer un terrain et disent "Ici c'est à moi et là c'est à toi". Dieu sourit en pensant : "L'univers est à moi, et ils croient que ce bout de terre est à eux". La seconde, c'est quand un enfant est gravement malade ; sa mère pleure, le médecin vient et dit "ne craignez rien, je vais le guérir". Le médecin ignore que, lorsque Dieu frappe, nul n'a le pouvoir de sauver.

Il y eut un silence. Juste à ce moment, Keshob eut un long accès de toux. Cela n'arrêtait pas, et faisait mal à entendre. Longtemps après, et à grand peine, Keshob parvint à le maîtriser, mais il n'avait plus la force de rester. Il se prosterna à terre devant le Maître, et repartit vers sa chambre en s'appuyant aux murs.

6 On apporta au Maître quelques rafraîchissements. Le fils aîné de Keshob vint s'asseoir près de lui. Amrita dit "Voici son fils aîné, veuillez le bénir. Veuillez poser vos mains sur sa tête et le bénir". Le Maître répondit "Je ne donne pas de bénédictions", mais il sourit et caressa l'enfant. Amrita dit "Alors veuillez le caresser", et tous rirent.

SR (à Amrita et aux autres) — Je ne peux pas dire "sois guéri", ou d'autres choses de ce genre. Je n'ai même pas demandé à la Mère un tel pouvoir. Je lui ai seulement demandé "Mère, donne-moi un amour pur".

Keshob n'est pas n'importe qui ! Tout le monde le respecte,

aussi bien ceux qui recherchent l'argent que les *sadhus*. J'ai rencontré autrefois Dayananda[30]. Il résidait alors dans une maison de campagne. Il sortait tout le temps de la pièce en demandant "Keshav Sen, Keshav Sen arrive-t-il ?" Je compris qu'il était question de la venue de Keshob ce jour-là. Savez-vous que Dayananda appelait le bengali "la langue de Gaur[31]" ? Comme Keshob ne voulait pas admettre les sacrifices védiques, ni les nombreuses divinités du Véda, Dayananda disait "Dieu a créé tant de choses, pourquoi pas ces divinités aussi ?"

Non, vraiment ce n'est pas n'importe qui ! Il a dit à beaucoup de gens "Si vous avez des doutes, allez demander là-bas[32]". Eh bien, moi ma nature est de dire : "Que la célébrité de Keshob grandisse mille fois !" Qu'ai-je à faire de l'estime des gens ? Keshob est un homme vraiment grand, admiré aussi bien par les mondains que par les hommes religieux.

Ainsi le Maître fit l'éloge de Keshob devant ses disciples.

Après les rafraîchissements, le Maître regagna la voiture. Les Brahmos le reconduisirent. En descendant l'escalier, Shri Ramakrishna vit que le rez-de-chaussée n'était pas éclairé. Il dit à Omrito et aux autres : "Ne laissez pas ces endroits dans l'obscurité. Ça porte malheur. Ne le faites plus". Puis il remonta dans la voiture et repartit, avec un ou deux disciples, vers le temple de Kali.

Dans les souvenirs de Sw. Adbhutananda (Latu) il est rapporté que SR dit, après avoir vu Keshob si malade, "Cette fois, je ne comprends pas la volonté de la Mère".

Dans la biographie de Sw. Saradananda, (IIe partie, Appendice, nº 25) on apprend que SR dit à propos de la mort de Keshob "Lorsque j'appris cette nouvelle, je ne pus quitter mon lit de trois jours ; ce fut comme si l'un de mes membres avait été paralysé".

---

[30] Le fondateur de l'*Aryasamaj*, un mouvement de réforme de l'hindouisme contemporain du *Brahmosamaj*, mais plus développé en Inde de l'Ouest, qui se proposait de retrouver la religion védique primitive (telle que la concevait Dayananda).

[31] Un ancien nom du Bengale. A cette époque Dayananda ne voulait parler que sanscrit.

[32] Là-bas à Dakshineswar.

ENTRETIEN 12*

CHEZ JAYGOPAL SEN : 28 NOVEMBRE 1883

1 Nous sommes le 28 novembre 1883. Aujourd'hui, vers 4 ou 5 heures de l'après-midi, Shri Ramakrishna s'est rendu chez Keshob Shen[1], à la "Villa des Lys". Keshob est très malade, et va bientôt quitter ce monde. Après cette visite, vers 7 heures, le Maître arrive chez Joygopal Shen, en compagnie de quelques disciples.

Les disciples étaient perdus dans leurs pensées[2] : "Le Maître est possédé jour et nuit par l'amour de Dieu. Il s'est marié, mais n'a pas fondé de famille. Il aime sa femme et la vénère, mais avec elle il ne fait que parler de Dieu, chanter pour Dieu, célébrer la *puja*[3], méditer ; ils ne sont pas liés par *maya*. Pour lui Dieu est réel, il l'a vu en personne ; tout le reste est irréel. Il ne peut pas toucher d'argent ; rien toucher de métallique, pas même un pot de cuivre[4] ; il ne peut pas non plus toucher une femme[5]. Un tel contact le brûle comme la piqûre d'une vive. Si sa main touche de l'or, ou une pièce de monnaie, elle se recroqueville, il ne peut plus respirer, et il ne retrouve son état normal que lorsque l'objet a été enlevé".

Les disciples pensaient encore[6] : "Faut-il renoncer au monde ? A quoi bon poursuivre mes études ? Si je ne me marie pas, je n'aurai pas besoin de trouver un emploi. Mais devrai-je quitter aussi mes parents ?" Ou encore : "Je suis marié, j'ai des enfants,

* Original I.9, traduction anglaise 15.

1 Voir l'entretien précédent.

2 A partir de maintenant, M va insérer dans les Entretiens des méditations personnelles, sous une forme d'abord un peu maladroite (comme ici, où la modestie le fait se dissimuler derrière l'ensemble des disciples), puis de plus en plus sûre et belle. Ces passages ont tous été omis par Sw. Nikhilananda.

3 Le culte, et en particulier le culte domestique.

4 L'interdiction de "la femme et l'or" prend chez Ramakrishna une forme très concrète. Qu'il lui soit impossible de toucher tout métal est attesté par de nombreux témoins, Shivanath et Naren entre autres.

5 Plusieurs récits montrent en effet SR réagissant comme à une brûlure au toucher de certaines personnes, mais il ne semble pas, par exemple, que la salutation rituelle envers un *sadhu* (qui implique un contact) ait été interdite aux femmes.

6 A plusieurs reprises, M a désiré quitter sa famille et devenir un *sannyasin*, mais SR le lui a interdit. La question est sans doute placée dans la bouche d'un "disciple" plus jeune.

je dois veiller sur ma famille. Comment faire ? Voyant le Maître, je désire devenir comme lui, plongé nuit et jour dans l'amour de Dieu. Est-ce possible ? Sa vision de Dieu est ininterrompue, constante comme un filet d'huile, tandis que je perds mes jours et mes nuits dans la multitude des soucis. Seuls les moments où je vois le Maître font comme une tache de ciel bleu au milieu des nuages. Comment parviendrai-je à résoudre le problème de la vie ? Il me le montrera certainement lui-même, aucun doute à cela".

Je veux accomplir mon désir, en brisant ces digues de sable "[7] Rien que des digues de sable, vraiment ? Pourquoi suis-je incapable de renoncement ? Je n'ai pas de force : si l'amour de Dieu m'envahissait, je n'hésiterais plus. La vague de marée qui remonte le Gange balaie tout sur son passage. Quand l'amour de Dieu s'est levé en lui, Chaitanya a pris le pagne du moine errant. Poussé par ce même amour, le Christ plein de compassion est devenu ermite au désert, puis s'est sacrifié en contemplant la face du Père. Ce même amour a fait renoncer Bouddha à son royaume pour devenir un ascète. Quand une parcelle de cet amour se manifeste, elle consume ce monde passager."

"Bien, mais les faibles, que cet amour ne pousse pas, qui vivent dans le monde avec les chaînes de *maya* aux pieds, comment feront-ils ? Attachons-nous fermement à ce saint, plein de renoncement et d'amour pour Dieu. Ecoutons ce qu'il va nous dire !"

Voilà ce que pensaient les disciples.

Le Maître était assis dans le salon de Joygopal Shen, les dévôts à ses côtés, en face de lui Joygopal, son frère Boikuntho, quelques amis et voisins. L'un d'entre eux semblait prêt à diriger la conversation.

Boikuntho — Veuillez nous dire une parole, à nous qui vivons dans le monde.

SR — Cherchez à Le connaître. D'une main tenez-vous à ses pieds, de l'autre faites tout ce que vous avez à faire.

Boikuntho — Monsieur, est-ce que le monde est une illusion ?

SR — Oui, tant que l'on ne connaît pas Dieu. Quand l'homme oublie Dieu il pense seulement "moi, moi". Il est aveuglé par *maya*, se laisse prendre au sexe et à l'argent, et s'enfonce de plus en plus. Il est pris à tel point par l'ignorance qu'il n'arrive pas à

[7] C'est un vers d'une chanson, et les digues de sable sont les liens du monde et de la famille.

trouver la sortie — bien qu'il y en ait une. Ecoutez ce chant :

On tente en vain d'échapper à la magie,
Qui ensorcelle même Brahma et Vishnu.
La nasse est prête, le poisson y entre,
La sortie est libre, il ne se sauve pas.
Le ver à soie pourrait sortir du cocon,
Mais il préfère mourir dans la prison
Qu'il a tissée de sa propre salive.

Vous pouvez constater par vous-mêmes que ce monde n'est qu'une apparence. Dans cette maison même, combien de générations se sont succédées, combien de naissances et combien de morts ? Cela vient, puis cela passe — une apparence. Ce que les gens s'arrachent en criant "c'est à moi, c'est à moi" ne dure pas plus d'un clin d'œil. Voilà un homme qui n'a plus de responsabilités, il pourrait s'en aller vivre à Bénarès, mais il s'est attaché à son petit-fils : "Qu'adviendrait-il de mon Haru ?" Tu as entendu : la sortie est libre, mais le poisson reste là ; la chenille meurt dans la prison qu'elle s'est faite. C'est en ce sens que le monde est un mensonge, une apparence !

Voisin — Alors, monsieur, pourquoi donner une seule main à Dieu et en garder une pour le monde ?

SR — Quand on connaît Dieu, le monde cesse d'être une illusion. Ecoutez un autre chant :

O mon esprit, tu ne sais pas labourer !
Ton champ est à l'abandon, tu gaspilles ton trésor,
Tout autour de la moisson, pour écarter les voleurs,
Elève la barrière du nom de Kali,
Une solide haie, qui tienne en respect la Mort.
Avant cent ans, on te reprendra cette terre,
Pour le moment elle est à toi, cultive-la sans repos.
Où le guru sema la graine, verse l'eau de ton amour.
Si tu n'y parviens pas tout seul, appelle Ramprasad à l'aide.

2 Vous avez entendu ? "La barrière du nom de Kali écarte les voleurs". Prends refuge en Dieu, et tu obtiendras tout. Même la mort n'osera pas s'approcher. Celui qui parvient à Dieu, le monde ne lui semble plus dépourvu de substance. Il s'aperçoit que Dieu même a pris la forme du monde et des êtres. Quand il nourrit ses enfants, il lui semble qu'il nourrit Gopal[8] lui-même. En servant ses parents c'est le Dieu et la Déesse qu'il sert. S'il a fondé une famille, il ne garde pas avec sa femme une relation égoïste : ils sont tous les deux des dévôts, ils ne parlent que de Dieu. Ils servent les adorateurs de Dieu. Ils ont compris que Dieu

[8] L'enfant Krishna.

est partout, et ils le servent ensemble.

Voisin — Monsieur, un couple comme ça, on n'en a jamais vu !

SR — Il en existe, mais c'est très rare. Les mondains ne les reconnaissent pas. Mais pour que cela se produise, il faut que tous deux le veuillent. Si tous deux éprouvent la joie de Dieu, alors une telle chose devient possible. C'est une grâce spéciale du Seigneur. Sinon, la vie est une discorde perpétuelle, et l'un des deux devra s'en aller[9]. Si le couple est en désaccord, cela devient une souffrance continuelle. La femme par exemple va répéter sans cesse : "Pourquoi m'as-tu épousée ? Je n'ai pas de quoi manger ni de quoi nourrir les enfants, je n'ai ni de quoi m'habiller ni de quoi les habiller. Tu ne m'as pas donné un seul bijou. Quel plaisir me reste-t-il dans la vie ? Tu es assis toute la journée les yeux fermés à répéter "Seigneur, Seigneur". Finissons-en avec ces bêtises".

Un auditeur — Et le pire ce sont les enfants indociles, comme ils donnent du mal ! Comment faire, monsieur ?

SR — Mener dans le monde une discipline spirituelle est très dur. Il y a beaucoup d'obstacles, vous le savez mieux que moi : la maladie et les deuils, la pauvreté et les disputes avec sa femme, les enfants désobéissants, stupides ou têtus. Mais on peut s'en sortir. Il faut aller de temps en temps prier Dieu dans la solitude, s'efforcer de le connaître.

Voisin — Faut-il quitter la maison ?

SR — Pas entièrement. Chaque fois que l'occasion s'en présente, faire retraite dans un endroit solitaire pour quelques jours, sans contact avec la famille, en évitant les conversations sur les affaires du monde. Dans la solitude, ou en compagnie des *sadhus*.

Voisin — Comment distinguer les vrais *sadhus* ?

SR — Un *sadhu* est un homme dont l'âme s'est entièrement tournée vers Dieu. Un homme qui a renoncé au sexe et à l'argent. Un *sadhu* ne jette pas un regard sur les femmes, mais tourne les yeux vers l'intérieur. S'il se trouve près d'une femme, il voit en elle la Mère et l'adore. Un *sadhu* pense à Dieu sans cesse, il ne parle de rien d'autre que de Dieu. Il voit Dieu présent en tous les êtres et se met à leur service. Voilà en gros les signes du *sadhu*.

Voisin — La solitude doit-elle être complète ?

SR — Tu as vu les arbres au bord d'une route ? Tant qu'ils sont jeunes, on les entoure d'une barrière, sinon les chèvres et les

[9] Le sujet doit toucher M, dont la femme est encore réticente envers SR, et pas très équilibrée.

vaches les mangeront. Quand leur tronc a grossi, plus besoin de barrière, on peut leur attacher même un éléphant sans qu'ils cassent. Si tu te fais un tronc, tu n'auras plus de soucis ni de craintes. Efforce-toi d'acquérir le discernement le plus vite possible. Frotte-toi les mains d'huile, que le suc du jacquier ne puisse pas les coller.

Voisin — Qu'appelle-t-on discernement ?

SR — Voilà ce que c'est : Dieu est la seule réalité, tout le reste est illusoire. Est réel ce qui est éternel, illusoire ce qui passe. Celui qui a acquis le discernement comprend que Dieu seul est réel, et tout le reste une apparence. Avec l'aurore du discernement vient le désir de connaître Dieu. Tant que l'on aime ce qui passe : le confort, l'estime des gens, la richesse, on ne désire pas connaître l'éternel, c'est-à-dire Dieu. Quand on commence à distinguer le réel de l'irréel on commence aussi à chercher Dieu. Ecoute ce chant de Ramprasad[10] :

Viens-t-en vers Kali, O mon âme,
L'arbre qui comble les désirs,
On y trouve les quatre fruits.
Des deux compagnes de ta vie,
Laisse Action, prends Détachement.
Tu pourras demander la route
A ton enfant Discernement.
Prends avec toi Pur et Impur,
Quand ces rivaux s'accorderont,
S'ouvrira la chambre divine,
Où contempler Shyama la Mère.
Né d'Egoïsme et d'Ignorance,
Chasse très loin tes deux parents.
S'ils t'entraînent vers les abîmes,
Tiens fort le pilier de Patience.
Lie au poteau de sacrifice,
Juste et Injuste, ces deux boucs,
Et s'ils se montrent indociles,
Frappe-les de l'épée Connaissance.
Les fils de ton ancienne épouse,
Crie-leur de loin qu'ils s'en retournent,
Et s'ils s'obstinent à te suivre,
Noie-les dans le lac de Sagesse.
Si tu fais cela, dit Prasad,
Tu pourras répondre à la mort.
Mon esprit, mon enfant, mon maître,
Tu seras ce que souhaite mon cœur.

L'esprit se retire de l'action, et le discernement vient. Grâce

[10] Voir l'Entretien 2, notes 19–20.

au discernement l'esprit devient attentif à la sagesse. Alors il éprouve l'envie de se rendre "aux pieds de Kali, l'arbre qui exauce les désirs". Au pied de cet arbre, c'est-à-dire auprès de Dieu, "on trouve les quatre fruits" : on trouve, c'est-à-dire qu'on ramasse sans effort, juste en se baissant. Les quatre fruits sont le plaisir, la richesse, la justice, la libération. En trouvant Dieu on obtient aussi les trois premiers fruits, qui ont leur utilité pour vivre dans le monde — si l'on en veut !

Voisin — Pourquoi le monde est-il appelé *maya* ?

SR — Tant que l'on n'a pas obtenu la vision de Dieu, il faut prendre ses distances envers les choses en les analysant : Dieu n'est pas ceci, pas cela. Une fois que Dieu est connu, on se rend compte que c'est Lui qui est devenu toutes choses. Les êtres vivants et le monde sont la *maya* de Dieu. On se rend compte qu'ils ne sont rien que Lui ! Quand on analyse un fruit de *bel*, on distingue l'écorce, les graines, la chair, mais pour connaître le poids du fruit on ne peut pas se borner à peser la chair, il faut tout remettre ensemble. L'écorce c'est le monde, les êtres vivants sont les graines. Au moment de l'analyse on les rejette comme n'étant pas l'essentiel, la réalité. On recherche la chair qui est l'essentiel, on écarte la peau et les graines comme accessoires. Ensuite on prend conscience que le fruit c'est tout ensemble. Quand on a compris ce qu'il en est du fruit de *bel* on a tout compris.

Dans un sens, puis dans l'autre[11]. Le beurre et le babeurre ont inséparables. On n'a pas l'un sans l'autre. Là où il y a l'Absolu, il y a aussi le relatif. Là où il y a l'éternel (*nitya*), l'Absolu, il y a aussi le passager, le Jeu (*lila*), et là où il y a le Jeu est aussi l'Absolu. Celui qui connaît Dieu le voit devenir tout l'univers, le voit comme père et mère, enfants et voisins, hommes et animaux ; ce qui est bon ou mauvais, pur ou impur. Tout !

Voisin — Mais alors, il n'y a plus de différence entre le bien et le mal ?

SR — Il y en a, et il n'y en a pas. Si Dieu laisse subsister l'ego, alors il laisse subsister aussi la conscience des distinctions, et la conscience du bien et du mal. Très rarement, il enlève complètement l'ego, et avec l'ego s'en vont le péché et la vertu, le bien et le mal. En tout cas, tant que la vision de Dieu ne s'est pas produite, la conscience des différences, entre le bien et le mal, le

[11] *Onulom-bilom,* voir l'Entretien précédent, note 12.

pur et l'impur, continue à exister. Ta bouche peut bien prétendre "Je suis passé au-delà du bien et du mal, ce n'est pas moi qui agis, je fais ce qu'Il me fait faire", tu sais parfaitement au fond de toi que ce ne sont que des mots. Si tu agis mal, ta conscience te le reproche. Même après la vision de Dieu, Il peut choisir de préserver le "moi du serviteur". Dans cet état le dévôt dit "Tu es le maître et moi le serviteur". Il n'aime que les conversations portant sur Dieu, les actions qui rapprochent de lui, et il rejette toutes celles qui en éloignent. Le travail qui ne se rapporte pas à Dieu lui pèse. Mais quoi qu'il en soit, un tel dévôt conserve le sens des différences.

Voisin — Vous avez dit d'entrer dans le monde après avoir connu Dieu. Mais comment le connaît-on ?

SR — On ne peut le connaître ni par les sens, ni par cet esprit-ci. Mais quand l'esprit se libère des désirs mondains, il se purifie et permet de le trouver.

Voisin — Mais qui peut le connaître ?

SR — En effet, qui le peut ? Chacun reçoit ce qu'il lui faut. Je n'ai pas besoin d'un puits entier d'eau. Une cruche me suffit. Une fourmi passa près d'une montagne de sucre. A-t-elle besoin de toute la montagne ? Un ou deux grains suffisent à la rassasier.

Voisin — Mais le délire nous donne une soif dévorante ; nous n'avons que faire d'une cruche d'eau, nous voulons comprendre Dieu entièrement.

SR — C'est vrai, mais il y a des remèdes à ce délire !

Voisin — Monsieur, quel remède ?

SR — La compagnie des saints, le chant du nom de Dieu, la prière continuelle. Je disais à la Mère : "Je ne veux pas de la connaissance, reprends ta connaissance et reprends ton ignorance, Mère, et donne-moi un amour pur à tes pieds. Je ne désire rien d'autre". Celui qui a créé le délire a créé aussi le remède. Dieu dit dans la *Gita* : "O Arjuna, prends refuge en moi, je te libèrerai de tout mal". Donne-toi à Lui, il te fera tout comprendre, il portera tout ton fardeau. Il éloignera de toi le délire. Notre intelligence peut-elle le comprendre ? Peut-on verser quatre litres de lait dans une cruche d'un litre ? S'il ne s'explique pas lui-même, qui l'expliquera ? C'est pourquoi je dis : qu'il fasse comme il le veut, il est le Tout-puissant, celui qui exauce les vœux. L'homme que peut-il faire ?

ENTRETIEN 13*

VISITE AU JARDIN DE SURENDRA : 15 JUIN 1884

Keshav est mort, et Ramakrishna n'est plus le sadhu *obscur découvert par le* Brahmosamaj. *La journée décrite ici est organisée autour de Ramakrishna par ses propres disciples, bien que de nombreux Brahmos y assistent, parmi lesquels Pratap Chandra Majumdar, le successeur de Keshav. La conversation avec celui-ci est un peu guindée, mais les rapports avec le* Brahmosamaj *resteront très amicaux tant que vivra Ramakrishna.*

1 Aujourd'hui dimanche, Shri Ramakrishna rend visite à Shurendro[1] dans sa maison de campagne[2]. Il est là depuis neuf heures du matin, et la joie règne. La maison se trouve à Kankurgachi, un village proche de Calcutta, non loin de la propriété de Ram, que le Maître avait visitée six mois auparavant[3] ; cette fois la grande fête a lieu chez Shurendro.

Le *kirtan* avait commencé de bonne heure. Les musiciens avaient pris pour thème l'amour des *gopis*, le départ de Shri Krishna à Mathura[4], sa douloureuse séparation d'avec Radha, le désespoir de celle-ci. En écoutant le chant, le Maître entrait sans cesse en extase. Les dévôts debout formaient cercle autour d'eux, dans la pièce principale de la maison. On avait disposé à terre, pour s'y asseoir, des draps blancs et quelques gros coussins. A l'est et à l'ouest de cette pièce il y avait des chambres, au nord et au sud des vérandas. Du côté sud on apercevait un bassin

* Original I.10, traduction anglaise 23.

1 Shurendro (Surendranath Mittra) est un homme encore jeune (34 ans), marié sans enfants, "cadre supérieur" dans une firme anglaise, avec un salaire élevé. Il a connu Ramakrishna dès 1880 par Ram et Monomohon, et SR l'a délivré de certaines tendances à la boisson et à la débauche, qui le tourmentaient. C'est un homme susceptible et généreux. En 1886 il pourvoira aux plus gros frais de la maladie de Ramakrishna, puis à ceux des disciples monastiques.

2 Qu'en octobre 82 il venait d'acheter (fin de l'Entretien 2).

3 Cette fête chez Ram, peu de temps après la mort de Keshob, n'est pas décrite en détail dans les Entretiens.

4 Krishna était fils du roi de Mathura; ses parents l'avaient confié à des paysans pour le faire échapper à la haine de son oncle Kamsa, c'est pourquoi son enfance se déroule à Vrindavan (Brindabon) parmi les vachers et vachères (*gopis*) au bord de la Jamuna. Puis on vient chercher l'adolescent Krishna pour le mettre sur le trône de Mathura.

entouré de marches, séparé de la maison par une allée bordée d'arbres à fleurs. Une autre allée bordée d'arbres, au sol rougi de poudre de briques, menait au portail extérieur, et à une seconde pièce d'eau où les villageois venaient se baigner et chercher de l'eau potable. Non loin se trouvaient les cuisines bourdonnantes d'activité, préparant le déjeuner du Maître et des fidèles sous la surveillance de Shuresh[5] et de Ram. Les invités se pressaient sur les vérandas; dehors aussi il y avait beaucoup de monde, se promenant dans le parc, ou se reposant au bord de l'eau. Une foule de dévôts assistaient au *kirtan* : Bhobonath, Nironjon[6], Rakhal, Shurendro, Ram, M, Mohimachoron[7], Moni Mollik[8] et beaucoup d'autres. Beaucoup de Brahmos étaient venus.

Les musiciens avaient commencé[9] par un chant concernant Gauranga : son départ comme moine errant, dans la folie de l'amour de Krishna, les larmes des dévôts de Navadvip[10] à l'idée d'être privés de lui. On chanta *"O Gaur, reviens à Nadya"*. Puis le chant décrivit le désespoir de Radha[11] lors de sa séparation d'avec Krishna. Le Maître était dans un état exalté. Debout, il improvisait des vers d'une voix étranglée d'émotion, et le chœur les reprenait : "*O mes amies, ramenez le bien-aimé, ou conduisez-moi vers lui*". Il était entré dans l'état d'esprit de Shri Radha. Après cette phrase, il resta absorbé un moment, complètement immobile, les yeux à demi fermés, dans une extase profonde. Un long moment après, il revint à lui, et de la même voix pathétique improvisa "*Amie, conduis-moi vers lui! Je me ferai ton esclave! C'est toi qui m'as appris à aimer Krishna!*" Puis le chœur chanta, tenant toujours le rôle de Radha "*Amies! A la Jamuna je n'irai plus puiser. J'y rencontrais le bien-aimé, je souffre trop d'y retourner*". Le Maître était à nouveau en extase, il disait seulement "ah, ah". Le chant continuait[12] : "*Qu'ai-je à*

[5] Shuresh et Shurendro sont la même personne.

[6] En fait celui-ci n'arrivera qu'au début du §2; il s'agit sans doute de l'une de ses premières rencontres avec SR. Ce sera un disciple très proche, qui deviendra Swami Niranjananda après la mort du Maître, et ne vivra pas longtemps.

[7] On parlera plus loin de celui-ci (note 24).

[8] Un Brahmo âgé, voir l'Entretien 10.

[9] Selon la coutume, explique Sw. Nikhilananda, Chaitanya (Gauranga) étant le fondateur de la tradition du *kirtan*.

[10] Navadvip ou Nadya était la ville du Bengale où Chaitanya avait passé sa jeunesse.

[11] Litt. *Shrimati*, "notre Dame".

[12] Les textes poétiques et chants du *kirtan* sans leur musique ne représentent pas grand chose pour le lecteur français. On les a donc abrégés un peu.

faire de mes bijoux, quand le plus précieux m'a quitté" ; "*Voyez, je suis dans le malheur, les jours de joie sont terminés, que le temps des douleurs est long*". Le Maître improvisa un vers, "*Des jours plus heureux viendront-ils ?*" Le chanteur[13] reprit ce thème : "*Le temps des douleurs est si long, quand reviendront les jours heureux ?*" Puis le chœur chanta

Amies, je meurs, certainement je vais mourir
Etre loin de Krishna, je ne puis l'endurer.
Ne brûlez pas mon corps, ne le livrez pas au fleuve,
Surtout ne brûlez pas ce corps, les délices de Krishna,
Ses délices, ne les livrez ni au feu, ni à l'eau,
A l'arbre tomal *je veux être attachée,*
De sorte que mon corps touche ses branches,
C'est comme me lier à Krishna lui-même,
Sombre est Krishna et sombre le tomal,
Comme j'aime le noir ! Depuis l'enfance !
L'arbre tomal *et Krishna se ressemblent,*
Ainsi je ne serai pas séparée de lui.

Radha est consumée de douleur et s'évanouit. Le chant se poursuit[14]. Ses amies la raniment en lui prononçant à l'oreille le nom de Krishna. Puis elles décident toutes ensemble d'envoyer à Mathura une messagère. Les femmes de la ville se moquent d'elle, cette paysanne qui prétend être reçue par le roi. La jeune vachère pleure "*Pourquoi est-ce moi qui dois te chercher ? Ne viendras-tu pas de toi-même, toi le bien-aimé des* gopis, *le bien-aimé de Radha ? Ne m'épargneras-tu pas cette honte ?*" Devant un tel désir de voir Krishna, le Maître entra à nouveau en extase. Il était debout, et répétait d'une voix inarticulée *Kitna, Kitna*. Finalement, les musiciens chantèrent avec toute l'assistance un hymne en l'honneur des retrouvailles de Radha et de Krishna. L'émotion du *kirtan* était à son comble. Le Maître dansa, les fidèles dansèrent autour de lui, en chantant "*Victoire à Radha et à Govinda, victoire à Radha et à Govinda*".

2 A la fin du *kirtan* le Maître et les dévôts s'assirent un peu. A ce moment Nironjon vint se prosterner devant le Maître. Celui-ci se leva en l'apercevant, tremblant de joie, le visage souriant, et lui dit "Ah ! te voilà !" Il s'adressa à M : "Regarde ce garçon comme il est droit. Pour acquérir une telle droiture, il a dû accomplir de grandes austérités dans ses vies antérieures. Les

[13] Le texte ne précise pas, mais normalement le rôle principal est tenu par un homme.
[14] Le chant suivant a été omis, et le texte résumé.

gens hypocrites ou intéressés ne peuvent atteindre Dieu. Ecoute : lorsque le Seigneur descend sur terre, la sincérité l'accompagne. Regarde Dasharatha[15], quelle honnêteté ! Et Nanda, le père de Shri Krishna. Il y a même un dicton "honnête comme Nanda Ghosh". Les dévôts doivent être sans détours".

Le Maître voulait-il suggérer que le Seigneur, une fois encore, était descendu sur terre[16] ?

SR (à Nironjon) — Ecoute, ton visage m'apparaît comme recouvert d'un voile noir. Tu travailles dans un bureau, n'est-ce pas ? C'est ça. Dans les bureaux on fait tout le temps des comptes, et il y a plein de tâches qui vous absorbent. Tu as pris du service comme les mondains. Mais avec une petite différence : c'est pour nourrir ta mère. La mère et le *guru* sont des formes de la Mère de l'Univers. Si c'était pour nourrir femme et enfants, je te dirais "honte à toi, honte[17] !"

SR (s'adressant à Moni Mollik) — Tu vois, ce garçon est très honnête, mais ces temps-ci il a fait un demi-mensonge. Ce n'est pas bien. Il m'avait dit qu'il viendrait me voir, et il vient seulement aujourd'hui ! (S'adressant à Nironjon) — Rakhal m'a dit que tu étais à Aryadaha, tu aurais pu en profiter pour venir.

N — Je n'ai passé que deux jours en tout à Aryadaha.

SR (à Nironjon, montrant M) — Tu vois, il est directeur d'une école, et il est venu te chercher ; c'est moi qui l'ai envoyé. (S'adressant à M) — Et Baburam[18], lui as-tu dit de venir ?

3 Le Maître se trouvait dans une chambre à l'ouest, en compagnie de quelques dévôts. On entreposait là des tables et des chaises. Le Maître parlait à demi assis sur une table.

SR (s'adressant à M) — Ah, quel amour que celui des *gopis* ! Rien que de voir un arbre *tomal* elles étaient bouleversées ! Radha était tellement consumée par le feu de la séparation que ses larmes étaient taries, comme si la chaleur de ce feu les avait fait évaporer. Elle se contenait, et personne ne remarquait rien — de même que le bain d'un éléphant[19] dans un grand lac n'y

[15] Le père de Rama. Plus bas, Nanda est le père (adoptif) de Krishna à Vrindavan.

[16] C'est la première fois dans les Entretiens qu'est mentionnée la possibilité que SR soit un *avatar*.

[17] Cela semble contredire les enseignements donnés aux Brahmos dans les premiers entretiens. La différence est peut-être que Nironjon (que SR considère comme un "toujours-libre") n'est pas encore engagé dans la vie.

[18] Un autre grand disciple, le futur Swami Premananda.

[19] Une comparaison favorite de SR : une grande âme est un "grand récipient" dans lequel les émotions ne se remarquent pas.

fait pas de vagues.

M — C'est vrai, monsieur, il en était de même pour Gauranga. Une forêt lui rappelait Vrindavan, l'océan lui rappelait la Jamuna.

SR – Oh, qui pourrait avoir ne serait-ce qu'une goutte de cet amour! Quelle passion! Quel attachement! Radha en avait plus que cent pour cent, peut-être cent vingt-cinq pour cent! On doit imiter cet attachement, que l'on croie au Dieu avec ou sans forme, que l'on croie ou non que Dieu peut descendre sous forme humaine. Quand on s'attache ainsi à Dieu, il se fait connaître lui-même tel qu'il est. S'il faut être fou, pourquoi se rendre fou pour les choses du monde? S'il faut être fou, soyons-le pour Dieu!

4 Le Maître revint dans la pièce principale. On lui apporta un gros coussin pour s'y appuyer. Avant de s'asseoir, il toucha le coussin en disant *OM tat sat.* Dans cette maison venaient aussi des gens imprégnés des soucis du monde, et ces coussins étaient à leur usage. C'est sans doute pourquoi le Maître purifia le coussin en prononçant ce *mantra*. Bhobonath, M et quelques autres s'assirent près de lui. Il s'écoula un long moment, et rien n'annonçait le repas. Le Maître était aussi naturel qu'un enfant. Il dit : "Et alors, on n'apporte rien? Où est Shurendro* ?" Un dévôt lui répondit en souriant : "Monsieur! C'est Ram Babu l'organisateur[20], il a veillé sur tout". Le Maître rit : "Ah! si c'est Ram je comprends!" et tous rirent. Le dévôt répondit : "Oui monsieur, chaque fois qu'il s'en occupe c'est pareil". Shri Ramakrishna dit : "Où est Shurendro? Quelle excellente nature il a! Il parle avec franchise, sans craindre personne, et il est généreux. Ceux qui lui demandent de l'aide ne repartent jamais les mains vides".

(S'adressant à M) — Tu as été voir Bhogoban Das[21]. Comment l'as-tu trouvé?

M — Oui monsieur, je suis allé à Kalna. Bhogoban Das est très vieux. Je l'ai vu la nuit, il était couché par terre sur des couvertures. Quelqu'un avait apporté du *prasad* et lui en donnait à manger. Il faut crier pour qu'il entende. Quand j'ai mentionné votre nom, il m'a dit : "Avec lui vous n'avez rien à craindre".

* Le texte porte Norendro au lieu de Shurendro; c'est peu vraisemblable.

20 Les gens taquinaient Ram sur sa prétendue avarice, en souvenir sans doute des premières fêtes qu'il avait organisées chez lui. Depuis, c'était devenu un expert.

21 Un saint Vishnouite renommé.

Dans cette maison, on récite sans cesse le nom du Seigneur[22].

Bhobonath (s'adressant à M) — Cela fait longtemps que vous n'êtes pas venu à Dakshineswar[23]. Il (SR) s'est inquiété à votre sujet. Il m'a demandé : "Et le professeur, nous a-t-il pris en grippe ?"— en disant cela, Bhobonath souriait. Le Maître entendait toute cette conversation, et il approuva, en regardant M avec affection : "C'est vrai, dis-moi pourquoi tu n'es pas venu depuis si longtemps". M fournit quelques excuses maladroites.

A ce moment arriva Mohimachoron[24]. Il habitait Cossipore et venait souvent à Dakshineswar voir le Maître, envers qui il éprouvait beaucoup de respect et de dévotion. C'était un brahmane, héritier d'un patrimoine qui lui permettait de vivre sans travailler, et il consacrait son temps à la méditation et à l'étude des Ecritures. Il était d'ailleurs assez instruit, en sanscrit comme en anglais.

SR (en souriant) — Eh bien, il nous arrive un gros bateau ! (rires). Jusqu'à maintenant il n'y avait que des barques, et voilà un vapeur. "L'eau monte, ce doit être la mousson" dit le proverbe.

Ils se mirent tous deux à converser.

SR — Eh bien, nourrir les gens est une manière de servir Dieu, n'est-ce pas ? Dieu est présent dans tous les êtres comme un feu, ainsi nourrir les êtres peut être assimilé à une oblation dans le feu. Mais d'un autre côté, on ne devrait pas nourrir les méchants, ceux qui ont commis de grands péchés, l'adultère par exemple. Des gens si attachés au monde, que la terre sous eux devient impure sur trois pieds de profondeur ! Hridê offrit un jour un festin dans son village de Shihor, et certains des invités étaient de très mauvaises gens. Je lui dis : "Ecoute Hridê, si tu nourris ces gens-là, moi je quitte la maison !" Eh bien, on m'a dit qu'autrefois toi aussi tu nourrissais beaucoup de monde[25], mais peut-être que tes revenus ont un peu baissé !

5 On disposa enfin les feuilles pour le repas, sur la véranda au

22 Phrase obscure, non traduite par Sw. Nikhilananda.

23 Bhavanath s'adresse à M de manière respectueuse, bien que M ne soit pas beaucoup plus âgé.

24 Mahimacharan Chakravarty, un personnage appartenant au "cercle extérieur" des admirateurs de SR, un peu ridicule parce qu'il se donne beaucoup d'importance. Voir aussi l'Entretien 16.

25 SR taquine légèrement Mohimachoron, qui vient d'arriver juste pour le repas. Mais il y a là aussi quelque chose de sérieux : la générosité est la première qualité que SR demande aux chefs de famille.

sud. Le Maître dit à Mohimachoron : "S'il vous plaît, allez voir un peu ce qui se passe. Et même, si j'osais vous demander cela, vous pourriez aider un peu au service[26]" Mohimachoron répondit "Qu'ils apportent d'abord la nourriture, je verrai ensuite". Il fit tout de même en grommelant quelques pas en direction des cuisines, puis revint s'asseoir.

Le Maître et les dévôts mangèrent avec grande allégresse. Le Maître alla se reposer un peu dans la maison, tandis que les dévôts allaient se purifier les mains et la bouche au bord de la pièce d'eau. Puis ils revinrent peu à peu, en mâchant leur *pan* de bétel, se rassembler autour du Maître. A présent tous étaient assis à terre.

Vers deux heures arriva Protap[27]. En arrivant il salua le Maître, et celui-ci lui répondit en inclinant la tête. Puis ils engagèrent une longue conversation.

P — Je reviens de Darjeeling, monsieur, dans la montagne.

SR — Pourtant tu n'as pas l'air en meilleure santé. De quoi souffres-tu ?

P — De la même maladie que Keshob, monsieur[28].

Ils continuèrent alors à parler de Keshob. Protap raconta que Keshob avait manifesté son esprit de renoncement dès l'enfance. On le voyait très rarement s'amuser comme les autres. Il avait étudié au *Hindu College* en même temps que Shottendro[29], dont il devint l'ami, et par celui-ci il se lia avec M. Debendronath Thakur. Il y avait en Keshob à la fois un *yogi* et un *bhakta*. De temps en temps il était submergé par des accès d'amour pour Dieu, parfois jusqu'à s'évanouir. Le but de toute sa vie avait été de montrer qu'un chef de famille peut mener une vie religieuse[30].

La conversation changea de sujet.

[26] Ici SR s'adresse à Mohima avec le "vous" respectueux, mais il s'en moque un peu : demander à ce brahmane assez prétentieux de se rendre utile !

[27] Protap Chondro Mojumdar est l'une des figures importantes du *Brahmosamaj*. Très proche de Keshob, il semble avoir partagé l'intérêt de celui-ci pour le christianisme. Il sera l'un des délégués au Parlement des Religions de Chicago (1893) qui rendra Vivekananda célèbre.

[28] Sans doute le diabète. Noter que Protap a salué à l'anglaise, non comme les hindous et Keshob.

[29] Satyendranath Tagore, second fils de Debendronath ; le poète Robindronath était le quinzième.

[30] Pour Keshob (et tout le *Brahmosamaj*) le monde est bien réel, on doit y agir avec justice et en profiter, il n'est jamais nécessaire de le rejeter. Pour l'hindouisme traditionnel (et pour SR) Dieu est *la réalité*, et la vie dans le monde reste un pis-aller. Ce sont deux attitudes entre lesquelles l'Occident chrétien lui aussi a oscillé au long des siècles.

P — Il y a même à présent des femmes de notre pays qui vont en Angleterre. Une certaine dame mahratte, très instruite, y est allée. Mais elle s'est faite chrétienne. En avez-vous entendu parler, monsieur ?

SR — Non, mais d'après ce que tu dis, elle aime à faire parler d'elle. Il ne faut pas se donner ainsi de l'importance. Penser "je fais ceci ou cela" vient de l'ignorance. La connaissance, c'est "O mon Dieu, toi seul tu accomplis tout". Il agit, et nous sommes ses instruments. Celui qui dit "moi, moi" tombe dans le malheur, comme tu le vois par l'histoire du veau[31]. Tant qu'il meugle "*meuh, meuh*" (moi, moi) il tire la charrue du matin au soir, par le soleil et par la pluie. Puis on le tue, les gens mangent sa chair, sa peau devient des chaussures que l'on piétine, des tambours que l'on frappe sans pitié avec des baguettes. Enfin de ses boyaux on fait la corde de l'arc à carder, qui sonne en faisant "*tumm, tumm*". Alors seulement, quand il dit ainsi "toi, toi", il est libéré, il peut sortir du champ de l'action. De même pour les hommes. Quand ils apprennent à dire "O Seigneur, ce n'est pas moi qui agis mais toi, je suis le char et toi le conducteur", leur souffrance en ce monde s'achève. Alors ils sont libérés, et n'ont plus besoin de revenir dans l'arène.

Un auditeur — Et comment se débarrasse-t-on du "moi" ?

SR — Seule la vision de Dieu le fait disparaître. Si quelqu'un a perdu la conscience de son propre moi, tu peux être sûr qu'il a obtenu la vision de Dieu.

Un auditeur — Monsieur, à quoi reconnaît-on qu'un homme a connu Dieu ?

SR — Il y a des signes extérieurs. Le *Bhagavata* en indique quatre : celui qui a vu Dieu ressemble 1) à un enfant, 2) à un spectre[32], 3) à un objet inerte, 4) à un fou. Comment cela ? Celui qui a vu Dieu acquiert la nature d'un enfant ; il passe au-delà des trois modes, aucun d'eux n'a pouvoir sur lui. Il ressemble à un spectre en ceci, qu'il perd la distinction du pur et de l'impur. Il ressemble à un fou : tantôt il rit et tantôt il pleure, tantôt il s'habille comme un *babu* et tantôt il s'en va tout nu, son *dhoti* roulé sous le bras. Enfin, il peut rester immobile en silence, comme une chose inerte.

Un auditeur — Et après la vision de Dieu, le moi disparaît

[31] Cette histoire figure aussi dans l'Entretien 3, §5.

[32] Un *pishacha*, un certain type d'être démoniaque, sans équivalent par ici.

entièrement ?

SR — Ça dépend. De temps en temps il est entièrement effacé, comme dans le *samadhi*. Mais en général Dieu en laisse un peu, sous une forme inoffensive. Comme le moi d'un enfant. Un enfant de cinq ans dit "moi, moi", mais il ne peut faire de mal. La pierre philosophale transforme le fer en or. Si l'on en touche une épée de fer, elle devient une épée d'or, qui garde la même forme mais ne peut plus tuer.

6 SR (à Protap) — Tu reviens d'Angleterre, dis-nous ce que tu as vu là-bas.

P — Les gens y sont presque tous des adorateurs de ce que vous appelez "l'or", bien qu'on trouve de temps en temps des gens très bien, sans attachement. Mais en gros, c'est le mode *rajas* qui domine. En Amérique c'est pareil.

SR — L'attachement n'existe pas seulement là-bas. On le trouve ici et partout. En fait le travail n'est qu'une première étape. Tant qu'on ne vit pas sous le mode *sattva* — la dévotion, le renoncement, etc — on n'atteint pas Dieu. L'action sous le mode *rajas* se déploie orgueilleusement, et de là on tombe facilement de *rajas* à *tamas*. En accumulant trop de travail on oublie Dieu, et alors l'attachement au sexe et à l'argent augmente.

Mais on ne peut pas renoncer entièrement à l'action. Ta nature même te poussera à travailler, que tu le veuilles ou non. C'est pourquoi il est prescrit[33] de travailler sans attachement. C'est-à-dire, sans rechercher le fruit du travail. Par exemple, on peut répéter le Nom du Seigneur ou célébrer le culte sans désirer être remarqué, et sans rechercher la satisfaction d'être un juste.

Cette façon de travailler sans attachement s'appelle la voie des œuvres (*karmayoga*). Elle est très difficile. Dans cet Age de Fer, l'attachement vient tout seul. On croyait agir sans attachement, et on découvre que l'attachement s'est installé là sans prévenir. Mettons que j'aie offert une grande fête, nourri beaucoup de pauvres et de mendiants : je crois avoir été désintéressé, et je me surprends à penser à l'opinion des gens. On ne peut être entièrement détaché qu'après avoir vu Dieu.

Un auditeur — Et alors, ceux qui n'ont pas encore atteint Dieu, que doivent-ils faire ? Renoncer à agir ?

SR — Dans l'Age de Fer, il faut suivre la voie de l'amour (*bhaktiyoga*) enseignée par Narada. Chanter le nom et les

[33] Par la *Bhagavad Gita*.

louanges de Dieu, le prier avec ferveur "O mon Dieu, donne-moi la connaissance, donne-moi l'amour, permets-moi de te voir". La voie des œuvres est très difficile, c'est pourquoi on doit prier aussi "O Seigneur, diminue mes activités, fais que je ne désire pas les augmenter, et ce que tu m'en laisseras, par ta grâce accorde-moi de le faire sans attachement". On ne peut pas cesser toute activité. Même la méditation est une forme d'activité. Mais quand vient l'amour, l'activité extérieure diminue d'elle-même. On n'y prend plus plaisir. Si l'on peut avoir du sirop au sucre candi, pourquoi choisirait-on de la mélasse ?

Un auditeur — Les Européens ne cessent de répéter "travaille, travaille". Pourtant le travail n'est pas le but de la vie humaine.

SR — Le but de la vie est de parvenir à Dieu. Le travail n'est qu'un premier échelon; il ne peut être le but de la vie. Même le travail désintéressé n'est qu'un moyen, non le but. Shombhu[34] me disait : "Bénissez-moi pour que je fasse bon usage de ma fortune, que je réalise des hôpitaux, des dispensaires, des routes, des puits". Je lui ai dit : si tu arrives à faire tout cela de manière désintéressée, ce sera très bien. Mais c'est très difficile. Et même si tu y arrives, tu as obtenu cette naissance humaine pour atteindre Dieu, non pour fonder des hôpitaux et des dispensaires. Imagine que Dieu t'apparaisse, et te dise "demande-moi une grâce" ; vas-tu lui répondre : "Donne-moi tant d'hôpitaux, tant de dispensaires" ? Non. Tu vas dire : "Seigneur, donne-moi une dévotion pure à tes pieds, donne-moi ta vision ininterrompue". Les hôpitaux et les dispensaires sont des choses qui passent. Dieu est la seule réalité, tout le reste est irréel. Quand tu le connaîtras tu comprendras que lui seul agit et que nous sommes ses instruments. Alors pourquoi l'oublier, et se laisser écraser sous le travail accumulé ? Celui qui parvient à Dieu peut ensuite, si Dieu le veut, fonder autant d'hôpitaux et de dispensaires qu'il le désire. C'est pourquoi je dis que le travail n'est qu'un début. Le travail n'est pas le but de la vie. Il faut avancer en suivant une discipline spirituelle (*sadhana*). Au terme de celle-ci on découvre que Dieu est réel et tout le reste irréel. Le but de la vie est de trouver Dieu.

Un bûcheron[35] partit couper du bois dans la forêt. Tout à coup, il vit un ascète. L'ascète lui dit : "Va plus loin !" En rentrant

[34] Shombhu Mollik, voir l'Entretien 2, note 31.

[35] Cette parabole figure déjà dans l'Entretien 3, §6.

chez lui, le bûcheron se demandait pourquoi il lui avait dit cela. Bien du temps s'écoula. Un jour ces paroles lui revinrent à la mémoire et il se dit : "Autrefois l'ascète m'a dit d'aller plus loin, je vais essayer". Il avança dans la forêt, et trouva quantité d'arbres de santal. Tout joyeux, il en remplit des charretées, les vendit sur le marché, et il devint très riche. A nouveau bien des jours passèrent, et il pensa : "Le saint homme m'a dit d'aller plus loin". Il retourna donc dans la forêt, et près de la rivière il trouva une mine d'argent. Il n'avait jamais rêvé d'une chose pareille! Il exploita la mine et devint vraiment millionnaire. Longtemps après, il réfléchit encore : "Le saint homme ne m'a pas dit d'aller jusqu'à la mine d'argent, mais d'aller plus loin". Cette fois-là il dépassa le fleuve, et découvrit une mine d'or. Il se dit : "Ah! Voilà ce que le saint homme avait en tête!" Bien des jours après il marcha encore plus loin, découvrit des diamants et des rubis, et devint aussi riche que Kuvera[36] !

C'est pourquoi je répète toujours : encore un petit effort! En allant plus loin vous trouverez encore plein de bonnes choses. Si en répétant le Nom du Seigneur vous avez obtenu un peu de lumière, ne croyez pas que ça y est, vous y êtes! Le travail n'est pas le but de la vie. Allez plus loin, essayez le travail sans attachement. Comme c'est très difficile, devenez des *bhaktas*, priez Dieu avec ferveur : "O mon Dieu, donne-moi la dévotion à tes pieds, diminue mon activité, et ce qui m'en restera, accorde moi de le faire sans attachement". En avançant encore on parvient à Dieu, on peut le voir, et peu à peu on en vient même à parler avec lui.

Depuis la mort de Keshob, plusieurs personnes se disputaient le droit de prêcher à sa place[37]. Le Maître dit à Protap : "Il paraît que chez vous il y a des disputes pour parler en chaire, et que ceux qui revendiquent sont des rien-du-tout!" Puis il se tourna vers les auditeurs : "Voyez, Protap ou Omrito soufflent dans des conques puissantes, et les autres n'ont pas de voix". Protap dit : "Monsieur, on peut faire beaucoup de bruit avec un sifflet en noyau de mangue!"

[36] Divinité mineure, dont l'attribut est la richesse.

[37] Il s'agit en fait d'une grave crise dans l'église de la "Nouvelle Dispensation", qui aboutira à un quadruple schisme. Protap, successeur désigné de Keshob, se trouvait en Angleterre à la mort de celui-ci. A son retour, il s'était vu refuser la chaire de Keshob.

7 SR (à Protap) — Ecoute, on sait ce que les gens de votre *Brahmosamaj* ont au dedans en les écoutant prêcher[38]. On m'amena une fois à une réunion du *Hari Sabha*[39]. Un certain pandit Samadhyayi prêchait, et voilà ce qu'il disait : "Dieu n'a pas de saveur. Nous devons lui en apporter par la douceur de notre amour et notre dévotion". J'en restai stupéfait. Puis une histoire me revint, celle de l'enfant[40] qui disait "L'étable de mon oncle est pleine de chevaux". Des chevaux dans une étable ! On devinait tout de suite qu'il n'y avait pas le moindre cheval chez lui !

Un auditeur — Et peut-être pas de vaches non plus ! (rires).

SR — Vous vous rendez compte, celui qui est l'essence de toute saveur, le qualifier de "sans saveur" ! On voyait tout de suite qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'est Dieu.

SR (à Protap) — Ecoute-moi : tu es un homme instruit, intelligent, tu es profond aussi. Keshob et toi vous étiez comme les deux frères Gaur et Nitai[41]. Tu as passé beaucoup de temps en prédications, conférences et discussions. Tu aimes vraiment tout ça ? Maintenant rassemble toute ton âme et tourne-toi vers Dieu. Plonge un bon coup !

P — Oui, monsieur, c'est sans aucun doute ce que je devrais faire. Mais je dois travailler pour défendre le nom de Keshob.

SR (riant) — Tu dis vrai, tu fais tout cela pour défendre son nom. Mais attends quelque temps et ça passera. Ecoute une histoire[42].

Un homme avait une maison dans la montagne. Juste une cabane, mais la construire lui avait donné beaucoup de mal. Un jour il y eut une terrible tempête, et la maison commença à céder. L'homme eut peur et se mit à prier le dieu des vents : "S'il te plaît, épargne ma maison". Mais le dieu n'écouta pas. La maison craquait de tous côtés. Alors l'homme se souvint que Hanuman était le fils du dieu des vents, et il eut une idée. Il se mit à prier : "S'il te plaît, cette maison est à Hanuman, ne

[38] Keshob avait la grandeur d'âme nécessaire pour accepter des commentaires ironiques sur le *Brahmosamaj*, mais il n'est pas certain que ce soit le cas pour Protap.

[39] Une confrérie religieuse vishnouite dans la lignée de Chaitanya. Sur Samadhyayi, voir l'Entretien 10 note 21.

[40] Voir l'Entretien 10, §4

[41] Chaitanya et Nityananda.

[42] Celle-ci est assez irrévérencieuse, et on peut douter que Protap l'ait appréciée.

la détruis pas!" Mais la maison craquait toujours et vacillait, il avait beau répéter qu'elle était à Hanuman, rien n'y faisait. Alors il pensa à l'amour de Hanuman pour Ram et Lakshman son frère, et il supplia : "Dieu des vents, par pitié, cette maison est à Lakshman!", puis comme cela ne marchait toujours pas il pleura : "Ne la détruis pas, c'est la maison de Ram, la maison de Ram". La cabane s'effondra quand même, et il sauta dehors pour sauver sa vie, en criant "Maison du diable!"

(S'adressant à Protap) — Ce n'est pas ton affaire de défendre le nom de Keshob. On verra bien ce qu'il en advient, à la volonté de Dieu! Les choses viennent par sa volonté, et s'en vont par sa volonté. Que peux-tu y faire? Ton devoir, c'est de donner toute ton âme au Seigneur, de plonger dans l'océan de son amour.

Ayant dit cela, le Maître chanta de sa voix incomparable[43]

Plonge, plonge, O mon esprit, dans l'océan de beauté,
Le trésor d'amour y est, si tu descends jusqu'au fond.
Cherche, cherche dans ton cœur, Brindabon y est caché.
Allume, allume en toi le feu de la lampe sans déclin.
Qui guidera ton bateau, ramant sur la terre ferme ?
Ecoute, écoute, dit Kabir, tiens bien les pieds de ton guru *!*

(S'adressant à Protap) — Tu as entendu ce chant? Tu as eu ton compte de conférences et de disputes, il est temps de faire le plongeon. Celui qui plonge dans cet océan ne meurt pas : c'est l'océan d'immortalité. Et ne crois pas que ce soit insensé, ne te dis pas qu'on devient fou à force de penser à Dieu. Je disais justement à Norendro ...

P — Qui est Norendro, monsieur?

SR — L'un de ces garçons. Je disais à Norendro : "Ecoute, Dieu est un océan de joie. Ne désirerais-tu pas plonger dans un océan de joie? Imagine que tu sois une mouche, et qu'il y ait devant toi une coupe de miel. Où vas-tu te poser pour boire?" Norendro dit : "Au bord de la coupe, et je tendrai le cou". Je lui demandai pourquoi. Il dit : "Si je me rapproche trop je vais me noyer". Alors je lui dis : "Mon petit, tu n'as rien à craindre de l'océan d'Etre, de Connaissance et de Joie (*satchidananda*). C'est l'océan d'immortalité. Celui qui s'y jette ne meurt pas, au contraire il devient immortel". La folie de Dieu est une folie pleine de sens.

"Moi" et "mien", cela s'appelle l'ignorance. Les gens disent : "Le temple de Kali est l'œuvre de Rashmoni", mais personne

[43] Ce chant figure déjà dans l'Entretien 5, §7.

ne dit que c'est l'œuvre de Dieu. Ils disent "Untel et Untel ont fondé le *Brahmosamaj*", et jamais que la volonté de Dieu l'a créé. Penser que "c'est moi qui agis" traduit l'ignorance. "O Seigneur, tu agis et je ne fais rien, tu es le conducteur et je suis la voiture", cela traduit la connaissance. "O mon Dieu, je ne suis rien. Cette église n'est pas mienne, ce temple de Kali n'est pas mien, tout est à toi. Cette femme, ces enfants, cette famille, rien ne m'appartient, tout est à toi", voilà ce qu'on appelle la connaissance.

"Mes possessions, mes affaires" ; aimer tout cela, cela s'appelle *maya*. Aimer sans limites, cela s'appelle *daya*, la compassion. Aimer seulement les fidèles du *Brahmosamaj*, aimer seulement sa famille, cela s'appelle *maya*. Aimer l'humanité entière, les gens de toutes religions, cela procède de *daya*, cela procède de l'amour (*bhakti*). Quand l'homme est lié par *maya*, il tourne le dos à Dieu. Au contraire, la compassion rapproche de Dieu. Shukadeva, Narada ont toujours conservé cette compassion[44].

8 Protap — Et vos disciples, monsieur, comment progressent-ils ?

SR — Je leur enseigne à rester dans le monde, mais avec l'attitude de la servante[45]. Celle-ci dit "notre maison" en parlant de la maison de son patron, mais sa propre maison se trouve à la campagne. Bien qu'elle dise "notre maison" quand elle fait visiter la maison du maître, elle sait bien que ce n'est pas à "nous", elle n'oublie pas sa maison là-bas. Elle élève les enfants du maître et dit "Mon Hari a été insupportable, mon Hari n'aime pas les sucreries", mais elle sait que Hari est le fils du maître, pas le sien. Ceux qui viennent à moi, je leur dis : "Rien ne t'empêche de rester dans ta famille. Il n'y a pas de mal à ça. Mais garde l'esprit tourné vers Dieu, sache que famille et maison ne t'appartiennent pas : tout appartient à Dieu". Je leur apprends à garder l'esprit aux pieds de Dieu, à le prier continuellement avec nostalgie.

On reparla de l'Angleterre. Un auditeur dit à Protap : "Monsieur, on dit que là-bas les savants (*pandits*) nient l'existence de Dieu".

P — Ils disent cela des lèvres, mais je ne crois pas que ce soient de vrais athées. La plupart admettent qu'il y a une grande

[44] Sous-entendu, même après le *samadhi*. Comme chez St Paul, la charité seule survit à la présence de Dieu.

[45] Voir l'Entretien 1, §5.

puissance (*shakti*) à l'œuvre derrière les apparences du monde[46].

SR — Bon : si vraiment ils acceptent *shakti,* pourquoi les appeler des athées ?

P — De plus, les *pandits* européens acceptent l'idée du *moral government*[47].

La discussion continua un long moment encore, puis Protap se leva pour s'en aller.

SR — Je crois que je t'ai dit tout ce que je voulais. Surtout finis-en avec les schismes et les disputes ! Ah, encore un mot : le sexe et l'argent détournent l'homme de Dieu. Ne va pas de ce côté-là. Tu n'as pas remarqué que tous les hommes font l'éloge de leur femme (rires), qu'elle soit bonne ou mauvaise ? Si on leur demande "comment est ta femme ?" ils répondent tout de suite "Elle est très bien[48]".

P — Il faut que je m'en aille.

Et voilà Protap qui s'en va, sans attendre la fin du discours du Maître sur la renonciation au sexe et à l'argent. Ces paroles restèrent suspendues, répétées comme en écho par le murmure des feuilles, doucement agitées par le vent du sud. Les paroles du Maître semblèrent se répandre et se mélanger à la nature, frapper le cœur des dévôts et monter vers le ciel bleu infini. Se peut-il que leur écho n'ait pas atteint aussi le cœur de Protap[49] ?

Un moment après, M. Monilal Mollik s'adressa au Maître : "Monsieur, il est temps que vous rentriez à Dakshineswar. Aujourd'hui, la mère de Keshob et les autres femmes de sa maison doivent venir pour vous voir. Si vous n'y êtes pas, elles seront très déçues".

Cela faisait quelques mois que Keshob était parti dans l'autre monde, c'est pourquoi sa vénérable mère, sa femme et d'autres femmes de la maison désiraient recevoir le *darshan* du Maître.

[46] On trouve ici une idée qui commence à être à la mode, et qui ira loin (en particulier dans la prédication de Vivekananda) : le rapprochement de certaines idées scientifiques avec le Dieu impersonnel de l'hindouisme.

[47] Ces mots sont en anglais, et expliqués en bengali par M, "les bonnes actions sont récompensées et les mauvaises punies".

[48] C'est la réponse de M dans l'Entretien 1 §2.

[49] A la décharge de Protap, il faut dire qu'il avait sans doute déjà entendu ce discours, et que c'était la partie de l'enseignement de SR que les gens du *Brahmosamaj* rejetaient. En particulier, ils critiquaient vivement la conduite de SR vis-à-vis de sa propre femme : vie de chasteté et maintien dans le confinement traditionnel.

SR — Doucement! Je n'ai pas dormi de la nuit, et je ne peux pas me dépêcher. Ce n'est pas moi qui leur ai dit de venir aujourd'hui. Elles feront passer le temps en se promenant dans le jardin, c'est très agréable.

Le Maître alla se reposer un peu. Puis on se prépara à rentrer à Dakshineswar. Au moment de partir, le Maître pensa à bénir Shurendro, et parcourut toute la maison en prononçant le nom du Seigneur à voix basse. Quand il eut fini, il s'arrêta soudain et dit : "Oh, je n'ai pas mangé de *nuchis*[50] ! Apportez-moi un peu de *nuchi*". Il en mangea un tout petit bout et dit : "Cela a un sens, voyez-vous. Si je m'étais aperçu que je n'avais pas eu de *nuchi,* je me serais senti obligé de revenir" (rires). Moni Mollik dit : "Quel dommage ! Nous serions tous revenus avec vous", et tout le monde rit.

---

[50] C'est-à-dire des *luchis*. Dans la prononciation villageoise de SR, les *l* et les *n* sont interchangeables.

ENTRETIEN 14*

VISITE AU PANDIT SHASHADHAR : 25 JUIN 1884

*Le pandit Shashadhar est mentionné dans les souvenirs de R. Tagore*** *à propos du célèbre romancier Bankim Chandra Chatterji. L'absence de sympathie est manifeste.*

"A cette époque le pandit Sashadhar devint célèbre, comme porte-parole d'une curieuse initiative (...) L'orthodoxie hindoue essayait de raviver son prestige à l'aide de la science d'Occident. Ce mouvement, auquel la Théosophie avait préparé le terrain, s'étendit bientôt dans tout le pays. (...) Bankim Babu ne s'identifia point avec ce nouveau culte. L'hindouisme qu'il exposait n'eut jamais rien à faire avec Sashadhar."

Il s'agit donc d'une personnalité connue de Calcutta, un prédicateur à succès de l'hindouisme orthodoxe. Après la rencontre rapportée ici, il verra Ramakrishna à plusieurs reprises et se comportera envers lui avec une humilité touchante. Il n'est cependant pas devenu un disciple du cercle intérieur, et ne semble pas non plus lui avoir amené d'autres disciples importants. Il a dû contribuer à la célébrité finale de Ramakrishna, et son influence sur Vivekananda n'est peut-être pas négligeable : la conformité de l'hindouisme et de la science sera un thème (secondaire) de la prédication de celui-ci.

C'était le jour de la fête du Char[1]. Le matin de ce 25 juin, le Maître était invité dans la maison familiale d'Ishan[2] à Calcutta. Le Maître avait appris que le *pandit* Shoshodhor habitait au voisinage, chez les Chatterji de College Street. Comme il avait un grand désir de rencontrer ce *pandit,* un rendez-vous avait été fixé pour l'après-midi.

Vers dix heures le Maître était assis dans le salon du rez-de-chaussée chez Ishan, entouré par les dévôts. Ishan avait invité

* Original I.11, traduction anglaise 24.

** *Souvenirs,* Connaissance de l'Orient, Gallimard, p. 210.

[1] *Rathayatra, Rothjatra,* fête très populaire au Bengale et en Orissa, dédiée à Vishnu Seigneur de l'Univers (Jagannath), où l'on promène les images de Krishna, Balarama et Subhadra sur des chariots tirés à bras d'hommes, énormes comme à Puri, ou tout petits pour de toutes petites promenades.

[2] Un disciple chef de famille, brahmane orthodoxe, qui n'appartient pas au cercle intime, mais qui restera fidèle à SR jusque dans sa dernière maladie.

aussi quelques brahmanes du quartier, parmi lesquels un *pandit* versé dans le *Bhagavata*. Hazra et un ou deux disciples avaient accompagné le Maître depuis Dakshineswar. Srish et d'autres enfants d'Ishan étaient là aussi. L'un des présents portait au front le signe des adorateurs de *Shakti*. Cela remplit le Maître de joie : il indiqua le rond vermillon et dit en riant : "Il est marqué au fer".

Peu de temps après, Norendro et M arrivèrent de leurs domiciles de Calcutta, se prosternèrent devant le Maître et s'assirent auprès de lui. Le Maître avait prévenu M : "J'irai tel jour chez Ishan, viens et prends Norendro avec toi".

Le Maître dit à M[3] : "Je pourrais passer chez toi aujourd'hui. Où niches-tu ?"

M — Près de l'école, monsieur, à Shèmpukur.

SR — Tu ne vas pas à l'école aujourd'hui ?

M — Non monsieur, nous avons congé pour la fête du Char.

Depuis la mort de son père, Norendro se débattait dans les difficultés. Il était l'aîné, et il avait des frères et sœurs tout jeunes. Leur père était un homme de loi et ne leur avait rien laissé pour vivre. Afin de les nourrir tous, Norendro s'efforçait de trouver du travail. Le Maître en parlait sans cesse à Ishan et aux autres dévôts. Ishan était chef de service dans les bureaux des finances. Le Maître se faisait continuellement du souci au sujet de Norendro et de sa famille.

SR (à Norendro) — J'ai parlé de toi à Ishan. Il est venu me voir là-bas, n'est-ce pas ? C'est pour ça que je lui en ai parlé[4]. Il a beaucoup de relations.

En plus du Maître et de ses disciples, Ishan avait invité quelques amis, et prévu qu'on chanterait. Un tambour double, un tambourin, un *tabla* et un *tanpura* attendaient les musiciens. Il était onze heures, et Ishan avait demandé à Norendro de chanter. On avait mis là une assiette de farine pour sécher les mains des joueurs de tambour. Le Maître se tourna vers Ishan et dit "La farine est là ? Je crois que le déjeuner va être en retard !" Ishan rit et répondit "pas du tout !" D'autres dévôts rirent aussi, et le *pandit* spécialiste du *Bhagavata* récita quelques curieux versets sanscrits, qu'il expliqua : "Ces vers disent que la poésie a plus

[3] Cette phrase, non traduite par Sw. Nikhilananda, semble indiquer une visite que M ne rapporte pas, par souci d'effacement.

[4] Norendro est probablement agacé que SR parle de lui à tout le monde. Ce passage n'est pas traduit par Sw. Nikhilananda.

de charme que la science; quand on lit ou récite de la poésie, le Védanta, le Samkhya, le droit, la grammaire sanscrite, tout cela paraît sec. La musique a plus de charme que la poésie : quand on peut chanter, le bonheur du cœur s'exprime par la voix. Mais qu'une jolie femme passe, et elle détourne l'attention de la poésie et de la musique. Et lorsque le ventre est vide, la faim fait oublier poésie, musique, et jolie femme : la nourriture prend le pas sur tout le reste."

Le Maître rit et dit : "Il a de l'esprit!"

On accorda le tambour. Norendro commença à chanter, mais dès le début du chant le Maître monta se reposer dans une pièce à l'étage, qui donnait sur la rue. M et Srish l'accompagnèrent. Cette pièce servait de salon à M. Khetronath Chatterji, le beau-père d'Ishan.

M présenta Srish au Maître en disant : "Il est très cultivé et il a une nature très paisible. Nous avons étudié ensemble depuis l'enfance. Il a fait son droit".

SR — Dommage qu'un tel homme devienne avocat[5] !

M — Il a pris cette voie sans beaucoup réfléchir.

SR — Je connais Gonesh l'avocat. Il vient parfois me voir là-bas en compagnie de *babus*. Panna aussi, celui qui n'est pas beau mais chante bien; il a beaucoup de respect pour moi. Un homme sans détours. Eh bien, quelle est ta façon de voir?

Srish — Dieu existe, et c'est lui qui mène l'univers. Mais nous ne pouvons pas nous faire une idée juste de ses attributs. L'homme ne peut pas le comprendre. Sa création est infinie[6].

SR — Combien d'arbres dans le jardin, combien de branches sur les arbres, ce n'est pas ton affaire[7]. Tu es entré dans ce jardin pour manger les mangues, eh bien mange-les! Tu as obtenu une naissance humaine pour acquérir dévotion et amour. Après avoir mangé les mangues, tu pourras repartir. Tu es venu boire du vin, un verre suffit à t'enivrer, pourquoi chercher combien le marchand a de tonneaux? Quel besoin de connaître cet univers infini? Même en y passant un million d'années tu n'y parviendrais pas.

Le Maître garda un moment le silence. Un brahmane de Bhatpara entra et s'assit. Il reprit :

[5] SR pense que les métiers "calculateurs" détournent l'esprit de Dieu.

[6] Srish semble bien "rendre" à SR son propre enseignement, transmis à la famille par son père Ishan.

[7] Voir l'Entretien 3 §7.

SR (à M) — Le monde n'est rien du tout. Sa famille (celle d'Ishan) est bien. Sinon, lorsque les enfants courent après les prostituées, fument du chanvre, boivent, désobéissent, les malheurs s'accumulent. Chez lui tous ont l'esprit tourné vers Dieu. Sa famille le porte vers la lumière[8] ; c'est très rare. Je n'en ai vu que trois ou quatre comme ça. Ailleurs, on ne voit que discussions et querelles, violences, ou bien maladie, chagrin, pauvreté. C'est pourquoi j'ai prié : "Mère, détourne-moi de tout cela". Regarde Norendro, comme il a du mal : son père est mort, à la maison ils n'ont pas de quoi manger, il cherche du travail et n'en trouve pas, qu'est-ce qu'il va devenir ?

Et toi, professeur ! Autrefois tu étais tout le temps chez nous, mais on ne t'a pas vu depuis longtemps ! Tu t'entends mieux avec ta femme, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ta faute ! De tous côtés on voit "la femme et l'or". C'est pourquoi je prie : "Mère, si je dois revenir, ne fais pas de moi un mondain !"

Le brahmane dit : "Pourtant les Ecritures font l'éloge de l'état de chef de famille".

SR — C'est vrai, mais comme c'est difficile !

Le Maître se tourna vers M : "Nous sommes mal-élevés : on chante — Norendro chante — et nous nous sommes isolés ici".

2 Vers quatre heures de l'après-midi, le Maître monta en voiture. Il était de constitution très fragile[9], et les dévôts veillaient attentivement sur lui. Il aurait eu du mal à marcher sur une distance un peu longue[10]. Dès qu'il s'assit dans la voiture il fut envahi par l'extase. La pluie tapotait sur la capote, le ciel était couvert des nuages de la mousson, la route était boueuse. Les disciples à la queue-leu-leu suivaient en pataugeant. De tous côtés couraient des enfants, célébrant la fête du Char à grands coups de sifflets en feuilles de palmier.

La voiture s'arrêta. Le maître de maison et ses proches vinrent recevoir le Maître à la porte, on lui fit monter un escalier, on entra dans un salon au premier, et le *pandit* Shoshodhor s'avança pour le saluer. Il donnait l'impression d'une maturité encore proche de la jeunesse. Son teint était clair, presque doré, et il portait un collier de *rudrakshas*[11]. Il se prosterna humblement

[8] Cf. l'épouse qui porte vers la lumière dans l'Entretien 1, note 20.

[9] Ou plutôt, il était naturellement robuste, mais usé par des années de négligence envers son propre corps et d'extase débridée.

[10] On le verra pourtant marcher, et même très vite, dans l'Entretien 17.

[11] Graines dont on fait des chapelets dédiés à Shiva.

aux pieds du Maître, puis ils pénétrèrent ensemble dans la pièce et s'assirent. Les dévôts arrivèrent l'un après l'autre et prirent place le plus près possible, avides d'entendre la conversation. Norendro, Rakhal, Ram, M et plusieurs autres se trouvaient là; Hazra avait accompagné le Maître depuis Dakshineswar.

Tout en regardant le *pandit*, le Maître était entré en extase. Un moment après, sans le quitter des yeux il sourit et dit "très bien, très bien". Puis il demanda :"Alors, quelle sorte de conférences donnes-tu ?"

Sh — J'essaie d'expliquer les Ecritures, monsieur.

SR — A notre Age convient la *bhakti* selon Narada. Où trouver le temps de pratiquer tous les rites dont parlent les Ecritures? Aujourd'hui quand on a la fièvre, on n'utilise plus la décoction des dix racines — le temps de la préparer, le malade est déjà dans l'autre monde! Maintenant on a la *Fever Mixture*. Si tu leur parles de pratiquer les rites, dis-leur bien d'en couper la tête et la queue. Je dis aux gens qu'ils n'ont pas besoin de réciter la bénédiction de l'eau etc. Il suffit de réciter la *Gayatri*. Si tu veux prendre les rites au sérieux, alors tu parles seulement pour quelques personnes dans le genre d'Ishan.

Tu peux donner mille conférences, tu ne tireras rien des mondains. Peut-on enfoncer un clou dans un mur de pierre? La pierre résiste et c'est le clou qui se tord. Un coup d'épée sur un crocodile ne lui fait aucun mal. La gourde d'un *sadhu* peut l'accompagner aux quatre pèlerinages, elle est aussi amère au retour qu'à l'aller. Avec des conférences tu ne changeras pas les mondains. Mais tu t'en rendras compte peu à peu. Le veau ne sait pas tout de suite se tenir debout : il se lève, il retombe plusieurs fois, et c'est ainsi qu'il apprend à marcher.

Tu ne peux pas savoir qui a un cœur de dévôt ou de mondain. Ce n'est pas de ta faute. Quand la tempête se lève on ne distingue plus le tamarinier du manguier[12].

Les rites sont nécessaires tant qu'on n'a pas atteint Dieu. Jusqu'à quand doit on célébrer le culte journalier? Jusqu'au moment où en entendant le nom de Dieu on pleure et on frissonne[13]. Le jour où tu pleureras rien qu'en disant *OM Ram*, tu en auras fini avec les rites. Plus besoin alors de culte journalier.

[12] Le fruit du premier est très acide, et celui du second est doux.

[13] Ce sont les paroles par lesquelles commence le livre des Entretiens.

La fleur tombe quand vient le fruit. Les rites sont la fleur et l'amour est le fruit. Quand la bru est enceinte[14] elle ne peut plus beaucoup travailler dans la maison, et chaque jour sa belle-mère lui donne un peu moins à faire. Au dixième mois elle ne fait plus rien : son enfant est né et elle le promène dans ses bras. Le culte journalier se perd dans la *Gayatri*. Puis la *Gayatri* se perd dans le son *OM*. Enfin, le son *OM* se perd dans l'extase[15] (*samadhi*). Il résonne comme une cloche : *tom t-ooo-mmm*. Les *yogis* atteignent le *Brahman* suprême en cherchant à percevoir ce son. Et l'extase dissout tous les rites. C'est ainsi que les *jñanis* abandonnent le rituel.

3 En parlant ainsi de l'extase, le Maître se transforma. Son visage parut rayonnant, d'une lumière de paradis, et il perdit toute conscience extérieure. Il cessa de parler, son regard devint fixe. Sans nul doute, il contemplait le Seigneur de l'Univers. Longtemps après il revint à lui et dit comme un enfant "Je voudrais un peu d'eau". Les disciples savaient que cela indiquait son retour du *samadhi*.

Dans son extase, il disait : "Mère, autrefois tu m'as fait voir Isshor Biddèshagor. Je t'ai demandé : "Mère, fais-moi connaître un autre *pandit*", et c'est pour cela que tu m'as amené ici".

Il regarda Shoshodhor et lui dit : "Mon enfant, il te faut encore prendre de la force, suivre des disciplines et accomplir des rites. Tu voudrais cueillir les fruits avant d'être monté à l'arbre. Mais tu fais tout cela pour le bien des gens".

Ce disant, il inclina la tête devant Shoshodhor.

Il ajouta : "Quand on m'a parlé de toi, j'ai demandé si tu n'étais qu'un simple *pandit*, ou bien si tu étais doué aussi de discernement et de renoncement. Un *pandit* sans discernement ne mérite pas le nom de *pandit*".

Il n'y a pas de mal à enseigner, si on en a reçu l'ordre. Celui qui a reçu le mandat d'enseigner devient invincible dans la discussion. Un rayon de lumière venu de la Déesse de la sagesse lui donne une telle force, que les plus grands *pandits* sont devant lui comme des vers de terre.

Quand on allume une lampe les papillons de nuit arrivent de tous côtés. Pas besoin de les appeler. Qui a reçu mission d'enseigner n'a pas besoin d'appeler les gens, d'annoncer que

[14] Même parabole dans les Entretiens 3 §6 et 5 §6.

[15] Entretien 1, §1.

la conférence aura lieu à telle heure, de mettre des affiches. Il acquiert un tel attrait que les gens viennent d'eux-mêmes. Les *rajas*, les *babus* accourent, et lui disent : "Que désirez-vous? des mangues, des friandises, de l'argent, des châles? Nous vous offrons tout cela, prenez ce que vous voulez". Moi je leur dis : "Allez-vous-en, rien de cela ne m'attire, je ne veux rien du tout".

L'aimant dit-il au fer "viens près de moi" ? C'est inutile : le fer se précipite tout seul vers l'aimant.

Il se peut que de tels maîtres n'aient pas d'instruction. Mais ne va pas croire qu'il leur manque quoi que ce soit. Peut-on acquérir la connaissance dans les livres? Celui qui a reçu le mandat d'enseigner, sa connaissance n'a pas de limites. Cette connaissance vient de Dieu; elle est inépuisable.

Chez nous les paysans mesurent le riz. L'un mesure, l'autre lui pousse des tas de riz. Ainsi la Mère se tient derrière celui qui a reçu le mandat d'enseigner, et pousse sans arrêt vers lui des amas de sagesse. Ils ne s'épuisent jamais.

Celui sur qui la Mère a jeté le regard, la sagesse peut-elle lui faire défaut? C'est pourquoi je te demande si tu as reçu un mandat.

Hazra (au pandit) — Bien sûr que vous en avez un, n'est-ce pas, monsieur?

Sh — Un mandat? Non, je n'en ai pas.

L'hôte — Mandat ou non, il est poussé par le sens du devoir.

SR — Sans mandat, les paroles restent sans effet. Un jour, un prédicateur (Brahmo) dit dans son sermon : "Mes frères! Moi aussi j'ai été un pécheur autrefois, je buvais, j'ai fait ceci et encore cela". En l'entendant les gens se disaient les uns aux autres : "Comment? Qu'est-ce que ce type raconte? Il buvait?" Le résultat fut le contraire de celui qu'il espérait. Des gens de mauvaise qualité ne peuvent aider les autres.

Un certain juge à la retraite, de Borishal, me disait "Monsieur, faites-vous connaître un peu, et moi aussi je mettrai volontiers la main à la pâte". Je lui dis : "Ecoute un peu cette histoire[16]. Chez nous il y a un étang appelé Haldarpukur. Des gens faisaient leurs besoins sur la berge, et ceux qui arrivaient le matin pour se baigner avaient beau crier à s'en décrocher l'esprit, c'était pareil le lendemain. Et puis un jour est arrivé quelqu'un de

[16] Voir l'Entretien 2, §8.

la Compagnie[17] en uniforme, il a planté un écriteau, et quelle surprise! Tout s'arrêta!" C'est pourquoi je dis : si des gens de rien viennent faire des conférences, l'effet est nul. Mais on fait attention à celui qui porte un uniforme. On ne peut pas enseigner sans mandat de Dieu. Pour enseigner il faut une grande force. A Calcutta, il y a beaucoup de gens aussi musclés que Honuman Puri[18] ; c'est avec eux qu'il te faut lutter. Pas avec des débutants[19].

Chaitanya était un *avatar*, mais dis-moi, que reste-t-il de son œuvre ? Alors à plus forte raison ceux qui n'ont pas de mandat. C'est pourquoi je te dis : plonge, laisse-toi emporter par Dieu[20].

Ce disant, le Maître fut transporté d'amour divin, et chanta[21]

Plonge, plonge, O mon esprit, dans l'océan de beauté,
Le trésor d'amour y est, si tu descends jusqu'au fond...

Qui plonge dans cet océan ne se noie pas — c'est l'océan d'immortalité[22]. Je disais à Norendro[23] : Dieu est un océan de douceur[24] ; tu vas plonger dans cet océan, n'est-ce pas ? Imagine une soucoupe avec de l'eau sucrée, tu es une mouche et tu veux en boire, où vas-tu te poser ? Norendro dit : "Au bord de la soucoupe, et j'allongerai le cou, de peur de tomber dedans et de me noyer". Je lui dis "Non, mon petit, c'est l'océan de *Satchidananda,* l'océan d'immortalité, on ne craint pas d'y mourir". Les ignorants disent qu'il faut être modéré dans son amour et sa dévotion. Mais peut-on jamais avoir trop d'amour pour Dieu ? C'est pourquoi je te le dis, plonge dans l'océan de *Satchidananda.*

Lorsque Dieu est atteint, plus de soucis : le mandat de Dieu vient aussi, et on peut enseigner aux autres.

4 Ecoute, il y a une infinité de chemins menant à l'océan d'immortalité. Ce qui compte c'est d'y arriver, n'importe comment. Imagine un lac plein de la liqueur d'immortalité. De quelque façon que tu y descendes, tu deviendras immortel. Tu

[17] Les paysans en sont encore au temps de la Compagnie des Indes.
[18] Un lutteur renommé, explique la traduction de M.
[19] Le texte bengali n'est pas clair. Je suis la traduction de M.
[20] Litt. Laisse-toi submerger aux pieds de lotus de Dieu.
[21] Ce chant se trouve dans l'Entretien 5, §7.
[22] Litt. d'*amrita,* l'ambroisie des Grecs, la boisson qui donne l'immortalité aux dieux.
[23] Voir l'Entretien 13, §7.
[24] Les bengalis sont friands de sucreries, et il s'agit plutôt d'un océan de sirop, mais un Dieu sirupeux ne nous tente pas autant qu'eux.

peux t'y jeter d'un coup, ou y descendre marche après marche et boire une petite gorgée, ou quelqu'un peut te jeter dedans; le résultat est le même. Du moment que tu en as goûté, tu es immortel.

Une infinité de chemins — et parmi eux les trois yogas : *jñana, karma, bhakti*. Quel que soit le chemin, en le suivant d'un cœur sincère on arrive à Dieu.

En gros il y a trois sortes de yogas : *jñana, karma, bhakti*[25]. Le *jñani* cherche à connaître l'Absolu (*Brahman*). Il écarte tout ce qui n'est pas l'Absolu. Il discrimine : *Brahman* est réel et le monde une apparence; il sépare le réel de l'irréel. La discrimination s'achève seulement lorsque *Brahman* est atteint dans l'extase (*samadhi*). Le *yoga* des œuvres consiste à utiliser l'action extérieure[26] pour orienter l'esprit vers Dieu. C'est celui que tu enseignes. Savoir pratiquer de manière détachée le contrôle du souffle et la méditation[27] fait partie aussi du *yoga* de l'action. Lorsque les mondains se détachent du fruit de leurs actions pour l'offrir à Dieu, lorsqu'ils répètent le nom de Dieu (*japa*) ou célèbrent le culte (*puja*), c'est encore le *yoga* des œuvres. Et le but de tout cela aussi est de parvenir à Dieu. Le *yoga* de la dévotion consiste à orienter l'esprit vers Dieu en chantant son nom dans le *kirtan*, etc. C'est la voie qui convient le mieux à notre ère, le *yoga* pour l'Age de Fer (*kaliyuga*).

Le *yoga* des œuvres est très difficile — et d'abord, comme je te l'ai dit, où trouver le temps? Tous les rites prescrits par les Ecritures demandent du temps. Dans cet Age les gens ne vivent plus assez vieux. De plus, il est très difficile de se détacher, d'agir sans désirer les fruits. On n'atteint le vrai détachement qu'après avoir atteint Dieu, pas avant. Tu crois être détaché, et puis l'attachement te tombe dessus on ne sait d'où!

Le *yoga* de la connaissance aussi est devenu très difficile dans cet Age : les êtres dépendent entièrement de la nourriture, ils ne vivent pas très vieux, et ils n'arrivent pas à se débarrasser de l'identification à leur corps. Or tant que cette identification

[25] Ramakrishna va maintenant rassembler tous les grands thèmes de son enseignement, qu'il ne se lasse pas de répéter. On peut s'étonner qu'il dise au *pandit* des choses connues de tous, mais peut-être veut-il lui montrer ce que doit être une "conférence".

[26] Normalement, il s'agit de pratiquer sans attachement son "devoir d'état" (souvent fixé par la caste), mais ici le sens est dévié : l'action extérieure est aussi l'ensemble des rites de l'hindouisme.

[27] Qui de manière précise relèvent du *raja yoga*.

subsiste, la connaissance est impossible. Le *jñani* dit "En vérité, je suis l'Absolu, je ne suis pas ce corps, je suis au-delà de la faim, de la maladie, des chagrins ; de la naissance et de la mort ; du plaisir et de la peine". Si tu gardes conscience du plaisir, de la douleur, etc, comment devenir un *jñani* ? Une épine entre dans ta main, le sang coule, tu as très mal. Comment prétendre "mais non, ma main n'a rien du tout, tout va bien" ?

C'est pourquoi la voie de l'amour convient à notre Age de Fer. Elle permet d'atteindre Dieu plus facilement que toute autre voie. C'est vrai que l'on parvient à Dieu par les voies de la connaissance, ou des œuvres, ou d'autres encore, mais plus difficilement.

La voie de l'amour est la voie pour notre Age. Mais ne crois pas que cette voie mène ailleurs que les autres, la connaissance et l'action. Si quelqu'un suit le chemin de l'amour, et qu'il désire la connaissance de l'Absolu, eh bien en arrivant au but il obtiendra cette connaissance. Le Dieu de bonté a le pouvoir, si telle est sa volonté, de donner aussi la connaissance de *Brahman*.

Mais ce que désire le dévôt, c'est connaître le Dieu personnel[28], et lier conversation avec lui. En général la connaissance de *Brahman* ne l'intéresse pas. Mais Dieu est celui qui comble les désirs, et s'il est satisfait de son adorateur, il peut le mettre en possession de toute sa gloire, lui donner non seulement l'amour mais la connaissance. Si quelqu'un se rend à Calcutta, alors il peut tout voir, aussi bien le *moydan*[29] que le musée et tout le reste. Le problème, c'est d'aller à Calcutta !

Qui atteint la Mère de l'univers obtient l'amour par la connaissance, la connaissance par l'amour. Dans un certain genre d'extase (*bhava samadhi*) il contemple des formes, dans un autre genre (*nirvikalpa samadhi*) il contemple l'Indivisible *satchidananda*. Alors le moi, les noms et les formes s'évanouissent.

L'adorateur prie ainsi[30] : *Mère, j'ai grand peur de mes propres actions. Si j'agis pour moi-même, je devrai en supporter les conséquences. Chacune de ces actions produit son fruit. Mais agir sans attachement est trop difficile, et si j'agis avec attachement je t'oublierai. Alors je te prie de me détacher peu à peu de*

28 Litt. le Dieu avec forme.

29 L'immense pelouse qui sert de terrain de jeux, de promenade, etc.

30 On peut tenter un parallèle entre ce refus des "fruits" et le leitmotiv évangélique "ils ont déjà leur récompense", mais sans le pousser trop loin : l'idée d'une rétribution *mécanique* de l'action dans l'hindouisme s'oppose à celle de la *justice* de Dieu dans la Bible.

l'action. Tant que je ne t'ai pas atteinte, diminue mon travail extérieur. Ce qu'il m'en restera, accorde moi de le faire sans attachement, et en même temps fais grandir mon attachement à toi. Tant que je ne t'ai pas atteinte, préserve-moi de rechercher de nouvelles activités. Et quand je t'aurai atteinte, que j'agisse selon ton ordre, et non autrement.

5 Le *pandit* demanda : "Monsieur, avez-vous fait de grands pèlerinages ?"

SR — Oui, je suis allé en pas mal d'endroits (souriant) mais Hazra a été très loin, et il est monté très haut. Il est allé à Hrishikesh (rires[31]). Je ne suis allé ni aussi loin, ni aussi haut.

Les milans et les vautours volent très haut, mais leur regard guette les charognes sur le sol. Savez-vous ce que sont les charognes ? Le sexe et l'or. Et les milans et les vautours[32], ce sont les gens qui tiennent des discours prétentieux, qui pensent accomplir presque toutes les prescriptions des Ecritures, mais dont l'esprit est attaché au monde : l'argent, la réputation, l'honneur, le confort. Ils ne s'occupent que de cela.

Puisqu'en restant sur place on peut trouver l'amour de Dieu, à quoi servent les pèlerinages ? En visitant Bénarès, j'ai vu les mêmes arbres qu'ici, les tamariniers ont exactement les mêmes feuilles. Et si en allant pèleriner on ne trouve pas l'amour de Dieu, alors encore une fois, à quoi bon ? L'amour est l'essentiel, et tout le reste est secondaire.

Sh — C'est tout à fait vrai, monsieur. Aller en pèlerinage, c'est comme courir à la recherche de diamants, en négligeant le joyau *Kaustubha*[33].

SR — Comprends bien ceci : parle autant que tu veux, rien ne viendra avant son temps. Un enfant disait à sa mère avant d'aller au lit "Maman, s'il te plaît réveille-moi quand j'aurai un besoin". Sa mère lui dit "Mon petit, ne t'inquiète pas. Le besoin lui-même te réveillera" (tous rient). Ainsi la nostalgie de Dieu se manifestera le moment venu.

Il y a trois sortes de médecins[34]. Ceux de la classe inférieure prennent le pouls au malade, écrivent l'ordonnance et s'en vont

31 Manifestement SR met Hazra en boîte, mais de quelle manière exactement nous échappe un peu. Sans doute Hrishikesh, porte des grands pèlerinages himalayens, n'est ni très loin ni très haut.

32 Phrase déplacée du paragraphe suivant.

33 Un joyau que Vishnu porte sur la poitrine.

34 Même comparaison dans l'Entretien 5, §3.

en disant "Prends bien tes remèdes, et bonsoir!" Ainsi beaucoup de maîtres spirituels donnent l'instruction, mais que celle-ci rende les gens meilleurs ou pires, ça leur est égal. Ce n'est pas leur affaire.

Ceux de la classe intermédiaire, une fois l'ordonnance faite, insistent pour que le malade prenne ses remèdes, et s'il ne veut pas, ils essaient de le persuader. De même il y a des maîtres qui donnent l'instruction, puis expliquent longuement au disciple comment la mettre en pratique. Mais les médecins de la classe supérieure, si le malade ne prête pas attention aux paroles aimables, iront jusqu'à employer la force. S'il le faut, ils lui mettront un genou sur la poitrine pour qu'il avale son médicament. Ainsi pour les maîtres de la classe supérieure, au besoin ils emploieront la force pour faire avancer le disciple sur le chemin de Dieu.

Sh — Monsieur, vous nous avez dit qu'on ne peut rien obtenir avant le temps, mais cela ne s'applique pas aux maîtres de la classe supérieure[35].

SR — Tu as raison. Mais pense au cas où le malade ne veut vraiment pas du remède, et le laisse couler hors de sa bouche. Alors le médecin ne peut rien faire, même si c'est un médecin de première classe.

Celui qui donne l'instruction doit regarder dans quel récipient il la verse. Vous, vous n'y prenez pas garde. Quand un garçon vient me voir, je lui pose des questions : comment ça va chez toi ? Par exemple, s'il n'a plus de père, ou si son père est couvert de dettes, comment pourra-t-il tourner son esprit vers Dieu[36] ? Tu m'écoutes, mon cher ?

Sh — Mais oui, monsieur, j'écoute tout à fait !

SR — Un jour, des soldats Sikhs sont venus me voir. Nous parlions ensemble, devant le temple de Kali. L'un d'eux dit : "Dieu est miséricordieux". Je demande : "Vraiment ? Et pourquoi donc ? Comment le savez-vous ?" Ils disent : "Bien sûr ! C'est lui qui nous nourrit, il veille constamment sur nous". Je leur réponds : "Et alors ? C'est tout naturel ! Dieu est notre père à

[35] Il y a peut être là une allusion à l'histoire de Noren (voir les biographies) : lors de la seconde visite de Noren à Ramakrishna, celui-ci l'avait fait entrer en *samadhi* en le touchant. Cet incident était bien connu des disciples.

[36] Cette phrase décrit la situation de Norendro, et de même la phrase suivante sur la confiance en Dieu s'adresse à lui.

tous. Si le père ne s'occupe pas de ses enfants qui va s'en occuper? Veux-tu qu'il les laisse aux voisins[37] ?"

Noren — Alors on ne doit plus dire que Dieu est miséricordieux?

SR — Est-ce que j'ai dit ça? Je veux dire que Dieu est proche de nous, et pas un étranger.

Sh — Quelles paroles inestimables!

SR (à Norendro) — Je t'ai entendu chanter aujourd'hui, mais ton chant ne m'a pas plu et je suis monté là-haut. Tu pensais à trouver du travail. Ton chant m'a semblé fade.

Norendro rougit et se tut.

6 Le Maître demanda de l'eau. Un verre plein était posé devant lui, mais il ne put en boire, et il en fit venir un autre. On apprit ensuite que le premier verre avait été touché par une certaine personne de la maison, dominée par ses sens[38].

Sh (s'adressant à Hazra) — Vous êtes avec lui jour et nuit. Vous avez de la chance!

SR (souriant) — C'est aujourd'hui un grand jour pour moi. Je viens de voir la lune[39], au premier jour de sa croissance! Savez-vous pourquoi je dis cela? Un jour Sita dit à Ravana : "Tu es la pleine lune, et mon Rama est le premier jour de la nouvelle lune". Ravana ne la comprit pas, et se sentit tout heureux. Mais Sita voulait dire que la pleine lune ne peut que décroître, comme la prospérité de Ravana, tandis que la lune nouvelle est chaque jour plus brillante.

Le Maître se leva. En même temps que ses amis qui restaient là, le *pandit* Shoshodhor se prosterna devant lui. Puis le Maître se retira avec ses disciples.

7 Le Maître et les disciples étaient à nouveau chez Ishan, dans le salon du rez-de-chaussée. Le culte du soir n'avait pas encore eu lieu. Ishan était là avec ses enfants, quelques dévôts étaient revenus aussi, parmi lesquels le *pandit* de Bhatpara qui commentait le *Bhagavata*.

SR (souriant) — J'ai dit à Shoshodhor qu'il fallait monter à l'arbre avant d'en cueillir les fruits, encore suivre des disciplines avant de devenir un maître.

Ishan — Ils se croient tous capables d'enseigner. Un ver luisant

[37] Là peut-être Hazra en prend pour son grade.

[38] C'est la première fois, depuis le début des Entretiens, que M rapporte un fait "extraordinaire".

[39] Il y a là un jeu de mots sur le nom du *pandit* Shoshodhor.

croyait éclairer le monde, mais quelqu'un lui dit "Ta lumière n'éclaire pas, elle fait encore plus ressortir l'obscurité[40]".

SR (souriant, à Ishan) — Mais ce n'est pas un simple *pandit*, il a un peu de discernement et de renoncement.

Le *pandit* de Bhatpara était assis là. Il semblait avoir quarante-cinq ans environ. Il regardait fixement le Maître, puis il dit : "Vous êtes vraiment un *mahatma*!"

SR — Gardez ce titre pour Narada, Prahlada ou Shukadeva. Moi, je ne suis qu'un petit enfant. Mais veuillez[41] considérer ceci : certains placent l'adorateur au-dessus de Dieu même, car il marche en portant le Seigneur dans son cœur (cette parole mit tout le monde en joie). L'Ecriture dit : "Le dévôt pense que Je suis petit, et que lui-même est grand". Ainsi Yashoda[42] avait attaché Krishna. Elle pensait "Qui d'autre que moi est capable de s'occuper de Krishna comme il faut ?" Parfois Dieu est l'aimant, l'adorateur est l'aiguille, et Dieu attire l'adorateur. Mais parfois l'adorateur est l'aimant, Dieu est l'aiguille, et l'attraction de son amour est si forte qu'elle parvient à rendre Dieu captif.

Le Maître devait rentrer à Dakshineswar. Il se tenait debout dans la véranda sud, au rez-de-chaussée. Ishan et les autres étaient debout aussi, mais il continuait à donner à Ishan beaucoup d'instructions.

SR — Celui qui parvient à prier Dieu parmi les soucis du monde est un vrai héros. Dieu pense : "Ceux qui ont quitté le monde n'ont rien d'autre à faire que de me prier et me servir. C'est normal. S'ils ne le font pas on les méprise. Mais celui qui me prie au milieu du monde, comme s'il devait traîner une énorme pierre, celui-là est un héros".

Le *pandit* raconta une histoire tirée du *Mahabharata*[43]. Un ascète avait acquis des pouvoirs. Il était capable de réduire en cendres un corbeau en plein vol, et se croyait bien avancé. Il alla mendier dans une maison. La femme ne faisait rien d'autre que servir son mari, quand il rentrait elle lui lavait les pieds et préparait son repas, et justement son mari était en train de manger. L'ermite s'impatienta et menaça de maudire la maison. La femme lui dit de l'intérieur : "Veuillez attendre un peu,

[40] Ishan rend sans doute à SR l'une de ses propres comparaisons.
[41] Le "vous" est à la forme de respect.
[42] La mère (adoptive) de Krishna.
[43] Légèrement résumée ici.

Seigneur, nous ne sommes pas des corbeaux ici. Je dois servir mon mari d'abord, puis je m'occuperai de vous". L'ermite fut stupéfait qu'elle fût au courant des corbeaux. Il cherchait un maître qui eût la connaissance de *Brahman*. La femme lui indiqua un chasseur, qui tuait les animaux et vendait leur chair. L'ascète fut indigné : un mondain, qui massacre les animaux, comment aurait-il la connaissance de *Brahman* ? Mais ce chasseur vivait jour et nuit en présence de Dieu et servait ses vieux parents, et il avait la connaissance parfaite. Il devint son maître.

Les dévôts menèrent le Maître jusqu'à la voiture. Il dit encore à Ishan : "Sois dans le monde comme la fourmi, qui emporte les grains de sucre et laisse les grains de sable. Sois comme le cygne[44], qui est capable de boire seulement le lait dans un mélange de lait et d'eau. Sois comme le cormoran, qui plonge, mais fait tomber les gouttes d'eau en secouant ses plumes. Sois comme le poisson qui se cache dans la vase, mais dont les écailles restent brillantes".

Le Maître monta en voiture et repartit vers Dakshineswar.

Dans la grande biographie de Sw. Saradananda, Sri Ramakrishna, The Great Master, *on trouve p. 622 plusieurs informations intéressantes sur le pandit Shoshodhor. Il y est dit en particulier que celui-ci comprit si bien la leçon de Ramakrishna quant à la nécessité d'un "mandat" pour enseigner, qu'il arrêta sa propre prédication et se retira dans la solitude.*

Le pandit Shoshodhor rendit sa visite à Ramakrishna le 30 juin, à Dakshineswar. Leur entretien est rapporté par M (original bengali III.9, chap. 25 de la traduction anglaise). Ici aussi Sw. Saradananda *apporte des informations très intéressantes. Il insiste (p. 632) sur la crainte de "n'être pas à la hauteur" qui saisit le Maître à l'occasion de cette visite, et qui l'obligea, raconte-t-il lui-même, à* "me rendre encore et encore vers les tamaris *(c'est-à-dire aux lieux d'aisance)* comme la fois où Keshob m'avait amené un Anglais *(le missionnaire Joseph Cook, mentionné dans l'Entretien 1)". En fait, dès qu'il se trouva en présence du pandit il fut transporté en extase et se mit à parler* "sans savoir ce que je disais", *et quand il revint à lui il trouva le pandit en larmes.*

---

[44] C'est pour cela qu'un libéré vivant est appelé un *paramahamsa*, un grand cygne.

ENTRETIEN 15*

SECONDE VISITE A SINTHI : 19 OCTOBRE 1884

Les thèmes et paraboles de ce long entretien sont déjà connus pour la plupart, mais présentés sous une forme cohérente et pleine de vie, car les auditeurs sont intelligents et sincères, et ne se bornent pas à demander "pourquoi Kali est noire". Voir en particulier la discussion finale avec Vijay sur le Védanta et le Dieu personnel.

Vers cette époque, M et sa femme perdirent leur fils aîné âgé de sept ans. Ce fait n'est pas mentionné ici, mais dans des entretiens beaucoup plus tardifs. La femme de M en perdit presque la raison, et ne s'en remit jamais complètement.

A nouveau les dévôts du *Brahmosamaj* se rassemblent pour leur grande fête d'automne à Shinthi, dans la magnifique maison de campagne de M. Benimadhob Pal. Nous sommes le 19 octobre 1884, veille de la *Kali puja*. Des offices religieux ont eu lieu dans la matinée. La voiture du *paramahamsa* arrive à quatre heures et demie, s'arrête dans le parc et se trouve aussitôt encerclée par la foule des dévôts. On a dressé l'autel du *Brahmosamaj* dans le bâtiment principal, en face de celui où vient s'asseoir Shri Ramakrishna. Aussitôt les Brahmos prennent place tout autour de lui, Bijoy, Troylokko[1], et de nombreux dévôts, parmi lesquels un juge auxiliaire[2].

Pour la fête tout était décoré d'étendards de couleurs vives, de banderoles sur la maison et au-dessus des allées, de feuillages et de fleurs. Le ciel bleu de l'automne se reflétait dans les bassins aux eaux transparentes. De part et d'autre des allées au sol rougi de poudre de brique, les arbres étaient couverts de fleurs.

Aujourd'hui, les dévôts allaient entendre proclamer à nouveau, par la bouche du Maître[3], le même message éternel; celui des Védas, autrefois proclamé par les *rishis* de l'Inde; celui de Jésus, le suprême *sannyasin,* le souffle de Dieu venu sous forme

* Original I.12, traduction anglaise 32.

1 Traylokya Nath Sanyal, le poète et chanteur proche de Keshob.

2 Ces magistrats indiens (de rang subalterne) étaient un peu le symbole des promesses de l'empire Britannique à la fin du XIX[e] siècle.

3 Ce paragraphe solennel, omis par Sw. Nikhilananda, est fort intéressant quant à la pensée de M. On trouvera un passage analogue dans l'entretien suivant.

humaine, ému par la souffrance des hommes, plein d'affection pour les dévôts, l'incarnation de l'amour, le fou de Dieu, enseignant ses douze disciples pleins de jalousie et dépourvus de compréhension[4] ; ce même message proclamé dans la *Bhagavad Gita,* sur le saint champ de bataille de Kurukshetra, par la bouche du Seigneur Krishna devenu cocher d'Arjuna, *satchidananda* incarné pour enseigner aux hommes, ami des humbles, profond comme le ciel, proclamant la vérité en réponse au désir d'Arjuna. Ainsi[5] :

L'Omniscient, l'Ancien, le Chef; plus ténu qu'un atome,
Soutien du monde, inconcevable, soleil brillant par-delà toute ombre,
Qui s'en souvient à la mort, l'esprit ferme, plein d'amour, suivant le yoga,
Fixant l'âme entre les sourcils, atteint ce purusha *resplendissant.*
Les voyants le nomment l'Immortel, en Lui pénètrent les détachés,
Il est le désiré des chastes, en peu de mots je te l'annoncerai.

En prenant place, le Maître aperçut le bel autel décoré du *Brahmosamaj,* et le salua aussitôt, tête inclinée. On annonçait le Seigneur depuis cet autel, c'est pourquoi le Maître le considérait comme un lieu saint. Il disait qu'un endroit où l'on parle de Dieu sans le déformer est comme le confluent de tous les pèlerinages[6]. Comme en voyant le palais de justice on pense à des procès et à des juges, disait-il, voir la chaire où l'on parle de Dieu attire à lui notre pensée.

M. Troylokko était en train de chanter. Shri Ramakrishna lui dit : j'aime beaucoup ta chanson "O Mère, rends-moi fou de ton amour" ; chante-la-nous donc!

O Mère, rends-moi fou de ton amour,
Qu'ai-je besoin de comprendre et de raisonner ?
Ton amour est un vin puissant, je perdrai tête en le buvant,
Voleuse d'âmes, plonge-moi dans cet océan,
Dans l'asile où tu les as mis, certains pleurent, certains rient,
Certains ne cessent de danser, pleins de bonheur.

[4] Cette agressivité surprend, mais M est un lecteur assidu de l'Evangile : "pleins de jalousie", sans doute parce qu'ils "discutaient de qui serait le premier", ce qui pour M préfigure peut être la division des églises chrétiennes ; "dépourvus de compréhension", sans doute parce qu'à plusieurs reprises "Jésus leur dit... et ils ne comprirent pas". Pour la tradition chrétienne, les traits négatifs des disciples (outre leur intérêt historique) mettent en valeur l'action de l'Esprit Saint, qui peut transformer de simples pêcheurs en apôtres. Cela ne satisfait pas le besoin d'admiration absolue des hindous (voir dans l'Entretien 14, §3, la remarque de SR sur le pécheur converti). L'idée que l'Asie est mieux à même de comprendre le Christ que l'Occident matérialiste était déjà un thème de la prédication de Keshob.

[5] Gita, VIII. 9-11; le "souvenir au moment de la mort" sera l'un des thèmes de la discussion.

[6] Cette expression figure au début de l'Entretien 1.

Chaitanya, Moïse, Jésus, dans l'extase sont perdus.
Mère quand me laisseras-tu rejoindre cette compagnie ?
Les fous entrent au paradis, maître et disciple réunis,
Le jeu d'amour qui comprendra ? Et Toi-même n'es-tu pas
La couronne de la folie ?
Pour une miette du festin, Premdas à tes pieds mendie.

En écoutant ce chant, Shri Ramakrishna perdit conscience, et fut saisi d'une très profonde extase, pénétrant sans doute jusqu'à la réalité au-delà de toutes les réalités. Toutes les fonctions des sens et de l'esprit paraissaient suspendues. Le corps seul était présent, tel une statue. On dit[7] qu'au moment où le grand maître Bhishma agonisait sur son lit de flèches, le jour de deuil et de larmes où à Kurukshetra s'acheva la grande bataille, Krishna entra ainsi dans une profonde méditation, puis une extase si complète que, le croyant mort, Yuddhisthira et les autres *Pandavas* se mirent à pleurer.

2 Quelque temps passa, Shri Ramakrishna revint un peu à lui, et commença à parler aux Brahmos, mais l'état divin dans lequel il se trouvait était très intense, et il parlait comme un homme ivre. Cet état se dissipa progressivement.

SR (en extase) — Mère, je ne veux pas de la joie de l'Absolu[8] ; je veux du chanvre[9] (*siddhi*).

(Aux Brahmos) — Par *siddhi*, je veux dire la perception des choses, non les huit pouvoirs miraculeux. Au sujet de ceux-ci, devenir très petit, très léger, etc, Krishna disait à Arjuna : "Frère, celui qui possède un seul de ces huit pouvoirs, sache qu'il ne m'atteindra pas". Là où sont les pouvoirs se trouve aussi l'orgueil, et une miette d'orgueil empêche de connaître le Seigneur.

Certains distinguent les débutants, les chercheurs de Dieu, les parfaits (*siddha*), et les tout-à-fait-parfaits. A la première classe appartiennent ceux qui éprouvent de l'inclination pour le culte et les rites. Ils portent une marque sur le front, un chapelet, observent toutes les formes extérieures. Les chercheurs ont fait des progrès, ils éprouvent moins le besoin de paraître. Ils ont

[7] Dans le *Mahabharata*.
[8] Passage obscur. Il serait conforme à l'habitude que SR cherche à quitter le plan de l'Absolu pour revenir au relatif, et le "chanvre" serait alors *maya*. Mais le mot (*kârana*, la Cause) traduit ici par "l'Absolu" a de multiples significations, et le mot traduit plus bas par "les choses" pourrait aussi être lu "le réel", avec le sens opposé.
[9] Le paragraphe qui suit joue sur trois sens du mot *siddhi* : 1) le chanvre indien, 2) les pouvoirs des *yogis*, 3) l'état de perfection.

la nostalgie de Dieu, l'appellent sans cesse, répètent son Nom et le prient avec sincérité. Qui sont les parfaits? Ceux dont les doutes se sont dissipés, qui savent que Dieu existe et agit en tout ; ceux qui ont vu Dieu. Et les tout-à-fait-parfaits ? Ceux qui non seulement ont vu Dieu, mais sont devenus ses familiers, dans une relation de père à enfant, d'ami à ami, d'époux à épouse. Ils peuvent parler avec lui.

Etre certain que le bois contient du feu[10], c'est la foi. Entre savoir cela, et allumer le bois, s'en servir pour cuire du riz, manger ce riz, en être rassasié et content, il y a un monde! On n'atteint pas l'état divin d'un coup, juste comme-ça; il doit grandir peu à peu, tout doucement.

Il ajouta dans son extase : "Ils cherchent le Dieu sans forme, le *Brahman*; c'est très bien". (Aux Brahmos) — Ayez une foi solide en Dieu, sans forme ou avec forme. Ainsi vous l'atteindrez, pas autrement. Solides dans la foi sans forme, vous l'atteindrez, et dans la foi avec forme aussi. Que vous mettiez la confiture en large ou en long sur la tartine, le plaisir sera le même (rires).

Mais il faut être persévérant. Priez Dieu avec ferveur. Savez-vous comment les mondains parlent de Dieu? Comme des enfants qui ont appris à dire "je te le jure par Dieu" en écoutant leurs tantes se disputer. Comme un élégant *babu* qui se promène dans un jardin, la canne à la main, mâchonnant du bétel, qui cueille une fleur et la montre à ses amis : "Un chef-d'œuvre de Dieu! *Bioutiful*!" Mais les états d'âme des mondains sont passagers, comme une goutte d'eau sur du fer rouge.

Avant tout il faut se décider. Il faut plonger. Sinon, on ne trouvera pas les trésors du fond de l'océan. On n'obtient rien en se laissant flotter à la surface.

Après cela, le Maître chanta, de sa voix admirable, le chant qui avait ensorcelé Keshob et ses disciples. On se croyait au paradis.

Plonge, plonge, O mon esprit, dans l'océan de beauté,
Le trésor d'amour y est, si l'on cherche jusqu'au fond.
Cherche, cherche dans ton cœur, Brindabon y est caché.
Allume, allume en toi le feu de la lampe sans déclin.
Qui va guider ton bateau, ramant sur la terre ferme ?
Ecoute, écoute, dit Kabir, tiens bien les pieds de ton guru !

3 Plongez donc! Apprenez à aimer Dieu. Mais dans votre *Brahmosamaj,* vous faites trop d'histoires avec la gloire de

[10] Le feu sacré est produit par la friction de deux morceaux de bois.

Dieu[11] : "Ah Seigneur, tu as créé le ciel, l'immense océan, la lune[12], le soleil, les étoites, tu as tout fait". Est-ce que cela nous regarde ?

Des gens visitent une propriété, muets d'admiration — Ces arbres ! ces fleurs ! ces étangs ! Et les salons dans la maison, et les tableaux aux murs ! Tout les épate. Mais le maître du jardin ? Combien recherchent le *babu* ? Peut-être une ou deux personnes. Si l'on éprouve le désir de Dieu et qu'on le cherche, on peut avoir sa vision, faire sa connaissance, lui parler. Comme je parle avec vous maintenant. On le peut, je vous dis la vérité. Mais pour qui est-ce que je parle ? Qui va me croire ?

Peut-on trouver Dieu dans les Ecritures ? En les lisant on saura tout juste qu'il existe. Mais pour le voir il faut plonger soi-même. En plongeant on le connaît de première main, et le doute disparaît. Vous pouvez lire mille volumes, réciter par cœur mille versets, si vous n'avez pas de désir et ne plongez pas vous ne parviendrez pas à le saisir. Avec votre érudition vous arriverez peut-être à tromper les hommes, mais pas Dieu.

Avec les Ecritures et tous les livres, vous n'arriverez à rien. On n'arrive à rien sans sa grâce. Qui reçoit sa grâce obtient de le désirer, de s'efforcer, puis de le voir, Avec sa grâce, vous pourrez le voir ; il parlera avec vous.

Juge — Monsieur, est-ce qu'il donne sa grâce à l'un plutôt qu'à l'autre ? On pourrait alors l'accuser de partialité.

SR — Alors pour toi une cruche et un plat, c'est pareil* ? Ce que tu dis là, Isshor Biddèshagor[13] me l'avait dit aussi. Il m'a demandé : "Monsieur, Dieu donne-t-il beaucoup de force à celui-ci, et peu à celui-là ?" Je lui ai répondu : "Il est présent dans tous les êtres, en nous comme en la fourmi. Mais avec des puissances différentes. Si tous sont égaux, pourquoi avons-nous entendu parler de Biddèshagor et sommes-nous venus le visiter ? Est-ce qu'il t'est poussé des cornes, que nous venions te

[11] Voir l'Entretien 5, §7.

[12] Littéralement, "le monde lunaire, le monde solaire, le monde stellaire". De tels "mondes" figurent parmi les séjours des âmes, selon certaines conceptions des théosophes. A ma connaissance, Ramakrishna ne les mentionne pas ailleurs, et je pense qu'il s'agit simplement de la lune, du soleil et des étoiles.

* Sw. Nikhilananda traduit "Quoi ? Tu prétends que la lune et le ver-luisant sont à égalité ?"

[13] Voir l'Entretien 3, §4.

regarder? Non : tu es charitable, tu es un savant. Tu possèdes ces qualités plus que d'autres, et tu as acquis de la renommée. Regarde, il y a des gens capables de tenir tête à cent ennemis, et d'autres qui tremblent devant un seul". Si les hommes ont tous la même puissance, pourquoi Keshob est-il devenu si célèbre?

On lit dans la *Gita* que tout homme qui excelle en quelque chose — l'intelligence, l'art de chanter ou de jouer d'un instrument, l'éloquence, peu importe — manifeste une puissance spéciale de Dieu.

Un Brahmo (au juge) — Pourquoi discutes-tu ce qu'il dit?

SR — Quel sorte d'homme es-tu? Accepter sans conviction! C'est du mensonge, et tu me sembles toi-même un diamant faux.

Le pauvre Brahmo se trouva complètement démonté.

4 Juge — Monsieur, est-il nécessaire de renoncer au monde?

SR — Mais non, pourquoi quitteriez-vous le monde? On peut L'atteindre depuis le monde. Mais alors il faut passer du temps dans la solitude, y pratiquer des exercices spirituels. Cherchez un endroit retiré assez proche de la maison pour en recevoir de quoi manger. Keshob Shen, Protap me disaient tous : "Monsieur, nous voulons être comme le roi Janaka". Je leur disais : "Ce n'est pas avec des mots qu'on devient un roi Janaka. Le roi Janaka a pratiqué beaucoup d'austérités, les pieds en l'air[14]". Il faut vous fatiguer un peu pour devenir comme lui. Prenez Untel qui parle couramment l'anglais. Croyez-vous que ça lui soit venu tout seul? C'était le fils de pauvres gens, il travaillait comme cuisinier, il a épargné un repas sur deux, il a étudié à grand peine, et maintenant il sait lire et écrire couramment.

Je disais aussi à Keshob Shen : pour guérir un homme gravement malade, on l'isole. Un malade qui délire, est-ce qu'on va mettre sous son nez une cruche d'eau et des pickles de tamarin? Pourra-t-il guérir s'il en mange? Les pickles de tamarin — rien que d'en parler me met l'eau à la bouche (rires) — savez-vous ce que c'est? Pour les hommes, c'est l'attirance des femmes. Et la cruche d'eau ce sont toutes les choses désirables. Elles provoquent une soif insatiable! Si le malade reste dans cette chambre, il ne guérira jamais. On va le déménager pour quelques jours loin du tamarin et de la cruche d'eau. Il reviendra guéri dans sa chambre et ne courra plus de danger. De même, on peut revenir

[14] Expression toute faite. Voir l'Entretien 10, §2.

dans le monde sans craindre le sexe et l'argent. Alors on est vraiment comme le roi Janaka. Mais dans les premiers temps il faut être prudent. Pratiquer beaucoup d'exercices spirituels dans la solitude. On entoure le jeune pipal d'une barrière pour lui éviter d'être mangé par les vaches et les chèvres. On l'enlève quand le tronc grossit, l'arbre devient alors tellement solide qu'on peut y attacher un éléphant. Qui atteint la dévotion aux pieds[15] du Seigneur, grâce à la discipline spirituelle dans la solitude, peut rentrer à la maison et fonder une famille ; le sexe et l'argent n'ont plus de prise sur lui.

Pour faire du beurre, on laisse reposer la crème dans la solitude. L'esprit est le lait, la connaissance et l'amour sont le beurre, et le monde est comme de l'eau. Le beurre flotte sur l'eau sans se mouiller. Mais quand l'esprit n'est pas prêt, qu'il est encore comme du lait, il se mélange à l'eau. Il ne peut pas flotter dessus.

Pour trouver Dieu en restant dans le monde, il faut travailler d'une main, et de l'autre se tenir ferme aux pieds (de lotus) du Seigneur. Dès que le travail cesse, il faut les saisir des deux mains, se retirer dans la solitude, penser à lui seul et le servir.

Juge (tout joyeux) — Quelles belles paroles, monsieur ! Bien sûr que pratiquer dans la solitude est nécessaire ! Mais nous l'avons tous oublié. Chacun croit s'être changé en roi Janaka ! (Shri Ramakrishna et les autres rient) Mais vous entendre dire qu'on peut atteindre Dieu sans quitter le monde, en restant à la maison, cela me remplit déjà de paix et de joie.

SR — Pourquoi quitter le monde ? Pour faire la guerre, il est bon de posséder une forteresse. Il s'agit ici de la guerre contre les sens, la faim et la soif[16], et il est bon de la mener depuis sa famille. Dans cet Age l'homme dépend de la nourriture. S'il n'y a pas de quoi manger on oublie tout le reste, et Dieu avec. Un homme dit un jour à sa femme "Je te quitte, je renonce au monde !" Cette femme avait acquis un peu de sagesse. Elle lui dit "Pourquoi mendier de porte en porte ? Si ton estomac ne te force pas à visiter dix maisons, alors vas-y. Sinon, mieux vaut te nourrir ici-même".

Oui, pourquoi renoncer ? Rester à la maison présente bien des avantages. Pas besoin de se soucier de la nourriture. Cohabiter avec sa femme n'a rien de mal non plus, si l'on en sent le besoin.

15 Litt. "au lotus des pieds".

16 L'ascèse chrétienne ajoute ici les démons. Noter aussi que pour les hindous, "les sens" comprennent les sens intérieurs : les facultés intellectuelles et le moi.

Le corps reçoit tout ce qu'il lui faut. Et en cas de maladie, on peut être soigné.

Janaka, Vyasa, Vashistha sont revenus dans le monde avec la connaissance. Ils maniaient les deux épées, celle de la connaissance et celle de l'action.

Juge — Monsieur, à quoi reconnaît-on que la connaissance a été atteinte?

SR — Dieu ne semble plus éloigné. Il est perçu au-dedans du cœur. Il est présent en chacun, celui qui cherche en soi-même l'y découvre.

Juge — Monsieur, je suis un pécheur, comment puis-je dire que Dieu est en moi?

SR — Vous voilà encore avec le péché! Vous imitez les chrétiens, je crois. Quelqu'un m'a donné un de leurs livres[17]. On m'en a lu un peu. On y parlait d'une seule chose, du péché et du péché[18]! Si je prononce son nom, Dieu, Ram, Hari, peu importe, le péché est mis en fuite. Telle doit être votre foi. La foi dans la puissance de son nom.

Juge — Monsieur, comment obtient-on la foi?

SR — Il faut avoir la nostalgie de Dieu. L'un de vos hymnes dit "Seigneur, si l'amour n'est pas là, que valent offrandes et sacrifices?" Tâche d'éprouver un tel attrait, tâche d'aimer Dieu, tourne-toi vers lui dans le secret et prie-le avec ferveur, pleure devant lui. Les gens versent des cruches de larmes parce que leur femme est malade, qu'ils ont perdu de l'argent, qu'ils ont des ennuis dans leur travail, mais trouve-moi quelqu'un qui pleure pour Dieu!

5 Troylokko — Monsieur, ils n'en ont pas le temps. Les Anglais les font travailler trop dur!

SR (au juge) — Eh bien, donne procuration à Dieu[19]. Quand on donne pouvoir à une personne honnête, est-ce qu'elle s'en sert pour faire du mal? Décharge-toi de tes soucis en lui remettant toutes tes affaires. Le travail qu'il te donnera à faire, tu le feras.

Un petit chat ne fait pas de calculs, il s'en remet à sa mère. Si elle le pose dans la cuisine il reste là, il fait seulement "miaou,

[17] M met entre parenthèses (la Bible), mais on penserait plutôt à un fascicule de propagande religieuse.

[18] Entretien 2, §6.

[19] Voilà une idée nouvelle dans les Entretiens, énoncée de manière à frapper ce juriste. Cette spiritualité d'abandon transformera plus tard Girish.

miaou". Si elle le pose sur le lit du maître, il reste là aussi. Il s'en remet à elle.

Juge — Nous autres chefs de famille, quel est notre devoir? Jusqu'à quand?

SR — Vos devoirs? Elever vos enfants. Subvenir aux besoins de votre femme. Veiller à ce qu'elle ait de quoi vivre si vous disparaissez. Ne pas faire cela, c'est de la cruauté. Shukadeva et les autres saints ont été pleins de compassion. Sans compassion, on ne mérite pas le nom d'homme.

Juge — Combien de temps doit-on protéger ses enfants?

SR — Jusqu'à leur majorité. Quand un oiseau devient capable de trouver seul sa nourriture, sa mère le chasse à coups de bec (rires).

Juge — Et vis-à-vis de l'épouse?

SR — Tant que tu es là tu dois lui enseigner la religion et veiller à ses besoins, et si elle est fidèle tu dois lui laisser de quoi vivre après ta disparition.

Mais si quelqu'un est saisi par la folie de la Connaissance, il n'a plus de devoirs. S'il oublie de penser au lendemain, Dieu y pensera. Si tu es saisi par la folie de Dieu, il s'occupera de ta famille. Quand un propriétaire disparaît en laissant un enfant mineur, on nomme un tuteur pour s'en occuper. C'est du droit, tu dois connaître tout cela.

Juge — Oui, monsieur.

Bijoy — Ah! Ah! Que c'est beau! Si quelqu'un pense uniquement au Seigneur, s'il devient fou de lui, alors Dieu lui-même se charge de son fardeau, devient comme le tuteur d'un enfant mineur! Ah, quand atteindrons-nous cet état? Heureux ceux qui y parviennent!

Troylokko — Monsieur, peut-on vraiment atteindre la vérité dans le monde? Peut-on y atteindre Dieu?

SR (riant) — Et pourquoi pas? Vous avez le bon et le moins bon, le sucre et la mélasse[20] (rires). Vous vivez dans le monde en gardant Dieu constamment à l'esprit, n'est-ce pas? Pourquoi ne pourrait-on pas l'atteindre? Bien sûr qu'on le peut!

Troylokko — Un homme qui atteint la connaissance en restant dans le monde, à quels signes le reconnaît-on?

SR — Il pleure[21] et frissonne rien qu'à entendre le doux nom

[20] Traduit d'après Sw. Nikhilananda.

[21] Voir les premières paroles de SR dans l'Entretien 1.

de Dieu. Tous les poils de son corps se hérissent et ses larmes coulent.

Tant que subsistent l'attachement au monde, l'amour du sexe et de l'argent, la conscience corporelle subsiste aussi. Au fur et à mesure que l'attachement diminue, on se rapproche de la connaissance du Soi (*atman*) et la distinction entre le Soi et le corps devient apparente. Comme une noix de coco : si on la fend avant que son lait ne soit sec, on ne distingue pas bien l'amande de l'écorce. Mais quand le lait a séché, en secouant la noix on entend l'amande qui remue.

De même, chez celui qui a obtenu la connaissance de Dieu, le corps et l'âme se sont séparés, comme le noyau de la noix de coco sèche. Il cesse de considérer le plaisir et la souffrance du corps comme son propre plaisir ou sa propre souffrance, il ne recherche plus le confort physique. Il marche ici-bas comme un libéré-vivant. Le dévôt de Kali est un libéré-vivant, plein de bonheur!

Si vous voyez quelqu'un qui à la seule mention du nom de Dieu frissonne et pleure, sachez que l'attachement au sexe et à l'argent l'a quitté, et qu'il a atteint Dieu. Frottez une allumette sèche, aussitôt la flamme jaillit. Mais si elle est mouillée vous aurez beau la frotter cinquante fois, vous n'en tirerez rien. Ce n'est qu'un morceau de bois bon à jeter. Le goût des affaires du monde, le goût du sexe et de l'argent détrempent l'âme, elle n'éprouve plus d'enthousiasme pour Dieu. Tout le mal qu'on se donne pour elle est inutile. Mais l'enthousiasme revient dès que l'humidité quitte l'âme.

Troylokko — Et par quel moyen dessèche-t-on le goût du monde?

SR — En priant la Mère, avec un grand désir. En sa présence, le goût du monde se dessèche. L'attachement pour le sexe et l'or s'enfuit. Il faut vraiment la considérer comme sa propre mère. Ce n'est pas une marâtre, mais notre vraie mère! Un enfant qui désire quelque chose peut faire un caprice. Par exemple s'il veut une pièce de monnaie pour s'acheter un cerf-volant, il tire sur la robe de sa mère. Celle-ci est peut-être en train de bavarder avec d'autres jeunes femmes, et elle refuse d'abord : "Non, papa l'a défendu, tu lui demanderas à lui; si je te donne un cerf-volant maintenant tu vas faire des bêtises". Mais si l'enfant ne renonce pas et commence à pleurer, la mère dit à ses amies

"Attendez un peu, il faut que je calme ce gosse". Elle sort sa clef, ouvre la boîte, sort une pièce, la lui donne et referme la boîte avec un claquement. Vous aussi, faites des caprices avec la Mère, et elle vous donnera ce que vous voulez. Une fois j'ai discuté avec des Sikhs[22]. Ils étaient venus à Dakshineswar. Je me suis assis avec eux devant le temple de Kali. Ils disaient que Dieu est miséricordieux. Je leur demande : "En quoi est-il miséricordieux?" Ils répondent : "Comment, monsieur? Il veille sur nous sans cesse, il nous distribue les quatre fruits[23] de la vie, il pourvoit à notre nourriture". Je leur dis : "Quand un homme a des enfants, qui doit s'occuper de les nourrir? Leur père, ou bien les voisins?"

Juge — Alors, monsieur, il n'est pas miséricordieux?

SR — Et pourquoi donc? Qu'est-ce que j'ai dit? Une seule chose, qu'il est notre plus proche, qu'il accepte même que nous lui fassions violence. A ses proches on peut même dire "Méchant! veux-tu me donner ça tout de suite!"

6 SR (au juge) — L'égoïsme, l'orgueil, proviennent-ils de la connaissance ou de l'ignorance? De l'ignorance, de l'obscurité (*tamas*). Comme cet égoïsme forme écran, on ne peut apercevoir Dieu. *Le moi au tapis, finis les ennuis.* L'attachement au moi n'a pas de sens. Le corps et ses prestiges sont impermanents. Un ivrogne vit une statue de Durga[24] toute décorée, et lui dit "Mère! On t'habille comme ça, mais dans deux jours on viendra te prendre pour te jeter au Gange" (rires). C'est pourquoi je vous dis à tous : juge ou autre chose, c'est une affaire de deux jours. Il vous faut abandonner l'égoïsme et l'orgueil.

Les trois modes[25], *sattva, rajas, tamas,* donnent des natures différentes. Les signes de *tamas* sont l'égoïsme, la somnolence, les excès de nourriture, la luxure, la colère etc. Un homme dominé par *rajas* attache beaucoup d'importance au travail, porte des vêtements élégants, sa nourriture est soignée, sa maison impeccable avec un beau mobilier, le portrait de la reine dans le salon. Quand il pense à Dieu, il met des vêtements de soie pour le culte, un chapelet de *rudrakshas* autour du cou, avec par-ci

[22] Voir l'Entretien 14, note 33.

[23] C'est-à-dire tous les biens, voir l'Entretien 2 note 19.

[24] La *Durga puja* dure trois jours. On y rend un culte enthousiaste à de grandes statues de la déesse, en argile non cuite, peintes et ornées, que l'on porte en procession le troisième jour pour les immerger.

[25] Voir Entretien 5, §2.

par-là un grain en or. Il aime à faire visiter les temples[26], en faisant admirer le dallage en marbre blanc, la dentelle de pierre du pavillon à musique. Il fait de grosses aumônes quand les gens le regardent. Un homme empli de *sattva* est paisible et courtois, ses habits sont comme-ci comme-ça, son salaire ce qu'il faut pour le nourrir. Il ne flatte pas les gens en vue d'un profit. Sa maison a besoin de réparations. Il ne se fait pas de soucis pour l'avenir de ses enfants, ne recherche pas les honneurs. Lorsqu'il pense à Dieu, on ne le remarque pas, qu'il fasse des aumônes ou qu'il prie. Il médite sous sa moustiquaire, et les gens disent "le *babu* ne dort pas bien, alors il se lève un peu tard". Le mode *sattva* est la dernière marche avant d'accéder au toit. Quand il se développe, on n'est pas loin de parvenir à Dieu : juste quelques pas encore. (S'adressant au juge) — Toi qui disais que les hommes sont égaux, tu vois combien il y a de natures différentes ?

Il y a encore d'autres différences : il y a les toujours-libres[27], les libérés, les chercheurs et les enchaînés. Les toujours-libres, comme Narada, Shukadeva, sont comme de gros bateaux à vapeur, qui flottent eux-mêmes et transportent des multitudes d'êtres, même des éléphants. Ils sont comme un intendant que le maître envoie mettre en ordre l'une, puis l'autre de ses propriétés. Il y a les chercheurs, qui désirent s'échapper du filet du monde au prix même de leur vie : rares sont ceux qui y parviennent, ce sont alors des libérés. Les toujours-libres, eux, sont comme des poissons malins, qu'aucun filet n'attrape jamais.

Mais les enchaînés, les mondains[28] ! Ils ne se soucient de rien. Ils sont dans le filet, mais ne veulent pas le savoir. S'ils se trouvent quelque part où l'on parle de Dieu, ils se détournent en disant "Ce n'est pas le moment ; on verra ça à l'article de la mort". Mais quand ils sont étendus sur leur lit de mort, avec leur femme et leurs enfants autour d'eux, qu'est-ce qu'ils disent ? "Pourquoi toutes ces mèches à la lampe ? Vous gaspillez l'huile". Ils se lamentent : "Hélas ! Je suis fichu ! Que va-t-il leur arriver ?" Pourtant, ils ont recherché toute cette souffrance, comme un chameau dont la bouche saigne en mâchant des épines, mais qui ne cesse

[26] La traduction de Sw. Nikhilananda dit sa chapelle privée, mais cela me paraît en faire tout de même un trop grand personnage.

[27] Voir la parabole des poissons dans le filet, Entretien 1, §6.

[28] Le thème de la conversion finale fait retrouver à SR la saveur de la prédication chrétienne médiévale. Voir aussi l'Entretien 6 §2.

d'en manger. Un enfant leur est mort, ils sont accablés de chagrin, mais ils en ont un nouveau chaque année. Le mariage de leur fille les a ruinés, mais ils recommencent. Ils disent "Que voulez-vous, c'est ma destinée !" Un mondain va en pèlerinage, croyez-vous qu'il trouve le temps de se recueillir ? Non, il court à droite et à gauche en portant les paquets de sa femme, il se démène dans le temple pour aller chercher l'eau sainte[29] pour ses enfants. Le mondain est devenu l'esclave de son estomac et de ceux de sa famille, et pour gagner de l'argent, il est prêt à flatter, à frauder, à mentir. Et quand un homme se dévoue à Dieu, passe son temps en méditation, ces gens-là le traitent de fou et le méprisent. (Au juge) — Tu vois quelles différences entre les hommes ? Es-tu d'accord que certains reçoivent beaucoup, et d'autres peu ?

Les enchaînés pensent encore au monde sur leur lit de mort. Extérieurement ils peuvent bien réciter leur chapelet, se baigner dans le Gange, aller en pèlerinage, mais ce n'est pas sérieux. L'attachement subsiste en dedans et ressort au moment de mourir. Ils tiennent des discours incohérents, ou délirent "De la moutarde ! du curcuma !" Un perroquet peut répéter les noms de Radha et Krishna, mais quand le chat l'attrape il crie dans son propre langage, *"kyan, kyan"*. Là où iront tes pensées au moment de la mort, dit la *Gita,* là tu iras. Le roi Bharata aimait un daim, il pensa à lui en mourant et dut renaître dans le corps d'un daim. Qui pense à Dieu en mourant s'en va vers Dieu, et n'a plus besoin de revenir en ce monde.

Un Brahmo — Monsieur, prenez un homme qui a pensé à Dieu toute sa vie, mais qui l'oublie au moment de la mort, et doit revenir en ce monde subir le plaisir et la douleur. A quoi cela lui a-t-il servi de penser à Dieu ?

SR — Il a pensé à Dieu, mais sans foi, c'est pourquoi il l'a oublié. Il est resté attaché au monde. C'est comme un éléphant que l'on mène au bain, mais qui ensuite se couvre de poussière et de boue. "L'esprit est un éléphant fou". Mais si on lui donne son bain le soir, et qu'on rentre l'éléphant aussitôt après, il ne peut se couvrir de poussière et de boue. Si un homme près de mourir pense à Dieu, son esprit reste pur, il n'a plus d'occasion de se salir avec le sexe et l'argent.

On n'a pas de foi, c'est pour cela qu'il y a tant de souffrance.

29 L'eau que l'on a fait couler sur les pieds de l'image du Dieu lors du culte, et dont quelques gouttes sont ensuite versées par un prêtre dans la paume des fidèles, et bues dévotieusement.

Quand tu vas te baigner dans le Gange, les gens disent que tes péchés te quittent, mais qu'ils vont se poster dans les arbres en attendant que tu sortes de l'eau, pour te sauter sur les épaules (rires). Pour penser à Dieu en quittant le corps, il faut s'y être préparé depuis longtemps. Et comment ? Par la pratique, la persévérance. Qui a pris l'habitude de penser à Dieu le fera aussi au jour de sa mort.

Un Brahmo — Très bien parlé ! Très beau !

SR — J'ai dit tout cela en désordre. Mais savez vous ma façon de voir ? "Je suis le char et toi le conducteur ; je suis l'outil et toi l'ouvrier ; je suis la maison et toi la maîtresse de maison ; je suis la voiture et toi l'*engineer*. Où tu me fais aller je vais, comme tu me mènes j'agis".

7 Troylokko chanta de nouveau, accompagné de tambourins et de clochettes. Shri Ramakrishna fut envahi par l'amour divin et se leva pour danser. Il était par moments saisi par l'extase au milieu de la danse, et restait immobile, debout, les yeux fixes, le visage souriant. L'un de ses disciples proches lui posait alors la main sur l'épaule pour le soutenir[30]. En sortant de l'extase il recommençait à danser, déchaîné comme un éléphant fou. Lorsqu'il avait sa conscience extérieure, il improvisait avec le chanteur :

Danse, Mère, la joie des dévôts croît sans limite,
Danse toi-même et fais-nous danser !
Dans le lotus de mon cœur, danse O Mère,
Danse, par ta beauté ensorcelle l'univers.

Quel spectacle inoubliable ! Cette folie d'amour divin, cette présence de la Mère, cette danse gracieuse, comme la danse d'un enfant ! Les Brahmos dansaient autour de lui, captivés comme le fer par l'aimant. Tous répétaient les noms de Dieu comme des fous, beaucoup lui donnaient ce doux nom de Mère, appelant "Mère, Mère" comme des enfants. Certains pleuraient.

A la fin du *kirtan* tout le monde se rassit. On prit conscience que l'office du soir n'avait pas été célébré. Les usages avaient été oubliés dans la joie du *kirtan*, et il était déjà huit heures. Le célébrant prévu était Bijoy Gosshami.

Le Maître était assis en face de Bijoy. La belle-mère de Bijoy et quelques autres dames du *Brahmosamaj* souhaitaient voir le

[30] Seules deux ou trois personnes (Baburam, Latu) pouvaient le toucher en état d'extase. Les autres provoquaient en lui une vive souffrance.

Maître[31] et s'entretenir un peu avec lui. Il alla donc les retrouver dans une autre pièce. Il revint quelque temps après et dit à Bijoy : ta belle-mère a beaucoup de dévotion. Elle dit qu'elle ne veut plus entendre parler du monde : une vague arrive, une vague se retire. Je lui ai dit : "Ça doit t'être égal, puisque tu as acquis de la connaissance!" Elle m'a répondu : "Quelle connaissance? *Maya* prend deux formes, l'ignorance et le savoir. Dépasser l'ignorance ne suffit pas, pour atteindre la vraie connaissance il faut dépasser le savoir aussi, et je n'en suis pas là. Je n'ai fait que répéter ce que vous dites".

Pendant qu'on parlait ainsi, M. Beni Pal arriva. Il dit à Bijoy : "Monsieur, veuillez monter à l'autel. Nous sommes déjà très en retard[32], il faudrait commencer l'office". Bijoy répondit : "Monsieur, quel besoin d'office? Vous nous avez déjà servi le riz au lait, et vous voudriez qu'on repasse les lentilles?"

SR (riant) — Chacun fait des offrandes à sa manière. Les dévôts emplis de *sattva* du riz au lait, les dévôts *rajas*iques cinquante plats différents, les dévôts *tamas*iques sacrifient une chèvre ou un autre animal.

8 Bijoy hésitait beaucoup à monter à l'autel.

B — Donnez-moi votre bénédiction, afin que je puisse parler en chaire.

SR — Il faut que tu perdes le sentiment que "Je vais enseigner, vous allez tous m'écouter". Tu dois chasser cette idée. La vanité provient-elle de la connaissance ou de l'ignorance? Celui qui n'a plus de vanité atteint à la connaissance. L'eau de pluie s'écoule des lieux élevés et s'accumule dans les creux.

Tant qu'il reste de l'orgueil, la connaissance n'est pas atteinte, ni la libération. Il faut revenir et revenir en ce monde. Le veau dit *"meuh, meuh"* (moi, moi[33]), c'est pourquoi il souffre tant. On le tue, de son cuir on fait des chaussures, ou encore un tambour que l'on frappe de toutes ses forces. Enfin de ses boyaux on fait des cordes, que l'on attache à l'arc du cardeur. Alors il peut atteindre la libération en disant *tumm, tumm,* (toi, toi), c'est-à-dire, "Toi Seigneur, tu agis, moi je ne fais rien; je suis l'instrument et toi l'ouvrier, tu es tout".

[31] Litt. recevoir son *darshan*. Les femmes sont donc séparées des hommes, ce qui n'était pas toujours le cas chez les Brahmos.

[32] Tout le monde attend le dîner aussi.

[33] SR aime bien cette comparaison, vue ici pour la quatrième fois.

Chef, père et maître, ces trois mots, sont trois épines dans ma peau[34]. Je suis Son enfant, un enfant pour toute la vie, comment peut-on m'appeler "père[35]" ? C'est Dieu qui agit, moi je n'agis pas, il est l'ouvrier et moi l'instrument. Et si quelqu'un m'appelle *guru* moi je l'appelle un menteur, car il n'y a pas d'autre *guru* que Dieu, l'unique *Satchidananda.* Il n'y a pas d'autre recours que lui. Il est le seul pilote pour traverser l'océan du monde. (S'adressant à Bijoy) — Le rôle de maître est très difficile. On risque de s'y détruire soi-même. Dès qu'on s'est trouvé dix auditeurs, on croise les jambes et on dit "Maintenant je parle et vous m'écoutez". Cela fait beaucoup de mal. Réfléchis, que peuvent dire les gens ? Tout au plus "Ah, Bijoy Babu a bien parlé aujourd'hui, il en sait des choses !" Ne pense jamais "c'est moi qui parle". Je dis à la Mère "Je suis l'outil et toi l'ouvrier, comme tu me manies j'exécute, comme tu me fais parler je parle".

Bijoy (humblement) — Donnez-moi votre permission, et j'irai.

SR (souriant) — Que veux-tu que je dise ? "L'oncle-lune[36]" est l'oncle de tous les enfants. Adresse-toi directement à lui. Si tu es sincère, tu n'as rien à craindre.

Comme Bijoy insistait Shri Ramakrishna finit par lui dire "Eh bien va ! Fais comme la coutume le veut, sois sincère et plein d'amour".

Bijoy monta en chaire et officia selon les règles du *Brahmosamaj.* Au moment de la prière il invoqua Dieu en l'appelant "Mère, Mère", et cela fit fondre le cœur des auditeurs.

Après l'office, on se prépara à manger le repas offert par Beni Pal. On roula les tapis, on disposa des feuilles en guise d'assiettes, les dévôts s'assirent. Le Maître prit place parmi eux. On servit un délicieux dîner[37], offert d'abord au Seigneur, puis consommé comme *prasad* à la grande joie des dévôts.

9 A la fin du repas, les assistants prirent le temps de mâcher du bétel, puis se préparèrent à rentrer chez eux. Avant de se quitter, Shri Ramakrishna et Bijoy s'assirent ensemble à l'écart ; M était présent à leur entretien.

SR — Au moment de la prière tu as appelé Dieu "Mère, Mère". C'est très bien. On dit que l'enfant aime davantage sa mère que

34 Voir l'Entretien 2, note 27.

35 Beaucoup de saints hindous sont appelés "père" ou plutôt "papa" (*baba*) par leurs disciples. Ainsi, Pawhari Baba mentionné dans l'Entretien 2, §1.

36 La lune est un personnage masculin en Inde. Ici bien sûr il s'agit de Dieu.

37 Texte légèrement abrégé.

son père[38]. Il la fait céder plus facilement. La mère de Troylokko[39] faisait venir de leurs propriétés des voitures chargées d'argent, escortées d'hommes au turban rouge armés de bâtons. Troylokko s'embusquait avec ses gens sur la route, et leur arrachait tout ce qu'il voulait. Il prenait possession des richesses de sa mère par la violence. Une mère ne peut attaquer son fils en justice.

Bijoy — Si *Brahman* et la Mère ne font qu'un, faut-il Le dire avec forme, ou sans forme ?

SR — Il est *Brahman,* et il est Kali (la Puissance primordiale). En tant qu'inactif, je le nomme *Brahman.* En tant que créateur, préservateur et destructeur, accomplissant toutes les œuvres, je le nomme *shakti.* L'eau immobile est une image de *Brahman,* l'eau agitée par les vagues une image de *shakti* ou de Kali. Ah, Kali ! Kali en union avec Kala[40], Kali avec forme et sans forme. Vous qui avez foi dans le Dieu sans forme, vous pouvez concevoir Kali de cette façon. A qui croit fermement en Dieu et pense à lui, il fera voir lui-même sa nature. Qui connaît Shèmpukur connaît aussi Telipada[41]. En faisant sa connaissance, tu verras qu'il ne se réduit pas à une pure existence : il se rapprochera de toi, il te parlera — comme je te parle en ce moment. Aie la foi, et tu obtiendras tout. Encore un mot ! Tu crois en un Dieu sans forme, tiens-toi fermement à cette foi, mais n'aie pas un esprit dogmatique. Ne dis jamais de Dieu qu'il peut être ceci et ne peut être cela. Dis "Je crois en un Dieu sans forme ; quant à ce qu'il peut être, lui seul le sait. Moi je ne le sais pas, je ne peux le comprendre. L'homme peut-il comprendre la nature de Dieu avec un esprit limité ?" Une cruche d'un litre peut elle contenir quatre litres de lait ? Par sa grâce il permet qu'on le voie, il se montre lui-même, il se fait connaître. Sans sa grâce, c'est impossible.

Celui qui est *Brahman* est aussi *Shakti,* est aussi la Mère.

Sous la forme d'une Mère, dit Prasad[42]*, c'est Lui que je cherche.*
Je ne livre pas le secret devant tous ces gens, sur la place.
A toi de chercher, mon esprit, je t'en ai déjà assez dit.

C'est-à-dire, pour atteindre ce *Brahman,* la réalité, je le prie en l'appelant "Mère, Mère". Mais Ramprasad dit aussi :

[38] C'est certainement le cas en Inde pour les garçons, le père jouant un rôle distant et sévère.
[39] L'un des fils du riche Mothur Babu s'appelait ainsi. Peut-être s'agit-il de lui.
[40] Shiva, *Brahman.*
[41] Deux quartiers de Calcutta.
[42] Ce chant figure en entier dans l'Entretien 3, §6

Sachant que Kali et Brahman sont un, je dépasse justice et injustice.

L'injustice, ce sont les actions mauvaises ; la justice, ce sont les actions prescrites, comme faire l'aumône, nourrir les brahmanes, etc.

B — Si l'on dépasse "justice et injustice", alors que reste-t-il ?

SR — Il reste l'amour ! Je disais à la Mère[43], "*Mère, reprends ta justice et reprends ton injustice, donne-moi l'amour pur; reprends ta pureté et reprends ton péché, donne-moi l'amour pur; reprends ta connaissance et ton ignorance, donne-moi l'amour pur*". Vois, j'ai rejeté même la connaissance. J'ai rejeté aussi la renommée. Si l'on quitte justice et injustice, il reste l'amour seul : sans tache, désintéressé, sans calcul.

Un Brahmo — Entre lui et son Energie (*shakti*), quelle différence ?

SR — Une fois la pleine connaissance atteinte, il n'y en a plus. Comme le joyau et son éclat. Qui pense à l'éclat du joyau pense au joyau. Comme le lait et sa blancheur. Qui pense à l'un doit penser à l'autre. Mais la connaissance de cette identité est le dernier degré de la connaissance, elle suppose que l'on a atteint le *samadhi*, que les vingt-quatre principes ont été dépassés. Le moi aussi a disparu. Ce qu'est le *samadhi* est indescriptible. On peut juste en donner une idée vague. Lorsque vous m'entendez répéter *"OM, OM"* à la fin du *samadhi*, je suis déjà descendu de mille pieds ! Le langage ne peut expliquer *Brahman* : il n'y a là ni "toi" ni "moi".

Tant qu'il y a "moi" et "toi", tant que l'on pense "je prie, je médite", alors aussi Dieu est "toi", une personne, celui qui entend les prières : "tu" es le Seigneur et "moi" le serviteur, tu es le tout et je suis la partie, tu es la mère et je suis l'enfant. Tout cela subsiste. Il y a perception d'une différence, tu es celui-là et je suis celui-ci. C'est Dieu lui-même qui l'a voulu. Toutes les différences, homme et femme, lumière et ombre, procèdent de celle-là. Tant que l'on perçoit cette différence, alors on doit accepter *Shakti,* le Dieu personnel. Lui-même a placé ce "moi" en chacun de nous. Raisonne tant que tu voudras, le "moi" ne disparaîtra pas. Et Dieu se révèle à nous comme personnel.

Tant que "je" suis là, tant que la différence est perçue, alors

[43] Voir les Entretiens 2 §6, 11 §5.

Brahman ne peut être dit sans attributs. On doit accepter *Brahman* avec ses attributs. Les Védas et les Puranas le nomment *Brahman*, et les Tantras le nomment Kali ou l'Energie (*shakti*) primordiale.

B — Et par quel moyen peut-on contempler cette Energie primordiale, ou ce *Brahman*?

SR — Prie-le avec un cœur plein de désir, et pleure! Ainsi ton esprit se purifiera. Une eau pure réfléchit l'image du soleil. Le moi du dévôt est un miroir où se réfléchit l'Energie primordiale, le *Brahman* avec attributs. Mais il faut beaucoup frotter le miroir. L'image n'est pas nette si le miroir est sale.

Tant que le regard est tourné vers l'eau du "moi" et le reflet du soleil, il ne voit pas le soleil réel. Et tant qu'il n'y a pas d'autre moyen de voir le soleil, le soleil réfléchi est vrai à cent pour cent. Tant que le moi est là le soleil réfléchi est le seul soleil, la vérité à cent pour cent. Ce soleil réfléchi est l'Energie primordiale.

Si tu veux la connaissance de *Brahman*, tu dois passer du soleil réfléchi au soleil lui-même. C'est le *Brahman* avec attributs, celui qui écoute ta prière, qui peut te donner la connaissance du *Brahman* sans attributs. En effet, celui qui a des attributs est aussi sans attribut, celui qui est l'Energie (*shakti*) est aussi l'Un (*Brahman*). La connaissance parfaite une fois acquise, il n'y a plus de distinction entre eux.

La Mère peut donner la connaissance de *Brahman*, mais en général l'amour pur ne souhaite pas la connaissance.

Il y a une autre voie, qui recherche la connaissance, et qui est très dure. Mais ce n'est pas la vôtre. Au *Brahmosamaj*, vous n'êtes pas des chercheurs de connaissance (*jñanis*), mais des adorateurs (*bhaktas*). La foi du *jñani* est que seul *Brahman* est réel; le monde est irréel, c'est un rêve. Toi et moi, nous sommes dans un rêve.

Dieu est notre guide intérieur. Prie-le avec un esprit sincère et un cœur pur. Il te fera tout comprendre. Mets l'orgueil de côté et prends refuge en lui. Tu obtiendras tout.

Demeure en ta chambre, mon âme,
Ne sors pas visiter les autres.
Assieds-toi et reste tranquille,
Ce que tu cherches est en toi-même.
C'est la pierre philosophale,
Qui comblera tous tes désirs.
Tous les joyaux sont répandus
Devant la porte de ton cœur.

Si tu te trouves avec des gens qui ne sont pas de votre groupe, tu dois les aimer, être comme l'un d'eux. Ne garde pas de mauvais sentiments envers eux, "Celui-ci croit aux images, non au Dieu sans forme ; celui-là croit au Dieu sans forme, non aux images ; ce sont des hindous, des musulmans, des chrétiens". Ne les traite pas avec mépris, le nez en l'air. C'est Dieu qui a guidé chacun d'eux. Il a voulu qu'ils soient très différents, et pourtant qu'ils vivent les uns avec les autres — fais-le autant que tu le peux, et aime-les. Ensuite retire-toi dans ta chambre intérieure pour y goûter la paix et la joie. "Allumant la lampe de la connaissance dans la chambre du cœur, contemple le visage de la Mère". C'est dans la chambre intérieure seule que tu pourras découvrir ta vraie nature.

Quand les bergers mènent paître les vaches, elles ne font qu'un seul troupeau. Mais le soir chacune retourne à son étable, et elles sont à nouveau séparées. C'est pourquoi il est dit *"Demeure en ta propre chambre"*.

Il était dix heures. Shri Ramakrishna se préparait à monter en voiture, avec un ou deux disciples qui le servaient. L'obscurité était profonde, la voiture était arrêtée sous les arbres. Beni Pal avait fait préparer à l'intention de Ramlal[44] des *luchis* et des friandises, qu'on avait mis dans la voiture.

Beni Pal — Monsieur, Ramlal n'a pas pu venir. Je voudrais leur confier pour lui quelque chose à manger. Veuillez me le permettre.

SR (agité) — Oh *babu* Beni Pal, n'envoie pas tout cela avec moi ! Ce serait une faute de ma part. Je ne peux rien mettre de côté. Il ne faut pas m'en vouloir !

Beni Pal — Bien monsieur, comme vous voudrez. Donnez-moi votre bénédiction.

SR — Ce jour nous a apporté beaucoup de joie. Vois-tu, celui qui sait faire de l'argent son serviteur est un homme véritable. Au contraire, ceux qui servent l'argent sont des animaux sous forme humaine. Bienheureux es-tu d'avoir offert tant de joie à tous les dévôts !

---

44 Le neveu de SR, déjà mentionné dans l'Entretien 1 note 19.

ENTRETIEN 16*

AVEC MAHIMACHARAN À DAKSHINESWAR : 26 OCTOBRE 1884

L'interlocuteur principal de cet entretien est Mahimacharan, un brahmane savant et solennel, féru de Védanta, que l'on a rencontré dans l'Entretien 13. Ramakrishna le traite avec une considération mêlée d'humour. L'entretien est très vivant, plein de paraboles et d'anecdotes nouvelles. On y rencontre aussi Hriday, le compagnon de la jeunesse de Ramakrishna, et Hazra, le parasite. M lui aussi joue un rôle moins effacé que d'habitude : il se laisse aller à l'émotion du souvenir, ou place ici et là de longs passages méditatifs qui nous permettent de comprendre les sentiments d'un disciple proche — une partie au moins de ces réflexions semble notée sur le moment, plutôt qu'ajoutée lors de la rédaction des entretiens.

1 Viens, frère ! Retournons visiter ensemble cet homme profond, cet enfant qui hormis sa Mère ne connaît rien au monde, qui a pris chair pour l'amour de nous tous. Il nous enseignera comment résoudre les problèmes de cette dure vie. Il sait le faire pour les moines, et aussi pour les chefs de famille. Il est comme une porte grande ouverte. Il nous attend là-bas, au temple de Kali à Dakshineswar. Viens frère, allons-y ensemble[1] !

Allons le voir, lui qui ne pense qu'aux autres, ce Shri Ramakrishna au visage souriant, plein de bienveillance, possédé nuit et jour par la folie de l'amour de Dieu. Allons recueillir auprès de lui les fruits de l'existence humaine.

Nous sommes dimanche, le 26 octobre 1884. Il est à peu près deux heures de l'après-midi. Le Maître est dans sa chambre en compagnie des disciples ; du côté ouest on voit la véranda en demi-cercle, puis l'allée et le jardin de fleurs pour la Mère, enfin le quai et le Gange aux eaux saintes, coulant vers le sud.

De nombreux dévôts sont arrivés. Aujourd'hui la joie déborde. L'amour du Maître pour Dieu se manifeste dans son bonheur

* Original I.13, traduction anglaise 33.

[1] Une ligne omise, qui semble être une citation.

en compagnie des disciples. N'est-ce pas étrange ? Pourquoi ne trouve-t-il sa joie que dans la présence des dévôts ? Au-dehors il y a ce jardin, les arbres couverts de feuilles[2], parmi lesquelles s'épanouissent des fleurs de toutes couleurs; le large cours du fleuve, le firmament rayonnant de l'éclat du soleil, la brise fraîche sanctifiée par les gouttelettes d'eau qu'elle porte. Tout cela reflète la joie du Maître. Quelle merveille ! Vraiment on peut dire que "la poussière même du sol est pleine de douceur". On voudrait, en cachette ou en compagnie des autres dévôts, se rouler contre ce sol, ou bien rester debout là tout le jour, à contempler les eaux du fleuve. On aimerait embrasser les arbres couverts de feuilles et de fleurs, les buissons et les lianes de ce jardin, les remercier comme des amis chers. Le Maître marche sur ces chemins, se promène chaque jour parmi ces arbres, ces buissons et ces lianes. On voudrait rester immobile à fixer le ciel inondé de lumière, afin de percevoir comment la terre, l'air et le ciel flottent dans la joie de l'amour de Dieu.

Les prêtres du temple, les serviteurs, les gardiens à la porte, pourquoi les regarde-t-on avec une telle amitié ? Pourquoi se sent-on ici, à la fin du jour, comme dans la douceur du pays natal ? Le ciel, le Gange, les temples des dieux, les allées du jardin, les arbres et buissons, les employés du temple, les dévôts assis, tout cela semble avoir été rassemblé en vue de Shri Ramakrishna seul, et devenir peu à peu Shri Ramakrishna lui-même. Comme une maison de poupée en cire : jardin de cire, arbres et feuilles de cire, allées et personnages en cire, bâtiments en cire ! De même, ici tout est fait de joie.

MM. Monomohon et Mohimachoron sont déjà arrivés, ainsi que M ; bientôt viendront Ishan, Hridoy et Hazra, et de nombreux autres dévôts sont là. Boloram, Rakhal séjournent en ce moment à Vrindavan[3]. Le groupe des disciples s'est augmenté de Narayon, Poltu, le petit Noren, Tejchondro, Binod, Horipod[4]. Baburam[5] reste quelquefois ici pour plusieurs jours ; Ram, Suresh, Kedar, Debendro etc. viennent régulièrement, les uns toutes les fins de semaine, d'autres tous les quinze jours ; Latu est constamment

[2] L'automne est la plus belle saison en Inde, après les chaleurs de la fin du printemps et la mousson de l'été.

[3] Lieu de l'enfance de Krishna, Entretien 1, note 56.

[4] Plusieurs de ces "nouveaux" sont de très jeunes écoliers de M.

[5] Plus tard Swami Premananda.

auprès du Maître; Jogin[6] habite au voisinage, et vient presque tous les jours. Norendro vient de temps en temps, et c'est alors une occasion de joie spéciale, comme une grande fête religieuse. Il chante les louanges du Seigneur de sa voix magnifique, et cela fait entrer le Maître en divers états exaltés (*bhava*), ou dans une profonde extase (*samadhi*).

Le Maître souhaitait vivement garder nuit et jour l'un ou l'autre des plus jeunes, de crainte que leur âme pure ne soit capturée dans les liens du mariage ou des autres soucis mondains. Il demandait à Baburam de rester avec lui, et celui-ci le faisait souvent. M. Odhor Shen venait aussi fréquemment[7]

Les dévôts étaient assis au centre de la pièce. Que pensait le Maître, debout, en les regardant à la manière d'un enfant ?

SR (à Monomohon) — Je ne vois que Ram ! Vous êtes tous assis là, et je vois que Ram est devenu chacun d'entre vous.

Mon. — Ram devient chacun de nous. Mais vous avez dit vous même "l'eau est Dieu[8], mais il y a des eaux pour boire, des eaux pour se laver le visage, des eaux pour laver les plats".

SR — C'est vrai, mais je vois que tout est Lui ! Les êtres vivants et le monde.

Tout en parlant, le Maître s'était assis sur le petit lit.

SR (à Monomohon) — Tu sais, éviter le moindre mensonge est devenu une vraie manie chez moi. Si par hasard j'ai dit que je ne mangerai pas, même si la faim me prend je ne peux plus manger. Si j'ai demandé à l'un des disciples de porter mon pot à eau vers les tamaris[9] et qu'un autre s'en charge, il faut qu'il le rapporte et que ce soit le premier. Voilà, mon cher, qu'y faire ?

C'est la même chose pour le renoncement : je ne peux rien mettre de côté. Ni de la nourriture, ni du bétel. Je ne peux pas marcher en portant quelque chose : ce serait le mettre de côté. Même si c'est de la terre je ne peux pas !

Quelqu'un entra et dit "Monsieur, Hridoy[10] est dans le jardin de Jodu Mollik, près de la porte du temple. Il demande à

[6] Plus tard Swami Yogananda.

[7] La mère de Baburam était profondément religieuse. Quant à Odhor, il venait tous les soirs après son travail, et souvent s'endormait aussitôt.

[8] *Apo-Narayana*, voir l'Entretien 1, §6.

[9] Où sont les lieux d'aisance. Les disciples se disputent de petits services à rendre au Maître.

[10] Le neveu de SR, qui l'avait servi pendant des années. Il avait été chassé du temple par les patrons, avec l'interdiction sévère d'y revenir. Il était alors reparti à la campagne.

vous parler". Shri Ramakrishna se tourna vers les dévôts et leur dit "Restez là un moment, je vais voir Hridoy". Il mit ses pantoufles noires vernies et se dirigea vers la porte est du jardin, accompagné de M seul, en suivant l'allée au sol rougi de poudre de briques. Ils croisèrent le comptable du temple, qui s'inclina devant le Maître, laissèrent au sud la porte de la cour avec ses gardiens aux barbes imposantes, passèrent devant le bungalow des patrons, longèrent les bosquets d'arbres en fleurs et le bassin du temple de Kali avec ses escaliers, les platebandes de *tulsi*[11]. Ils arrivèrent enfin à la porte est, avec son gardien. Près de celle-ci, dans le jardin de Jodu Mallik, Hridoy se tenait debout.

2 Hridoy attendait les mains jointes. Dès qu'il aperçut le Maître il se prosterna de tout son long sur le sentier. Le Maître le releva. A nouveau il joignit les mains et se mit à pleurer comme un enfant. Quelle surprise ! Le Maître aussi se mit à pleurer, les larmes coulaient au coin de ses yeux. Il les essuya de la main. Comment pouvait-il pleurer ainsi ? Hridoy l'avait tellement tyrannisé, pourtant il était accouru à sa rencontre, et il pleurait !

SR — Ainsi tu es venu !

H (en larmes) — Je suis venu te voir[12]. A qui d'autre pourrais-je raconter mes malheurs ?

SR (sur un ton de consolation, en souriant) — La vie dans le monde est ainsi, malheur et bonheur. (Montrant M) — Tu vois, ils viennent ici pour entendre un peu parler de Dieu et trouver la paix. Quels sont donc tes malheurs ?

H (en larmes) — Etre privé de vous, voilà mon malheur !

SR — Comment ? Ne m'as-tu pas dit toi-même "Suis ton chemin, et moi je suivrai le mien" ?

H — C'est vrai, j'ai dit cela. Mais qu'est-ce que j'y comprenais ?

SR — Il faut aller maintenant, nous parlerons tranquillement un autre jour. Aujourd'hui c'est dimanche et il y a beaucoup de monde. Ils m'attendent. Comment a été la récolte là-bas ?

H — Comme ça, pas mal.

SR — Bon, va maintenant. Reviens me voir[13].

[11] Le basilic sacré, utilisé dans le culte de Vishnu.

[12] Hridoy emploie ici le "tu" d'égalité au lieu du "vous" ; SR lui répond avec le "tu" familier, Hridoy étant de la génération suivante.

[13] On ne sait rien de cette seconde visite, à laquelle M n'assistait pas. Il semble qu'ensuite il ne soit plus revenu — même durant la maladie de SR. Après la mort de SR, on le retrouve à Calcutta, très pauvre et plein de nostalgie. Il visitait de

Hridoy se prosterna à nouveau de tout son long. Shri Ramakrishna repartit par le même sentier, suivi de M.

SR — Il m'a rendu de tels services, et il m'a tant fait souffrir ! Quand j'étais malade du ventre, que je n'avais que la peau sur les os, que je ne pouvais rien avaler, il me disait "Tout ça c'est des idées. Regarde-moi comme je mange bien". Il me répétait "Idiot ! si je n'étais pas là ta renommée de *sadhu* s'en irait au vent !" Un jour il m'a tellement tourmenté que je suis descendu au bord du Gange afin que la vague de marée m'emporte.

M resta stupéfait. Verser des larmes pour un tel homme !

SR — Enfin, c'est vrai qu'il m'a servi avec dévouement. Pourquoi tous ces malheurs lui sont-ils arrivés ? Il a veillé sur moi comme des parents sur leur enfant. Les jours et les nuits passés sans signe de vie[14], puis ceux où j'étais malade. Si j'ai survécu, c'est grâce à lui.

Que répondre ? M resta silencieux. Il se dit que Hridoy n'avait peut-être pas servi le Maître de manière désintéressée.

Tout en parlant ainsi, le Maître était revenu à sa chambre, où les dévôts l'attendaient, et il s'assit à nouveau sur le petit lit.

3 Pendant ce temps étaient arrivés, outre Mohimachoron et quelques autres, tout un groupe de dévôts de Konnogor. L'un d'entre eux posa quelques questions à Shri Ramakrishna.

Visiteur — Monsieur, on nous a dit que vous atteignez diverses extases, et le *samadhi*. Pouvez-vous nous expliquer comment vous faites, et ce que c'est ?

SR — Shri Radha fut ravie en extase (*mahabhava*[15]). Une de ses amies allait la soutenir, mais une autre lui dit "Ne la touche pas. Ce corps fait les délices de Krishna. Krishna en personne joue dans ce corps". Qui n'a pas eu l'expérience de Dieu ne peut comprendre ce qu'est l'extase. Des poissons nagent dans une eau profonde. De temps en temps l'un d'entre eux apparaît et agite l'eau. Ainsi est l'extase, qui fait rire et pleurer, danser et chanter. On ne peut pas rester longtemps dans cet état. Si quelqu'un passe son temps à se regarder dans la glace, les gens pensent qu'il est fou.

temps en temps le monastère, et il a donné à Sw. Saradananda des informations irremplaçables — mais était-il digne de confiance ? — sur la jeunesse de SR et les premières années à Dakshineswar

[14] Plusieurs mois consécutifs en extase, selon les biographies.

[15] Il ne s'agit pas ici du *samadhi* immobile, mais d'une forme d'extase se rattachant à la *bhakti*.

Visiteur — Monsieur, on nous a dit que vous avez la vision de Dieu. Veuillez nous le faire voir.

SR — Tout dépend de sa volonté à lui. Que peuvent faire les hommes ? En répétant son Nom tantôt on réussit à s'approcher de lui et tantôt non. Un jour on éprouve un grand enthousiasme à méditer, et rien du tout un autre jour. Pour atteindre la vision de Dieu il faut du travail. Un jour, je vis en extase le bassin de Haldarpukur, et un paysan parmi les jacinthes d'eau. Quand il écartait les plantes on apercevait l'eau, et de temps en temps il en prenait dans le creux de sa main et la regardait. Cela me donnait à comprendre qu'il faut repousser les plantes pour voir l'eau. Sans travail on n'atteint pas la dévotion, et on ne peut voir Dieu. Le travail, c'est-à-dire la méditation, la répétition du Nom du Seigneur, les chants de louange, et aussi les aumônes, les sacrifices. Qui veut du beurre doit d'abord laisser reposer le lait dans la solitude pour obtenir la crème, puis se fatiguer à baratter celle-ci. Ensuite seulement il peut recueillir le beurre.

Mohima — Comme c'est vrai ! Bien sûr qu'il faut du travail ! Beaucoup de travail, et que d'Ecritures il faut lire ! Les Ecritures sont inépuisables.

SR — Pourquoi lire tant d'Ecritures ? A quoi arrive-t-on par le raisonnement seul ? Efforce-toi plutôt de trouver Dieu, en pratiquant avec foi les paroles du *guru*. Si tu n'as pas de *guru*[16], adresse-toi à Dieu avec ferveur, en le priant de te révéler lui-même comment il est.

A quoi comparer la lecture ? Au bruit d'un marché au loin, comme une rumeur confuse. Quand on se rapproche on voit et on entend distinctement "Achetez mes pommes de terre, deux annas la livre", etc. Ou bien comme le bruit de la mer dans le lointain : en se rapprochant on peut voir l'océan, les bateaux, les oiseaux qui planent, les vagues qui roulent.

Lire des livres ne donne pas une impression juste. Il s'en faut de beaucoup. Quand on L'a vu en personne, les Ecritures, la *sayence*[17], tout cela semble de la paille !

Il s'agit de lier amitié avec le riche *babu*. Avant de le connaître, à quoi bon te renseigner sur ses biens, ses immeubles, ses terres, ses titres de la "Compagnie" ? Les gardiens debout à la porte ne vont pas te le raconter — d'ailleurs eux-mêmes ne savent pas combien

[16] Noter que SR ne se présente pas comme *guru* de Mohima.

[17] En "anglais" dans le texte.

de titres il a ! Mais débrouille-toi n'importe comment pour faire la connaissance du riche *babu,* en te frayant un chemin à coups de coudes, ou en sautant par-dessus la clôture, peu importe. Alors il te parlera lui-même de ses immeubles, ses terrains et ses actions, et en plus tu auras droit au profond *salam* des gardiens de la porte (rires).

Un dévôt — Et maintenant débrouillons-nous pour trouver le riche *babu* ! (rires).

SR — C'est justement pour ça qu'on travaille ! Rester assis en disant "Dieu existe" ne sert à rien. Il faut arriver à se rapprocher de lui, peu importe comment. Allez le prier dans la solitude, demandez-lui de vous accorder sa vision, pleurez de désir ! Tant de gens font des folies pour le sexe et l'argent, faites-en un peu pour Dieu. Que les gens disent "Untel est devenu fou en cherchant Dieu". Pour quelques jours, laissez tout tomber et recherchez-le Lui seul.

Dire "Dieu existe" et rester sans rien faire, à quoi comparer cela ? Dans le bassin de Haldarpukur, il y a de gros poissons. Va-t-on les attraper en restant tranquillement assis au bord ? Non, il faut préparer l'appât et l'éparpiller à la surface de l'étang. Alors les gros poissons remontent des profondeurs et l'eau frémit. Comme on est heureux ! Peut-être aperçoit-on un gros poisson, peut-être même en voit-on un sauter et retomber avec bruit ! Alors le bonheur est encore plus grand.

Recueillir la crème du lait, puis la baratter, et le beurre pour finir.

(A Mohima) — Quel malheur de voir cela ! "Montrez-moi Dieu, moi je veux rester assis tranquille. Barattez la crème, mettez-moi le beurre dans la bouche". C'est du joli ! "Pêchez les poissons, et mettez-les-moi dans la main" (rires).

Un homme voulait voir le roi. Il y avait sept enceintes au palais. Dès la première porte l'homme demanda "où est le roi ?" Non ! Il faut franchir les sept portes, l'une après l'autre.

Mohima — Et que faut-il faire pour le voir ?

SR — Non, ce n'est pas comme ça. On ne peut dire qu'on le trouvera en faisant ceci, et pas en faisant cela. C'est sa grâce qu'il faut obtenir. Il faut le désirer, et se donner du mal. Le désir attire sa grâce.

Et puis, il y a des circonstances favorables. La fréquentation des *sadhus*, l'intelligence, un *guru* expérimenté. Peut-être un frère

aîné qui a pris la famille en charge. Peut-être une épouse très religieuse, à l'influence lumineuse[18]. Ou peut-être même le refus du mariage, des liens du monde. Tout cela, ce sont des avantages.

Un homme avait dans sa famille un malade grave, sur le point de mourir. Quelqu'un[19] lui dit : "Il te faut de l'eau de pluie tombée sous l'influence de l'étoile *Svati* et mélangée, dans une coupe faite d'un crâne humain, au venin d'un serpent. Le serpent doit poursuivre une grenouille, la grenouille doit sauter de côté, et le venin doit tomber dans le crâne. Si tu fais boire cela au malade, il vivra". L'homme chercha dans un almanach l'ascendant de l'étoile *Svati* et sortit au jour favorable, avec un grand désir de réussir. Il priait Dieu sans cesse, "Seigneur, s'il te plaît de rassembler ces choses, tu le peux". Il marchait en regardant de tous côtés, et il aperçoit dans l'herbe un morceau de crâne humain. Justement le ciel se couvre et une averse tombe, et le crâne se remplit d'eau ! Alors l'homme dit "O *Gurudev*[20], j'ai déjà le crâne et l'eau de l'étoile *Svati*. Seigneur, fais-moi la grâce de trouver le reste". Il attend, et voit un serpent venimeux qui s'approche. L'homme éprouve une grande joie, si intense que son cœur bat à grands coups. Il prie avec ferveur "O *Gurudev*, voici le serpent, tout est comme il faut ! Seigneur, accorde-moi le reste !" Il priait encore, et voici une grenouille ; le serpent la poursuit, et juste au moment où il se jette sur elle pour la mordre, la grenouille fait un saut de côté, et le venin tombe dans le crâne ! L'homme se mit à danser de joie, en battant des mains.

C'est pourquoi je vous dis qu'avec un désir intense on peut tout obtenir.

4 Pour atteindre Dieu, il faut une renonciation intérieure complète. Un *sadhu* ne doit pas entasser : *l'oiseau et le derviche ne mettent rien de côté*[21]. Je ne peux pas marcher en portant quelque chose, même du sable pour m'en frotter les mains, même un sachet de feuilles de bétel pour faire un *pan*. Lorsque Hridê me faisait tant souffrir, j'ai pensé m'en aller à Bénarès. Je me suis dit "Je peux emporter un vêtement, mais comment emporter de l'argent ?" Et le voyage à Bénarès n'eut pas lieu (rires). (A Mohima) — Pour vous c'est différent, vous êtes dans le monde, vous

[18] *Vidyashakti*, voir l'Entretien 1, note 20.

[19] Peut-être son *guru*, d'où l'invocation plus bas. Si quelqu'un veut essayer la recette, l'étoile Svati est Arcturus.

[20] Le *guru* et Dieu ne sont pas loin de s'identifier.

[21] Citation en hindi, déjà vue dans l'Entretien 10, note 15.

avez le droit de garder "ceci" et "cela", le monde et la religion.

Mohima — Après "cela" , comment garder "ceci" ?

SR — J'étais au bord du Gange devant la *panchavati*. Je pris de la terre dans une main, une pièce de monnaie dans l'autre, et je réfléchis : "Quelle différence entre l'argent et la boue ? La boue est comme l'argent, l'argent est comme la boue", et je les jetai ensemble dans le Gange. Puis je m'inquiétai : peut-être que j'avais offensé Lakshmi[22] en jetant de l'argent ? Si elle allait me couper les vivres ? Alors je combinai une petite ruse à la manière de Hazra. Je dis à Lakshmi "Mère, s'il te plaît, viens habiter dans mon cœur". Une fois quelqu'un pratiqua des austérités et plut à la Déesse, qui lui offrit d'exaucer un vœu. Il dit "Je voudrais manger dans de la vaisselle d'or avec mes petits-enfants". En un seul vœu il obtenait la longévité, la descendance, et la richesse ! (rires).

Si vous ôtez "le sexe et l'or" de l'esprit, celui-ci se dirige de lui-même vers Dieu et s'y arrête. Cet esprit enchaîné peut être délivré. Il s'enchaîne lui-même en s'écartant de Dieu. Regardez une balance d'orfèvre : les deux aiguilles restent l'une contre l'autre, à moins que l'orfèvre ne mette de l'or dans le plateau.

Pourquoi l'enfant nouveau-né crie-t-il[23] ? "J'étais si bien dans la matrice, j'y étais en *yoga* ; je méditais devant le lotus des pieds de Dieu, où suis-je à présent ?" Voilà pourquoi il pleure.

Ainsi vous devez renoncer intérieurement, rester dans le monde sans y être attachés.

Mohima — Mais si l'esprit est une fois monté vers Dieu, peut-il redescendre vers le monde ?

SR — Et pourquoi pas ? Et d'ailleurs que signifie quitter le monde ? Y a-t-il un lieu hors du monde ? Ce que je vois tout autour de moi, c'est l'Ayodhya[24] de Ram. Ce monde même est l'Ayodhya de Ram. Après avoir reçu les instructions[25] de son *guru*, Ram déclara "Je vais quitter le monde". Dasharatha l'envoya alors à Vashistha. Celui-ci vit aussitôt que Ram était saisi d'un renoncement brûlant, et lui dit "Réponds d'abord à ma question, puis tu quitteras le monde. Voici : le monde est-il hors de Dieu ? Si oui, quitte-le". Ram leva les yeux, et vit que

22 L'épouse de Vishnu, la déesse de la beauté et de la richesse.

23 Une interprétation hindoue du "cri primal" qui en vaut bien d'autres.

24 La capitale du royaume de Rama.

25 Traduit d'après Sw. Nikhilananda. Le texte dit : après avoir atteint la connaissance auprès de son *guru*; mais le sens est moins satisfaisant.

Dieu lui-même avait pris la forme des objets et des êtres vivants autour de lui. La réalité de Dieu leur donnait leur réalité. Ram garda le silence.

La vie dans le monde est une guerre contre la luxure, la colère et les autres passions, une guerre contre toutes sortes de désirs, une guerre contre l'attachement. Pour cette guerre, il est bon d'avoir une forteresse. La maison est cette forteresse : on y trouve sa nourriture, on y est aidé par sa femme de bien des manières. Dans notre Age de Fer, la vie dépend de la nourriture. Plutôt que d'aller la mendier en sept lieux différents, vous la trouvez en un seul. Livrez donc bataille depuis votre forteresse.

Soyez dans le monde comme des feuilles qui ont servi d'assiettes, qu'on a laissées là et qu'un coup de vent emporte. Le vent en pousse une dans la maison, une autre sur le tas d'ordures. Laissez-vous porter comme le vent souffle, tantôt en un lieu bon, tantôt en un mauvais. Pour l'instant tu es dans le monde ? D'accord, reste là où tu te trouves. On t'enlève d'ici pour te mettre en un lieu meilleur ? Eh bien, qu'il arrive ce qui doit arriver.

Puisque Dieu t'a placé dans le monde, que peux-tu y faire ? Fais-lui offrande de tout. Fais-lui l'offrande de ton être même. Alors il n'y aura plus de désordre et de confusion. Tout ce qui t'arrivera, considère-le comme venant de Dieu. C'est l'histoire de "Ram a voulu".

Quelqu'un — Racontez-nous cette histoire !

SR — Dans un certain village habitait un tisserand. C'était un homme très pieux, tous le respectaient et l'aimaient. Quand il allait au marché vendre son drap, et qu'un client lui en demandait le prix, il disait "Ram a voulu que j'achète le fil pour une roupie, Ram a voulu que mes frais soient de quatre annas, Ram a voulu que je gagne deux annas. Ram veut que je le vende une roupie et six annas". Personne n'essayait jamais de marchander. Il avait beaucoup de dévotion. Chaque soir après le souper, il se rendait à un pavillon devant le temple, et là il restait longtemps à méditer sur Dieu, et à réciter ses louanges.

Une nuit, cet homme n'avait pas sommeil et il resta là très tard, assis à fumer. Sur le chemin passa une bande de voleurs en route pour voler. Ils avaient besoin d'un porteur. Ils se saisirent de l'homme et l'entraînèrent avec eux. Puis ils commirent un vol dans une maison, et lui mirent sur la tête tout ce qu'ils avaient

pris. Là-dessus la police arriva. Les voleurs s'enfuirent, et seul resta le tisserand, avec son fardeau sur la tête. La police l'arrêta et on le mit en prison.

Le lendemain, on le présenta devant le *magister saheb*. Les gens du village étaient tous venus témoigner, "Votre Honneur! Cet homme ne peut pas avoir commis un vol! C'est impossible!" Le *saheb* dit au tisserand "explique-toi". Le tisserand dit "Voici, Votre Honneur. Ram a voulu que je dîne. Après manger Ram a voulu que j'aille au pavillon devant le temple. Ram a voulu que j'y médite et que j'y chante ses louanges tard dans la nuit. Ram a voulu qu'une bande de voleurs passe. Ram a voulu qu'ils m'entraînent avec eux. Ram a voulu qu'ils forcent une maison. Ram a voulu qu'ils mettent leur butin sur ma tête. Ram a voulu que la police arrive. Ram a voulu que je sois arrêté. Ram a voulu qu'on me mette en prison. Tout est la volonté de Ram, et maintenant Il a voulu que je me trouve devant Votre Honneur."

Le *saheb* vit bien que cet homme était innocent, et donna ordre de le relâcher. En sortant de là, le tisserand dit à ses amis "Ram a voulu qu'on me libère". Que vous soyez chef de famille ou moine, tout est la volonté de Ram. Alors remettez tout entre ses mains et faites votre devoir. De toute façon, vous n'avez pas d'autre choix.

Un certain employé fut mis en prison. Après sa libération, se mit-il à faire des cabrioles? Non, il retourna simplement à son travail.

Un libéré-vivant n'a pas de difficultés à vivre dans le monde. Il a atteint la connaissance, il n'a rien à faire d'être ici plutôt que là-bas. Ça lui est égal. Ce qui est ici se trouve aussi là-bas.

La première fois que je vis Keshob Shen dans le jardin, je dis "Lui seul a perdu sa queue". Tout le monde éclata de rire, mais Keshob dit "Non, ne riez pas, il a son idée en disant cela, demandons-la lui". Je leur dis : "Tant que le têtard a une queue, il doit rester dans la mare, il ne peut monter sur la terre ferme. Dès qu'il a perdu sa queue, il grimpe sur le bord, et dès lors il peut aussi bien nager que sautiller ici et là hors de l'eau. Ainsi pour l'homme : la queue représente l'ignorance. Celui qui atteint la connaissance peut aller comme il le veut, et retourner dans le monde s'il en a envie".

5 Mohimachoron et les autres dévôts étaient assis immobiles, captivés par l'enseignement de Shri Ramakrishna[26]. Chacun

[26] D'ici jusqu'à l'anecdote concernant Debendronath, M intercale ses propres

recueillait ce qu'il pouvait de ces joyaux multicolores dans le pan de son vêtement, mais bientôt celui-ci en était tellement rempli qu'on ne pouvait plus le soulever. Misérable réceptacle! Ici se trouvaient résolus les problèmes qui tourmentent les hommes depuis la création du monde. Les *pandits* les plus érudits, Padmalochan, Narayan Shastri, Gauri, Dayananda Sarasvati[27], en étaient restés stupéfaits. Lorsque Dayananda vit Shri Ramakrishna et fut témoin de son extase (*samadhi*), il dit sur un ton de regret "nous parlons beaucoup des Védas et du Védanta, mais ce saint en a atteint le but. Les *pandits* barattent les Ecritures et n'en tirent que du petit-lait, tandis que les saints comme lui mangent tout le beurre." Mais les *pandits* à la mode anglaise comme Keshob Shen étaient stupéfaits eux aussi, et pensaient "Comment un homme sans instruction peut-il parler ainsi? Cela ressemble aux paroles de Jésus-Christ. Il parle un langage villageois, il enseigne en paraboles et se fait comprendre de tous. Hommes, femmes et enfants peuvent suivre ce qu'il dit. Comme Jésus était fou de Dieu et l'appelait son Père, celui-ci est fou de Dieu et l'appelle Mère. Sa provision de sagesse est inépuisable; bien qu'il y puise l'amour de Dieu à pleins seaux, le niveau ne baisse jamais. Comme Jésus il a renoncé à tout et possède une foi brûlante, c'est pourquoi ses paroles ont tant de force. Quand les gens ordinaires parlent, leur parole est inefficace, par manque de renoncement et de foi". Keshob Shen et ses pareils se disaient aussi "Le plus étonnant, c'est qu'un homme sans instruction puisse être aussi ouvert. Il n'a d'envie ni d'hostilité envers personne. Il respecte toutes les religions, et ne polémique jamais".

Un certain disciple[28] essaya de résumer pour lui-même la conversation d'aujourd'hui entre le Maître et Mohimachoron : d'une part le Maître ne demande pas que l'on renonce au monde. Il pense au contraire que la famille est une forteresse, à partir de laquelle combattre la luxure, la colère etc. Il a dit encore : où pourrais-tu aller qui ne fasse pas partie du monde? Et aussi :

réflexions, omises dans l'édition anglaise.

27 Le fondateur de l'*Aryasamaj*, qui méprisait l'hindouisme tardif et voulait revenir aux Védas.

28 J'ai un peu abrégé ce passage, en réduisant au plus bref les citations de l'entretien. Il est clair que M s'applique à lui-même cet enseignement, destiné à des hommes mariés. Mais nous avons vu au §1 SR faire des efforts pour que les plus jeunes, ceux qui ne sont pas encore entrés dans le monde, choisissent la voie monastique. On rencontre la même ambiguïté dans la spiritualité chrétienne, et les discussions de théologiens pour déterminer si l'état monastique est "plus parfait" que le mariage.

lorsqu'un employé est libéré de prison, il retourne simplement à son travail. Ainsi on peut être un libéré-vivant au sein du monde. Comme Keshob peut-être, "le seul à être débarrassé de sa queue" ? Mais il a dit d'autre part qu'il faut s'en aller aussi souvent que possible dans la solitude, qu'il faut entourer le jeune arbre d'une barrière, qu'il faut d'abord acquérir la connaissance et l'amour, et qu'ensuite seulement on pourra vivre dans le monde sans danger.

Ayant ainsi parlé de Keshob, Shri Ramakrishna évoqua d'autres dévôts qui vivaient au milieu du monde.

SR — Une fois, j'allai voir Debendro Thakur[29] en compagnie de Sejobabu. J'avais dit à Sejobabu : "Il paraît que Debendro Thakur pense constamment à Dieu. J'aimerais le connaître". Sejobabu me dit "C'est facile, *baba*[30] : je t'amènerai chez lui. Nous étions dans la même classe au Hindu College, et nous sommes restés bons amis". Quelque temps après Sejobabu m'amena chez Debendro. En le voyant Debendro lui dit "Eh bien! tu as pas mal changé, tu as pris du ventre!" Sejobabu lui parla de moi : "C'est un fou de Dieu, il pense constamment à Lui, il désirait te connaître". Moi je voulais voir quels étaient ses signes, et je dis à Debendro "Montre-moi donc ton corps". Debendro enleva sa chemise, et je vis qu'il avait la peau claire, parsemée de petits points rouges[31]. En ce temps-là, ses cheveux étaient encore noirs.

Au premier coup d'œil je remarquai chez lui un peu de vanité. Comment en aurait-il été autrement? Il avait la sagesse, la richesse, la célébrité. Je dis à Sejobabu[32] : à ton avis, l'orgueil provient-il de la connaissance, ou de l'ignorance? Celui qui atteint la connaissance peut-il penser "je suis savant", "je suis riche" ?

Tout en parlant avec Debendro, je me trouvai soudain dans un

[29] Devendranath Tagore, le père de Rabindranath, le chef du premier *Brahmosamaj*. C'était un homme admirable à bien des égards, mais un grand seigneur, habitué à beaucoup de respect. La petite scène insolente racontée ci-dessous a peut-être valu à Ramakrishna une certaine hostilité de la famille Tagore.

[30] Affectueux, sans doute à peu près notre "papa" — l'un des "trois mots qui piquent comme des épines", et que SR n'accepte plus de ses disciples.

[31] R. Rolland explique, certainement sur la foi de ses informateurs Indiens, que l'extase provoque un afflux de sang qui laisse des traces durables sur la peau. La conclusion de l'examen est donc positive.

[32] On attendrait "à Debendro", mais le respect a peut-être retenu M.

certain état. Je peux voir alors ce que sont les gens au-dedans. Je sentis le rire qui montait en moi. Quand cet état me prend, tout le savoir n'est pour moi que de la paille. Les *pandits* sans renoncement ni discrimination ne sont à mes yeux que de la paille et de l'herbe. Des vautours qui planent très haut, en guettant les charognes sur le sol.

Je vis que Debendro profitait des deux côtés à la fois : de la religion et des plaisirs de la vie[33]. Il avait beaucoup d'enfants, encore tout petits. Le docteur venait juste de passer. C'était un grand *jñani,* et pourtant il s'occupait tout le temps de sa famille[34]. Je lui dis : tu es le roi Janaka de notre Age[35] ; *"Jonok profita des deux côtés, buvant le lait à pleines coupes*[36] *"*. C'est parce qu'on m'a dit que tu gardais l'esprit tourné vers Dieu tout en restant dans le monde que je suis venu te voir. Parle-moi donc un peu de Dieu !

Alors il nous parla en citant les Védas[37]. Il compara le monde à un chandelier, sur lequel les hommes sont comme des lampes allumées. En méditant ici dans la *panchavati* j'avais eu exactement la même vision, et cela me fit penser que Debendro était quelqu'un de vraiment grand. Je lui demandai d'expliquer cela. Il dit "Dieu a créé l'homme afin qu'il proclame sa gloire. Sinon qui connaîtrait ce monde[38] ? Si les lampes étaient éteintes, tout serait dans les ténèbres, on ne verrait même pas le chandelier".

La conversation continua longtemps, et Debendro fut satisfait. Il me dit "Nous allons avoir une fête au *Brahmosamaj*. Il faut que vous y veniez". Je dis "Si Dieu veut que j'y aille, j'irai. Cela dépend de ma condition. Je ne sais jamais dans quel état Dieu me placera". Il dit "Non, il faut venir, mais pas vêtu de cette façon : il faut mettre un *dhoti* et un châle. Si tu[39] viens habillé n'importe comment les gens vont se moquer, et cela me fera de la peine". Je dis "Ça je ne peux pas. Je ne peux pas devenir un *babu*". Debendro et Sejobabu se mirent tous deux à rire.

33 *Yoga* et *bhoga.*

34 Dans les souvenirs de R. Tagore, on voit au contraire que son père passait des mois dans la solitude.

35 On voit que le "rire" de SR ne se manifeste pas extérieurement : ce compliment fit certainement plaisir.

36 Citation, voir l'Entretien 2, note 23.

37 SR appelle souvent ainsi les *Upanishads.*

38 Traduit d'après Sw. Nikhilananda, en intervertissant deux phrases.

39 Le bengali familier de SR ne peut garder longtemps le registre du "vous" poli.

Mais le lendemain Debendro écrivit à Sejobabu, en me défendant de venir à la fête. Ç'aurait été incorrect de venir sans me couvrir un peu le corps! (rire général).

SR (à Mohima) — Encore un personnage : le Capitaine[40]. Il vit dans le monde, mais c'est un grand dévôt. Tu devrais faire sa connaissance. Il a les Védas, le Védanta, le *Bhagavata*, la *Gita*, l'*Adhyatma Ramayana*, tout sur le bout de la langue. Vraiment tu devrais parler avec lui! Quelle dévotion! Quand je marche dans la rue à Boranogor, il tient une ombrelle au-dessus de ma tête. Il se donne beaucoup de mal pour moi quand je vais chez lui. Il m'évente, il me masse les jambes[41], il me nourrit de toutes sortes de plats. Une fois je suis entré en extase dans les lieux d'aisance, et lui qui est tellement à cheval sur la propreté, il m'a porté dans ses bras en faisant un grand pas. Bien qu'il respecte toutes les prescriptions rituelles, il a fait cela sans marquer de dégoût!

Il est aussi très généreux. Il entretient ses frères qui vivent à Bénarès. Sa femme était assez avare au début, elle ne sait où donner de la tête avec toutes ces dépenses. Elle m'a raconté qu'il supporte mal le monde. Il lui dit souvent qu'il voudrait tout quitter.

Il descend d'une lignée de dévôts. Son père était militaire. On dit qu'il lui est arrivé au cours d'une bataille de célébrer la *puja* de Shiv d'une main, en tenant son épée de l'autre.

Le Capitaine est un hindou très orthodoxe. Quand je suis allé chez Keshob Shen, il m'a boudé pendant un mois entier. Il disait que Keshob Shen est un homme perverti, qui mange avec des anglais, qui a marié sa fille à un homme d'une autre caste, qui a lui-même perdu sa caste. Je lui ai répondu : Qu'est-ce que ça peut me faire? Keshob répète le nom de Hari, je vais chez lui pour le voir, et l'écouter parler de Dieu. Je mange le fruit, je ne m'occupe pas des épines. Mais il ne m'a pas lâché. Il disait "Tu n'as pas besoin d'aller chez lui". Alors je me suis mis un peu en colère et je lui ai dit "Au moins, je ne vais pas chez lui pour de l'argent, mais pour entendre parler de Dieu. Toi tu ne vas pas chez le vice-roi? Ce sont des hors-castes[42]. Explique-moi cela".

[40] Entretien 4, note 13.

[41] Un petit service personnel que l'on voit fréquemment les disciples rendre à leur *guru*.

[42] Des étrangers, *mlechchas*.

Du coup, il s'est calmé[43].

Mais il a vraiment de la dévotion. Quand il célèbre la *puja,* qu'il balance la flamme du camphre pour l'*arati,* qu'il s'assied sur le siège du célébrant pour réciter les hymnes, il devient un autre homme, profondément absorbé.

6 SR (à Mohima) — Selon le Védanta, le monde est l'effet de *maya* : une illusion à la manière des rêves. La nature du Soi suprême (*paramatman*) est celle d'un pur spectateur, le témoin des trois états de veille, de rêve et de sommeil profond. Tout cela est conforme à ta manière de voir : la veille et le rêve ont exactement le même degré de réalité. Voici une histoire qui exprime ton point de vue[44].

Dans un certain village habitait un paysan. Il avait acquis de la Connaissance[45]. Il cultivait la terre, il avait une femme, et sur le tard il leur vint un fils, mommé Haru. Son père et sa mère l'aimaient tendrement, c'était le joyau de la famille. Ce paysan était très pieux, et tout le monde l'aimait dans le village. Un jour qu'il travaillait aux champs, quelqu'un vint le chercher : Haru avait le choléra. Il rentra, le fit soigner aussi bien que possible, mais l'enfant mourut. Dans la maison tout le monde fut écrasé de chagrin, sauf le paysan qui ne laissa rien paraître. Il dit aux autres "à quoi bon s'affliger" et partit travailler aux champs. A son retour, sa femme en larmes lui dit "Tu n'as pas de cœur. Notre fils est mort et tu ne pleures même pas". Le paysan lui dit calmement "Dois-je te dire pourquoi ? Hier j'ai fait un long rêve. J'étais roi et j'avais huit fils. J'étais très heureux, puis je me suis réveillé. Et maintenant cela me tracasse : qui pleurer, des huit fils de mon rêve ou de ton unique Haru ?"

Comme le paysan était un *jñani,* il savait que la veille est une illusion au même degré que le rêve : la seule réalité c'est le Soi (*atman*).

Mais moi j'accepte tout : l'Absolu (*turiya*) et aussi la veille, le rêve, le sommeil profond. J'accepte ces trois états. *Brahman* et *maya,* les êtres vivants, le monde, j'accepte tout. Si l'on ne compte pas tout on trouve un poids trop petit !

43 Nous avons assisté à la scène dans l'Entretien 9, §4.

44 Cette histoire est peut-être destinée à M, qui a dû perdre un fils vers cette époque. Elle n'est pas spécialement védantique, mais appartient à la sagesse des nations, comme l'anecdote de Tchouang Tseu rêvant d'être papillon, et se demandant s'il n'est pas un papillon rêvant d'être Tchouang Tseu.

45 Litt. c'était un grand *jñani.*

Quelqu'un — Comment ça un poids trop petit ? (rires).

SR — Le monde et les êtres vivants sont les attributs de l'Un (*Brahman*). On commence par atteindre celui-ci en le dépouillant de ses attributs par la négation. Mais tant que la conscience du "moi" subsiste, on perçoit l'Un devenant le multiple : Dieu prenant la forme des vingt-quatre principes cosmiques.

La valeur du fruit de *bel* tient à sa chair, et l'on en ôte les graines et la peau. Mais s'il s'agit de peser le fruit de *bel* il ne suffit pas de peser la chair. On doit rassembler la chair, les graines et la peau. Sinon il manque du poids. Le fruit comporte les trois : chair, graines et peau. De même l'Absolu (l'éternel : *nitya*) et le relatif (le Jeu : *lila*). Celui qui est l'absolu est aussi le relatif. Je les accepte tous deux. Je n'envoie pas promener le monde sous prétexte que c'est une illusion (*maya*). Si je le faisais, il me manquerait du poids.

Mohima — C'est tout à fait satisfaisant : de l'absolu au relatif, du relatif à l'absolu.

SR — Les *jñanis* considèrent que tout est un songe, mais les *bhaktas* acceptent tout. Les *jñanis* ne donnent du lait que goutte à goutte (rires). Il y a plusieurs sortes de vaches. Celles qui font les difficiles pour le fourrage donnent du lait goutte à goutte, celles qui sont faciles et mangent de tout donnent du lait à flots. Les *bhaktas* parvenus au sommet acceptent et l'absolu et le relatif. Quand leur esprit redescend du plan de l'absolu ils peuvent ainsi jouir du relatif. Les *bhaktas* donnent du lait à flots.

Mohima — Oui, mais leur lait peut avoir un drôle de goût ! (rires).

SR (riant) — Ça peut arriver, mais alors il faut le faire bouillir un peu. Le mettre sur le feu : chauffez le lait sur le feu de la connaissance, et il perdra son goût (rires).

SR (à Mohima) — Pour expliquer la syllabe *AUM*[46], est-ce que vous expliquez les sons *A-U-M* séparément ?

Mohima — Oui, *A* représente la création, *U* la préservation, *M* la dissolution.

SR — Moi je la comparerais à la résonance d'une cloche : *t-o-o-o-m-m*. Elle part du relatif et se fond dans l'Absolu. Les trois corps[47] grossier, subtil et causal se fondent dans la Cause

[46] La syllabe sacrée des Védas, plus souvent transcrite *OM*.

[47] Selon le Védanta, le "corps grossier" est celui que nous connaissons tous ; le

unique. La veille, le rêve et le sommeil profond se fondent dans l'état d'unité (*turiya*). Ou encore, quand la cloche résonne, c'est comme un objet tombant dans l'océan illimité, et y engendrant une vague. L'Absolu engendre alors le relatif, de la Cause unique procèdent les trois corps grossier, subtil et causal, de l'état d'unité sortent la veille, le rêve et le sommeil profond. Et ensuite la vague de l'océan illimité s'affaiblit peu à peu. L'Absolu engendre le relatif, puis le relatif revient à l'Absolu. C'est pourquoi j'emploie cette comparaison avec le son d'une cloche. Tout cela, je l'ai vu moi-même. J'ai contemplé cet océan de conscience, sans limites. J'ai vu comment tout le Jeu en sortait, puis y retournait. Des milliards d'êtres émergeant de cet océan d'esprit puis y disparaissant à nouveau. Ce n'est pas dans vos livres que je l'ai appris.

Mohima — Ceux qui ont vu cela n'ont pas écrit de livres. Comment l'auraient-ils pu ? Ils étaient perdus dans leur vision, Pour écrire, il faut un esprit un peu calculateur. Auprès des voyants il y avait des gens qui les écoutaient, et qui rédigeaient les Ecritures.

SR — Les mondains demandent pourquoi l'attachement au sexe et à l'argent s'en va si difficilement. Mais dès que l'on a éprouvé la joie de *Brahman,* les plaisirs des sens, la richesse et la renommée perdent leur attraction, et l'esprit cesse de leur courir après. Quand le papillon de nuit aperçoit une lampe, il ne retourne plus vers l'obscurité. On disait à Ravana "Tu as pris de multiples formes pour séduire Sita, mais tu n'as pas essayé de prendre la forme de Ram". Il répondit[48] "Lorsque je pense à Ram, même la condition de Brahma[49] me semble insignifiante. A plus forte raison la conquête d'une femme".

C'est pour cela que l'on pratique les disciplines et les rites. Plus on pense à Dieu, et plus les satisfactions que le monde procure semblent triviales. Si vous obtenez la dévotion aux pieds[50] de Dieu, votre intérêt pour les affaires du monde et le confort physique diminuera. Vous considèrerez les femmes en général comme votre mère, et votre propre femme comme un compagnon sur le chemin de Dieu. Les passions animales s'éloigneront et vous

"corps subtil" correspond à l'état de rêve ; c'est aussi celui qui accompagne l'âme après la mort ; le "corps causal" correspond à l'état de sommeil profond.

48 Ici, SR cite un vers sanscrit. De même plus haut à propos de la joie de Brahman.

49 Le créateur de l'univers, qui occupe une position modeste dans l'hindouisme.

50 Litt. au lotus des pieds.

acquerrez les manières de voir divines. Finalement vous perdrez l'attachement au monde et vous pourrez y marcher à votre gré, comme un libéré-vivant. Il en a été ainsi pour les disciples de Chaitanya, qui vivaient sans attachement au milieu du monde.

(S'adressant à Mohima) — Tu peux essayer mille raisonnements védantiques sur un vrai dévôt, lui dire que le monde est un rêve, tu ne lui arracheras pas sa dévotion. Tu la crois partie, et la voilà qui revient, comme le pilon qui causa la ruine des *Yadavas*[51] !

Celui qui naît sous l'influence de Shiv devient un *jñani*, considère le monde comme une illusion et *Brahman* comme la seule réalité. Celui qui naît sous l'influence de Vishnu[52] devient un *bhakta*, il recherche la dévotion extatique, et ne s'en laisse pas détourner par les raisonnements. On croit la dévotion disparue, et coucou, la revoilà !

7 Sur la véranda à l'est de la chambre de Shri Ramakrishna était assis M. Hazra, pratiquant le *japa*[53] sur son chapelet. Il avait environ 46 ans, et venait du même pays que le Maître. Il essayait depuis longtemps de mener une vie ascétique, tantôt errant ici et là, tantôt revenant chez lui. Il y possédait un peu de terre, qui devait faire vivre sa femme et ses enfants, mais il avait aussi une dette d'un millier de roupies qui le préoccupait constamment. Il était à la recherche de quelqu'un qui lui donnerait cet argent ; c'est pourquoi il se rendait fréquemment à Calcutta auprès d'Ishan Mukhopadhyay, qui le considérait comme un saint homme et le traitait avec beaucoup de respect. Le Maître le supportait patiemment, lui procurait un nouvel habit quand le sien était déchiré, prenait de ses nouvelles et s'efforçait de le guider sur le chemin de Dieu. Mais Hazra aimait ergoter, et presque toutes les conversations s'achevaient en disputes. Il passait ses journées sur la véranda le chapelet à la main, pratiquant le *japa*.

La vénérable mère de M. Hazra était tombée malade au pays. Quand Ramlal était sur le point de revenir de là-bas, elle l'avait

[51] Allusion à un épisode du *Mahabharata*. Les *Yadavas* (le clan auquel appartenait Krishna) avaient tenté de réduire en limaille ce pilon de fer, instrument de la malédiction d'un *rishi*, mais chaque fragment avait donné une nouvelle arme.

[52] Comme SR lui-même, né après un pélerinage de son père au grand sanctuaire Vishnouite de Gaya.

[53] La répétition d'un *mantra*, souvent donné par le *guru* lors de l'initiation. Il s'agit souvent d'un nom de Dieu, mais plus probablement dans le cas de Hazra d'un *mantra* védantique.

longuement supplié, en lui tenant les mains, de faire connaître la situation à son oncle (SR), afin qu'il lui renvoie son fils Protap, qu'elle puisse le revoir au moins une fois. Le Maître dit alors à Hazra "Retourne à la maison voir ta mère. Elle l'a demandé par l'intermédiaire de Ramlal. Peut-on prier Dieu tout en faisant de la peine à sa mère ? Va la voir et reviens".

Quand les visiteurs s'éparpillèrent, Mohima alla chercher Hazra et l'amena au Maître. M fut témoin de la scène.

Mohima — Monsieur ! Permettez-moi d'intervenir en faveur de Hazra. Pourquoi le renvoyez-vous chez lui ? Il ne désire pas retourner dans le monde.

SR — Sa mère s'est plainte auprès de Ramlal. Alors je lui ai dit "Va juste trois jours auprès de ta mère, puis reviens". Que peut-on espérer des disciplines spirituelles si l'on afflige sa mère[54] ? J'avais prévu de m'installer à Brindabon[55], mais je me suis souvenu de ma mère. J'ai pensé "ça va la faire pleurer", et je suis revenu avec Sejobabu. De plus, pourquoi un *jñani* comme Hazra craindrait-il le monde ?

Mohima (riant) — Monsieur, vous vous moquez !

SR — Pas du tout ! Hazra est un vrai *jñani*. Il a juste un peu d'attachement au monde, quelques enfants, et une petite dette. Comme on dit, "Ma tante va très bien, elle est juste un peu malade" (rires).

Mohima — Monsieur, quelle sorte de connaissance possède Hazra ?

SR — Comment ? Tu ne sais pas ? Tout le monde en parle : "M. Hazra, qui habite au temple de Rashmoni, c'est quelqu'un". Le nom d'ici[56], qui va le mentionner[57] ? (rires).

Hazra — Vous êtes incomparable. Personne ne peut se comparer à vous, C'est pourquoi personne ne peut vous comprendre.

SR — Justement : personne n'a rien à faire de l'incomparable, alors à quoi bon mentionner le nom d'ici ?

Mohima — Monsieur ! Qu'est-ce qu'il sait ? Dites-lui ce qu'il doit faire et il le fera.

54 Dans l'entretien du 24/4 (non traduit) on apprend que la mère de Hazra est morte sans avoir revu son fils.

55 Dans la jeunesse de SR, au cours de son grand pélerinage avec Mothur Babu.

56 SR répugne à dire *mon* nom.

57 Cette scène un peu aigre est peut-être liée à des reproches précis. Hazra jouait parfois des tours pendables, comme de faire croire à des visiteurs venus de loin que SR était absent afin qu'ils l'écoutent lui. Il avait suggéré aussi aux jeunes disciples que le Maître les trompait en refusant de leur communiquer ses "pouvoirs".

SR — Tu crois ? Demande-lui donc à lui-même. Il m'a dit une fois "toi et moi, nous ne nous devons rien l'un à l'autre[58]".

Mohima — Il discute sans arrêt.

SR — Oui, et il me donne des cours de temps à autre (rires). Quand nous discutons, je me fâche contre lui. Ensuite, quand je suis au lit je repense à ce que j'ai pu lui dire et cela me tourmente. Je me lève, je vais trouver Hazra et je me prosterne devant lui. Cela me rend la paix. (A Hazra) — Ainsi, tu parles du Soi inconditionné (*atman*) en l'appelant "Dieu". Le Soi inconditionné est inactif, le témoin des trois états de veille, de rêve et de sommeil profond. Quant à celui qui agit dans la création, la préservation et la destruction, celui-là je l'appelle "Dieu". Le Soi inconditionné est comme un aimant, qui attire l'aiguille à distance tout en restant lui même immobile.

Dans les souvenirs de Latu (Sw. Adbhutananda) il est dit "Après la mort du Maître, Hazra se figura qu'il était lui même un avatar, *et plus grand que le Maître".*

---

8 Le soir était près de tomber. Le Maître faisait les cent pas. Voyant M assis seul à réfléchir, il lui dit soudain affectueusement "Ne veux-tu pas m'acheter une ou deux chemises de toile, toutes simples ? Tu sais que je ne mets pas les vêtements offerts par n'importe qui. Je m'étais dit que j'en parlerais au Capitaine, mais donne-les-moi plutôt toi". M se leva et dit "avec plaisir".

Vint le soir. On brûla de l'encens dans la chambre du Maître. Celui-ci se prosterna devant les images du Seigneur, récita des *mantras*[59], chanta les noms de Dieu. Au-dehors régnait une extraordinaire beauté. La pure lumière de la lune illuminait d'un côté les temples, et de l'autre la surface du Gange, à la fois calme et légèrement frémissante, comme la respiration d'un enfant endormi. La marée était au plus haut. Le son du culte du soir se mêlait au murmure continu des eaux, semblait se prolonger très loin et s'évanouir dans l'espace. L'*arati* avait lieu dans les temples de Kali, de Vishnu et les douze petits temples de Shiva. On voyait le célébrant sortir de l'un et entrer dans le suivant, tenant une clochette de la main gauche et une lampe de

[58] D'après la biographie de Sw. Saradananda, Hazra prétendait avoir reçu l'initiation directement de Tota Puri, le *guru* védantiste de SR.

[59] Litt. des "mantras-semences", qui sont des *mantras* monosyllabiques sans signification explicite.

la droite, accompagné de son acolyte portant un gong. Venant du pavillon à musique, à l'extrémité sud du jardin, on entendait le doux concert des *ragas* du soir.

Le culte perpétuel de la Mère dispensatrice-de-joie (*anandamayi*) nous rappelle que nul ne peut être privé de la joie[60]. En ce monde de plaisir et de douleur, où que nous soyons placés, sachons que la Mère de l'univers existe, notre mère. Alors soyons en joie ! Le fils de la servante peut être mal nourri, mal vêtu, sans abri, mais il a une mère, et cela met de la force dans sa poitrine. Il suffit que sa mère le prenne dans ses bras. La Mère n'est pas une marâtre, mais notre vraie mère. Qui que je sois, d'où que je vienne, quoi qu'il m'advienne, où que j'aille, la Mère le sait. Quoi que je pense, elle le sait, ma Mère, qui m'a créé en me donnant le corps, l'esprit, le souffle de vie et l'âme la plus profonde. Je ne veux pas m'inquiéter de ma propre vie ; la Mère me fera savoir ce que j'ai besoin de savoir. O vous ses enfants, réjouissez-vous tous !

Comme la lune inondait l'extérieur de sa lumière, l'intérieur de la chambre où était assis Shri Ramakrishna rayonnait de la joie de Dieu. Ishan était arrivé de Calcutta, et la conversation religieuse avait repris. Ishan avait une foi intense. Il disait "Si je sors de chez moi en invoquant le nom de Durga, Shiv lui-même vient me protéger, le trident à la main. Je n'ai rien à craindre".

SR (à Ishan) — Tu as une grande foi. Je n'en ai pas autant (rires). Qui a de la foi parvient à Dieu.

Ishan — Oui, monsieur.

SR — Tu pratiques tous les rites : la répétition des *mantras*, le culte journalier, le jeûne, les sacrifices. C'est excellent. Lorsqu'un homme éprouve un véritable attrait pour Dieu, Dieu lui fait accomplir toutes ces œuvres. Si on les accomplit sans attachement pour leur fruit[61], elles mènent à Dieu.

Les Ecritures indiquent beaucoup d'œuvres à accomplir. Cela s'appelle la dévotion prescrite (*vaidhibhakti*). Du désir de Dieu, de l'amour pur, naît une forme de dévotion plus haute (*ragabhakti*), à la manière de Prahlada[62]. Quand vient cette dévotion,

[60] Ce beau paragraphe, omis dans l'édition anglaise, exprime la pensée de M lui-même, dans l'esprit de l'enseignement d'abandon donné plus haut par SR.

[61] Selon l'enseignement de la *Gita*.

[62] Un grand dévôt de Vishnu, fils du cruel démon Hiranyakashipu qui le persécuta.

les œuvres prescrites n'ont plus de raison d'être.

9 A la fin de l'après-midi[63], M se promenait en réfléchissant. La parabole de "Ram a voulu" lui plaisait beaucoup. Il lui semblait qu'il savait réconcilier les idées de *prédestination*[64] et de *libre-arbitre*. "Ram veut" que les voleurs passent ; "Ram veut" que je sois là à fumer; "Ram veut" que je participe à un vol, que la police m'arrête. "Ram veut" que je devienne un *sadhu*. Certes, je peux prier "Seigneur, fais que je reste vigilant, Seigneur, fais que je ne commette pas de vol". Mais cela aussi, "par la volonté de Ram" : le bien par sa volonté, le mal par sa volonté. Alors il y a un problème : pourquoi les mauvais désirs ? Pourquoi désirer commettre un crime ? Le Maître répond : il a créé des animaux comme le tigre, le lion, le serpent ; il a créé des arbres vénéneux ; il en est de même parmi les hommes. Pourquoi cela, qui le dira ? Qui peut comprendre Dieu ?

Mais si Dieu décide de tout, le *sens des responsabilités* va-t-il disparaître ? Non, en aucune façon ! Tant que l'on n'a pas la connaissance de Dieu, tant que l'on n'a pas atteint sa vision, on n'a pas le droit de dire vraiment que tout se fait "par la volonté de Ram". On y pense de temps en temps, puis on l'oublie. Or tant que l'on n'a pas atteint la perfection dans cette foi, le mal et le bien subsistent, la responsabilité subsiste. Le Maître nous a appris que l'on ne doit pas dire "Ram a voulu" des lèvres seulement, avec la foi du perroquet. Tant que je n'ai pas atteint Dieu, tant que ma volonté n'est pas devenue une avec sa volonté, tant que je ne puis dire sincèrement "je suis ton instrument", alors Dieu me laisse la conscience des couples opposés, péché et vertu, pur et impur, bien et mal. Le *sens des responsabilités* subsiste aussi. Sinon, comment son univers pourrait-il continuer ?

Plus je pense aux propos du Maître sur la dévotion, plus je l'admire. Il entend dire que Keshob Shen chante le nom de Dieu, qu'il médite sur Dieu, aussitôt il cherche à le connaître, aussitôt il le considère comme l'un de ses proches. Il rejette les objections du Capitaine : qu'il a voyagé à l'étranger, mange avec les anglais, enfreint les règles de caste, etc. Que dit-il ? "Je mange le fruit, je ne m'occupe pas des épines". Il ne fait pas de différences entre les adorateurs du Dieu avec forme et du Dieu sans forme, entre les hindous, les musulmans et les chrétiens, entre les gens de haute

[63] Toute cette section est omise dans la traduction de Sw. Nikhilananda.
[64] Les mots en italique figurent en anglais dans l'original.

ou de basse caste. Gloire à l'amour seul !

Gloire à toi plutôt, Shri Ramakrishna, toi qui es riche en amour ! Tu as apporté à notre religion[65] cet esprit universel, que tu incarnes toi-même. De là, me semble-t-il, l'attrait que tu exerces. Pour toi l'amour est la pierre de touche. Tu accueilles tous les hommes religieux comme des amis proches, l'hindou si tu vois l'amour en lui, le musulman s'il aime Allah, le chrétien s'il aime Jésus. Tu ne fais pas de différences entre eux, tu regardes seulement si l'amour de Dieu est là. Tu nous as appris que toutes les rivières, issues de sources différentes, vont se jeter dans le même océan, cet océan qui est notre but à tous.

Le Maître ne dit pas que ce monde est un rêve — sinon, dit-il, il y manquerait du poids. Il n'est pas un pur non-dualiste, plutôt un partisan du non-dualisme modéré[66]. Autrement dit, le monde et les êtres ne sont pas une illusion, une construction de l'esprit. Dieu est réel, mais le monde est réel, l'homme est réel. Le monde et les êtres vivants sont les attributs de *Brahman*. Pour avoir le fruit de *bel* au complet, il faut y inclure la peau et les graines.

Il nous a dit comment, de l'océan infini de l'esprit, prend naissance la multitude des êtres, et comment ils y retournent. Une vague s'élevant de cet océan et s'y perdant peu à peu. Les vagues du jeu traversant l'océan de joie. Où commence ce jeu ? Où finit-il ? Le langage est impuissant à le dire, l'esprit à le concevoir. L'homme est peu de chose, son intelligence peu de chose.

On m'a enseigné que les grands saints ont contemplé dans le *samadhi* cet éternel suprême *purusha*[67] — Hari en personne, le maître de ce jeu éternel. Je le crois sans hésiter, car Shri Ramakrishna dit la même chose. Mais ce ne sont pas nos yeux de chair qui peuvent voir cela, c'est un regard divin, me semble-t-il. Le regard par lequel les sages (*rishis*) d'autrefois ont contemplé l'*atman*, par lequel Arjuna a vu la forme divine de Vishnu, par lequel Jésus a contemplé son Père céleste jour après jour. Comment parvient-on à une telle vision ? Nous avons entendu le Maître dire qu'on l'obtient par la force du désir. Et comment vient ce désir ? Faut-il pour cela renoncer au monde ? Le Maître nous a dit aujourd'hui que non.

65 Litt. le *sanatana dharma*, la religion éternelle ; nom que les hindous donnent à l'hindouisme.

66 *Vishistadvaita*, la doctrine de Ramanuja, plutôt que celle de Shankara.

67 L'Homme cosmique, inactif, opposé dans la philosophie *Samkhya* à *prakriti*, la Nature, toujours en activité.

ENTRETIEN 17*

CHEZ BALARAM, PUIS GIRISH : 11 MARS 1885

Cet entretien — le dernier de ce volume avant la maladie de Ramakrishna, auquel il reste un peu plus d'un an à vivre — présente aussi le dernier de ses grands disciples : Girish Chandra Ghosh. Autodidacte, écrivain et acteur célèbre, rénovateur du théâtre bengali; débauché, grand buveur, adonné à l'opium; violent et provocateur, mais généreux; irrespectueux mais tourmenté et sincère, il vient d'être en quelques mois retourné comme un gant par Ramakrishna, parce que celui-ci lui a témoigné une affection que Girish n'a jamais connue, et l'a accepté tel qu'il était — sans même lui demander de renoncer à la boisson.

Avec la même hardiesse qui lui faisait braver l'opinion publique, Girish se met à proclamer que le guru qui a eu le pouvoir de le convertir est un Dieu, un avatar. *Dans l'hindouisme traditionnel, cela pourrait passer*[1]*, mais une partie des disciples viennent* du Brahmosamaj, *d'autres sont de purs védantistes, et des discussions passionnées se déroulent*[2]*. Le chef de l'opposition est l'iconoclaste Narendranath (Vivekananda), qui résistera presque jusqu'à la mort du Maître, et gardera toujours une attitude réservée. Ramakrishna compte les points avec amusement, défendant la doctrine orthodoxe de* l'avatar, *mais admirant la combativité de son bien-aimé Naren.*

La théologie de l'avatar *est propre à l'hindouisme, mais l'expérience bouleversante de la très grande sainteté est commune à beaucoup de religions. La tendance à "diviniser" un homme — non par nature comme ici mais en quelque sorte par transparence — peut se manifester dans les personnages du prophète, du saint, du tsaddik, du cheikh. Et l'opposition à cette idée se traduit par les mêmes arguments qu'ici : le refus que l'Infini puisse avoir un rapport concret avec le fini, le refus d'égaler les paroles d'un homme à la voix des Ecritures ou de la Raison, ou simplement le refus de plier le genou devant un être créé.*

* Original I.14, traduction anglaise 38.

[1] L'abbé Monchanin entendra en Inde du sud, dans les cérémonies suivant la mort de Gandhi, plusieurs conférenciers suggérer que Gandhi était un *avatar*; les disciples de Ma Anandamayi la considèrent comme un *avatar* de Kali.

[2] Cela dit, la conception chrétienne de l'incarnation, bien connue de ces Indiens occidentalisés, rejaillit forcément sur cette discussion.

Nous sommes le mercredi 11 mars 1885. Vers dix heures du matin, Shri Ramakrishna s'est rendu à Calcutta chez Boloram pour y recevoir le *prasad* de Jagannath, accompagné de Latu et quelques autres disciples.

Heureux es-tu, Boloram ! Ta demeure est à nouveau la scène où se déroule le jeu du Maître, cette demeure où il a déjà capturé tant de nouveaux fidèles dans les liens de l'amour de Dieu, où tant de fois déjà il a dansé et chanté en compagnie des dévôts. Elle est devenue la maison de Shrivas où Shri Chaitanya distribuait l'amour à qui en voulait. Le Maître aimait les dévôts comme sa plus proche famille. Le désir de les rassembler du milieu du monde le tourmentait au temple de Dakshineswar. Il ne pouvait dormir, pleurait et priait "Mère, ceux qui t'aiment vraiment, attire-les ! Fais-les moi connaître ! Amène-les ici ! Si ce n'est pas possible, conduis-moi à leur rencontre !" C'est cela qui le faisait aller à Calcutta chez Boloram. Il disait aux gens "Boloram est un dévôt de Jagannath, la nourriture que l'on sert chez lui est très pure". Il conviait chez Boloram ceux qui venaient à lui[3], et à Boloram il disait "Inviter Norendro, Bhobonath, Rakhal et les autres sera pour toi d'un grand mérite. Ce ne sont pas des garçons ordinaires, ils sont nés de Dieu ; les nourrir est comme un sacrifice à Narayana lui-même". Ainsi, la première rencontre entre le Maître et M. Girish Ghosh avait eu lieu chez Boloram. On y organisait toujours un grand *kirtan* pour la fête du Char. Combien de fois s'était ouverte ici "sur la place du monde, la boutique de l'amour de Dieu" ?

L'école où enseignait M n'était pas loin. Il savait que le Maître serait chez Boloram à partir de dix heures du matin, et il profita de la pause de midi pour s'y rendre et recevoir son *darshan*. En arrivant il se prosterna devant lui. Le Maître se reposait après le repas, assis dans le salon, puisant de temps en temps dans un petit sac des épices ou quelque friandise. Il était entouré de tout jeunes disciples.

SR (affectueusement) — Te voilà ? Il n'y a pas classe ?

M — Si, je viens de l'école. J'avais un moment libre.

Quelqu'un — Ce n'est pas vrai, monsieur ! Il fait l'école buissonnière (rires).

M pensa "Hélas, il ne sait pas comme il dit vrai ! C'est comme si l'on me tirait ici". Le Maître sembla réfléchir un peu, puis fit

[3] Il l'a fait pour M à la fin de l'Entretien 1.

asseoir M tout près et commença à lui parler : "S'il te plaît, tu tordras ma serviette et tu mettras ma chemise à sécher. J'ai les jambes qui me font mal. Ne veux-tu pas me masser[4] un peu ?" M n'avait jamais appris à faire cela, et le Maître le lui expliqua. M s'y mit aussitôt avec ardeur. Pendant que M lui massait les jambes, le Maître lui parlait de toutes sortes de choses.

SR — Sais-tu ce qui m'arrive depuis quelque temps ? Je ne peux toucher aucun objet en métal[5]. Si je le fais, je ressens comme la piqûre d'une vive, tout le bras me fait mal. Mais on ne peut vivre sans pot à eau, et je me suis dit qu'en le tenant à travers ma serviette ça irait. Mais dès que j'y ai mis la main, j'ai eu terriblement mal comme avant. Alors j'ai prié "Mère, pardonne-moi pour cette fois, je ne le ferai plus".

Ecoute, le petit Noren[6] vient me voir, crois-tu qu'ils vont le punir à la maison ? Il est très pur, et n'a jamais encore fréquenté de jeunes filles.

M — C'est un "large réceptacle"[7].

SR — Oui, il dit aussi que tout ce qu'il entend au sujet de Dieu reste gravé dans sa mémoire. Il dit "Lorsque j'était petit, je pleurais parce que Dieu ne se montrait pas à moi".

Ils parlèrent longuement du petit Noren. Parmi les dévôts, quelqu'un dit "Eh bien, professeur, il serait temps de retourner à l'école !"

SR — Quelle heure est-il ?

Quelqu'un — Une heure moins dix.

SR — Va vite, tu vas être en retard. Reviens après ton travail. (S'adressant à Latu) — Où est Rakhal ?

Latu — Parti ! Maison[8] !

[4] Les mœurs de l'Inde, et plus généralement de l'Orient, imposent une très grande réserve dans les rapports avec le sexe opposé, et sont en revanche moins soupçonneuses que les nôtres dans les contacts physiques entre personnes de même sexe. L'attitude Victorienne importée a déteint sur M, mais non sur Ramakrishna, que l'on verra plus loin caresser Noren (lui aussi élevé à l'anglaise). Rien ne peut faire plus plaisir à un disciple hindou que de rendre à son *guru* ce genre de petits services personnels.

[5] Cela semble provenir d'une interdiction de toucher aux pièces de monnaie, généralisée à tous les objets métalliques. Ce phénomène est rapporté par plusieurs témoins.

[6] Le "petit Noren" est loué à plusieurs reprises dans les Entretiens pour ses dispositions à la vie religieuse : pureté et sincérité, renoncement, concentration l'amenant aisément à des états élevés. Il fut marié par sa famille avant la mort de SR, au grand regret de celui-ci, et sa trace se perd ensuite.

[7] Cela signifie qu'il manifeste peu à l'extérieur. M rend à SR l'une de ses expressions : l'eau d'un petit récipient est aussitôt agitée, celle d'un large récipient reste immobile.

[8] Il est possible que Latu (qui est du Bihar, et illettré) parle un bengali haché.

SR — Comment, il est parti sans rien me dire?

2 La classe terminée, M revint. Le Maître était assis dans le salon de Boloram, avec les dévôts autour de lui. Il souriait doucement, et ce sourire se reflétait sur les autres visages. Comme M se prosternait, il lui indiqua une place à côté de lui. Etaient présents MM Girish Ghosh, Shuresh Mittro, Boloram, Latu, Chunilal[9], et d'autres.

SR (à Girish) — Tu devrais discuter de tout cela avec Norendro, et voir ce qu'il en dit.

G (souriant) — Norendro dit que Dieu est infini. Nous n'avons même pas le droit de dire que ce qui nous entoure — les objets, les personnes — fait partie de Dieu. L'infini n'a pas de parties.

SR — Que Dieu soit infini, ou aussi grand que tu voudras, rien ne peut l'empêcher, s'il le veut ainsi, de manifester son essence à travers un homme. Que Dieu puisse devenir l'*avatar,* aucune comparaison ne peut le faire comprendre. Il faut le percevoir directement, par expérience. Les comparaisons ne peuvent en donner qu'une vague idée. Si tu touches les cornes d'une vache, tu as touché la vache. De même si tu touches les pattes ou la queue, tu as touché la vache. Mais pour nous l'intérêt de la vache vient de son lait, et le lait provient du pis. L'*avatar* est semblable au pis de la vache[10]. Dieu vient résider de temps en temps dans un corps humain afin d'enseigner aux hommes la dévotion et l'amour extatique (*prema*).

G — Norendro dit : on ne pourra jamais concevoir Dieu dans son entier, puisqu'il est infini.

SR — Qui parle de le concevoir en entier? On ne peut s'en faire une idée ni en gros ni en détail. Mais quel besoin d'idées? Il suffit de le connaître par expérience. Qui voit l'*avatar* voit Dieu lui-même. Un homme qui descend au bord du Gange et met sa main dans l'eau a le droit de dire "j'ai touché le Gange", il n'a pas besoin d'y traîner la main depuis Hardwar jusqu'à l'embouchure (rires)! Si je touche tes pieds, c'est bien toi que j'ai touché (rires). Même l'océan, si j'y mets la main je peux dire "j'ai touché l'océan". L'élément "feu" est présent partout, mais

Mais ce sera le cas aussi pour Nittogopal, qui est bengali.

9 Chunilal Boshu, un très modeste voisin de Boloram qui vivra jusqu'en 1936, l'un des derniers témoins de la vie de SR.

10 Phrase ajoutée par la traduction de Sw. Nikhilananda pour compléter le cheminement logique.

il l'est davantage dans le bois[11].

G (souriant) — Je suis à la recherche du feu, j'irai le chercher là où il se trouve.

SR (souriant) — Il faut chercher l'élément "feu" dans le bois, et l'élément "Dieu" dans l'homme. L'homme est la plus haute manifestation de Dieu. Si tu vois un homme fou de Dieu, débordant d'amour extatique, alors tu peux être certain qu'en cet homme Dieu est descendu[12]. (Regardant M) — Il est partout, mais sa puissance (*shakti*) se manifeste beaucoup ici, et peu là. C'est dans l'*avatar* qu'elle se manifeste le plus. Dans certains cas, elle y apparaît à l'état pur. C'est la puissance de Dieu (*shakti*) qui se manifeste dans l'*avatar*.

G — Norendro dit qu'il est "au-delà de la parole et de la pensée[13]".

SR — Non. Il est vrai qu'il est hors d'atteinte de cet esprit-ci, mais l'esprit purifié peut l'atteindre, hors d'atteinte de cette intelligence-ci[14], mais l'intelligence purifiée peut l'atteindre. Quand l'attachement au sexe et à l'argent s'en va, l'esprit et l'intelligence deviennent purs. Esprit et intelligence s'unifient, et deviennent capables de Le percevoir. Les voyants (*rishis*) ne l'ont-ils pas perçu ? Celui qui est Conscience s'est rendu présent à leur conscience.

G — Vous m'avez donné raison ! J'ai gagné contre Norendro !

SR — Non. Norendro m'a dit "Girish Ghosh a une telle foi en l'*avatar* ! Je ne veux pas discuter avec lui. On ne doit pas ébranler une foi pareille".

G — Monsieur ! Nous sommes tous à discuter et nous échauffer, seul le professeur serre les lèvres. A quoi peut-il bien penser ? Hein monsieur, qu'en dites vous ?

SR — Comme dit le proverbe, il faut se méfier "de la langue qui court, de la bouche cousue, du basilic[15] dans l'oreille, du voile trop long, de l'eau couverte de mousse" (rires). Mais non, lui n'est pas comme ça, c'est juste un homme sérieux ! (rires).

G — Expliquez-nous ce proverbe, monsieur !

[11] La comparaison du bois n'est peut-être pas à sa place : elle rejoint plutôt celle du pis de la vache, avec l'idée d'une "concentration" de la présence de Dieu dans l'*avatar*.

[12] *Avatar* signifiant descente.

[13] Citation en sanscrit.

[14] Ces deux mots cherchent à traduire les mots *manas* et *buddhi*, comportant une nuance technique dans les conceptions psychologiques hindoues.

[15] Le basilic sacré, *tulsi*. Entretien 16, note 11.

SR — Ce sont des choses dangereuses : la langue qui court et cherche à tromper, le silence sous lequel se cachent de telles pensées qu'un plongeur n'en trouverait pas le fond ; l'homme qui veut faire croire qu'il est pieux et se fourre un brin de basilic sacré dans l'oreille ; la femme qui veut faire croire qu'elle est chaste et s'enveloppe d'un grand voile ; l'eau cachée par les herbes, qui est glacée et donne la typhoïde (rires).

Chunilal — Les gens parlent de lui (c'est-à-dire de M). Le jeune Noren et Baburam sont ses élèves, et aussi Narayon, Poltu, Purno, Tejchondro[16], tous des élèves à lui. On dit qu'il les amène ici, et qu'ensuite ils négligent leurs études. Les gens disent que c'est de sa faute.

SR — Mais qui va les croire ?

Alors qu'on parlait justement de cela, Narayon entra et se prosterna devant le Maître. Il avait dix-sept ans environ, le teint clair. Shri Ramakrishna avait beaucoup d'affection pour lui, aimait le voir et lui offrir à manger[17]. Il lui arrivait à Dakshineswar de pleurer en pensant à lui ; en Narayon il voyait réellement la présence de Narayana.

G — Tiens, te voilà ? Qui t'a renseigné ? C'est encore le professeur qui a vendu la mèche (rire général).

SR (riant) — Assez, ça suffit ! On a dit assez de mal de lui !

La conversation porta sur Norendro.

Quelqu'un — Comment se fait-il qu'il ne soit pas avec nous ?

SR — *"Lorsque son estomac gémit, Kalidas oublie le sanscrit"* (rires).

Boloram — Il va souvent chez Onnoda Guho, le fils de Shiv Guho.

SR — C'est vrai, Norendro, Onnoda et d'autres vont chez un certain fonctionnaire, qui organise des services du *Brahmosamaj*.

Quelqu'un — Il (le fonctionnaire) s'appelle Tarapod.

Boloram (souriant) — Les brahmanes disent qu'Onnoda Guho est très arrogant.

SR — Si l'on devait croire tout ce que racontent les brahmanes ! Pour eux, ceux qui font des offrandes sont gentils, les autres

[16] De jeunes disciples qui visitent régulièrement SR. Seul Baburam (Swami Premananda) deviendra "un grand bateau" ; Purno sera marié de force par ses parents, restera très proche, et mourra jeune ; des autres je ne sais rien.

[17] Dans cette civilisation des friandises, les visiteurs apportent des sucreries, que le Maître redistribue.

méchants. Je connais Onnoda, c'est quelqu'un de bien[18].

3 Le Maître désira écouter des chants. Le salon s'était rempli de gens qui le fixaient, avides de le voir et de l'entendre. M. Tarapod se mit à chanter[19] :

O Keshava, donne ta grâce
A tes serviteurs ici-bas,
Toi qui erres dans les bosquets,
Madhava qui joues de la flûte,
Afin d'ensorceler les cœurs.
(Chantons tous le nom de Hari,
Chantons fort le nom de Hari).
Tu es l'adolescent du Braj,
Le destructeur de Kaliya,
Et le libérateur des faibles,
Krishna, dont s'arquent les sourcils,
Sous l'arc de la plume de paon.
L'amour unique de Radha,
Toi qui soulèves Govardhan,
Toi qui t'ornes des fleurs des bois,
Qui brises l'orgueil de Kamsa,
Toi le bleu, l'espoir des gopis.
(Chantons tous le nom de Hari,
Chantons fort le nom de Hari).

SR (à Girish) — Ah ! C'est bien ! Tu as entièrement écrit cette chanson ?

Quelqu'un — Oui, il a écrit toutes les chansons de sa pièce *Chaitanyalila*.

SR — C'est une chanson tout à fait réussie. (Au chanteur) — Peux-tu nous chanter quelque chose sur Nitaï[20] ?

Dans le chant suivant, Nitaï conviait les hommes à partager l'amour de Radha :

Radha est la source d'amour, accourez vous désaltérer !
L'amour coule par cent ruisseaux, on y puise à volonté !
Radha n'est faite que d'amour, le partager fait notre vie,
(Avec Radha chantons Hari, répétons le nom de Hari).
Vous aurez l'ivresse d'amour, sur ses vagues vous danserez.
(Avec Radha chantons Hari, répétons le nom de Hari).
Pour acheter l'amour, venez de partout, hâtez-vous !

Enfin, on chanta en l'honneur de Gauranga :

[18] Pourtant, dans un entretien ultérieur (14 juin, non traduit), SR reproche vivement à Noren de fréquenter ces gens très riches. C'est que SR est inquiet ; Noren peut encore retomber du côté du monde (comme fera Bhobonath, par exemple), et devenir un "brin de paille" plutôt qu'un "grand bateau".

[19] Ce chant, composé par Girish pour l'une de ses pièces, est une litanie d'épithètes sanscrites en l'honneur de Krishna. L'invitation entre parenthèses est sans doute reprise en chœur.

[20] Nimaï et Nitaï sont d'autres noms de Chaitanya (Gauranga, Gaur) et Nityananda.

Qui es-tu Gaur au teint doré, dont la vue rafraîchit mon âme ?
Sur l'océan de l'amour, tu as fais lever la tempête.
L'orgueil de caste et la honte sont balayés pour toujours.
(O mon âme, par Gaur laisse-toi entraîner)
C'est toi qui autrefois errais par les sentiers du Braj[21]*,*
Vêtu comme un berger, veillant sur les troupeaux,
Toi qui ensorcelais les bergères de ta flûte,
Toi qui sauvas Vrindavan en soulevant Govardhan,
Toi aussi qui sus te repentir, plein de regret,
Aux pieds des bergères que tu avais offensées.
(O mon âme, par Gaur laisse-toi entraîner)

Tous demandèrent à M “Chante-nous quelque chose”. M était un peu timide, et chuchota qu'on le laissât tranquille.

G (riant) — Monsieur! Pas moyen de faire chanter le professeur!

SR (fâché) — Il montre sans doute les dents à l'école, mais ici il a honte de chanter.

M resta silencieux[22].

M. Shuresh Mittro était assis au fond. Shri Ramakrishna sourit et lui dit affectueusement, en montrant Girish “Eh bien, voilà quelqu'un qui fait mieux que toi[23] !” Shuresh rit et répondit “C'est vrai, monsieur. Girish est mon frère aîné”. Tous rirent.

G — Vous voyez, monsieur, je ne suis jamais allé à l'école, et pourtant les gens me considèrent comme un homme instruit.

SR — Mohima Chokrobortti passe son temps à étudier les Ecritures. Il en connaît une quantité.

S'adressant à M il dit “n'est-ce pas?” et M répondit “oui, monsieur”.

G — Ce genre d'érudition, j'en ai trop vu. Ça ne m'intéresse pas.

SR — Savez-vous comment je vois les choses[24] ? Les livres, les Ecritures et tout le reste sont là pour indiquer le chemin. Une fois sur la bonne route on n'en a plus besoin. On doit travailler et avancer.

Un jour un homme reçut une lettre de chez lui, avec une liste de cadeaux à faire pour un mariage. Au moment de partir les acheter, il ne trouvait plus sa lettre. Il se mit à la chercher anxieusement. D'autres s'y mirent aussi, ils cherchèrent longtemps et

21 Chaitanya est ici identifié à Krishna.

22 A partir de ce moment, M se mettra à chanter, et ne cessera pas jusqu'à ses derniers jours.

23 Tous deux avaient une solide renommée de buveurs.

24 Litt. “quelle est la pensée d'ici ?”

finirent par la retrouver. L'homme fut rempli de bonheur, il l'ouvrit avec impatience, et lut : cinq livres de friandises, une pièce de tissu et encore ceci et cela. Il mit la lettre de côté et se dépêcha de sortir pour acheter les friandises et le tissu. A quoi sert la lettre ? A expliquer ce qu'on doit faire. Ensuite, il faut s'y mettre. Les Ecritures nous expliquent par quel moyen atteindre Dieu. Mais une fois qu'on en a pris connaissance il faut agir, et que tout cela devienne réel.

L'érudition des *pandits* n'a aucune efficacité. Le théologien peut bien parler sanscrit, citer les Ecritures, mais s'il est attaché au monde, que son esprit se tourne avec désir vers le sexe et l'argent, il ne peut en saisir le sens. Il perd son temps à les lire. L'almanach peut bien prédire la pluie, mais si l'on tord l'almanach il ne coule pas d'eau. Il parle d'eau, mais il n'en contient pas une goutte ! (rires).

G (riant) — Vraiment, monsieur ? Même en le tordant bien fort ? (rires).

SR — Le *pandit* tient de grands discours, mais que cherche son regard ? Le sexe et l'or, la richesse et le confort. Le vautour plane très haut dans le ciel, avec l'œil fixé sur les charognes (rires). Il guette les animaux malades, les carcasses, les cadavres. (S'adressant à Girish) — Norendro est vraiment exceptionnel. Il sait chanter et jouer des instruments, il réussit dans ses études. Mais d'autre part il contrôle ses passions, il a de la discrimination et du renoncement. Il dit toujours la vérité. Cela lui fait beaucoup de qualités. (S'adressant à M) — Tu es d'accord ? Il est remarquable, n'est-ce pas ? M acquiesça, "oui monsieur, remarquable".

SR (bas, à M) — Regarde comme il (Girish) est passionné, et quelle foi il a.

M ne dit rien mais regarda attentivement Girish. Girish visitait le Maître depuis si peu de temps, et déjà le Maître le traitait comme s'il l'avait connu depuis toujours, comme un membre de sa propre famille. Les dévôts du Maître étaient pour lui comme des perles, dont il se faisait un collier.

Narayon — Monsieur, vous ne chantez pas aujourd'hui ?

De sa voix qui touchait le cœur, le Maître chanta. D'abord les louanges de la Mère[25] :

[25] Ce chant figure dans l'Entretien 8, §3.

Dans mon cœur je veux conserver
L'image de Shyama la Mère.
Viens, contemplons tous deux, mon âme,
Et que nul autre ne s'en mêle.
Vois, le plaisir est un mirage,
Partons en un lieu solitaire,
Que la langue nous accompagne,
Pour appeler "Mère, Mère".
(Oui, sans relâche qu'elle appelle.)
Pensées laides ou pensées basses,
Que nulle n'ose se montrer.
Connaissance, monte la garde,
En vigilante sentinelle.

Puis il se mit à la place d'une âme affligée par les souffrances du monde, et qui fait des reproches à la Mère :

O Mère, source de la joie, ne me refuse pas la joie
A quelle bouée m'accrocherai-je si ce n'est à tes pieds ?
Le Juge des Morts menace, que vais-je lui répondre ?
Je pensais qu'en t'invoquant, je traverserais la mer,
Même en songe je n'aurais cru que tu m'abandonnerais,
De cet océan sans rivages, jour et nuit je t'appelle,
Et pourtant autour de moi s'amassent les douleurs.
Si tu me tues, O Durga, qui te louera en ce monde ?

Enfin, il chanta à la Mère éternelle[26] un chant sur la joie de l'Absolu :

Shiv et Kali sont emportés dans une fête sans limites,
Ils s'enivrent de nectar. Elle se dresse, vacillante.
Son compagnon est à ses pieds. L'univers tremble de sa danse.
Ils ont l'air d'un couple de fous, dépourvus de crainte et de honte.

Tous les présents l'écoutèrent immobiles, captivés, regardant de tous leurs yeux l'image extraordinaire du Maître, ivre lui-même, en train de chanter.

Le chant s'arrêta. Il y eut un silence, puis le Maître dit "Je n'ai pas bien chanté aujourd'hui. J'ai pris froid"[27].

4 Peu à peu le soir tomba, sur les océans dont le bleu rejoint celui de l'espace infini, sur les profondes forêts, sur les sommets des montagnes touchant le ciel, les berges des rivières frémissantes sous le vent, les plaines ouvertes jusqu'à l'horizon. A cette heure l'esprit des hommes change et les fait se sentir

[26] Ce chant décrit l'image de Kali debout sur le corps de Shiv étendu, qui est la déité centrale de Dakshineswar; Shiv est l'Absolu, Kali la Nature créatrice, l'univers est l'expression de la "folie" de Dieu.

[27] Il s'agit peut-être de la première atteinte du "mal de gorge", mentionné dans l'entretien (non traduit ici) du 24 avril, et qui s'avèrera être le cancer. Mais nous ne sommes que le 11 mars, et il y a place pour un rhume ordinaire.

petits. Les enfants, naturellement philosophes, se demandent où est parti le soleil qui éclairait l'univers, et se perdent dans leurs réflexions. Voici le soir. Quelle chose étonnante ! Qui en a disposé ainsi ? Les oiseaux se rassemblent dans les arbres et font un grand tapage avant le silence de la nuit. Parmi les hommes, ceux dont la conscience est éveillée se tournent vers Celui que les antiques poèmes nomment l'Homme cosmique (*purushottama*), la Cause des causes, et invoquent son nom.

L'obscurité vint tandis qu'on parlait, et chacun resta assis à sa place, tandis que le Maître commençait à réciter doucement la litanie des Noms. Tous le regardaient et l'écoutaient de toute leur attention. Jamais on n'avait entendu prier avec une telle émotion, comme une pluie purifiante. Il priait comme un petit enfant qui appelle sa mère avec amour. M se souvint[28] de la comparaison de la vache et de son pis. Le ciel et l'océan, les montagnes, les forêts et les plaines, n'étaient-ils que les cornes et les pattes de la vache, tandis que le pis se trouvait ici-même, dans cette pièce ? Comment faisait-il pour apporter la paix aux agités, baigner de joie les tourmentés ? Pourquoi leurs visages à tous exprimaient-ils la joie et la paix ? Le Dieu infini avait-il vraiment pris la forme attirante de ce renonçant incomparable ? Pouvait-on ici-même apaiser sa soif au lait de la vache ? M pensa "*avatar* ou non, j'ai déposé mon âme à ses pieds, et je ne la reprendrai pas. J'ai fait de lui l'étoile polaire de ma vie. Son cœur est un large lac, où se reflète l'image de Dieu".

Ainsi pensaient certains disciples, tendant l'oreille pour écouter le Maître réciter les Noms divins, tantôt Hari, tantôt Kali. Ensuite le Maître pria, comme si Dieu même était venu enseigner aux hommes comment prier. Il disait :

Mère, je me réfugie auprès de toi, j'ai pris refuge au lotus de tes pieds. Je ne demande pas la santé, je ne demande pas la gloire, je ne veux pas des huit pouvoirs miraculeux. Donne-moi seulement un amour pur à tes pieds. Mère, fais aussi que j'échappe à ta *maya* qui ensorcelle l'univers entier ! De ta *maya* viennent l'attrait du monde, du sexe et de l'argent, que cela ne m'arrive jamais ! Mère, je n'ai rien d'autre que toi ! Je n'ai rien en propre, ni rites, ni ascèse, ni connaissance, ni dévotion. Par ta grâce, accorde-moi la dévotion au lotus de tes pieds.

[28] La mention de M, ici et un peu plus bas, a été ajoutée dans cette traduction ; à son habitude, M laisse ces commentaires sous forme impersonnelle, ou écrit "certains dévôts pensaient que...".

Moni[29] pensa : "pourquoi fait-il ainsi la prière du soir? Lui-même n'en a pas besoin. La prière coule en lui sans cesse, comme un filet d'huile". Moni comprit alors que le Seigneur avait pris chair pour enseigner les hommes — comme Chaitanya, venu pour enseigner la puissance du Nom du Seigneur.

Girish avait invité le Maître chez lui ce soir-même. Shri Ramakrishna demanda "Ça ne finira pas trop tard?" Girish répondit "Non, vous partirez quand vous voudrez. Je dois moi-même passer au théâtre ce soir pour régler une querelle".

5 Vers neuf heures du soir, le moment vint de partir chez Girish. Boloram avait fait préparer le repas du Maître. En s'en allant, pour éviter de peiner Boloram, le Maître lui demanda de le faire porter chez Girish.

Tout en descendant l'escalier, il fut saisi par l'extase. Il titubait comme un homme ivre. Narayon et M l'accompagnaient, Ram et Chuni suivaient, puis les autres. Quelqu'un demanda "Qui s'occupe de lui?" Il répondit "Je peux marcher tout seul". Mais plus il descendait plus il perdait conscience. De crainte d'un faux-pas, Narayon voulut lui prendre la main, mais il la retira d'un air fâché. Un peu plus tard il lui dit "Si tu me tiens la main, les gens vont croire que je suis saoûl, je dois marcher seul". Arrivé au croisement de Boshpara, non loin de la maison de Girish, pourquoi se mit-il à marcher très vite, laissant tout le monde derrière? Qui comprendra l'état divin dans lequel il se trouvait? Les Védas décrivent cet Etre (*purusha*) au-delà des paroles et des pensées. Est-ce de voir cela qui le faisait marcher comme un fou? Justement il venait de dire chez Boloram que cet Etre n'est pas hors de portée de l'esprit purifié, de l'intelligence purifiée. Peut-être percevait-il cela, voyait-il que "tout ce qui est, est Toi-même[30]".

Voici Norendro qui vient à sa rencontre. Lui qui répétait comme un fou "Norendro, Norendro", se trouve maintenant devant lui et n'y prête pas la moindre attention. Les gens appellent cela l'extase (*bhava*) et disent que Shri Gauranga (Chaitanya) était fréquemment dans cet état — mais qui comprend ce que c'est? En entrant dans la ruelle où demeurait Girish, il retrouva la parole et dit affectueusement à Norendro "Ça va, mon petit? Avant je ne pouvais pas parler". Ils n'étaient pas encore arrivés

[29] Cette fois M parle vraiment en son propre nom.
[30] Citation en hindi.

qu'il s'arrêta net et dit en regardant Norendro : écoute, il y a d'une part "ceci" et d'autre part "cela". Comment l'interpréter? "Ceci" est-il l'âme et "cela" l'univers? Qu'avait-il perçu dans son extase? Lui seul le savait, et de temps en temps il nous en livrait quelques mots, comme les oracles des Védas, comme une révélation. On peut comparer cela à un homme marchant sur une plage, qui croit distinguer quelques mots parmi la rumeur éternelle de l'océan.

6 Girish se tenait à la porte pour accueillir Shri Ramakrishna. Dès qu'il le vit arriver avec les disciples, il se prosterna de tout son long. Le Maître le fit lever, Girish prit la poussière de ses pieds, et le conduisit dans un salon à l'étage où il s'assit. Les disciples se précipitèrent tous pour prendre place le plus près possible, afin de mieux entendre. Au moment de s'asseoir, le Maître aperçut un journal. A ses yeux les journaux étaient impurs, car pleins de sujets mondains, de ragots et de méchancetés. D'un signe de tête il le fit enlever, puis s'assit. Nittogopal[31] vint se prosterner devant lui.

SR — Te voilà donc?

Nit. — Oui. A Dakshineswar je n'ai pas pu. J'étais malade. Beaucoup souffert[32].

SR — Et comment vas-tu?

Nit. — Pas bien.

SR — Tu devrais redescendre d'une ou deux marches[33].

Nit. — Ça ne va pas avec les gens. Tout ce qu'ils racontent. Ça me fait peur. De temps en temps je me sens plus fort.

SR — Bien sûr. Qui vit avec toi?

Nit. — Tarok[34]. Il est toujours avec moi. Même avec lui des fois ça ne va pas bien.

SR — Nengta[35] racontait que dans leur monastère il y avait un ascète accompli. Il marchait toujours les yeux au ciel. Mais quand son compagnon Gonesh Gorji s'en alla il eut un gros chagrin. Il en perdit la paix.

[31] Nityagopal Sen, voir l'Entretien 1 note 45. Rappelons qu'il s'agit d'un disciple au tempérament mystique, mais n'appartenant pas au cercle des intimes.

[32] Nittogopal parle un langage haché, en affectant peut être une attitude enfantine.

[33] Litt. "deux notes de la gamme". Nittogopal était très souvent dans des états extatiques. Pour SR, l'abondance des manifestations extérieures indique plutôt un "petit récipient" (note 7).

[34] Taroknath Ghoshal, le futur Swami Shivananda.

[35] "L'homme nu", c'est-à-dire Tota Puri, le maître de SR en Védanta.

Tout en parlant ainsi, l'état de Shri Ramakrishna changea. Il fut absorbé, puis dit "Tu es là ? Je suis là aussi". Qui peut comprendre ces paroles ? Est-ce le langage des dieux ?

7 Les dévôts étaient venus nombreux. Près de Shri Ramakrishna étaient assis Norendro, Girish, Ram, Horipodo, Chuni, Boloram, M, et plusieurs autres.

Norendro n'admettait pas que Dieu pût prendre la forme humaine de l'*avatar*. Girish au contraire avait cette foi brûlante que Dieu s'incarne d'âge en âge et descend sur notre terre des mortels. Le Maître avait grande envie de les entendre discuter. Aussi dit-il à Girish "Discutez un peu en anglais tous les deux, moi je vous écouterai".

La discussion commença, mais en bengali avec un peu d'anglais de temps en temps. Norendro dit "Dieu est infini. Nous ne sommes pas capables de le concevoir. Il est présent en chacun de nous. On ne peut admettre qu'il soit présent seulement dans une personne déterminée".

SR (affectueusement) — Tout à fait d'accord ! Dieu est partout. Mais il manque un détail : l'énergie (*shakti*) se manifeste diversement. Tantôt comme obscurité (*avidyashakti*) et tantôt comme lumière (*vidyashakti*)[36]. De plus, tel récipient en contient peu et tel autre beaucoup. C'est pourquoi les hommes ne sont pas pareils.

Ram — A quoi bon toutes ces discussions ?

SR (l'air agacé) — Si, si, c'est intéressant.

G (à Noren) — Comment sais-tu qu'il ne peut descendre dans un corps ?

N — Parce qu'il est dit "au-delà des mots et de l'esprit".

SR — Non. Il peut être perçu par l'intellect purifié. La pure intelligence (*buddhi*) est une avec le Soi (*atman*). En se purifiant eux-mêmes et en purifiant leur intelligence les sages (*rishis*) sont parvenus à contempler le Soi.

G (à Noren) — S'il n'y a pas d'*avatar*, qui va tout nous révéler ? Il prend corps afin d'apporter aux hommes connaissance et dévotion. Sinon qui pourrait enseigner ?

N — Pourquoi ? Il peut tout nous faire connaître par le dedans.

SR — Très bien ! Il enseigne comme notre guide intérieur.

[36] Cela correspond aux modes *tamas, rajas* d'une part, au mode *sattva* de l'autre, nécessaires tous trois à la marche de l'univers.

La discussion continua avec passion : est-ce que l'*Infinity* admet des parties ? Et que dit Hamilton ? Et Herbert Spencer ? Et encore Tyndall, Huxley ? Tout le monde y passa.

SR (à M) — Cela me fatigue. Tout cela, je l'ai *vu*. Alors à quoi bon discuter ? Je vois que Dieu est tout, qu'il a pris toutes ces formes. Je sais que "ceci" est vrai mais que "cela" est vrai aussi. Il y a un moment où l'esprit et l'intelligence sont impuissants devant l'infini. Quand je vois Norendro mon esprit se perd dans l'infini. (A Girish) — Là-dessus qu'as-tu à dire ?

G (riant) — C'est bien la seule chose que je ne sache pas expliquer ! (rire général).

SR — Mais je ne peux pas parler avant d'être redescendu d'une ou deux marches. Il y a le Védanta comme l'enseigne Shankara[37], et aussi le monisme tempéré de Ramanuja.

N — Qu'est-ce que le monisme tempéré ?

SR — C'est le point de vue de Ramanuja. Les êtres vivants et le monde sont le *Brahman* muni d'attributs. Il faut prendre le tout ensemble. C'est comme le fruit de *bel*[38]. On distingue l'écorce, la chair et les graines. Mais si l'on veut savoir combien pèse le fruit, on ne peut pas se borner à peser la chair, il faut peser aussi l'écorce et les graines. Au début on rejette l'écorce et les graines pour arriver à l'essentiel qui est la chair. Ensuite on comprend que la chair, l'écorce et les graines sont de même nature. De même on raisonne "ceci n'est pas l'Essentiel, cela non plus"— Il n'est pas le monde, pas les êtres vivants — pour parvenir à discriminer *Brahman* qui est réel de tout le reste qui est irréel. Mais ensuite on s'aperçoit que ce qui est la chair est aussi l'écorce et les graines, Celui qui est *Brahman* est aussi les êtres vivants et le monde, celui qui est l'Eternel (*nitya*) est aussi le Jeu (*lila*). C'est pourquoi Ramanuja disait que les êtres vivants et le monde sont *Brahman* pourvu de qualités, et sa doctrine est appelée monisme tempéré[39].

8 SR (à M) — Je l'ai vu de manière directe, alors quel besoin ai-je de raisonner ? Je vois que c'est lui-même qui a pris toutes ces formes, les êtres vivants et le monde. Mais on ne peut percevoir la Conscience universelle sans avoir éveillé sa propre

[37] Le monisme absolu, "tout est Un, le multiple est illusion".

[38] Comparaison déjà vue dans l'Entretien 16, §6.

[39] On voit par l'insistance de SR tout au long des Entretiens que cette doctrine a sa préférence, mais Noren, devenu Vivekananda et d'un tempérament plus absolu, considérera toujours le monisme pur comme une doctrine plus haute.

conscience. On discute tant qu'on n'en a pas fait l'expérience. De simples mots ne suffisent pas. Moi, je vois qu'il devient lui-même tout cela. On atteint cette conscience par sa grâce. Quand on l'atteint, l'extase (*samadhi*) se produit, on oublie par moments son corps, on se détache du sexe et de l'argent, on ne peut plus supporter d'entendre parler d'autre chose que de Dieu. Entendre une conversation mondaine devient une souffrance. L'éveil de la conscience permet de reconnaître la Conscience.

A la fin de la discussion, Shri Ramakrishna dit à M "J'ai remarqué ceci : un certain genre de connaissance vient par le raisonnement, un autre genre par la méditation, mais quand Dieu se fait connaître directement c'est encore bien autre chose! S'il se révèle lui-même, s'il accorde de discerner son jeu sous forme humaine — ce que l'on appelle l'*avatar* — alors il n'y a plus besoin de discours ni d'explications. Sais-tu comment ? Dès qu'on frotte une allumette dans le noir, l'obscurité disparaît d'un coup. Si Dieu accorde cet éclair de lumière, tous les doutes partent en un instant. On ne peut obtenir cela par le raisonnement".

Le Maître fit asseoir Norendro près de lui, et lui posa affectueusement des questions, pour savoir comment cela allait.

N — J'ai médité plusieurs jours sur Kali, sans aucun résultat.

SR — Ça viendra peu à peu. Dis-toi que Kali n'est rien d'autre que *Brahman*[40]. Celui qui est *Brahman* est aussi Kali. Elle est l'Energie (*shakti*) primordiale. Quand Dieu est inactif, on l'appelle *Brahman*. Quand il agit en créant, préservant et détruisant, on l'appelle *shakti* ou Kali. Celui que tu appelles *Brahman*, moi je l'appelle Kali. Il n'y a pas de différence. Comme le feu et son pouvoir de brûler : quand on pense au feu on pense à sa chaleur. Qui accepte Kali doit accepter *Brahman*, et qui accepte *Brahman* doit accepter Kali. Il n'y a pas de distinction entre eux.

C'était maintenant la pleine nuit. Girish dit à Horipodo[41] "Il va falloir que j'aille au théâtre. Veux-tu aller chercher une voiture ?"

SR (riant) — Et gare à toi si tu n'en ramènes pas! (rires).

H (souriant) — Bien sûr que j'en ramènerai une! J'y vais.

G — Je suis désolé de vous quitter, monsieur, mais je dois retourner au théâtre.

[40] Une leçon que nous avons vue inlassablement répétée depuis l'Entretien 2, §4. Noren à cette époque a encore une religion très spéculative, attirée par le pur Védanta.

[41] Girish le traite comme un subordonné, d'où l'intervention apaisante de SR.

SR — Il le faut, tu tiens les deux bouts comme le roi Janaka, qui *profita des deux côtés, buvant le lait à pleines coupes*[42] (rires).

G — J'ai bien envie de tout quitter, en laissant le théâtre aux jeunes.

SR — Mais non. C'est bien comme ça. Tu rends service à beaucoup de monde.

Noren (à voix basse) — Il peut l'appeler *avatar* et Dieu, mais voilà son théâtre[43] qui le reprend.

9 Shri Ramakrishna fit asseoir Norendro tout près et le regarda intensément ; soudain il se déplaça pour s'en rapprocher encore. Norendro n'acceptait pas l'*avatar*, mais quelle importance ? L'amour du Maître débordait. Il posa la main sur lui, en récitant[44] : *"O Radha, tu as été blessée dans ta fierté, nous le sommes avec toi*[45]*"*.

SR (à Noren)— Tant qu'on raisonne, c'est qu'on ne L'a pas encore trouvé. Je n'ai pas goûté votre discussion de tout à l'heure. Un festin[46] fait beaucoup de bruit tant qu'on n'est pas assis à manger. Dès qu'on apporte les *luchis* et les légumes le bruit diminue des trois quarts (rires), et au dessert on n'entend plus que *sup, sap*. Ensuite chacun fait la sieste. Ainsi quand on s'est rassasié de Dieu le bruit des discussions cesse. Et la sieste, c'est l'extase, le *samadhi*.

Disant cela, il caressa Norendro, puis toucha son visage affectueusement en disant *"Hari Om, Hari Om, Hari Om"*. Pourquoi faisait-il cela ? Voyait-il en lui la présence de Narayana lui-même ? Est-ce cela qu'on appelle voir Dieu dans l'homme ? Quelle chose étrange ! Tout en le regardant le Maître perdit peu à peu conscience. Sans doute est-ce cela que l'on nomme "conscience partielle" dans la vie de Shri Gauranga. Le voilà qui touche comme à la dérobée les pieds de Norendro[47], puis son corps. Est-ce un culte rendu à ce Dieu ? Ou bien est-ce pour lui transmettre de la force ? Son état se transforme encore.

42 Entretien 2, note 23.

43 La version anglaise de M est plus tranchante "Tout à l'heure il l'appelait Dieu incarné, mais le Dieu incarné doit se débrouiller seul pendant qu'il s'occupe de ses affaires".

44 Ce vers est adressé à Radha par les *gopis* ses compagnes.

45 C'est une dispute avec Krishna qui a vexé Radha. Dans sa traduction anglaise, M se demande ici ce qui a pu "blesser" Noren. Il suggère que SR reconnaît ainsi le droit de Noren de rejeter l'*avatar*. Dans le texte bengali cette idée sera longuement développée.

46 Voir l'Entretien 5, §6.

47 Comme un disciple devant son maître.

Voici qu'il s'adresse à Norendro, les mains jointes : *Chantez-moi quelque chose*[48] *– Cela me guérira – Sinon comment me relever ? – O le tourbillon de l'amour de Gauranga ! – O mon Nitaï !*

Un moment après, le voici immobile et silencieux comme une statue. Puis il parle à nouveau : *Prends bien garde, O Radha – De te noyer dans le fleuve – Folle d'amour comme tu l'es.* A nouveau le silence, puis il récite encore : *O mes amies – Qu'elle est loin cette forêt – Où se trouve le bien-aimé – D'ici je sens son parfum – Mais je ne peux plus marcher.*

Il a oublié le monde qui l'entoure. Il ne remarque plus rien. Norendro est devant lui, mais il n'y fait pas attention. Il ne sait plus où il est. Son esprit et son âme sont partis vers Dieu. Il se lève d'un coup en répétant *"O le tourbillon de l'amour de Gaur"*. Puis il se rassied. Il dit : "Je vois de la lumière. Mais de quel côté vient-elle ? Je ne sais pas".

Norendro s'est mis à chanter :

Ton visage efface toute peine, il enchante l'âme
En te contemplant les sept mondes oublient leurs chagrins
Combien plus mon être misérable, Seigneur !

En entendant cela, le Maître entre à nouveau en extase, les yeux fixes, le corps immobile. Il revient un peu à lui et dit "Qui va me ramener ?" comme un enfant qui a perdu ses compagnons et se retrouve seul dans le noir.

La nuit est maintenant très profonde, sans lune. Le Maître se dirige vers la voiture qui va le ramener au temple de Dakshineswar. Les dévôts, debout près de la voiture, et l'aident à monter avec précaution, car il est encore comme un homme ivre.

La voiture s'éloigne. Les dévôts partent chacun de son côté.

---

*La fin de l'entretien est un ardent plaidoyer de M en faveur de l'*avatar*, omis comme d'habitude dans la traduction de Swami Nikhilananda. Il l'est aussi dans la traduction anglaise de M lui-même. Pourquoi ? L'a-t-il finalement trouvé maladroit ? Quoi qu'il en soit, cette méditation nous fait mieux connaître M et sa dévotion passionnée pour son maître, et elle mérite d'être traduite.*

10 Marchant par les larges avenues de Calcutta sous le ciel brillant d'étoiles, gardant dans le cœur l'image extraordinaire du

[48] L'allusion à Gaur et Nitaï plus bas suggère qu'il s'agit plutôt d'une citation que d'une demande directe à Noren.

Maître, dans la mémoire l'assemblée des disciples, dans les yeux cette kermesse de l'amour comme la trace d'un rêve heureux, les dévôts rentraient chez eux. Certains, les poumons pleins de la brise du printemps, reprenaient l'air de Norendro[49] : *ton visage efface toute peine, il enchante l'âme...*

Moni réfléchissait en marchant. Est-ce que Dieu peut vraiment revêtir un corps humain? L'*avatar* existe-t-il vraiment? L'infini peut-il devenir fini, se réduire aux quelques coudées d'un homme? On vient d'en discuter longuement, mais la discussion ne nous a pas fait avancer d'un pas.

Notre maître Shri Ramakrishna l'a souvent dit, on raisonne tant que l'on n'a pas d'expérience directe, tant que l'on n'a pas atteint Dieu. C'est vrai, notre intelligence est limitée, comment nous permettrait-elle de comprendre Dieu? Un récipient d'un litre peut-il contenir quatre litres de lait? Mais comment vient la foi en l'*avatar*? Le Maître nous a dit que si Dieu le veut, elle apparaît comme l'éclair. Goethe sur son lit de mort a dit "de la lumière, plus de lumière[50]". Si Dieu accorde cette illumination, alors tous les doutes sont tranchés d'un coup. Il en fut ainsi pour les pêcheurs sans instruction qui suivaient Jésus en Palestine, pour Shrivas et les autres dévôts qui surent reconnaître en Chaitanya un *avatar*.

Mais puisque Dieu ne m'a pas accordé cet éclair de lumière, comment faire? Voici : puisque Shri Ramakrishna me le dit, je le crois. Il nous l'a répété : la foi, la foi, la foi en les paroles du *guru*. Or "J'ai fait de lui l'étoile polaire de ma vie, pour retrouver ma route sur cet océan..." Grâce à Dieu, j'ai foi en ses paroles. Je les croirai dans ce cas aussi, que les autres fassent à leur guise. Comment renoncerais-je à une foi si précieuse? Trêve de discussions. Est-ce que l'attrait de la connaissance va faire de moi un Faust? Mais Faust, seul dans sa chambre obscure, regardant la lune par la fenêtre, reconnaît avec douleur qu'il a tout étudié en vain, la philosophie, la science, qu'il n'a rien appris, que cette vie ne vaut rien, et il songe alors à s'empoisonner. Quant au héros du poème de Shelley *Alastor,* incapable de porter le fardeau de l'ignorance, il pose la tête sur une pierre et se laisse mourir. Non, je crains d'imiter ces hommes trop savants, qui tentent de percer le mystère avec leur intellect limité. Qu'un récipient d'un litre

49 On voit que M a commencé à chanter, du moins quand il est seul.

50 M interprète cette phrase comme une vision mystique ; d'autres traduisent *mehr Licht* par "ouvrez les volets".

ne puisse pas contenir quatre litres de lait, cela ne mérite pas la mort. Il y a un remède à cela : croire aux paroles du *guru.* O Seigneur, donne-moi la foi, et ne me laisse pas tourner en rond dans l'obscurité. Ne me fais pas chercher ce qui ne m'est pas nécessaire. Comme le Maître l'a dit, "Donne-moi une dévotion pure à tes pieds, sans tache, sans retour sur moi-même, et ne m'égare pas dans ta *maya* qui ensorcelle l'univers entier". Par ta grâce accorde-moi cette bénédiction.

Ainsi, Moni revenait par cette nuit sans lune, marchant au milieu de la rue, se répétant ces paroles du Maître pleines d'un amour incomparable. Il réfléchit alors à l'amour du Maître envers Girish. Celui-ci le prévient qu'il partira au théâtre, mais le Maître se rend quand même chez lui. Encore mieux : il n'exige rien de lui. Il ne lui dit pas "renonce ! Pour me suivre quitte ta maison, ta parenté, tes occupations, et deviens un *sannyasin*[51]". Il sait que cet arrachement est douloureux, si l'on n'attend pas que le temps soit mûr et que le renoncement intense se manifeste. Il dit souvent que si l'on essaie d'enlever la croûte d'une blessure dès qu'elle se forme, cela fait mal et le sang coule, mais que si l'on est patient la croûte sèche et tombe d'elle même. Un *guru* ordinaire, sans pénétration spirituelle, lui aurait donné l'ordre de renoncer tout de suite. Mais le Maître est le vrai *guru,* l'océan de miséricorde ; ce n'est pas à lui-même qu'il pense jour et nuit, mais au bien de tous.

Mais aussi, quelle foi possède Girish ! Dès sa seconde rencontre avec le Maître, il proclame "Seigneur, tu es Dieu lui-même, tu as pris forme humaine pour me délivrer". Girish a dit ce soir que si Dieu ne prenait pas forme humaine, il n'y aurait personne pour instruire les hommes, leur faire savoir que Dieu est réel et tout le reste irréel, conduire par la main les malheureux habitants de cette terre, remettre en possession de leur immortalité les hommes, réduits à la condition d'animaux par l'attachement au sexe et à l'argent. Et enfin, s'il ne venait pas partager leur existence, comment pourraient survivre ici-bas ceux dont l'âme est tournée vers Dieu, et ne peut rien aimer d'autre que lui ? Comme le dit la *Gita* (IV.8) :

51 Le commentaire de M n'est pas tout à fait exact. SR exigera bientôt de Girish une "procuration", un abandon complet à la volonté de Dieu. Et de fait, Girish prendra plus tard des vœux de *sannyasa* sans marques extérieures, en même temps que les disciples monastiques.

Pour la protection des justes, pour la destruction des méchants,
Pour rétablir la voie droite[52]*, je reprends chair d'âge en âge.*

Et quel amour pour ses disciples ! Il entre en extase pour Noren, il pleure pour Narayon. Que dit-il ? "Ces garçons là, et aussi les autres, Rakhal, Bhobonath, Purno, Baburam etc, sont Dieu personnifié[53], ils sont venus pour m'accompagner". Un tel amour ne se rencontre pas parmi les hommes, je le considère comme venant de Dieu lui-même. Ces garçons ont une âme pure, ils ne touchent pas une femme même en pensée ; ils se comportent sans envie, orgueil, ni méchanceté. C'est pourquoi Dieu se manifeste en eux. Mais qui est capable de comprendre cela ? Le Maître discerne ce que les gens portent en eux, il les connaît jusqu'au fond : qui est attaché au monde, qui est droit et généreux, et qui est un dévôt de Dieu. C'est pour cela qu'il sert humblement ceux qu'il considère comme Dieu personnifié. Il s'occupe de leur bain, de leur repos ; il pleure du besoin de les voir ; il court à Calcutta pour les voir ; il persuade ses visiteurs de les amener de Calcutta dans leur voiture ; aux disciples chefs de famille il dit toujours "Invitez-les et donnez-leur à manger, cela vous sera d'un grand mérite". Cette affection provient-elle de *maya* ou du pur amour envers Dieu ? On trouve normal de rendre un culte à Dieu dans une image d'argile, alors pourquoi pas dans un être humain pur ? Ce sont les compagnons du Jeu du Seigneur, ils l'accompagnent de naissance en naissance.

En regardant Norendro, il a perdu conscience du monde extérieur ; peu à peu il a cessé de voir le Norendro corporel, l'homme apparent, et son regard a pénétré jusqu'à l'homme réel. Son esprit s'immerge dans l'Absolu (*Satchidananda*) sans limites, et alors tantôt il reste immobile et muet, tantôt il dit *"OM, OM"*, ou encore il appelle "Mère, Mère" comme un enfant. Ce que Norendro est au-dedans lui devient alors manifeste. C'est pourquoi il dit "Norendro, Norendro" comme un fou.

Norendro rejette l'idée de l'*avatar*, mais qu'importe ? Le regard

[52] Le *dharma*, à la fois religion, ordre et justice.

[53] Il s'agit d'un aspect de la doctrine de l'*avatar*. Alors que le but de l'homme ordinaire est d'éviter le retour en ce monde, l'*avatar* vient accompagné d'un cortège (comportant aussi des femmes, mais celles-ci ne figurent guère dans les Entretiens) d'âmes "toujours libres" (voir dans l'Entretien 1 §6 l'image des poissons dans le filet) qui le suivent sur terre pour participer à son Jeu. La phrase "ils sont Dieu personnifié" en fait comme des étincelles détachées de l'*avatar*, mais je ne suis pas sûr que ce soit une doctrine bien définie. SR a dit une fois à M qu'il croyait l'avoir reconnu, en compagnie de Boloram, dans une vision du cortège de *kirtan* entourant Chaitanya.

du Maître voit clair en lui, et comprend que la cause en est l'orgueil blessé. Cette Mère qui est notre plus proche, notre vraie Mère, non une mère de substitution, pourquoi lui refuse-t-elle l'éclair qui d'un seul coup dissiperait l'obscurité ? C'est peut-être pourquoi il lui a dit "Ta fierté a été blessée, nous avons été blessées avec toi". Lui qui a dépassé tout cela, il partage tes sentiments, il se vexe comme toi. Il ne le ferait pas pour n'importe qui. Heureux es-tu, Norendro, d'être aimé à ce point ! Ta vue suffit à l'immerger en Dieu.

Retournant ainsi dans leur esprit les événements de la soirée, les disciples rentraient chez eux par cette profonde nuit.

La Vie de Vivekananda par Swami Nikhilananda[54] *contient l'extrait suivant d'une lettre envoyée des Etats-Unis en Inde par Vivekananda, le 14 avril 1896.*

Que Ramakrishna Paramahamsa ait été Dieu — et toutes idées du même ordre — cela ne veut rien dire dans des pays tels que celui-ci. M a tendance à imposer ces idées à tout le monde ; mais cela ferait de notre mouvement une petite secte. Gardez-vous de tels efforts. En même temps, si quelqu'un adore Ramakrishna comme Dieu, il n'y a pas d'inconvénient à cela. N'encouragez ni ne découragez la chose. Les masses préfèreront toujours la *personne*, l'élite intelligente le *principe*. Nous voulons les deux. Mais les principes sont universels, pas les personnes. Tenez-vous par conséquent aux principes que le Maître a enseignés, et laissez les gens penser ce qu'ils voudront de sa personne.

M lui-même s'est peut-être incliné devant ces arguments, puisqu'il a supprimé de sa propre traduction la fin de l'entretien. Mais la religion des principes plutôt que celle des personnes ne mène-t-elle pas aussi à l'attitude du pandit, dénoncée par Ramakrishna avec une vigueur rappelant la condamnation des pharisiens ? Entre Ramakrishna et l'Occident monothéiste ou agnostique, les "principes" sont un Himalaya infranchissable aux caravanes motorisées de théologiens, mais qu'un promeneur peut traverser en cueillant les gentianes à droite et à gauche. Les attitudes religieuses sont aussi universelles que les principes, et celle de M mérite toute notre attention.

---

[54] Traduction française, La Colombe, Paris 1956.

ENTRETIEN 18*

A SHYAMPUKUR AVEC LE DR SARKAR : 22 OCTOBRE 1885

Les entretiens de la maladie comportent un nouvel acteur, le docteur Mahendralal Sarkar, l'homéopathe qui tente de combattre le cancer à la gorge de Shri Ramakrishna. C'est un médecin réputé[1]*, tellement intéressé par son malade, du point de vue scientifique et simplement humain, qu'il passe là des heures d'affilée (sans se faire payer et en négligeant sa clientèle). D'après Shivanath, il est croyant, mais encore plus "théiste" que les Brahmos; il rejette toutes les religions établies, le culte des images, la bhakti en général, et la théorie de l'avatar en particulier. Il est naturel que maître et disciples accordent de l'importance à ce visiteur paré du prestige médical, chaleureux et intelligent, quoique assez imbu de lui-même et pas toujours très fin, et entreprennent de le convertir*[2]*. Par ailleurs, le docteur reste un Bengali, aimant discuter, sensible à la musique et à l'émotion religieuse.*

On s'étonnera peut-être que le docteur tutoie Ramakrishna. Le "tutoiement d'égalité" du bengali est moins familier que le tutoiement français, et en outre le docteur est le plus âgé. Il reste que tutoyer un sadhu est irrespectueux. Cela fait partie du personnage du docteur — qu'il se pose ainsi en esprit fort, ou qu'il marque sa supériorité médicale. En tout cas, Ramakrishna ne s'en offusque pas du tout.

1 Nous sommes le jeudi 22 octobre 1885, quelques jours après la *Durga puja*; Shri Ramakrishna se trouve maintenant à Calcutta, dans le quartier appelé Shèmpukur. Il est gravement malade, d'un cancer à la gorge. On l'a fait examiner chez Boloram par le médecin traditionnel Gongaproshad Kobiraj. Lorsque le Maître

* Original I.15, traduction anglaise 45.

[1] Réputé aussi pour sa générosité, sa droiture et son mauvais caractère; il est décrit dans le livre de Shivanath Sastri *Men I have seen*. Il a paraît-il laissé des carnets d'observations concernant SR.

[2] La fréquentation de SR ne semble pas l'avoir changé de manière durable : j'ai relevé dans le livre *They lived with God* de Sw. Chetanananda, (p.333) la phrase suivante : "in 1898, when Sister Nivedita (la grande disciple anglaise de Sw. Vivekananda) read her paper *Kali the Mother* at Albert Hall in Calcutta, Dr Mahendra Lal Sarkar made some disparaging remarks about image worship". L'incident, assez violent, est également rapporté par Shivanath Sastri.

lui a demandé si sa maladie était curable ou non, il n'a rien voulu répondre, il est resté silencieux. On s'est alors adressé au docteur Shorkar.

On a loué pour le Maître une maison à étage, et installé au premier sa chambre à coucher. Il y est assis sur son lit. Sont présents le Dr Shorkar, Ishanchondro Mukhopadhyay[3] et d'autres dévôts, assis de tous côtés. Ishan est très généreux, il aide les gens en prenant sur sa pension, ou même en s'endettant, et il garde sans cesse le souvenir de Dieu. Ayant appris que le Maître est malade, il est venu le voir. Le Dr Shorkar donne des soins au Maître, et il éprouve envers lui tant d'amour et de respect qu'il lui arrive de passer ici six ou sept heures d'affilée. Avec les disciples, il se comporte comme un ami très proche.

Il est sept heures du soir, et au-dehors la pleine lune verse des flots de lumière sur la ville. Dans la maison, la pièce est éclairée par des lampes et pleine de visiteurs. Beaucoup de gens sont venus pour le *darshan* du célèbre saint, et toute leur attention est fixée sur lui, guettant ce qu'il va dire ou faire. Le Maître parle en s'adressant à Ishan[4].

SR — Un chef de famille qui remplit tous ses devoirs, et qui garde en même temps sa dévotion aux pieds du Seigneur, est vraiment béni. C'est un héros. Il est semblable à un homme qui s'en va regarder une noce en portant sur la tête un lourd fardeau. Le poids ne l'empêche pas de regarder la fête. Il faut pour cela beaucoup de force. Il ressemble au poisson de vase dont les écailles restent brillantes, ou au cormoran qui plonge sans arrêt, mais secoue les gouttes d'eau de ses ailes.

Mais pour vivre dans le monde sans être sali, il faut pratiquer des disciplines spirituelles, passer du temps dans la solitude. Un an, six mois, trois mois, ou même un mois. Dans cette solitude il faut penser à Dieu, le prier avec un grand désir pour acquérir la dévotion. Il faut se dire sans cesse "En ce monde je n'ai rien ni personne qui m'appartienne. Ceux que j'appelle miens ne sont à moi que pour un ou deux jours[5]. Seul le Seigneur m'appartient. Il est tout mon bien. Hélas, comment faire pour le trouver ?"

On peut vivre en famille après avoir obtenu la dévotion, comme

[3] On a déjà parlé d'Ishan, avec de grands éloges, dans l'Entretien 14.

[4] Cette instruction à Ishan est proche des discours aux "mondains" des Entretiens 1, 2 ou 5, et M ne l'a pas reprise dans sa propre traduction.

[5] Dans l'optique de la réincarnation, les parents "n'engendrent" pas leurs enfants, qui dès leur naissance ont une longue histoire à porter.

on peut ouvrir le fruit du jacquier sans se coller les doigts après s'être frotté les mains d'huile. Le monde est comme de l'eau et l'esprit comme du lait. Si l'on verse le lait dans l'eau, on ne peut plus les séparer. C'est pourquoi on laisse d'abord la crème décanter dans la solitude. Ensuite on recueille la crème et on en fait du beurre. Une fois le beurre fait il ne se mélange plus à l'eau. Il flotte sans être mouillé.

Les Brahmos me disaient "Monsieur, nous sommes comme le roi Janaka. Comme lui nous vivrons dans le monde sans souillure". Je répondais : "Il est très difficile de vivre dans le monde sans souillure. Il ne suffit pas de parler pour devenir comme le roi Janaka. Le roi Janaka a pratiqué bien des austérités, la tête en bas et les pieds en l'air ! Vous n'avez pas besoin d'en faire autant, mais vous devrez quand même pratiquer une discipline. Il faut aller dans la solitude, et revenir dans le monde seulement après avoir obtenu connaissance et dévotion. On laisse décanter la crème au calme. Si l'on agite tout le temps le pot, elle ne se sépare pas du lait".

Janaka était tellement impeccable qu'on l'appelait le "sans corps[6]". Il passait dans le monde sans s'attacher, comme un libéré-vivant. Mais se débarrasser de la conscience corporelle n'est pas à la portée de n'importe qui ; cela exige beaucoup d'efforts. Janaka était un grand héros. Il maniait les deux épées, celle de la connaissance et celle de l'action.

Si vous me demandez quelle différence il y a entre deux *jñanis* dont l'un est moine et l'autre chef de famille, je vous dirai qu'il n'y en a pas. Celui-ci est un *jñani* et celui-là aussi. C'est la même chose. Mais celui qui demeure dans le monde doit rester prudent. Il vit parmi le sexe et l'argent, il n'est pas tout à fait en sécurité. Si l'on habite dans une pièce pleine de suie, même en faisant très attention on finira par se mettre un peu de noir.

Si après avoir fait le beurre on le met dans un récipient neuf, il ne rancit pas. Mais si on le met dans un récipient qui a contenu du babeurre, on ne sait pas ce qui peut arriver (rires).

Lorsqu'on fait frire le riz soufflé, il y a toujours quelques grains qui sautent hors de la poële. Ils sont parfaits, blancs comme des fleurs de jasmin. Les grains qui restent dans la poële sont bons aussi, mais ils ne sont pas comme des fleurs, ils portent de petites brûlures. De même un *sannyasin* qui atteint la connaissance peut

[6] Janaka était roi de Videha, et *videha* peut signifier "sans corps".

être immaculé comme la fleur de jasmin, tandis qu'un mondain conserve sur son corps les petites brûlures laissées par le désir (rires).

Une nonne errante (*bhairavi*) se présenta devant le roi Janaka. Celui-ci baissait le regard en présence des femmes. Voyant cela, la nonne dit "O Janaka, tu crains encore les femmes ! Si tu avais la connaissance parfaite tu serais comme un enfant de cinq ans, pour lequel il n'y a pas de différence entre femmes et hommes".

Quoi qu'il en soit, si un mondain atteint la connaissance, ces petites taches ont aussi peu d'importance que les taches de la lune, qui ne l'empêchent pas d'éclairer le monde. Certains atteignent la connaissance et restent dans le monde pour enseigner, comme Janaka ou Narada. Il faut pour cela beaucoup de force. Les sages (*rishis*) d'autrefois recherchaient la connaissance pour eux-mêmes, en errant par le pays. Narada et les autres sont de vrais héros[7].

Un petit morceau de bois flottant s'enfonce sous le poids d'un oiseau, mais un tronc d'arbre majestueux supporte le poids d'une vache, d'un homme, ou même d'un éléphant. Un vapeur flotte lui-même, et emporte aussi une foule d'hommes. Les maîtres comme Narada sont de grands troncs d'arbres, ou des bateaux. Il y a des gens qui mangent tout seuls, et s'essuient bien la bouche pour que personne ne le remarque, et d'autres qui lorsqu'ils découpent une mangue, non seulement en mangent eux-mêmes mais en offrent autour d'eux. Ainsi Narada et ses pareils, même après avoir atteint la connaissance, conservent l'attitude de la dévotion pour le bien des hommes.

2 Docteur — La connaissance laisse l'homme sans voix, ses yeux se ferment et il verse des larmes. Ainsi naît la dévotion[8].

SR — La dévotion est femme, il lui est permis d'entrer dans l'appartement intérieur de la maison. La connaissance doit rester dehors[9] (rires).

Dr — On doit interdire à certaines femmes, par exemple aux prostituées, l'entrée des appartements intérieurs. Pour cela on a besoin de connaissance[10].

[7] Le texte dit simplement "ce sont des héros" ; "Narada et les autres" est une addition de Sw. Nikhilananda.

[8] Cela n'a guère de sens. Après "la connaissance" la traduction de M ajoute *(of God's works)*, qui est plus acceptable. Inutile de se creuser la tête : le docteur cherche seulement à faire de petites pointes contre la *bhakti.*

[9] Shivanath note que SR croit *jñana* masculin alors que c'est un neutre.

[10] La traduction de M ajoute *every fool should not be allowed to get in because he*

SR — Si quelqu'un manque de connaissance et ignore le chemin, mais a de l'amour pour Dieu et désire parvenir à lui, il l'atteindra par la seule force de sa dévotion. Un grand *bhakta* se mit en route vers Puri pour avoir le *darshan* de Jagannath. Il ne connaissait pas le chemin, et au lieu d'aller vers le sud il partit vers l'ouest. Il s'était trompé, bien sûr, mais son impatience lui faisait questionner les gens, et on lui dit "Ce n'est pas par ici, prenez telle route". Finalement il parvint à Puri et vit Jagannath. Tu vois, même si tu n'as pas la connaissance quelqu'un pourra te renseigner.

Dr — Il a quand même perdu du temps !

SR — C'est vrai, mais il a fini par arriver.

Quelqu'un demanda "Dieu a-t-il une forme (*sakar*), ou est-il sans forme[11] (*nirakar*) ?"

SR — L'un et l'autre. Un certain moine se rendit au *darshan* de Jagannath. En présence de l'image il eut un doute : Dieu a-t-il une forme ou non ? Il tenait son bâton à la main et le tendit vers l'idole en pensant "Si je peux la toucher, c'est que Dieu a une forme[12] , et sinon c'est qu'il est sans forme". D'abord il passa le bâton de gauche à droite, comme ça, sans rien sentir, puis il le repassa de droite à gauche, comme ça, et toucha l'idole. Ainsi le moine comprit que Dieu est à la fois avec forme et sans forme.

Mais il est très difficile de se représenter cela. D'abord un doute se lève, comment le Sans-Forme peut-il prendre forme ? Et ensuite, pourquoi toutes ces formes différentes ?

Dr — Puisqu'il a créé toutes les formes, il est Dieu-avec-forme, et puisqu'il a créé l'esprit, il est Dieu-sans-forme. Il peut tout être à la fois.

SR — On ne peut comprendre cela sans avoir eu l'expérience de Dieu[13]. Il se montre sous beaucoup d'aspects, pour l'amour de ceux qui le cherchent.

Un teinturier avait un seul baquet de teinture. Des gens de toutes sortes lui apportaient leurs draps à teindre. Il leur demandait "De quelle couleur le veux-tu ?" Si on lui disait "je veux du rouge", il plongeait le drap dans le baquet et le ressortait

says "I love God".

[11] Cette question rejoint la question voisine, "est-il personnel ou impersonnel". L'idée familière en Occident d'un Dieu à la fois personnel et sans forme est relativement étrangère à l'hindouisme.

[12] Il ne s'agit pas d'une tentative pour vérifier la matérialité de l'image, mais d'un "signe" demandé à Dieu.

[13] SR remet poliment le docteur à sa place.

en disant “tiens, voilà du rouge”. Si on lui disait “je veux du jaune”, il le plongeait dans ce même baquet et le ressortait en disant “tiens, voilà du jaune”. De même pour le bleu, ou n'importe quelle couleur : le baquet donnait tout ce qu'on voulait. Un homme se tenait là, regardant cette chose étonnante. Le teinturier lui demanda “Et toi, de quelle couleur le veux-tu ?” L'homme dit “Frère, s'il te plaît, de la couleur que tu y as mise toi-même[14]” (rires).

Un homme entra dans un bois pour satisfaire un besoin[15], et sur un arbre il aperçut une jolie petite bête. Il rencontra quelqu'un et lui dit “Frère, je viens de voir sur tel arbre un petit animal rouge”. L'homme répondit “Je l'ai vu moi aussi, mais pourquoi rouge? Il est vert”. Un autre dit “Non, non, pas vert, jaune”. Toutes les couleurs y passèrent, et il y eut une dispute. Alors ils entrèrent dans le bois, et trouvèrent un homme assis au pied de l'arbre, qui leur dit “Je vis ici, et je connais bien l'animal dont vous parlez. Ce que dit chacun de vous est vrai, il est tantôt rouge, tantôt vert ou jaune, tout ce que vous voulez, et parfois je ne lui vois pas de couleur du tout”. Ainsi, celui qui vit en présence de Dieu peut connaître sa nature. Il sait qu'il se manifeste sous de multiples formes, de multiples aspects, qu'il peut être pourvu d'attributs ou sans attribut. Seul celui qui vit au pied de l'arbre sait que le caméléon prend des couleurs diverses, et n'en a parfois aucune. Les autres ne savent que se chamailler.

Il a des formes, et il est sans forme. Savez-vous comment? Pensez à l'océan de *Satchidananda*. Il n'a pas de rives. Par endroits le froid fait geler l'eau, et lui donne ainsi la forme de la glace. De même, par amour pour les dévôts Dieu prend forme et se laisse voir. Mais quand le soleil de la connaissance se lève, il fait fondre cette glace.

Dr — Quand le soleil se lève il fait fondre la glace, mais savez-vous qu'il peut aussi transformer l'eau en vapeur invisible?

SR — Cela signifie “*Brahman* est la seule réalité, l'univers est une illusion”. Quand cela est compris, l'extase (*samadhi*) vient, les formes s'envolent en fumée. Alors il n'est plus possible de considérer Dieu comme une personne. Ce qu'il est, la bouche ne peut le dire. *Qui* d'ailleurs le pourrait? Celui qui le saurait a lui-même disparu. Il ne peut plus trouver son “moi”. Il ne reste

14 M ajoute *I am not fond of any colour. I rather like your own taste.*

15 Voir l'Entretien 5, §5.

plus que l'Absolu, le *Brahman*[16] sans attributs. Il est Conscience perçue par la conscience; l'esprit et l'intelligence ne parviennent pas à le saisir. Il est l'inconnu et l'inconnaissable[17]

On compare la dévotion à la lune, la connaissance au soleil. On m'a dit qu'il y a des océans très loin au nord et au sud, et qu'il y fait si froid que ces océans sont figés par la glace. Les bateaux ne passent plus, et on ne peut aller là-bas.

Dr — C'est le chemin de *bhakti* qui aboutit à une impasse!

SR — D'accord, mais on n'en meurt pas. N'oublie pas que cette eau et cette glace sont l'océan d'être, de connaissance et de joie (*Satchidananda*). Si tu as envie de continuer à discriminer, à dire que "*Brahman* est réel et le reste illusion", c'est ton droit. Alors le soleil de la connaissance fera fondre la glace. L'important est que ce soit cet océan-là, celui de *Satchidananda*. Quand la connaissance achève son travail le *samadhi* vient, le moi et tout le reste disparaissent. Mais ce n'est pas facile! Le moi ne veut pas s'en aller, et tant qu'il est là, il faut renaître en ce monde.

La vache dit "meuh, meuh", c'est-à-dire "moi, moi", et c'est pourquoi elle souffre tant. Tout le jour à la charrue, sous le soleil ou sous la pluie, ensuite l'équarrisseur, et ce n'est pas encore le repos : son cuir devient des chaussures. Enfin, de ses boyaux on fait la corde de l'arc à carder, qui chante doucement "toi, toi". Alors vient la paix. Quand l'homme dit "Je ne suis rien, c'est toi qui agis, je suis ton serviteur", il obtient la paix, il obtient la libération.

Dr — Oui, mais il lui a fallu passer entre les mains du cardeur (rires).

SR — Si le "moi" ne veut vraiment pas s'en aller, alors que ce coquin devienne le "moi serviteur" (rires). Après l'extase (*samadhi*) il reste chez quelques uns un peu de "moi", le "moi du serviteur", le "moi du dévôt". Shankara a conservé le "moi de lumière" pour enseigner aux hommes. Ces trois formes de "moi" peuvent être considérées comme "mûres". Connaissez-vous le "moi vert" ? C'est dire "je suis puissant, je suis de famille illustre, je suis instruit, je suis riche". Quelqu'un de ce genre, s'il attrape un voleur, lui reprend d'abord tout, puis le fait battre[18], puis le remet à la police en disant "Comment ? Il ne sait pas qui

[16] Ici "l'Absolu" est mis entre parenthèses, en anglais, par M lui-même.

[17] Entre parenthèses dans le texte, et en anglais.

[18] Voir l'Entretien 6, §6.

il a volé ?"

Celui qui a connu Dieu devient comme un enfant de cinq ans[19]. Le "moi mûr", comme le "moi de l'enfant", n'est dominé par aucun des trois modes. Il est au-delà de *sattva* comme de *tamas* et de *rajas*. Voyez comme il échappe à *tamas* : il y a un instant il était en colère contre ses camarades, en pleine dispute, puis tout est oublié, il passe son bras autour de leur cou et joue avec eux. Il échappe à *rajas* : il prépare la maison de poupées dans sa chambre, prépare le jeu, puis laisse tout et court vers sa mère. Ou bien il se pavane avec un *dhoti* tout neuf. Un moment après, il le défait et le laisse tomber. Il a oublié qu'il a reçu un bel habit, et se promène tout nu (rires).

Mettons qu'on dise à cet enfant "En voilà un bel habit, à qui est-il ?" Il répond "il est à moi ! Mon papa me l'a donné". Si vous lui dites "Donne-le-moi, mon chéri !" il dit "Non, il est à moi, mon papa me l'a donné, il n'est pas pour toi". Un moment après, il a tout oublié, et il t'échange cet habit de cinq roupies contre une poupée ou une petite flûte. Mais un enfant de cinq ans n'est pas non plus soumis à *sattva*. Il joue avec ses camarades du quartier, il ne peut rester un instant sans les voir, mais si ses parents déménagent, il se fait de nouveaux amis et oublie complètement les anciens. Il n'a aucun sentiment de caste[20]. Si sa mère lui dit "Voici ton oncle", aussitôt il croit à cent pour cent que c'est vraiment son oncle, et les enfants d'un brahmane et d'un forgeron sont prêts à manger dans la même assiette. Il ignore la distinction entre le pur et l'impur, et met n'importe quelle saleté dans sa bouche. Il n'a aucun respect humain, et montre son derrière en public en demandant "Est-ce que je me suis bien nettoyé ?"

Il y a aussi le "moi du vieillard" (le docteur rit). Plus on est âgé plus on a de chaînes : l'esprit de caste, la susceptibilité, le respect humain, les inimitiés, la peur, les soucis matériels, l'esprit calculateur, la ruse. Les rancunes d'un vieillard ne s'effacent pas, mais durent jusqu'à la fin. Il s'y ajoute l'orgueil du savoir ou de la richesse. Le "moi du vieillard" est aussi un "moi" non mûr. (S'adressant au docteur) — Plusieurs sortes d'hommes n'atteignent jamais à la connaissance de Dieu : ceux qui ont l'orgueil de l'intelligence, l'orgueil du savoir, l'orgueil de la

[19] Voir l'Entretien 6, §7.

[20] Pour SR, hindou parfait, le sentiment de caste, c'est-à-dire l'obéissance à son propre *dharma*, relève de *sattva*.

richesse. Jamais ils ne l'obtiennent. Quand on dit à ces gens "un *sadhu* est arrivé à tel endroit, viens-tu le voir ?" ils trouvent toujours de bonnes excuses, mais la vraie raison c'est "je suis trop important pour me déranger". L'orgueil appartient au mode *tamas*. L'orgueil vient de l'ignorance, donc de *tamas*.

On lit dans les Puranas que chez Ravana dominait le mode *rajas*, chez Kumbhakarna le mode *tamas*, et chez Vibhisana le mode *sattva*[21]. C'est pourquoi Vibhishana obtint de voir Rama. Un autre signe de *tamas* est la colère. La colère ne parvient plus à distinguer le bon chemin. Hanuman dans sa fureur mit le feu à Lanka, sans penser qu'il pouvait brûler la hutte de Sita.

Un autre signe de *tamas* est la luxure. Girindro Ghosh de Pathuregatha disait qu'on ne peut enlever les passions, comme la colère, la luxure, mais qu'on peut les orienter vers Dieu. Goûtez le plaisir de Dieu. Faites l'amour avec *Satchidananda* ! Si la colère ne s'en va pas, entrez en rage "Comment ! J'ai invoqué Durga ? Et je ne suis pas encore délivré ? Où sont mon péché, mes chaînes ?" Soyez avides d'atteindre Dieu. Saoûlez-vous de la beauté de Dieu, Eclatez d'orgueil d'être son serviteur, son enfant. S'il vous faut de l'orgueil, que ce soit celui-là. Ainsi vous changerez le cours des six passions.

Dr — Mais il est très difficile de retenir les sens. On doit mettre des œillères aux chevaux, et parfois il faut même leur cacher entièrement les yeux.

SR — Mais si l'on obtient la grâce de Dieu, si l'on parvient à le voir une seule fois, si l'on parvient une seule fois à percevoir ce qu'est le Soi, alors on n'a plus rien à craindre. Les six passions perdent leur pouvoir. Narada, Prahlada et les autres saints (*mahapurushas*) toujours-libres n'ont pas eu besoin d'œillères. Un enfant qui marche en tenant la main de son père, sur les murets entre les champs de riz, peut se distraire, lâcher la main et tomber dans l'eau. Mais si c'est le père qui lui tient la main, l'enfant ne risque rien.

Dr — Ce n'est pas bon pour lui qu'on lui tienne la main.

SR — Au contraire. Les saints ont la nature d'un enfant. Ils sont toujours les petits enfants de Dieu, ils n'ont pas d'orgueil. Leur force est la force de Dieu, la force de leur père ; par eux-mêmes ils ne sont rien. Ils en sont absolument persuadés.

21 Personnages du *Ramayana*, trois (demi-)frères appartenant au groupe des "ogres" (*rakshasas*). Le premier est le ravisseur de Sita, le second un démon très fort mais toujours endormi, le troisième est un grand adorateur de Rama.

Dr — Un cheval auquel on n'a pas mis d'œillères ne veut pas avancer. Est-ce qu'on peut atteindre Dieu sans contrôler les passions ?

SR — Ce que tu décris là, c'est le chemin de la discrimination, que l'on appelle *yoga* de la connaissance. C'est vrai qu'il mène à Dieu. Les *jñanis* disent qu'il faut d'abord purifier l'esprit, pratiquer les disciplines spirituelles, et qu'ensuite vient la connaissance. Mais le chemin de la dévotion mène aussi à Dieu, et si l'on éprouve de la dévotion aux pieds du Seigneur, si l'on aime chanter son nom, alors on n'a pas besoin de se fatiguer à contrôler les passions. Cela vient de soi-même. Un homme dont l'enfant vient de mourir perd l'envie de se disputer avec ses voisins, de se rendre à une invitation à dîner, d'étaler sa vanité devant les gens ou de courir après le plaisir. Si un papillon de nuit aperçoit la lumière, il ne retourne pas vers l'obscurité.

Dr (souriant) — Il préfère se jeter dans la flamme et y mourir !

SR — Mais non ! Le dévôt n'est pas brûlé comme un papillon de nuit. La lumière vers laquelle il se dirige est comme la lumière d'un diamant, brillante mais fraîche et apaisante. Cette lumière ne brûle pas le corps, elle apporte paix et joie.

C'est vrai que le *yoga* de la connaissance mène à Dieu, mais comme il est difficile ! "Je ne suis ni le corps, ni l'intellect ; je n'éprouve ni maladie, ni chagrin, ni inquiétude ; ma nature est celle de *Satchidananda,* je suis au-delà du plaisir et de la douleur, je ne suis pas soumis aux sens". Facile à dire ! Quand il s'agit de l'assimiler et de le mettre en pratique, c'est autre chose. Une épine m'a piqué, ma main est pleine de sang, comment prétendre "Quelle épine ? Je vais très bien !" Non, il faut d'abord brûler cette épine dans la flamme de la connaissance.

Bien des gens croient nécessaire de lire beaucoup de livres pour atteindre la vérité. Mais il vaut mieux entendre que lire, et il vaut mieux regarder qu'entendre. Lire un livre sur Bénarès, entendre quelqu'un qui en revient, ou y aller[22] soi-même, ce sont trois choses bien différentes.

Les joueurs d'échecs engagés dans une partie ne voient pas toujours les conséquences de leurs coups aussi bien que ceux qui regardent sans jouer. Les mondains croient qu'ils comprennent tout, mais ils ont le nez collé à leurs affaires. Comme ils jouent

[22] Litt. avoir le *darshan* de Bénarès.

eux-mêmes, ils ne peuvent juger correctement. Mais ceux qui ont renoncé au monde, les *sadhus*, n'ont pas d'attachement, et ils comprennent mieux la partie. Ils ne jouent pas eux-mêmes, et sont plus capables d'apprécier les coups.

Dr (aux disciples) — Jamais cet homme (SR) n'aurait atteint une telle sagesse en lisant des livres. Faraday[23] a découvert tant de vérités scientifiques grâce à son intuition directe de la nature. Il n'aurait pu aller aussi loin en lisant des livres. Les formules mathématiques ne sont bonnes qu'à déranger le cerveau[24], et à mettre des obstacles sur la route du chercheur original[25].

SR (au docteur) — Dans ma jeunesse, je me roulais dans la poussière de la *panchavati* en suppliant "Mère, fais-moi connaître ce que les gens atteignent en pratiquant les rites, ce qu'ils atteignent en pratiquant le *yoga,* ce qu'ils atteignent par la discrimination". Comment vous dire tout cela? Ah, dans quel état j'étais alors! Le sommeil m'avait quitté!

Le *paramahamsa* chanta ce chant de Ramprasad[26] :

Mon sommeil est fini. Je ne dormirai plus.
Dans les flammes du yoga *me voici éveillé.*
J'ai rendu le sommeil à la Maîtresse du sommeil,
J'ai endormi le sommeil lui-même.

Je n'ai lu aucun livre, je n'ai fait que répéter le nom de la Mère et voyez, tout le monde me respecte. Shombhu Mollik disait de moi "Voici Shantiram Singh[27], sans épée ni bouclier" (rires).

On parla ensuite de la pièce que M. Girish Ghosh avait écrite sur la vie de Bouddha. Il y avait invité le docteur, qui l'avait vue avec grand plaisir[28].

Dr (à Girish) — Vous êtes un méchant homme! vous voulez me faire sortir tous les soirs!

SR (à M) — Qu'est-ce qu'il dit? Je ne comprends pas.

M — Il dit qu'il aime beaucoup le théâtre.

23 *Faraday communed with Nature,* en anglais dans le discours du docteur.

24 *Mathematical formulas only throw the brain into confusion ;* les disciples sont bouche ouverte devant la science du docteur, mais les travaux de Maxwell (qui n'était pas un enfant de la nature) sont déjà vieux de dix ans au moment où il parle. Le docteur représente un type de demi-savant comme chacun peut en rencontrer.

25 *Original inquiry.*

26 n° 173 de la traduction de M. Lupsa — à partir d'un texte légèrement différent.

27 Je ne sais pas qui est Shantiram Singh. Sw. Nikhilananda traduit "a great hero".

28 Dans un entretien du lendemain (non traduit ici) le docteur dit à M "Il aurait dû dépeindre Bouddha comme la compassion incarnée, non comme une incarnation de Vishnu". Peut-être une phrase de ce genre est-elle à l'origine de la discussion suivante sur l'*avatar*.

3 SR (à Ishan) — Dis quelque chose au docteur. Il ne croit pas à l'*avatar*.

I — Excusez-moi, je n'ai pas envie de discuter. Je n'aime pas ces controverses.

SR (fâché) — Et pourquoi ? Tu ne trouves rien de bien à lui dire ?

I (au docteur) — C'est à cause de notre orgueil que nous manquons de foi. Le corbeau Bhushandi[29] ne voulait pas reconnaître que Rama était un *avatar*. Pour échapper à la colère de Rama il parcourut la terre, le monde lunaire, le monde des dieux, et le mont Kailasha sans y trouver d'abri. Alors il se livra lui-même à Rama et prit refuge en lui. Rama le saisit et l'avala, et Bhushandi se retrouva sur son propre arbre, dans son propre nid. Une fois son orgueil mis en pièces, il comprit que Ramachandra avait une forme humaine, mais qu'il contenait en lui toute la création. En lui tenaient le ciel, la lune, le soleil, les étoiles, les montagnes, les hommes, les animaux, les arbres.

SR — Il n'est pas facile de comprendre qu'il soit à la fois l'un et le multiple, à la fois l'absolu et le relatif. Dire qu'il ne peut pas devenir homme, c'est affirmer quelque chose qui dépasse notre petit esprit. Ce petit esprit est incapable de saisir tout cela. Une cruche d'un litre contiendra-t-elle quatre litres de lait ? Nous devons croire ce que disent les *sadhus* et les *mahatmas* qui ont approché Dieu. Les *sadhus* ont l'esprit constamment tourné vers Dieu, comme les avocats vers les procès. Est-ce que tu crois à l'histoire du corbeau Bhushandi ?

Dr — Je crois ce que je trouve bon de croire. Si Dieu veut m'en faire croire davantage, il me le montrera et mes doutes s'en iront. Comment pourrais-je considérer Ram comme un *avatar* ? Regardez comment il a tué Vali[30] ! Par traîtrise, à la manière d'un voleur. Ce n'est pas le fait d'un Dieu, mais d'un homme.

Girish — Au contraire, monsieur, seul un Dieu peut faire cela !

Dr — Et ensuite, quand il répudie Sita.

Girish — Un homme ne pourrait pas faire cela non plus, monsieur. Seul Dieu le peut.

Ishan — Monsieur, pourquoi n'acceptez-vous pas l'*avatar* ? Vous avez dit vous-même que celui qui a créé les formes doit

[29] Qui apparaît dans les *Ramayanas* en langue courante.

[30] Un épisode célèbre du *Ramayana*. Le docteur discute l'interprétation de l'épopée, mais sans contester l'"historicité" de celle-ci.

avoir une forme, mais celui qui a créé l'esprit doit être sans forme. Vous avez dit que dans la création de Dieu tout est possible.

SR (riant) — Que Dieu puisse prendre forme humaine, il n'a jamais vu cela dans ses livres de *sayence*[31]. Alors, comment va-t-il le croire? (rires).

Ecoutez une histoire. Un homme entre et dit "Ecoutez! Je viens de voir une maison s'écrouler, avec un bruit terrible!" L'autre sait l'anglais. Il répond "Un instant, passe-moi le journal". Il le parcourt, pas un mot sur des maisons écroulées. Alors il dit "Tu nous racontes des blagues! Ce n'est pas dans le journal" (rire général).

Girish (au docteur) — Vous devez au moins considérer Shri Krishna comme Dieu. Lui, en tout cas, ce n'est pas un homme. Vous devez me dire si c'est *un Dieu ou un démon*[32].

SR — Il faut de la simplicité pour acquérir rapidement de la foi. C'est très difficile quand on est imprégné de l'esprit du monde. Il apporte avec lui diverses formes du doute, et diverses formes de l'orgueil, l'orgueil de la richesse, du savoir, etc — mais lui (le docteur), il est simple.

Girish — Alors monsieur, qu'en dites-vous? Est-ce qu'un esprit compliqué peut atteindre la connaissance?

Dr — Bien sûr que non!

SR — Comme Keshob était naïf! On lui fit visiter le temple de Kali vers quatre heures de l'après-midi, et il demanda quand on allait servir les hôtes et les mendiants[33].

La foi et la connaissance grandissent ensemble. Les vaches qui font les difficiles donnent du lait goutte à goutte[34], tandis que celles qui avalent tout ce qu'on leur donne, les feuilles des légumes, les épluchures, les écorces de riz, le son, donnent du lait à flots (rires).

On ne peut atteindre Dieu sans avoir la foi d'un enfant. Si sa mère lui dit "Voici ton oncle", l'enfant croit aussitôt que c'est vraiment son oncle. Si elle lui dit "Il y a ici un croquemitaine", il est persuadé qu'il y a un croquemitaine dans la pièce. Quand Dieu voit une telle foi d'enfant, sa miséricorde en est touchée. Mais l'esprit du monde ne parvient pas à L'atteindre.

31 En anglais bengalisé.

32 En anglais.

33 On distribuait les repas à midi, bien sûr.

34 Même image Entretien 16, §6.

Dr (aux disciples) — Le lait de ces vaches qui mangent n'importe quoi ne vaut rien. On m'en a donné autrefois, et à la fin je me suis trouvé très malade. Il m'a fallu longtemps pour en découvrir la cause, une vache nourrie avec des résidus de céréales etc. Quels ennuis ! J'ai dû partir me refaire à Lucknow, et ça m'a coûté en tout douze mille roupies[35] ! (rire général).

Les causes des maladies ne sont pas toujours faciles à découvrir. On m'appela pour soigner la fillette de sept mois des *babus* de Pakpara, qui avait la coqueluche. Je ne pouvais absolument pas en trouver la raison, lorsque j'appris que l'ânesse qui fournissait son lait avait pris froid !

SR — Qu'est-ce qu'il nous raconte ! "Ma voiture s'est arrêtée sous un tamarinier, et maintenant j'ai des aigreurs d'estomac" (le docteur et les disciples rient).

Dr (riant) — Un jour le capitaine d'un navire avait mal à la tête. Les médecins se consultèrent et mirent un cataplasme sur la coque (rires).

SR (au docteur) — Il est très nécessaire de fréquenter les *sadhus*. Il s'agit de guérir une maladie. Il faut faire ce que les *sadhus* disent. Si l'on se borne à écouter des conseils il ne se passe rien. On doit avaler les remèdes, et suivre un régime. Se mettre à la diète.

Dr — Ah oui, le régime c'est toujours le principal.

SR — Il y a trois sortes de médecins[36], les bons, les moyens et les mauvais. Le mauvais médecin examine le malade et s'en va en disant "prends bien tes remèdes". Que le malade les prenne ou non, il ne s'en informe pas. Le médecin moyen explique au malade pourquoi il doit les prendre, il lui parle doucement : "Si tu ne prends pas tes médicaments tu ne guériras pas; regarde ces jolies petites pilules, c'est moi-même qui te les ai préparées". Mais un vrai médecin exige absolument que le malade les prenne, s'il le faut il lui mettra pour cela un genou sur la poitrine.

Dr — Mais avec certains traitements il n'est pas nécessaire de mettre un genou sur la poitrine. L'homéopathie, par exemple.

SR — Qu'un bon médecin vous mette le genou sur la poitrine, ça ne fait pas peur. Il y a de même trois sortes de maîtres spirituels. Les mauvais donnent l'instruction au disciple sans s'occuper de ce qu'il en fait. Les moyens lui donnent en plus

35 Une somme colossale !
36 Image déjà vue plusieurs fois (*cf.* Entretien 14 note 34)

toutes sortes d'explications, lui présentent les choses sous tous leurs angles, lui montrent beaucoup d'amitié. Mais le vrai maître s'assure que le disciple fait ce qu'il a entendu, et s'il le faut il emploie la force.

La renonciation à "la femme et l'or" convient aux *sannyasis*. Un *sannyasi* ne regarde même pas le portrait d'une femme. Les femmes sont comme des pickles de tamarin ; on n'a pas besoin de les voir, il suffit d'y penser pour avoir l'eau à la bouche. Mais cela n'est pas pour vous. Vous n'êtes pas des *sannyasis*. Il vous faut vivre parmi les femmes, sans attachement autant que possible. De temps en temps il faut vous isoler pour penser à Dieu, loin de la compagnie des femmes. Quand on a acquis foi et dévotion, on peut mener une vie très détachée. Mari et femme peuvent vivre comme frère et sœur après avoir eu un ou deux enfants, et prier Dieu de leur permettre de ne pas en avoir d'autres, et de ne pas courir après la satisfaction des sens.

Girish (au docteur, en riant) — Eh bien, ça fait plus de trois heures que vous êtes ici. Quand allez-vous vous occuper de vos malades ?

Dr — Oh! La médecine et les malades! A cause de votre *paramahamsa* tout est passé par dessus bord!

SR — Attention! Il y a une rivière appelée *kormonasha*[37], il est très dangereux de s'y baigner. Qui y plonge devient incapable de travailler (le docteur et les disciples rient).

Dr (aux disciples) — Vous voyez, je suis devenu comme l'un de vous. Ne croyez pas que je vienne ici seulement pour m'occuper de sa maladie. Vous pouvez me considérer comme l'un des vôtres.

SR — Voilà ce qu'on appelle de l'amour désintéressé! S'il en est ainsi, c'est une chose magnifique. Prahlada aimait Dieu ainsi. Les dévôts de ce genre prient "O Seigneur, je ne veux ni richesse, ni renommée, ni confort. Donne-moi seulement l'amour pur à tes pieds".

Dr — C'est vrai. J'ai regardé les gens qui se prosternent devant Kali. Ils arrivent chacun avec ses désirs : trouve-moi un emploi, guéris-moi, etc. (S'adressant à SR) — Ce n'est pas bon pour ta maladie que tu parles tant. Je te permets de parler seulement avec le médecin (tous rient).

[37] Cela signifie "destructrice du *karma*", de l'action.

SR — Je te prie de me guérir. Je ne peux plus chanter les louanges de Dieu.

Dr — La méditation devrait te suffire.

SR — Qu'est-ce que tu dis? Quelle vie ennuyeuse! Je veux manger mon poisson préparé de toutes les manières possibles : avec du curry, du tamarin, ou frit. Je veux célébrer la *puja,* répéter les noms du Seigneur, chanter, méditer, danser.

Dr — Moi non plus, je n'aime pas la monotonie.

SR — Ton fils Omrito ne croit pas à l'*avatar*. Çà ne fait rien. La foi dans le Dieu sans forme mène à lui. Mais la foi dans le Dieu avec forme y mène aussi. Tout ce qu'il faut c'est croire, et se remettre entre les mains de Dieu. L'homme est ignorant de nature, il a le droit de se tromper. Une cruche d'un litre peut-elle contenir quatre litres de lait? Alors, quelle que soit ta voie, prie-Le avec désir. Il est notre guide intérieur, il entend aussitôt les prières sincères. Que ce soit par le chemin du Dieu avec forme, ou celui du Dieu sans forme, c'est à lui qu'on parvient. Que l'on mette la confiture en long ou en large, la tartine a le même goût. Ton fils est un gentil garçon.

Dr — Il est devenu ton disciple.

SR (riant) — Je n'ai pas un fichu disciple sous le ciel. C'est moi qui suis le disciple de tous. Nous sommes tous des enfants de Dieu, tous des serviteurs de Dieu. Et moi aussi je suis l'enfant de Dieu, le serviteur de Dieu. "L'oncle lune" est l'oncle de tous les enfants[38] !

Ces paroles firent rire tous les présents, et les mirent en joie.

---

[38] Voir l'Entretien 15, note 36.

ENTRETIEN 19*

A SHYAMPUKUR : 25 OCTOBRE 1885

*Cet entretien a lieu trois jours après le précédent. Au lieu d'une discussion théologique sur l'*avatar*, il montre l'exaltation croissante des disciples autour de Ramakrishna malade, atteignant même le docteur par contagion. En fait, Narendra devra un peu plus tard affirmer son autorité et faire baisser l'émotion, au moins parmi le groupe des jeunes "permanents" qui ont choisi de se relayer pour soigner le Maître, en dépit souvent de vives pressions familiales*[1].

Nous sommes le dimanche 25 octobre. Shri Ramakrishna est venu habiter Calcutta, dans le quartier de Shèmpukur, afin de soigner son cancer de la gorge. Aujourd'hui il attend la visite du Dr Shorkar.

Le traitement du Maître était entre les mains du Docteur. Chaque jour, M était chargé d'informer celui-ci de l'état du *paramahamsa*. A six heures du matin ce jour-là, il arriva donc, se prosterna et prit de ses nouvelles. Le Maître répondit : "Tu diras au docteur que cette nuit j'avais la bouche pleine de salive, que je tousse, etc. Demande-lui aussi si je peux prendre un bain."

A sept heures, M arriva chez le Dr Shorkar et fit son rapport. Le docteur était en compagnie de son vieux professeur, et de quelques connaissances. Il s'adressa au professeur en disant "Monsieur, je me fais du souci pour le *paramahamsa*. Je me suis réveillé à trois heures du matin et je n'ai pu me rendormir. Encore maintenant j'ai le *paramahamsa* dans la tête !"

Les autres rirent. L'un d'entre eux dit "Monsieur, il paraît que certains considèrent le *paramahamsa* comme un *avatar*. Vous qui le voyez tous les jours, que pensez-vous de lui ?"

Dr — Humainement parlant, j'ai le plus grand respect pour lui[2].

* Original I.16, traduction anglaise 46.

[1] Cela opère un clivage entre les disciples qui plus tard deviendront moines, et les autres, moins solides ou plus soumis à leurs parents, Poltu, Purno, le jeune Noren, Bhobonath... qui resteront dans le monde et ne deviendront pas "de grands bateaux". Il est dit ailleurs qu'à l'occasion de la maladie de SR, M se vit reprocher par Vidyasagar de négliger les élèves, et démissionna net sans se soucier de l'avenir.

[2] *As man, I have the greatest regard for him.*

M (à l'ami du docteur) — Monsieur le docteur nous fait la faveur de le visiter souvent.

Dr — Quelle faveur !

M — Je ne veux pas dire envers lui, mais envers nous.

Dr — Vous ne savez pas la perte[3] très réelle que cela me cause. Chaque jour je dois renoncer à deux ou trois visites, et quand j'y vais le lendemain, je ne peux pas me faire payer, puisque je suis venu de moi-même.

On se mit à parler de M. Mohimachoron Chokrobortti[4]. La veille, il était là en même temps que le docteur, et celui-ci l'entendit dire au Maître "Monsieur, je pense que vous avez choisi d'être malade pour accroître encore la vanité du docteur".

M — Mohima Chokrobortti est une vieille connaissance. Quand vous aviez donné chez vous des conférences sur la médecine, il était venu vous écouter.

Dr — Vraiment ? Cet homme est d'un obscurantisme ! Je me suis incliné devant lui en saluant le "tiers inférieur de Dieu[5]". Les trois modes font bien tous partie de Dieu, n'est-ce pas ? Je l'ai entendu dire "Vous avez voulu cette maladie pour accroître la vanité du docteur".

M — Mohima Chokrobortti est persuadé que, si le *paramahamsa* le désirait, il pourrait se guérir lui-même.

Dr — Ah vraiment ! Se guérir soi-même ! Nous autres médecins nous savons ce que c'est vraiment qu'un cancer, et nous ne pouvons pas le guérir. Et lui qui ne sait rien, il va se guérir tout seul ? (S'adressant à ses amis) — Voyez, sa maladie est incurable, mais eux, ils le soignent dans l'attitude du *devotee*[6] !

2 M revint en bavardant avec le docteur. Après son déjeuner, vers trois heures, il retourna chez le Maître, lui rendit compte de l'entrevue avec le docteur, et lui dit que celui-ci avait l'air vexé.

SR — Que s'est-il passé ?

M — Il a entendu que "vous avez voulu être malade pour augmenter la vanité du docteur".

SR — Qui a dit ça ?

M — Mohima Chokrobortti.

[3] Le docteur mélange le bengali et l'anglais : *actual loss* et plus bas *call* et *fee*.

[4] On a rencontré Mohima dans les Entretiens 13 et surtout 16.

[5] *God's lower third*, c'est-à-dire le plus obscur des trois modes, *sattva, rajas, tamas*.

[6] Ce mot est à prononcer avec l'accent anglo-indien. L'attitude en question est la dévotion totale des disciples envers leur *guru*.

SR — Et alors?

M — Le docteur dit que, puisque les trois modes coexistent en Dieu, alors Mohima est "le mode obscur de Dieu" (le Maître rit). Il dit aussi qu'il est réveillé depuis trois heures du matin tant il se fait de souci pour vous, et qu'à huit heures "il avait encore le *paramahamsa* dans la tête".

SR (riant) — Avec son éducation anglaise, je ne peux pas lui dire de méditer sur moi, mais il le fait de lui-même!

M — Il a dit aussi *"as man I have for him the highest regard"*, c'est-à-dire qu'il n'accepte pas l'idée de l'*avatar*, mais qu'en tant qu'homme il vous respecte autant qu'il est possible.

SR — Et quoi encore?

M — Je lui ai demandé "Quels sont vos ordres aujourd'hui pour le traitement"? Il a répondu : "Ce n'est pas encore clair dans ma tête, il va falloir que j'y aille" (le Maître rit). Mais il dit aussi "Vous ne savez pas combien cela me fait perdre d'argent, deux ou trois patients chaque jour".

3 Un peu plus tard M. Bijoykrishno Gosshami arriva pour rendre visite au Maître, accompagné de quelques Brahmos[7]. Cela faisait longtemps que Bijoy vivait à Dhaka; il venait juste d'arriver à Calcutta, au retour d'un grand pèlerinage dans l'ouest. En entrant il se prosterna devant le Maître. Etaient présents Norendro, Mohima, Nobogopal, Bhupoti, Latu, M, le petit Noren[8] et encore beaucoup de dévôts.

Mohima (à Bijoy) — Monsieur, vous revenez de pèlerinage, vous avez visité beaucoup d'endroits, dites-nous ce que vous avez vu.

Bijoy — Que vous dire? Tout ce qu'on cherche ailleurs, on peut le trouver ici-même. Ce sont des voyages inutiles! On court de place en place en cherchant la présence de Dieu, ici ou là on en trouve un ou deux annas[9], même quatre à tel endroit, pas plus. Mais ici se trouvent tous les seize annas réunis!

Mohima — Vous avez raison, mais c'est Lui qui nous fait voyager, Lui qui nous fait nous arrêter.

[7] Bijoy avait définitivement quitté le *Sadharan Brahmosamaj* pour revenir à l'hindouisme, et s'était établi à Dhaka comme maître spirituel indépendant. Les "Brahmos" en question ont peut-être suivi le même chemin.

[8] Latu et Norendro font partie du groupe des "permanents", Latu surtout qui veille constamment sur SR; Navagopal Ghosh est un disciple marié, très attaché à SR ainsi que sa femme; Bhupoti est un Brahmo qui apparaît pour la première fois.

[9] Une roupie fait (faisait) seize annas, d'où ces proportions.

SR (à Norendro) — Tu vois comment est Bijoy maintenant ? Son visage a changé, ce qu'il a au dedans est sorti. Je sais reconnaître un *paramahamsa* à son cou et à son front — je sais dire si un homme est un *paramahamsa* ou non.

Mohima — Monsieur, est-ce que vous mangez moins[10] ?

Bijoy — De moins en moins. (S'adressant à SR) — J'ai appris que vous étiez malade, et je suis accouru. Là-bas, à Dhaka...

SR — Alors ?

Bijoy n'acheva pas sa phrase et se tut un moment.

Bijoy — Je ne pourrais le croire si vous ne me l'aviez pas montré. Tous les seize annas sont ici-même !

SR — Kedar dit "Ailleurs je n'avais pas trouvé de quoi manger, mais ici je me suis rempli l'estomac".

Mohima — Rempli l'estomac ? Plus qu'il n'en peut contenir !

Bijoy (joignant les mains, à SR) — J'ai compris qui vous êtes ! Je n'ai plus besoin d'explications !

SR (entrant en extase) — Si cela doit être, que cela soit !

Bijoy — J'ai tout compris !

Disant cela, il se jeta aux pieds du Maître et les serra contre sa poitrine. Shri Ramakrishna était dans une profonde extase, inerte comme une statue. Les témoins de l'attitude de Bijoy, et de cette scène stupéfiante, furent envahis par l'émotion. Certains se mirent à pleurer, d'autres récitèrent des versets de louange en sanscrit. Ils contemplaient le Maître en extase, chacun le comprenant à sa façon — comme un dévôt plein d'amour, comme un *sadhu*, et certains comme un *avatar* de Dieu lui-même en un corps humain — chacun selon son point de vue.

Mohima avait les yeux pleins de larmes. Il chantonnait "voyez, voyez cette image de l'amour", ou bien il récitait, comme s'il se trouvait en présence de *Brahman* lui-même, un verset sanscrit : "éternel *satchidananda*, au-delà de l'un et du multiple". Nobogopal pleurait. Bhupoti se mit à chanter[11] :

Gloire à toi, suprême Brahman, inaccessible et sans rivage, plus haut que tout et plus profond.
L'éclat de la vérité, l'origine de l'amour, et la source de tout bien.

[10] En principe, un *paramahamsa* mange peu. Il y a peut-être aussi un peu de taquinerie envers la corpulence de Bijoy, présente ou passée.

[11] Le fait d'appeler Dieu "Brahman", la mention dans le troisième chant de la "nouvelle voie", sont des traits du *Brahmosamaj*, et semblent indiquer que ces chants sont dus à Traylokya Nath Sanyal, le poète et chanteur du *Brahmosamaj* de Keshav, qui signe "Premdas". Il est possible que le second chant soit directement inspiré du récit fait par Ramakrishna de sa première extase.

Ce monde multicolore est le fruit de tes pensées, ta très haute poésie.
Soleil et lune obéissants apparaissent sur ton ordre, sur ton ordre disparaissent.
Les étoiles, les nuages, sont les lettres dont s'écrit ton poème au firmament.
La guirlande des saisons, déroulée pour ta louange, accompagne les plaisirs.
Les fleurs expriment ton charme, l'eau pure exprime ta paix, et la foudre ta terreur.
Les sages, de siècle en siècle, contemplent sans se lasser ton essence inexprimable.
La ronde des univers, dans un tourbillon de joie, les roule devant tes pieds.
Hommes, femmes, anges et dieux, à l'unisson s'émerveillent à la vue de ta splendeur.
O source de tous les dons, donne la sagesse, l'amour, donne la paix et le refuge.

Bhupoti chanta encore

Sur l'océan de Conscience se lèvent les vagues de l'amour divin,
La grande extase, jeu d'amour ; de douceur on peut mourir.
Plaisirs divers, aspects jamais entendus de l'amour,
Plonger, remonter, flotter, jouer. Images toujours nouvelles.
(O Hari, Hari, dites Hari !)
Dans la grande union, tout se fond en un seul,
Temps et lieu, distance et raison, tout s'efface.
Ivre de joie dis "Hari", mon âme ! Et danse, bras levés !

Et encore[12] :

Brisés peur et morale, œuvres et rites,
Et rejeté l'orgueil de caste ou de famille,
Où suis-je ? Et où Hari ? Tu as volé mon âme,
Et maintenant, ami, tu m'as quitté.
(Pourquoi m'être approché de l'océan d'amour ?)
Mon cœur déborde d'extase, rien ne le rassasie.
Premdas sourit et dit, écoutez moines et mondains,
Telle est la nouvelle voie !
Ne craignez rien, non, ne craignez rien !

Un long moment après, Shri Ramakrishna revint à l'état ordinaire.

SR (à M) — Quelle crise j'ai eu ! Après cela me fait honte. Comme un homme possédé par un fantôme — comme si je n'étais plus moi. En sortant de cet état, je ne sais plus compter, si j'essaie il vient 1–7–8 ou quelque chose comme ça.

Norendro — C'est que tout est un, n'est-ce pas ?

SR — Non, au-delà de un et deux.

[12] Ce poème est écrit en "langue de Braj", la langue spéciale des poètes Vishnouites, mélange de bengali et de maithili.

Mohima — C'est bien cela, "au-delà de l'un et du multiple".

SR — Au diable ces calculs! On n'atteint pas Dieu par le raisonnement. Il est au-delà des Ecritures, des Védas, Puranas et Tantras. Si je vois un *jñani* tenant un livre, je le considère seulement comme un *rajarshi*[13]. Un *brahmarshi* n'a aucun signe extérieur. Savez-vous à quoi servent les Ecritures[14] ? Quelqu'un écrivit une lettre, pour demander cinq livres de friandises et une pièce de drap. Quelqu'un d'autre la reçut, la lut, alla acheter les friandises et le drap, puis jeta la lettre. A quoi bon la conserver ?

Bijoy — Je suis témoin que les friandises ont bien été envoyées.

SR — Dieu peut descendre sous forme humaine. Il est présent en tout lieu et en tout esprit, mais seul l'*avatar* comble les désirs des hommes, et répond à leurs besoins. Savez-vous comment ? Pensez à une vache[15]. Si vous touchez n'importe quelle partie de son corps, vous touchez la vache. Toucher la corne c'est toucher la vache, mais le lait vient seulement du pis (rires).

Mohima — Si l'on veut du lait, on peut toujours essayer de mettre la corne dans la bouche. Il faut téter le pis (rires).

Bijoy — N'empêche que le veau avant de trouver le pis donne des coups de tête ici et là.

SR (riant) — Oui, mais quand on le voit faire ça on lui donne le pis (rires).

4 Au milieu de cette conversation, le docteur arriva pour examiner le Maître et prit place. Il dit : cette nuit à partir de trois heures je suis resté éveillé, en pensant seulement à toi. Je me disais "peut-être qu'il va prendre froid", et d'autres idées de ce genre.

SR — J'ai toussé, j'avais terriblement soif. Ce matin j'avais la bouche pleine de salive, et ça me déchirait comme une épine.

Dr — On m'a mis au courant ce matin.

Mohimachoron avait fait de grands voyages dans tout le pays. Il raconta qu'à Ceylan, on ne voit personne rire[16]. Le docteur dit "vraiment ? Je vais faire une enquête", et tout le monde rit. Puis on parla du métier de médecin.

SR (au docteur) — La médecine est considérée comme un métier très noble. Si l'on soigne les douleurs des autres par

[13] Un "sage (*rishi*) royal", catégorie inférieure à celle des *brahmarshis* plus bas.

[14] Voir l'Entretien 17, §3.

[15] Voir l'Entretien 17 note 10.

[16] *"Laughing man"*, en anglais bengalisé, de même que *"inquire"* dans la réponse du docteur.

compassion, sans prendre d'argent, c'est vrai que c'est un travail magnifique. Mais à force de faire cela pour de l'argent on peut aussi devenir très dur. Et gagner sa vie en examinant l'urine et la couleur des excréments des gens, c'est un métier inférieur[17].

Dr — S'il n'y avait que ça, ce serait en effet un mauvais métier, mais... Enfin, je ne vais pas me vanter en ta présence.

SR — Ah oui, pratiquer la médecine de manière désintéressée, pour aider le prochain, c'est très beau.

De toute façon, quel que soit leur métier, les mondains ont grand besoin de la compagnie des *sadhus*. Ceux qui ont de la dévotion la recherchent d'eux-mêmes. Je dis toujours qu'un fumeur de chanvre[18] recherche ses pareils, méprise ceux qui ne comprennent pas son plaisir et les fuit, mais s'il rencontre un autre fumeur, ils se réjouissent ensemble. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent (rire général). Le vautour se réjouit en compagnie d'autres vautours.

Dr — Mais les vautours évitent les corbeaux... A mon avis, on ne devrait pas s'occuper seulement des hommes, mais de tous les êtres vivants. Je donne souvent du pain aux hirondelles. J'en fais des boulettes, et les hirondelles arrivent en bandes pour les manger sur la terrasse.

SR — Bravo ! Ce sont de belles idées. Nourrir les animaux est l'affaire des *sadhus*. Ils donnent du sucre aux fourmis.

Dr — Personne ne chante aujourd'hui ?

SR (à Norendro) — Chante-nous donc quelque chose.

Narendro chanta, accompagné au *tanpura* et au tambour.

Qu'il est beau ton nom, O refuge des humbles,
Douce pluie qui apaise l'ouïe, enchante l'âme,
Il est le seul trésor, porteur d'éternité.
Celui qui le chante devient immortel,
Dissipant aussitôt les chagrins accumulés.
La douceur de ton nom parvenant aux oreilles,
Incite le cœur à chanter, plein de bonheur.
O Maître des cœurs, essence de vie et de joie.

Norendro chanta encore :

O Mère, rends-moi fou de ton amour,
Qu'ai-je besoin de comprendre et de raisonner ?
Ton amour est un vin puissant, je perdrai tête en le buvant,
Voleuse d'âmes, plonge-moi dans cet océan,

17 L'un des disciples laïcs de SR, Durgachoron Nag, exerçait au début la médecine traditionnelle; en entendant un discours semblable il abandonna sa pratique.

18 Voir l'Entretien 5, §2.

Dans l'asile tu où les as mis, certains pleurent et certains rient,
Certains ne cessent de danser, pleins de bonheur.
Chaitanya, Moïse, Jésus, dans l'extase sont perdus.
Mère, quand me laisseras-tu rejoindre cette compagnie ?
Les fous entrent au paradis, maître et disciple réunis,
Le jeu d'amour qui comprendra ? Et toi-même n'es-tu pas
La couronne de la folie ?
Pour une miette du trésor, Premdas à tes pieds mendie.

Ce chant eut un effet extraordinaire. Tous furent saisis d'exaltation. Le *pandit*[19] se leva d'un coup, oubliant sa dignité, en répétant "Mère, rends-moi fou de ton amour". Bijoy se leva le premier, comme fou d'extase. Aussitôt le Maître se dressa, oubliant entièrement sa terrible maladie. Le docteur, en face de lui, se leva aussi. Malade et médecin avaient tout oublié ! Le jeune Noren entra en extase (*bhava samadhi*) ainsi que Latu. Les études scientifiques n'avaient pas préparé le docteur à ce spectacle, qu'il regardait avec stupéfaction. Il voyait ceux que l'extase touchait, privés de conscience extérieure, rigides. En sortant de l'extase certains riaient, certains pleuraient. On se serait cru dans une assemblée d'ivrognes.

5 Après ces événements, chacun reprit sa place. Il devait être huit heures du soir. On se remit à parler.

SR (au docteur) — Alors, que dit ta *sayence* de ce que tu viens de voir ? Tu penses que c'est une imposture ?

Dr — Puisque tous ces gens l'ont éprouvé, je pense que c'est quelque chose de naturel[20], et non une comédie. (S'adressant à Norendro) — Lorsque tu as chanté "Mère, rends moi fou...", je n'ai pu me contenir. Je me suis levé. Ensuite j'ai contrôlé mes sentiments à grand peine. Je pense qu'il ne faut pas les étaler.

SR (riant) — Tu es solide et immuable comme le mont Sumeru (rire général). Tu es un esprit profond. A la manière de Rupa et Sanatana[21] tu ne montres aucune émotion. Quand on baigne un éléphant dans une mare, toute l'eau en est agitée, mais dans un grand lac cela ne fait presque pas de vagues. Certains n'éprouvent même pas d'émotion sensible. Radha disait à son amie Brindè "Le départ de Krishna vous a tant fait pleurer, mes amies, et moi je suis si dure, mes yeux n'ont pas versé une larme !" Brindè répondit "Je sais pourquoi il n'y a pas de larmes

[19] Cette phrase est bizarre : elle contredit la suivante (Bijoy le premier) et d'autre part aucun *pandit* n'a été mentionné.
[20] Le docteur dit en anglais *natural*, et plus bas *display*.
[21] Deux grands disciples de Chaitanya.

dans tes yeux. Dans ton cœur le brasier de la séparation brûle sans cesse, et il a desséché toutes tes larmes".

Dr — Quand on discute avec toi on se fait toujours battre (rires).

Peu à peu on changea de sujet. Le Maître raconta ses premières extases, et comment on parvient à se débarrasser de la colère, la luxure, etc.

Dr — J'ai entendu dire qu'une fois, étant en extase, un méchant homme t'avait bourré de coups de pied.

SR — C'est le professeur qui t'a raconté ça ! C'était Chondro Haldar, le prêtre du Kalighat[22]. Il venait souvent voir Sejobabu. Une fois que j'étais possédé par l'ivresse de Dieu, j'étais étendu à terre dans une pièce sombre. Chondro Haldar pensait que j'étais un imposteur qui cherchait à se faire bien voir du *babu*. Il entra et me donna des coups de pied dans l'obscurité. Mon corps était couvert de bleus. Tout le monde voulait que je me plaigne à Sejobabu, mais je leur ai défendu de le raconter.

Dr — Tout cela est le jeu de Dieu. Cela enseigne aux gens comment on parvient à dominer sa colère, et ce qu'est vraiment le pardon des offenses.

Pendant ce temps, les dévôts et Bijoy parlaient ensemble.

Bijoy — Je sens comme si quelqu'un m'accompagnait sans cesse, et me montrait tout ce qui se passe, même en des lieux très éloignés.

Norendro — Comme un ange-gardien[23].

Bijoy — A Dhaka je l'ai vu (SR) ! J'ai même touché son corps !

SR (riant) — Ça devait être quelqu'un d'autre !

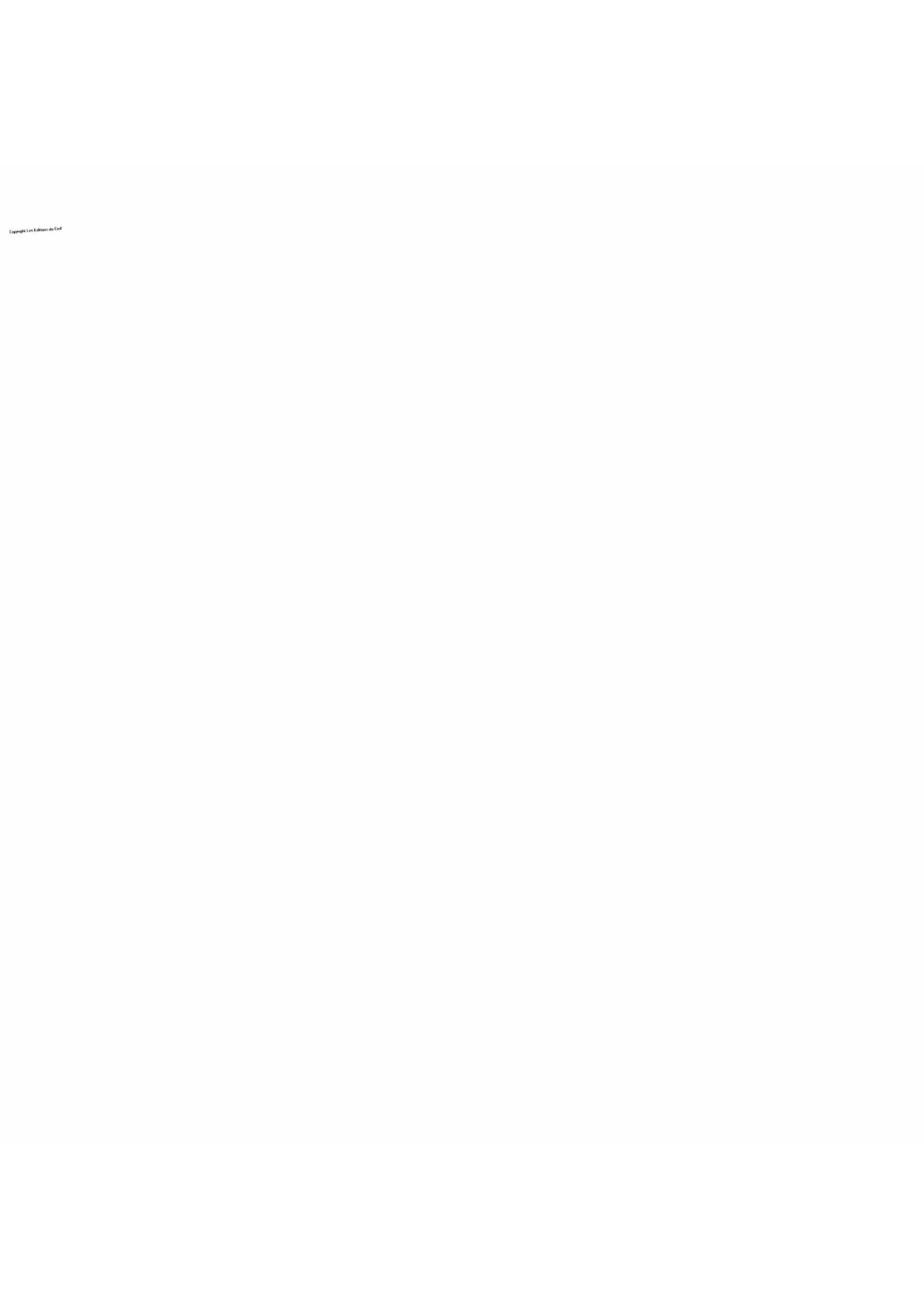
Norendro — Moi aussi je l'ai vu bien des fois. (A Bijoy) — Alors comment pourrais-je dire que je ne vous crois pas[24] ?

---

22 Il s'agit d'un prêtre de la maison de Mothur Babu (Sejobabu), qui résidait au Kalighat, principal temple de Kali à Calcutta.

23 *Guardian angel.*

24 Noren semble un peu banaliser ce que Bijoy, bouleversé, considère comme une translocation de SR. C'est l'une des rares occasions où les Entretiens de M mentionnent un fait extraordinaire.



ENTRETIEN 20*

A SHYAMPUKUR : 26 OCTOBRE 1885

Cet entretien a lieu le lendemain du précédent, et met aux prises le docteur Sarkar, esprit moderne, défenseur du libre-arbitre et de la responsabilité sociale, avec les disciples tenants du serf-arbitre. Déterminisme religieux de la Toute-puissance et déterminisme "scientifique" du karma *attaquent ensemble le docteur, qui plie sous le nombre sans être convaincu, et finalement se voit absous par Ramakrishna lui-même. Les grandes controverses de la vie religieuse, qui ont agité l'histoire intellectuelle de l'Occident, sont ici reprises à la manière des* Frères Karamazov *entre un homéopathe et un acteur, dans un mélange plutôt comique de bengali et d'anglais — et sous le regard du plus haut "starets" de l'Inde.*

Le docteur Shorkar, chargé de soigner le Maître, venait le voir presque tous les jours, et après s'être informé de la maladie, restait à parler avec lui et les disciples.

Nous sommes en automne, quelques jours après la *Durga puja*. La joie de la grande fête avait été, pour les disciples, mêlée à la douleur. Depuis trois mois, ils savaient que le Maître était atteint d'un cancer à la gorge, et le Dr Shorkar et les autres médecins leur avaient fait comprendre que cette maladie était incurable. Les disciples bouleversés offrirent silencieusement à Dieu, de tout leur cœur, le sacrifice de leurs larmes. Lorsque le Maître vint habiter Shèmpukur, ils se consacrèrent à son service. A cette occasion, Norendro et les autres jeunes disciples commencèrent à gravir l'échelle du renoncement à "la femme et l'or".

Cette terrible maladie n'empêchait pas la foule de se presser pour obtenir son *darshan*. Chacun trouvait auprès de lui la paix et la joie. Shri Ramakrishna était un océan de miséricorde, qui donnait sans compter. Il se souciait du bien de tous, et leur parlait aussi longtemps qu'il était nécessaire. Finalement les médecins, et en particulier le Dr Shorkar, lui interdirent absolument d'enseigner — mais le Dr Shorkar lui-même finit par passer en sa compagnie jusqu'à six ou sept heures de suite. Il

* Original 17, traduction anglaise 47.

disait "je te défends de parler avec qui que ce soit, sauf avec moi". Les discours du Maître avaient entièrement captivé le docteur.

Aujourd'hui, 26 octobre 1885, M arrive vers dix heures et prend les nouvelles, pour faire son rapport au docteur. Il parle avec Shri Ramakrishna.

SR (à M) — Je me sens beaucoup mieux. Ce doit être le dernier médicament qui m'a fait du bien. Je pourrais en reprendre tout de suite.

M — Je vais chez le docteur. Je le mettrai au courant, et il dira ce que vous devez faire.

SR — Ecoute, Purno n'est pas venu depuis plusieurs jours, et mon esprit ne trouve pas le repos.

M — Kali, veux-tu aller chercher Purno ?

Kali[1] — J'y vais.

SR (à M) — Le fils du docteur est très bien, dis-lui de me l'amener encore une fois.

2 M trouva le docteur en compagnie de quelques amis. Le docteur lui dit : il y a une minute nous parlions justement de toi. Il est plus de dix heures, tu es en retard, et je me disais "qu'est-ce qui se passe, pourvu qu'il ne soit rien arrivé". (S'adressant à l'un des amis) — Tiens, chante-nous cette chanson. L'ami chanta :

Chante son nom sans trêve, tant qu'il te reste du souffle,
Lui dont la gloire éclatante, lumière de l'univers,
Se répand de toutes parts, donnant le bonheur à tous les êtres,
Lui dont l'amour déborde, emplissant les cœurs de joie,
Lui dont la grâce en un instant lave tous les chagrins.
En haut, en bas, sur terre, dans l'abîme et les cieux,
Tous les êtres s'épuisent à chercher ses limites.
Demeure de la conscience, pierre philosophale, regard qui ne cille,
Solitude inviolée, qui le voit oublie toute souffrance.

Dr — Ce chant est beau, non ? Surtout "tous les êtres s'épuisent à chercher ses limites".

M — Oui, il a beaucoup de charme. On éprouve le sentiment de l'infini.

Dr (affectueusement) — Il est déjà tard. As-tu mangé quelque chose ? Moi je mange d'abord, vers dix heures, ensuite je sors voir les malades. Sortir sans manger est mauvais pour la santé. Ecoute ! Je me suis dit que j'aimerais une fois vous inviter tous[2].

M — Cela nous ferait grand plaisir, monsieur.

Dr — Ici, ou bien là-bas ? Comme vous voudrez.

[1] Plus tard Swami Abhedananda.
[2] Cela ne semble pas s'être réalisé.

M — Ici ou là, les deux sont parfaits, monsieur. Nous serons tous très heureux.

On parla du culte de Kali.

Dr — Il paraît que Kali n'est qu'une vieille sorcière de chez les Shontals[3].

M (éclatant de rire) — Où avez-vous été chercher ça ?

Dr — Je l'ai entendu quelque part.

Cela fit encore rire M. On parla ensuite de la scène de la veille, où le docteur avait assisté à l'extase de Bijoy et de quelques autres.

Dr — Ainsi, j'ai été témoin de l'extase. Je me demande si tant d'extase est une bonne chose.

M — Le *paramahamsa* dit que pour l'extase due à la conscience de Dieu il n'y a pas d'excès. Elle ne fait pas de mal. Il la compare à la lumière d'un joyau, qui ne brûle pas le corps, mais le rafraîchit.

Dr — La lumière d'un joyau — c'est à dire une *lumière réfléchie*[4].

M — Il dit aussi qu'un homme qui plonge dans le lac d'ambroisie ne s'y noie pas : c'est l'océan d'immortalité. En y plongeant l'homme n'est pas anéanti. Au contraire, il devient immortel, à condition de garder foi en Dieu.

Dr — Oui, je suis d'accord.

Le docteur emmena M en voiture pour se rendre chez le *paramahamsa*, en s'arrêtant en route voir quelques malades. La conversation se poursuivit. Le docteur revint sur "la prétention de Chokrobortti".

M — Il fréquente le *paramahamsa*, donc même s'il a de la vanité, dans quelque temps elle aura disparu. La vanité ne tient pas en sa présence, elle est réduite en miettes. Chez lui-même il ne reste plus d'ego, alors quand l'ego se trouve devant lui, il prend la fuite. Regardez M. Biddèshagor, un homme si célèbre, avec quelle humilité, quelle courtoisie il l'a traité. Le *paramahamsa* était venu le voir à Badurbagan. Au moment de partir, vers neuf heures du soir, Biddèshagor l'a raccompagné de la bibliothèque

[3] Les Santals sont une population aborigène du Bengale, restée animiste. L'origine non-aryenne des diverses déesses-mères semble une théorie courante, mais ici l'attitude du docteur exprime le rejet du culte de Kali par beaucoup d'Indiens "évolués".

[4] Les mots en italiques dans cet entretien sont en anglais dans le texte. On ne sait pas bien ce qui se passe dans l'esprit du docteur, mais je suppose que la méfiance envers la *bhakti* lui fait dire que cette lumière n'est pas de très bonne qualité.

jusqu'à la voiture, en portant lui-même la lumière, Il l'a aidé à monter, et il est resté mains jointes jusqu'au moment où la voiture s'est éloignée.

Dr — Qu'est ce que M. Biddèshagor pense à son sujet ?

M — Ce jour là il a fait preuve de beaucoup de respect. Mais en parlant avec moi plus tard, il m'a dit qu'il n'aimait pas trop tout ce que les vishnouites appellent extases, etc. Tout à fait comme vous !

Dr — Rester mains jointes, poser sa tête sur les pieds de quelqu'un, tout ce genre de choses me déplaît. La tête et les pieds, c'est pareil pour moi. Mais enfin, si quelqu'un est d'un autre avis au sujet des pieds, je ne l'en empêche pas.

M — Vous n'aimez pas les extases, etc. Mais le *paramahamsa* vous a traité d'"esprit profond", vous vous rappelez ? Il vous a dit hier que lorsqu'un éléphant se baigne dans une mare toute l'eau est agitée, tandis que l'eau d'un grand lac ne bouge presque pas. Un "esprit profond" n'est pas agité quand vient l'extase, et il dit que vous en êtes un.

Dr — *Je ne mérite pas le compliment.* Qu'est-ce que l'extase ? *Des sentiments.* Qu'est-ce que la dévotion et le reste ? *Des sentiments.* Plus on les garde pour soi, mieux c'est. Certains y parviennent, les autres non.

M — Certains ont aussi des *explications* pour tout, et les autres non. Savez-vous, monsieur, l'extase, la dévotion et les autres choses de ce genre ne sont pas de la marchandise ordinaire. Dans votre *bibliothèque* j'ai vu le livre de Stebbing sur le Darwinisme. Stebbing dit que de quelque façon que *l'esprit humain* conçoive le monde, qu'il l'explique par *l'évolution* ou autrement, le monde reste *aussi merveilleux*. Il a une comparaison qui me plaît : *la théorie de la lumière : que vous connaissiez la théorie des ondes ou non, la lumière reste également merveilleuse.*

Dr — Oui. Et tu vois que Stebbing est Darwinien sans nier Dieu.

M ramena la conversation sur le *paramahamsa*.

Dr — C'est un adorateur de Kali, n'est-ce pas ?

M — Ce qu'il nomme Kali est un peu spécial. Ce que les Védas appellent le *Brahman* suprême, il le nomme Kali. Ce que les musulmans appellent Allah, ce que les chrétiens appellent God, il l'appelle Kali. Il ne croit pas en une multitude de dieux, mais en un seul. Ce que les anciens sages appelaient *Brahman*, ce

que les *yogis* appellent *atman,* celui que les dévôts appellent le Seigneur (*Bhagavan*), le *paramahamsa* le nomme Kali.

Je l'ai entendu raconter l'histoire d'un teinturier[5] qui avait un seul baquet de teinture. Lorsque quelqu'un lui apportait un drap à teindre, il lui demandait "de quelle couleur ?" Si l'homme disait "vert", il le plongeait dans ce baquet, et le rendait en disant "voici ton drap teint en vert". S'il disait "rouge", il le plongeait dans le même baquet et disait "le voici teint en rouge". Et de même pour le jaune, le bleu, etc. Un homme admirait cette chose extraordinaire. Quand le teinturier lui demanda "et toi, mon ami, quelle couleur désires-tu ?" il répondit "celle dont tu te sers pour toi-même". Ainsi, on trouve toutes les attitudes chez le *paramahamsa.* Les gens de toutes religions reçoivent de lui la paix et la joie. Mais sa propre attitude, ce qu'il est en profondeur, qui peut le comprendre ?

Dr — *"Il se fait tout à tous".* Je n'aime pas ça, *bien que ce soit dans Saint Paul.*

M — On ne peut pas comprendre l'état du *paramahamsa.* Je l'ai encore entendu dire qu'un spécialiste en tissus distingue au premier coup d'œil le fil n° 40 du fil n° 41, mais les autres n'y voient rien. Un peintre juge tout de suite l'art d'un autre peintre[6], mais les autres n'y voient rien. L'état du saint est quelque chose de profond. Pour comprendre le Christ il faut ressembler au Christ. L'état du *paramahamsa* correspond peut-être à ce que le le Christ a dit, *"soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait".*

Dr — Bien. Comment vous organisez-vous pour le soigner ?

M — Pour le moment, chaque matin l'un des plus âgés d'entre nous prend la responsabilité de la journée. Tantôt Girish Babu, tantôt Ram Babu, Shuresh Babu, ou bien Nobogopal, Kali Babu, etc.

3 Quelque temps après, la voiture s'arrêta devant la maison de Shèmpukur où résidait le Maître. Il était environ une heure. Le Maître était assis dans sa chambre au premier étage, et de nombreux dévôts y étaient également assis, parmi lesquels M. Girish Ghosh, le jeune Noren, Shorot[7], etc. Tous regardaient attentivement le grand *yogi,* le saint rempli de joie. Tantôt ils

[5] Voir l'Entretien 18, §2.
[6] *Painter* et *art* en anglais bengalisé.
[7] Plus tard Swami Saradananda.

étaient captivés comme un serpent charmé par un *mantra,* tantôt ils se réjouissaient bruyamment comme le fait, à une noce, le groupe des compagnons de l'époux. Le docteur et M saluèrent le Maître et prirent place avec les autres.

Voyant le docteur, Shri Ramakrishna lui sourit et dit "Aujourd'hui, je me sens très bien". Peu à peu la conversation revint aux sujets religieux.

SR — Que vaut à elle seule l'érudition du *pandit,* sans discrimination ni renoncement? En pensant aux pieds de lotus du Seigneur, j'entre dans un certain état. Le vêtement qui me couvre peut glisser à terre. Quelque chose monte en moi des pieds jusqu'à la tête. Tout me semble alors comme de la paille. Un *pandit* que je vois sans discrimination, sans renoncement, je le considère comme un brin de paille.

Une fois le docteur Ramnarayon discutait avec moi. Soudain cet état me saisit. Je lui dis "Qu'est-ce que tu racontes? Tu crois que tu vas Le comprendre en raisonnant comme ça? Tu vas comprendre Sa création? Tu as l'esprit mesquin d'un tisserand[8] !" Il me saisit alors les pieds et se mit à pleurer.

Dr — Le docteur Ramnarayon est un hindou orthodoxe, qui va offrir aux dieux des fleurs et de la pâte de santal. Un pur hindou!

M pensa : le docteur m'a dit "Conques et clochettes ne sont pas faites pour moi".

SR — Bonkim[9] est un autre de vos *pandits*. Il est venu me voir, et je lui ai demandé "Alors, quels sont les devoirs d'un homme?" Il a répondu "Eh bien, manger, dormir, faire l'amour". En entendant cela j'ai été dégoûté[10]. Je lui ai dit "En voilà un beau discours! Tu as beau faire semblant, ce que tu penses toute la journée, ce que tu fais toute la journée, finit par te sortir de la bouche! Qui mange du radis rote du radis!" Après, on parla longuement de religion. Il y eut un *kirtan,* et je dansai. Alors

[8] Selon les proverbes, les tisserands sont pauvres et peu instruits.

[9] Bankim Chandra Chatterji, le plus célèbre romancier du Bengale à la fin du siècle dernier. Il était patriote, et faisait campagne pour un retour à l'hindouisme, ou plutôt contre le dénigrement systématique dont l'hindouisme était l'objet de la part des missionnaires et des intellectuels.

[10] Cette scène est racontée dans l'entretien du 6 décembre 1884, non traduit ici. Sans doute Bankim n'a-t-il dit cela que pour se tirer, par une pirouette, d'une question trop directe. Mais SR est trop véridique et trop naïf pour le suivre. Les Entretiens rapportent un incident comparable avec le grand poète Michael Madhusudhan Dutt. On perçoit ici les barrières qui séparent SR des intellectuels de Calcutta, même bien disposés.

il me dit “Monsieur, j’aimerais vous inviter chez moi”. Je dis “Ce sera comme Dieu voudra”. Il dit “Là-bas aussi il y a des dévôts, vous verrez”. Je me mis à rire et je lui dis “Quelle sorte de dévôts ? De ceux qui disent “Gopal, Gopal” ? Sûrement de ce genre !”

Dr — “Gopal, Gopal”, qu’est-ce que c’est[11] ?

SR (souriant) — Un certain orfèvre avait un magasin. C’était un dévôt, un grand *vaishnava,* le collier au cou, la marque au front, à la main le chapelet pour répéter le nom de Hari. Un homme si pieux inspire confiance, et les gens accouraient à son magasin. Quand des clients entraient, ils entendaient les ouvriers travailler en répétant les noms du Seigneur. Le premier disait *Keshava, Keshava.* Un autre répondait *Gopala, Gopala.* Un peu plus loin un ouvrier répétait *Hari, Hari,* et un dernier *Hara, Hara*[12]. Entendant réciter tant de noms du Seigneur, les clients croyaient avoir affaire à de saints hommes. Mais en réalité, celui qui disait *ke shob, ke shob* demandait *qui sont tous ces gens ?* Le second répondait *go pal, go pal,* c’est à dire *rien qu’un troupeau de vaches* (rires). Alors on demandait *hori, hori,* c’est à dire *va-t-on les voler ?* et le dernier répondait *hor, hor,* c’est à dire *vole, vole,* puisque ce sont des vaches (rires).

Sejobabu m’emmena une fois quelque part. Beaucoup de *pandits* vinrent discuter avec moi. Je ne suis qu’un nigaud (rires), mais je me trouvai dans cet état, et à la fin ils me dirent “monsieur, tout ce que nous avons appris, tout le savoir des livres, nous semble du crachat après cette discussion. Nous avons compris que celui qui reçoit Sa grâce dispose d’un savoir inépuisable. Le sot devient sage et le muet devient éloquent”. C’est pourquoi je dis qu’il est inutile de lire des livres.

C’est vrai, celui qui reçoit Sa grâce ne manque jamais de sagesse. Regardez-moi, je ne suis qu’un nigaud, je ne sais rien, alors d’où me vient tout ce que je dis ? Cette réserve de sagesse est inépuisable. Au pays, les paysans mesurent le riz[13] à toute vitesse, *Rame-Ram, Rame-Ram.* Le premier mesure, et quand son tas s’épuise le second lui en pousse un nouveau. C’est son travail, de pousser continuellement du riz au fur et à mesure qu’il

11 L’histoire est un peu blessante. Apparemment une invitation fut tout de même transmise par M, mais SR ne put ou ne voulut pas s’y rendre.

12 Hari est Vishnu, Hara est Shiva, Gopala et Keshava sont deux noms de Krishna. Lorsqu’on prononce ces noms à la bengalie, on obtient à peu près les sens indiqués.

13 Voir l’Entretien 14, §3.

pousse de la sagesse de son grenier inépuisable.

Dieu s'est manifesté à moi lorsque j'étais enfant. J'avais onze ans, j'étais dans les champs. Je vis quelque chose. Les gens dirent que j'avais perdu conscience, que je ne sentais plus rien. A partir de ce jour, j'ai été différent. J'ai commencé à percevoir quelqu'un d'autre au-dedans de moi. Quand je célébrais la *puja*[14], souvent ma main au lieu d'aller vers le Seigneur se dirigeait vers ma propre tête, et j'y déposais les fleurs. Le garçon[15] qui habitait alors avec moi n'osait pas s'approcher. Il disait "il y a comme une lumière sur ton visage, j'ai peur de venir trop près".

4 Je suis vraiment un ignorant, je ne sais rien, alors qui dit toutes ces choses? Je dis "O Mère, je suis la machine et toi l'ouvrier, je suis la maison et toi l'habitant, je suis le char et toi le conducteur. Comme tu me fais faire je fais, comme tu me fais dire je dis, où tu me fais aller je vais. Non pas moi, non pas moi, mais toi, toi". A Dieu toute gloire! Moi je ne suis qu'un instrument. Lorsqu'on éprouva la chasteté de Radha, et qu'elle porta la cruche aux mille trous sans verser une goutte d'eau, tout le monde se mit à la glorifier, à dire qu'on n'avait jamais vu chasteté pareille. Mais elle dit : ce n'est pas moi qu'il faut glorifier. Dites plutôt "victoire à Krishna, victoire à Krishna". Je ne suis que sa servante.

Une fois, dans cet état j'ai posé mon pied sur la poitrine de Bijoy — moi qui respecte tant Bijoy, mettre mon pied sur son corps! Que dis-tu de cela?

Dr — Je dis qu'à l'avenir il faudra faire attention.

SR (mains jointes) — Que faire? Quand cet état me prends je perds conscience, je ne suis pas maître de ce que je fais.

Dr — Ça ne sert à rien de joindre les mains. Il s'agit de faire attention.

SR — A ces moments-là est-ce que *moi* je peux faire quelque chose? Cet état, qu'en penses-tu? Si tu crois que c'est de la comédie, je te dirai que ta *sayence* n'est que de la cendre.

Dr — Monsieur, si je pensais que c'est une comédie, est-ce que je viendrais autant ici? Je laisse tomber mon travail, je ne visite pas mes malades, et je reste ici six ou sept heures d'affilée.

SR — Je disais à Sejobabu "Ne t'imagine pas que j'ai atteint mon but parce qu'un homme riche comme toi me montre du

14 La traduction de Sw. Nikhilananda ajoute "au temple de Dakshineswar".
15 Hridoy?

respect. Ça m'est complètement égal que tu me respectes ou non". Il y a un proverbe qui dit "l'homme propose et Dieu dispose". Devant la puissance (*shakti*) de Dieu, l'homme n'est que de la paille.

Dr — Ne t'imagine pas que je te respecte parce qu'un certain pêcheur[16] t'a montré de la considération. Je te respecte, c'est vrai, mais je te respecte en tant qu'homme.

SR — Est-ce que je t'ai demandé de me respecter ?

Girish — Est-ce qu'il vous a demandé de le respecter ?

Dr (à SR) — Que veux-tu dire ? Que c'est la volonté de Dieu ?

SR — Et quoi d'autre ? Que peut faire l'homme en face de la puissance de Dieu ? Sur le champ de bataille de Kurukshetra, Arjuna disait "je ne combattrai pas, je ne massacrerai pas ma parenté". Shri Krishna lui dit "O Arjuna ! Il te faudra combattre, ta nature même t'y forcera". Et Shri Krishna lui fit voir que tous ces hommes étaient déjà morts sur le champ de bataille. Une fois des Sikhs vinrent au temple. Selon eux, chaque feuille du banyan remue par la volonté de Dieu, sans cette volonté même une feuille est incapable de se mouvoir[17].

Dr — Si tout vient par la volonté de Dieu, alors pourquoi es-tu si bavard[18] ? Pourquoi tous ces discours pour apporter la connaissance aux gens ?

SR — Il me fait parler, alors je parle : "je suis la machine, et toi l'ouvrier".

Dr — C'est commode d'être la machine. Que tu parles ou que tu te taises, c'est toujours la volonté de Dieu !

Girish — Monsieur, pensez ce que vous voulez, le fait est que nous agissons comme il nous fait agir. Qui pourrait faire *un seul pas contre la volonté du Tout-puissant* ?

Dr — Il nous a lui-même donné le libre-arbitre[19]. Je pense à lui si je le veux, et sinon je n'y pense pas.

Girish — En réalité, vous pensez à Dieu ou vous faites telle ou telle bonne action parce que vous y prenez du plaisir[20]. Vous

16 Mathur Babu (Sejobabu) appartenait à la caste des pêcheurs.

17 Cf. Mt. 10.29 "pas un moineau ne tombe... les cheveux de votre tête sont comptés...".

18 Le docteur est irrité, et semble parler de manière assez impolie.

19 Ce mot est toujours en anglais, *free will*.

20 Girish a une expérience de débauché, réfractaire à toute morale, séduit par Dieu. Sa psychologie est de type augustinien. La psychologie volontariste, "pélagienne",

n'agissez pas, c'est le désir qui agit à travers vous.

Dr — Pourquoi ? J'agis aussi par devoir !

Girish — Vous aimez faire votre devoir.

Dr — Mettons qu'un enfant tombe dans le feu devant moi. Le sens du devoir me pousse à le sauver.

Girish — Il y a de la joie à sauver un enfant, et pour cette joie on peut se jeter dans le feu. C'est la joie qui vous mène. Certains mangent de l'opium pour les petits amuse-gueule qui viennent avec (rires).

SR — Pour entreprendre quelque chose il faut d'abord y croire, puis éprouver de la joie à l'imaginer, et enfin se mettre au travail. Sous terre il y a une jarre pleine de pièces d'or ; il faut d'abord le savoir, y croire. Se représenter cette jarre et éprouver de la joie. Ensuite creuser. En creusant on heurte la jarre, et la joie augmente. Puis on aperçoit les anses et elle augmente encore. C'est ainsi pour toute action, la joie croît peu à peu. Je voyais moi-même à Dakshineswar, depuis la véranda, les *sadhus* dont la joie augmentait tout le temps qu'ils préparaient leur chanvre[21].

Dr — Le feu ne donne pas seulement de la *lumière*[22], mais aussi de la *chaleur*. On aime la lumière, c'est vrai, mais la chaleur brûle le corps. Faire son *devoir* ne procure pas seulement de la joie, mais aussi de la souffrance.

M (à Girish) — "Ventre rempli et dos meurtri" : on peut supporter quelques coups pour se faire plaisir. On peut même trouver de la joie à souffrir.

Girish (au docteur) — Le devoir est sec !

Dr — Pourquoi donc ?

Girish — Et aussi attirant (rires).

M — De nouveau, c'est manger de l'opium pour les amuse-gueule !

Girish — Attirant. Sinon pourquoi l'accomplirait-on ?

Dr — Parce que c'est un *penchant*.

M (à Girish) — Et revoilà la nature ! Si c'est un penchant, où est passé le *libre-arbitre* ?

Dr — Je n'ai pas dit qu'on était entièrement *libre*[23]. Une vache attachée à un piquet est libre dans les limites de sa corde.

du docteur est pour lui un chiffon rouge. Mais savoir si les désirs viennent de Dieu, ou du *karma* (ou de la pompe freudienne pulsant par dessous) est une autre affaire.

21 De nombreux *sadhus* recherchent "l'extase" des drogues.

22 *Light, heat, duty,* en anglais bengalisé.

23 *Free*, et "penchant" est *inclination* en anglais bengalisé.

SR — Jodu Mollik a employé la même comparaison. (Au jeune Noren) — Est-ce que ça vient d'un livre anglais ?

(Au docteur) — Ecoute, c'est Dieu qui accomplit tout, "il est l'ouvrier et moi la machine". Celui qui croit vraiment cela est un libéré-vivant. *Tu acomplis toutes tes œuvres, et les hommes disent "c'est moi"*. Sais-tu comment ? Il y a là-dessus une comparaison dans le Védanta. Si tu mets à bouillir dans une marmite du riz, des pommes de terre, des aubergines, etc, au bout d'un moment les légumes dansent dans l'eau, comme s'ils disaient "je remue, je saute". Les petits enfants croient que les pommes de terre, les aubergines, remuent parce qu'elles sont vivantes. Mais les adultes leur expliquent que ce sont des légumes, qu'ils n'ont pas de vie, que sous la marmite il y a un feu qui les agite — et si le feu s'éteint, les légumes ne remuent plus. De même, le sentiment que "c'est moi qui agis" procède de l'ignorance. Toute action provient de la faculté d'agir (*shakti*) divine. Si l'on ôte le bois tout s'éteint. Les marionnettes dansent entre les mains du montreur, mais s'il retire ses mains, plus rien ne bouge.

Tant que l'on n'a pas eu la vision de Dieu, que l'on n'a pas été touché par la pierre philosophale, on a l'illusion d'agir par soi-même. On garde conscience que "j'ai fait du bien, j'ai fait du mal", et des autres différences. Cette conscience des différences est la *maya* de Dieu. Grâce à cette *maya* le monde continue de tourner. A qui prend refuge en son aspect lumineux, la *maya* fait suivre le chemin du bien, qui mène à Dieu. Celui qui atteint Dieu, qui voit Dieu, peut alors dépasser *maya*. Il acquiert la foi ferme que "je n'agis pas, Dieu seul agit", et devient un libéré-vivant. Voilà ce que je disais à Keshob Shen.

Girish — D'où savez-vous que vous avez le *libre-arbitre* ?

Dr — Pas au moyen de la *raison. Je le sens.*

Girish — *Eh bien moi et d'autres nous sentons exactement le contraire* (rires).

Dr — Il y a deux *éléments* dans le *devoir* — d'abord faire ce qui est obligatoire, puis y trouver de la joie. Mais *l'étape initiale* n'a pas le plaisir pour but. Quand j'étais enfant, je regardais le prêtre offrir des sucreries aux dieux. La joie n'était pas là tout de suite, il ne pensait d'abord qu'à écarter les fourmis ! (rires). Avant la joie, il y a tous les ennuis.

M (à part) — Il est bien difficile de dire si la joie est le mobile ou le résultat de l'action. Mais si l'action est le fruit du désir, où

de suite, il ne pensait d'abord qu'à écarter les fourmis! (rires). Avant la joie, il y a tous les ennuis.

M (à part) — Il est bien difficile de dire si la joie est le mobile ou le résultat de l'action. Mais si l'action est le fruit du désir, où est le libre-arbitre?

5 SR[24] — Ce que le docteur vient de décrire s'appelle l'amour désintéressé. Je ne demande rien à Mohendro Shorkar, je n'attends rien de lui, mais je me sens heureux en présence de Mohendro Shorkar. Cet amour-là est dit désintéressé. Que l'on éprouve un peu de bonheur n'y change rien.

Ahalya disait "O Ram, cela m'est égal de renaître même comme un porc, la seule chose que je te demande c'est le pur amour à tes pieds[25]".

Narada vint à Ayodhya, rappeler à Ram qu'il était descendu sur terre pour détruire Ravana. En voyant Sita et Ram il composa un hymne de louange, qui plut à Ram. Il lui dit "O Narada, je suis satisfait de tes louanges. Fais un vœu, je te l'accorderai". Narada dit "O Ram, puisque tu m'accordes un vœu, donne-moi l'amour pur à tes pieds[25], et permets-moi d'échapper à ta *maya* qui ensorcelle l'univers". Ram lui dit "Demande encore autre chose". Narada dit "Je n'ai rien d'autre à demander. Je veux seulement l'amour pur à tes pieds[25]".

Telle est l'attitude du docteur. Prier Dieu seulement pour l'obtenir Lui-même, sans demander richesse, honneur, ni bien-être corporel. Ce que l'on appelle l'amour pur.

On éprouve de la joie, c'est vrai, mais non la joie que donne le monde. La joie de la dévotion, de l'amour extatique. Shombhu Mollik me disait, à l'époque où je venais souvent chez lui "Tu viens me voir. Cela veut dire que tu es heureux d'être avec moi". On éprouve cette sorte de joie-là.

Mais il y a encore un état plus haut, comparable à celui d'un enfant, qui va sans but défini, en essayant peut-être d'attraper une sauterelle.

(Aux disciples) — Comprenez-vous l'état d'esprit du docteur? C'est celui où l'on prie ainsi "Seigneur, donne-moi de bons désirs, afin que je ne sois pas entraîné vers le mal". Moi aussi je suis

24 SR va donner raison au docteur, de deux manières. D'abord, le plaisir que l'on éprouve à faire son devoir ne rend pas l'accomplissement de celui-ci "intéressé". Ensuite, l'intention du docteur est droite : il cherche à bien agir, et même si ses raisons sont mélangées, il parviendra à les purifier avec l'aide de Dieu.

25 De lotus.

une prostituée[27] dans ma chambre. Elle était assise là, belle, avec de beaux yeux. Je sortis[28] en répétant "Mère, Mère", et j'appelai Holodhari "frère, viens voir qui il y a dans ma chambre". Après Holodhari, je le racontai à tout le monde. Dans cet état je pleurais sans cesse en répétant "Mère, Mère", et tout en pleurant je priais "Mère, sauve-moi! Rends-moi pur! Fais que mon esprit ne glisse pas du bien vers le mal!" (Au docteur) — Ton attitude est bonne, c'est l'attitude de la dévotion, celle du serviteur.

Une personne dominée par le seul mode *sattva* ne pense qu'à Dieu; rien d'autre ne l'attire. Il naît de temps en temps des personnes de ce genre, sous l'effet du *karma* résiduel[29]. On acquiert le pur *sattva* à force de pratiquer l'action désintéressée. Le mélange de *sattva* et *rajas* disperse l'esprit dans diverses directions. Il engendre cette idée orgueilleuse qu'on peut aider le monde. Aider le monde n'est pas à la portée des hommes ordinaires. Mais il est très bon d'aider son prochain sans rien désirer pour soi-même, ce qu'on appelle l'action désintéressée. S'y efforcer est excellent. Mais c'est très difficile, tous n'y parviennent pas. Tout le monde doit travailler. Seules quelques très rares personnes peuvent renoncer au travail. Rares sont aussi les gens qui manifestent le pur *sattva*. En pratiquant l'action désintéressée le mélange de *sattva* et de *rajas* se transforme en pur *sattva*.

Après avoir acquis le pur *sattva*, on parvient à atteindre Dieu, par sa grâce[30]. Les gens ordinaires ne peuvent comprendre le pur *sattva*. Hem[31] me disait "qu'en pensez-vous, monsieur le prêtre? Le but de la vie n'est-il pas de se faire un nom?"

---

27 Le mot employé est vulgaire, et il faut se rappeler ce que dit Kshirod de la "trivialité innocente" du langage de SR.

28 Pour ses lecteurs américains, Sw. Nikhilananda traduit *I rushed out of the room*, mais rien ne me semble indiquer la hâte dans le texte bengali. Celui-ci suggère l'innocence, non le trouble.

29 La libération laisse subsister certaines conséquences matérielles d'un *karma* effacé.

30 L'attitude de SR sur le "problème de la grâce" est toujours équilibrée.

31 Hemkar, un juge auxiliaire. Il connaissait bien SR, et disait cela pour le taquiner.



ENTRETIEN 21*

A SHYAMPUKUR : 27 OCTOBRE 1885

La discussion de cet entretien avec Shyam Basu (manifestement un homme considéré, mais qui n'apparaît pas ailleurs) au sujet de l'occultisme présente un grand intérêt, étant donnée la place qu'a pris de nos jours en Occident l'occultisme hindou (ou prétendu tel).

1 Le lendemain, mardi 27 octobre, vers cinq heures et demie, en présence de Norendro, du docteur Shorkar, de Shèm Boshu, Girish, le docteur Dokori, le jeune Noren, Rakhal, M et beaucoup d'autres. En arrivant, le docteur prit le pouls du malade et prescrivit les médicaments.

S'étant ainsi occupé de la maladie du Maître, le docteur dit "Tu étais en train de causer avec Shèm Babu, alors je vous laisse". Le Maître et l'un des dévôts demandèrent en même temps "Comment ? Sans écouter les chants ?" Le docteur dit "Ça va encore te faire faire des cabrioles ! Tu dois réfréner tes sentiments". Mais il se rassit, et Norendro commença à chanter, accompagné par le *tanpura* et le *mridangam*.

Norendro chanta[1] :

Dans la profonde obscurité, O Mère, étincelle ta beauté sans forme,
C'est pourquoi les yogis *vont méditer aux grottes des montagnes.*
Au sein de ténèbres sans limites, portée sur les vagues du nirvana,
Flotte la brise parfumée de la suprême paix.
Prenant la forme du Destructeur, cachée sous les plis de l'obscurité,
Tu es l'image solitaire au fond du temple de l'extase.
Du lotus de tes pieds qui abolissent la peur,
Jaillissent les éclairs de l'amour,
Et ton visage rayonne, éclatant d'un rire fort et terrible.

Le docteur dit à M *"C'est dangereux pour lui*[2] *"*. Shri Ramakrishna demanda "Qu'est-ce qu'il dit ?" et M répondit "Le docteur craint que l'extase ne vous fasse du mal". Shri Ramakrishna était déjà un peu absorbé. Regardant le visage du docteur, il dit

* Original 18, traduction anglaise 47.

[1] L'original donne cinq chants, mais je n'en ai conservé que deux. Le premier, dû à Trailokhya Nath Sanyal, illustre de manière frappante le mélange de confiance et de terreur qui imprègne le culte de Kali.

[2] Comme dans l'entretien précédent, les passages en italiques sont en anglais dans le texte.

avec effort "non, non, quelle extase ?" et en disant cela il glissa dans une profonde extase (*bhava samadhi*). Le corps immobile, muet, les yeux fixes, assis comme une statue de pierre, sans aucune conscience extérieure. Ce n'était plus le même homme.

De sa voix pleine de douceur, Norendro chanta encore :

Pourquoi vivre, si je ne puis comme une abeille
Goûter le miel au sein du lotus de tes pieds ?
A quoi bon posséder des amas de richesses,
Si le trésor suprême reste hors d'atteinte ?
Je n'aurai pas de plaisir au doux visage d'un enfant,
Si je n'y retrouve pas les traits de ton visage.
La pleine lune ne sera qu'obscurité pour moi,
Si ton amour n'éclaire pas le firmament de l'âme.
Je ne me réjouirai pas de l'amour d'une femme fidèle,
Si son or n'est paré du diamant de ton amour.
Que te dire, Seigneur, n'es-tu pas devenu
Le pur trésor de mon cœur, le bonheur de ma vie ?

En entendant le vers "Je ne me réjouirai pas de l'amour d'une femme fidèle", le docteur dit, "ah, ah", et ses yeux se remplirent de larmes.

2 La séance de chant était terminée. Le Maître avait recouvré la conscience extérieure, et sa parole reprit, accessible et fascinante même pour les plus simples ; pour l'érudit et l'ignorant, l'enfant et le vieillard, l'homme et la femme. Un silence complet régnait. La terrible maladie était oubliée. Le visage du Maître attirait le regard comme un lotus épanoui, et semblait rayonner d'une lumière glorieuse. Il s'adressa au docteur et lui dit : tu dois perdre ton respect humain. Quelle honte y a-t-il à chanter le nom de Dieu ?

Chasse de ton cœur
Mépris, honte et peur.

"Je suis un homme important, vais-je danser en chantant *Hari, Hari* ? Que vont en penser les autres gens importants ? Savez-vous, le docteur a dansé en chantant Hari ? Quel ridicule !" Il faut que tu perdes cet état d'esprit.

Dr — Ce n'est pas mon genre. L'opinion des gens me laisse complètement indifférent.

SR — Pas du tout, au contraire ! (Rires). Ecoute, pour trouver Dieu il faut passer au-delà de la connaissance et de l'ignorance. Connaître une quantité de choses est en réalité de l'ignorance. L'orgueil du savoir est de l'ignorance. La certitude qu'il y a un

Dieu unique présent en chaque être, voilà ce qu'est la connaissance. Le reconnaître en chacune de ses formes particulières, c'est la connaissance parfaite (*vijñana*). Quand on a une épine dans le pied, on prend une deuxième épine pour la retirer, et quand c'est fait on les jette toutes deux. Ainsi l'ignorance est une épine, pour la retirer on utilise l'épine de la connaissance, puis on les rejette toutes deux. Dieu est au-delà de la connaissance et de l'ignorance. Lakshman[3] disait "O Ram, quelle chose extraordinaire ! Vashistha lui-même, un si grand sage, est troublé et pleure pour la mort de son fils". Ram lui dit "Frère, s'il y a connaissance il y a ignorance. Si un seul est connu la multiplicité est aussi connue. Qui pense à la lumière pense aussi à l'obscurité. Mais la connaissance de *Brahman* est au-delà de la connaissance et de l'ignorance, de la vertu et du péché, du juste et de l'injuste, du pur et de l'impur".

Shri Ramakrishna récita[4] ce chant de Ramprasad[5]

Viens-t-en vers Kali, O mon âme,
L'arbre qui comble les désirs,
On y trouve les quatre fruits...

Shèm Boshu — Quand on a rejeté les deux épines, que reste-t-il ?

SR — "La Conscience éternelle et immaculée". Comment te faire comprendre cela ? Si quelqu'un demande "quel est le goût du beurre", comment le lui expliquer ? Le beurre a le goût de beurre, un point c'est tout. Une jeune fille demandait à son amie "Quelle sorte de joie éprouves-tu quand vient ton mari ?" L'autre répondit "Sœurette, tu comprendras ça quand tu seras mariée. Pour l'instant je ne peux pas t'expliquer". Les *Puranas* racontent comment la Déesse[6] prit naissance comme fille du roi Himalaya. Elle fit voir à celui-ci toutes sortes de formes divines, et à la fin le roi lui demanda de lui montrer ce *Brahman* dont parlent les Védas. Alors la Déesse lui dit "Père, si tu veux avoir la vision de *Brahman*, il te faudra vivre en compagnie des *sadhus*".

Ce qu'est *Brahman*, la bouche ne peut le dire. Quelqu'un[7] dit une fois "Tout a été souillé par les lèvres, seul *Brahman* est impollué". Cela signifie que toutes les Ecritures, Védas, Puranas

[3] Le frère de Ram.
[4] Il ne peut plus chanter.
[5] Entretien 2, §6
[6] Parvati, épouse de Shiva.
[7] SR lui-même, en tout cas, dans l'Entretien 3, §3.

et Tantras, ont été prononcées par les lèvres, et donc souillées comme des restes d'aliments. Mais ce qu'est *Brahman,* personne n'a jamais pu le dire, et c'est pourquoi il est resté pur. La joie du jeu et de l'union avec *Brahman,* personne ne peut l'expliquer. La connaît celui qui l'a éprouvée.

3 Shri Ramakrishna s'adressa de nouveau au docteur : Ecoute, il faut que le sens du moi s'en aille pour que vienne la connaissance[8]. "Moi, mien", c'est de l'ignorance, et "toi, tien" la connaissance. Le véritable dévôt dit "O mon Dieu, c'est toi qui agis, toi qui fais tout, je suis la machine et toi l'ouvrier, comme tu me diriges je vais. Et tout cela est ta richesse, ta gloire, ton univers. Cette maison, cette famille, ne m'appartiennent pas. Je suis un serviteur à tes ordres. Mon seul droit est de te servir".

Dès qu'ils ont lu quelques livres, les gens débordent de vanité. Un jour, j'eus une discussion religieuse avec Kalikrishno Thakur. Il me dit "tout cela, je le sais déjà". Je lui répondis : Quand un homme revient de Delhi, est-ce qu'il se promène partout en se vantant d'avoir vu Delhi ? Un *babu* dit-il à tout le monde "je suis un *babu* ?"

Shèm — Pourtant, Kalikrishno Thakur a beaucoup de respect pour vous.

SR — Que te dire encore ? Au temple de Kali, nous avions une femme de la caste des vidangeurs qui portait quelques bijoux. Quand elle marchait sur l'allée et qu'un groupe de gens arrivait en face, elle leur criait "holà ! écartez vous !" Si une femme de vidangeur peut avoir tant d'orgueil, qu'en sera-t-il des autres ?

Shèm — Monsieur, si c'est Dieu qui fait tout, comment peut-il punir le mal ?

SR — Eh bien, tu as un esprit de peseur d'or !

Norendro — Il veut dire un esprit *calculateur.*

SR — "Ecoute Pôdô, mange donc tes mangues ! Compter les centaines d'arbres et les milliers de branches et de feuilles, ce n'est pas ton affaire. Tu es venu pour manger des mangues, eh bien mange-les !" (A Shèm Boshu) — Tu as obtenu une naissance humaine pour chercher Dieu. Efforce-toi d'obtenir la dévotion à ses pieds (de lotus). Laisse tomber tout ça ! Tu n'obtiendras rien avec de la *philosophie* et du raisonnement. Un verre de vin suffit à te saoûler, pourquoi compter les tonneaux dans la boutique ?

[8] Un petit proverbe rimé omis ici.

Dr — D'autant plus que Dieu en a une *infinité*. Son vin est inépuisable.

SR (à Shèm) — Donne donc procuration à Dieu, remets-lui ton fardeau. Si tu donnes pouvoir à un homme de bien, il n'en fera pas mauvais usage. Quant à savoir si les péchés sont punis ou non, lui seul sait ce qu'il en est.

Dr — Ce qu'il y a dans sa pensée, il est seul à le savoir. Est-ce que les calculs de l'homme peuvent y parvenir ? Il est au-delà des calculs.

SR (à Shèm) — Vous êtes tous pareils ! Les gens de Calcutta ne cessent d'accuser Dieu de partialité, parce qu'il a rendu celui-ci heureux, celui-là malheureux. Ce qu'ils ont dans leur fichue tête, ils croient que c'est aussi la pensée de Dieu. Hem venait à Dakshineswar, et dès qu'il me voyait il disait "Alors, monsieur le prêtre, la seule chose qui compte en ce monde c'est la renommée, n'est-ce pas ?" Que le but de la vie humaine soit de trouver Dieu, bien peu de gens le disent.

4 Shèm — Quelqu'un peut-il nous montrer le "corps subtil[9]" ? Nous faire voir comment il peut sortir et se déplacer ?

SR — Un vrai *bhakta* ne va sûrement pas perdre son temps à te montrer ça ! Etre honoré plutôt que méprisé par n'importe quel imbécile, ou bien mettre un homme riche dans sa poche, un *bhakta* n'en a que faire.

Shèm — Bien, mais quelle est la différence entre le corps grossier et le corps subtil ?

SR — Le corps grossier est formé des cinq éléments. Le corps subtil est formé des facultés intérieures[10] : l'intellect, la volonté, le moi, etc. Le corps qui éprouve la joie du Seigneur est appelé "corps causal", ou dans les Tantras le "corps de la Déesse". Au-delà de tout cela se trouve la grande Cause, l'Absolu dont on ne peut rien dire. Mais à quoi bon ces discussions ? Il ne s'agit pas d'écouter, mais de faire quelque chose. Peut-on s'enivrer en répétant "chanvre, chanvre" ? Même si tu te frottes tout le corps avec de la pâte de chanvre, tu n'obtiendras pas d'ivresse. Il faut que tu avales le chanvre. Aucun discours ne t'apprendra à distinguer le fil n° 40 du fil n° 41, il faut que tu pratiques

[9] Entretien 16, note 47. Le "corps subtil" se sépare du "corps grossier" lors de la transmigration, ou à volonté chez certains *yogis*, d'où la question suivante.

[10] Selon la traduction de M, de manière précise, *manas*, correspondant aux sentiments et à la volonté, *buddhi*, l'intellect, *ahamkara*, le sens du moi, *chitta*, la mémoire.

le métier. Un homme du métier les distingue au premier coup d'œil. C'est pourquoi je te dis, pratique une discipline spirituelle! Alors le corps grossier, le corps subtil, le corps causal, la grande Cause, tout cela te deviendra clair. Mais quand tu pries Dieu, demande-lui seulement la dévotion à ses pieds.

Quand Shri Ramachandra délivra Ahalya de sa forme de serpent, il lui dit "Je veux te faire un don, demande-moi quelque chose!" Ahalya dit "O Ram, puisque tu veux exaucer mes souhaits, les voici : ça m'est égal de renaître sous la forme d'un porc, mais fais que mon âme reste toujours prosternée à tes pieds". Je n'ai demandé à la Mère que l'amour. J'offrais des fleurs à ses pieds (de lotus) et je lui disais, en joignant les mains "Mère, voici ta connaissance, voici ton ignorance, reprends-les et donne-moi un amour pur. Voici ta pureté, voici ton impureté, reprends-les et donne-moi un amour pur. Voici ta vertu, voici ton péché, reprends-les et donne moi un amour pur. Voici le bien, voici le mal, reprends-les, et donne-moi un amour pur. Voici la justice et voici l'injustice, reprends-les et donne-moi un amour pur".

La justice (*dharma*), ce sont toutes les bonnes actions, comme l'aumône etc. Mais qui dit justice dit aussi injustice, qui dit vertu dit aussi péché, qui dit connaissance dit aussi ignorance, qui dit pureté dit aussi impureté. De même que la lumière ne se conçoit pas sans l'obscurité, que l'unité ne se conçoit pas sans la multiplicité. Qui a conscience du bien a aussi la conscience du mal.

Gloire à ceux qui possèdent la dévotion aux pieds du Seigneur, même s'ils mangent du porc! Quant à ceux qui mangent la nourriture la plus pure, mais qui sont attachés au monde...

Dr — Ce sont des malheureux! Mais écoutez-en une bien bonne. Le Bouddha mangea du porc. Cela lui donna la *colique.* Pour soigner son ventre, il prit de l'*opium.* L'opium lui fit perdre conscience, et on appela cela le Nirvana.

Cette belle explication du Nirvana fit rire tout le monde.

5 Il n'y a rien de mal à vivre dans le monde, mais à condition de garder l'esprit tourné vers les pieds (de lotus) de Dieu. Il faut travailler sans désir de profit personnel. Lorsqu'un homme a un furoncle dans le dos, il peut parler avec les gens qui l'entourent, ou bien travailler, mais son esprit sait toujours que le furoncle est là. Il faut être dans le monde comme une femme infidèle, qui

travaille tout en pensant sans arrêt à son amant. (Aux dévôts) — Vous comprenez?

Dr — Pas bien. Ça ne m'est jamais arrivé.

Shèm — Allons, allons, tu comprends bien un peu quand même! (rires).

SR — Bien sûr! Ça fait des années qu'il s'en occupe[11].

Shèm — Monsieur, que pensez-vous de la théosophie?

SR — Je dirai en gros que les gens qui courent après les disciples sont des dévôts de seconde catégorie. De même ceux qui désirent acquérir des pouvoirs, comme de savoir à distance ce que les gens disent, de traverser le Gange en marchant sur l'eau, etc. Ce genre de personnes parvient très difficilement à l'amour pur de Dieu.

Shèm — Mais les théosophes cherchent à rétablir la religion hindoue sur des bases fermes.

SR — Ce qu'ils cherchent, je n'en ai qu'une idée vague.

Shèm — Ce que devient l'âme après la mort — les mondes lunaire, solaire, stellaire etc, les théosophes savent le dire.

SR — Peut-être bien. Mais sais-tu ce que moi j'en pense? Quelqu'un demanda à Hanuman, quelle est la date d'aujourd'hui? Hanuman répondit "La date, la lune, les étoiles, tout cela je n'en sais rien. Je pense seulement à Ram". Voilà exactement mon attitude.

Shèm — Les théosophes disent aussi qu'il existe des *mahatmas*. Est-ce que vous y croyez?

SR — Si tu ajoutes foi à mes paroles, eh bien oui, il y en a. Mais finissons-en avec tout ça. Quand j'irai mieux, tu reviendras me voir. Et on trouvera un moyen de te donner la paix, si tu as foi en moi. Et puis, je n'accepte pas d'argent, je n'accepte pas de cadeaux, on ne fait pas la quête ici — c'est pour ça qu'il vient tant de monde! (rires). (S'adressant au docteur) — Je ne voudrais pas te fâcher, mais permets-moi de te dire ceci. L'argent, le prestige, les conférences, tu en as eu ton compte. Maintenant, tourne ton esprit vers Dieu pour quelques jours. Et viens ici de temps en temps, cela te fera du bien d'entendre parler de Dieu.

Un petit moment après, comme le docteur se levait pour prendre congé, Girish entra, prit la poussière des pieds du Maître et s'assit. Le docteur fut si heureux de le voir qu'il reprit sa place.

[11] Des furoncles, pas des femmes infidèles!

Dr — Bien sûr, tant que j'étais là il n'arrivait pas, et le voilà juste au moment où je m'en vais (rires).

Le docteur et Girish se mirent à parler ensemble de la *Science Association*[12].

SR — Vous m'y amènerez une fois ?

Dr — Si tu viens tu entreras certainement en extase, en découvrant toutes les merveilles de la création !

SR — Vraiment ?

6 Dr (à Girish) — Faites tout ce que vous voulez, *mais ne l'adorez pas comme un dieu*[13]. Vous tournez la tête à cet excellent homme.

G — Je ne peux pas faire autrement, envers celui qui m'a fait traverser l'océan de ce monde et l'océan du doute. Même ses excréments sont pour moi autre chose que ceux d'un homme ordinaire.

Dr — Ça, ce n'est rien. Moi non plus je n'ai pas de dégoût. On nous amena une fois l'enfant d'un épicier, et ses intestins se relâchèrent. Chacun se couvrit le nez avec le pan de son vêtement. Mais moi je n'ai pas couvert mon nez, je l'ai soigné pendant une demi-heure. Et je ne me bouche pas non plus le nez quand les vidangeurs passent avec leur seau sur la tête. Je sais que le vidangeur et moi, nous sommes pareils, je n'ai pas de mépris. Vous croyez que je ne peux pas prendre la poussière de ses pieds ? Voyez ! (Le docteur prend la poussière des pieds de Shri Ramakrishna[14])

G — Les *anges* veillent sur cet instant béni !

Dr — Mais non, ça n'a rien d'extraordinaire de prendre la poussière des pieds des gens ! Je peux le faire à n'importe qui ! Voyez ! Voyez ! (Le docteur prend la poussière des pieds des présents).

Norendro — Il faut que vous compreniez de quelle manière nous le considérons comme Dieu. Entre la *création animale* et la *création végétale* il y a un *point* de contact, où il est très difficile de dire si l'on a affaire à un animal ou à une plante. Eh bien ici,

[12] La traduction de Sw. Nikhilananda ajoute que celle-ci avait été fondée par le Dr. Shorkar.

[13] *But do not worship him as God*

[14] Le texte et la traduction de M n'indiquent pas que le docteur se prosterne devant SR et touche ses pieds de son front (comme le dit Sw. Nikhilananda, peut-être d'après une autre source). La salutation traditionnelle envers les personnes respectées : parents, grands parents, *guru*, consiste à s'incliner, leur toucher les pieds de la main droite, puis son propre front.

entre le *monde des hommes* et le *monde de Dieu* il y a un point de contact. Nous ne savons pas bien si nous avons affaire à un homme, ou à Dieu.

Dr — Eh là! Quand il s'agit de Dieu les analogies ne sont pas permises.

Norendro — Je n'ai pas dit *Dieu,* j'ai dit un *homme semblable à Dieu*[15].

Dr — Je trouve que l'on doit modérer ses expressions. Donner libre cours à ses sentiments n'est pas bon. Ce que je ressens, personne ne le sait. *Mes meilleurs amis* me considèrent comme un homme dur. Vous-mêmes, peut-être allez vous un jour me chasser à coups de pieds[16].

SR — Quelle idée! Ici tout le monde t'aime tellement! On attend ton arrivée comme celle de l'époux à un mariage.

G — *Tout le monde ici a le plus grand respect pour vous.*

Dr — Mon fils — jusqu'à ma femme — ils me croient tous *dur de cœur.* Mon seul crime, c'est de ne pas étaler mes sentiments devant tout le monde[17].

G — Mais monsieur, il est bon d'ouvrir son cœur. Vous devriez le faire au moins *pour l'amour de vos amis*[18], vous voyez bien que sinon ils ne peuvent pas vous comprendre!

Dr — Me croirez-vous? *Mes sentiments sont intenses*[19]. (A Norendro) — Il m'arrive de *pleurer quand je suis seul.*

Dr (à SR) — Ecoute, ce n'est pas bien de toucher les gens avec ton pied quand tu es en extase.

SR — Tu crois que je sais, à ce moment-là, si je pose ou non mon pied sur quelqu'un?

Dr — Je pense que tu te rends compte que ce n'est pas bien.

SR — Ce que c'est qu'être en extase, je ne peux pas te l'expliquer. Parfois, je me dis que c'est pour ça que je suis tombé malade. La pensée de Dieu me rend fou. Et ce que je fais en état de folie, je n'y peux rien.

[15] *God-like man.*

[16] Litt. me battre à coups de chaussures, un traitement considéré comme très humiliant, les chaussures étant souillées.

[17] Je ne sais pas si l'on doit admirer M comme reporter ou comme metteur en scène, pour ce savoureux dialogue où le docteur étale ses sentiments sous prétexte de les cacher.

[18] *At least out of pity for your friends.*

[19] *My feelings are worked up.* Plus bas *I shed tears in solitude.*

Dr — Voilà, il l'a reconnu! *Il exprime des regrets pour ce qu'il a fait.* Se comporter ainsi est un péché, il en est conscient.

SR (à Norendro) — Toi qui es si intelligent, explique-lui, je t'en prie!

G — Monsieur, vous ne l'avez pas bien compris. Il ne se sent pas coupable de faire cela. Son propre corps est pur, sans souillure de péché. C'est pour le bien des gens qu'il les touche. Il pense même, de temps en temps, que cette maladie lui est venue parce qu'il a pris sur lui leurs péchés. Quand vous étiez étudiant, atteint de dysenterie, vous nous avez raconté que vous passiez quand même toute la nuit à travailler. Certainement ce n'était pas raisonnable, mais peut-on en déduire qu'il soit toujours mauvais de travailler la nuit? Shri Ramakrishna se dit que l'extase a pu causer sa maladie, et il le regrette, mais il ne regrette pas de toucher les gens pour leur bien.

Dr — Allez, tu as gagné! Donne-moi la poussière de tes pieds (il s'incline devant Girish). (A Norendro) — Il faut reconnaître qu'il est très fort.

Norendro — Maintenant écoutez-moi. Vous reconnaissez que l'on peut *consacrer sa vie* à la *découverte scientifique.* En face de cela la santé et tout le reste ne comptent pas. Mais connaître Dieu est *la plus haute de toutes les sciences,* pourquoi n'aurait-il pas le droit d'y *risquer sa santé*?

Dr — Tous les *réformateurs religieux,* Jésus, Chaitanya, Bouddha, Mohammed, sont en fin de compte remplis d'orgueil, ils disent "moi seul je possède la vérité". C'est inadmissible.

G — Mais monsieur, c'est ce que vous faites vous-même! Vous êtes là tout seul, en train de les traiter tous d'orgueilleux. N'est-ce pas la même chose?

Le docteur ne dit plus rien.

Norendro — Le culte que nous lui offrons est à la frontière du culte divin[20].

Le Maître rit de joie, comme un enfant.

---

20 *We offer to him worship bordering on divine worship.*

ENTRETIEN 22*

A COSSIPORE : 14 MARS 1886

En décembre 1885, les disciples ont loué pour Shri Ramakrishna une belle maison avec un jardin dans la banlieue nord de Calcutta, où l'air est plus pur qu'en ville. La vie de Ramakrishna va s'y achever. Le premier volume de l'édition bengalie ne comporte aucun entretien de cette période, mais la traduction de M en donne un, que voici. De toute façon, le livre des Entretiens s'arrête à la fin du mois d'avril. Le docteur rend les armes. Les disciples sont en grand deuil, les conversations animées sont finies, Ramakrishna passe par des alternances de douleur et de béatitude défiant également la description. La période est aussi très dure pour Naren, qui a l'impression que tous ont atteint leur but sauf lui, et qui est déchiré entre la misère de sa famille et son désir de renoncement.

La dernière période de la vie de Ramakrishna, de mai à l'extase finale du 16 août 1886, ne nous est pas connue en détail. M n'a jamais eu le courage de rédiger ses notes. Dans la grande biographie de Swami Saradananda, ce chapitre est resté inachevé. Le beau chant mystique sur lequel se termine cet entretien peut à la fois conclure le livre, et le laisser ouvert sur l'infini.

Shri Ramakrishna habite maintenant dans la villa de Kashipur. C'est le soir. Le Maître est malade. Dans sa chambre au premier étage, il est assis sur le lit face au nord. Norendro et Rakhal lui massent les jambes, M est assis tout près. Par signes, le Maître lui demande de remplacer l'un d'eux, et M vient lui masser les jambes.

Nous sommes le dimanche 14 mars ; le dimanche précédent, on a célébré la *puja* à l'occasion de l'anniversaire du Maître. L'année dernière encore, on l'avait célébré avec éclat au temple de Kali. Maintenant le Maître est malade, et les disciples sont plongés dans un océan de douleur. On a certes célébré une *puja,* mais cela ne méritait pas de s'appeler une fête.

* Original III.24, traduction anglaise 49.

Les disciples sont présents sans interruption pour le service du Maître. La vénérable mère[1] s'y consacre jour et nuit. Plusieurs jeunes disciples se sont installés en permanence : Norendro, Rakhal, Nironjon, Shorot, Shoshi[2], Baburam, Jogin, Kali, Latu[3], etc. Les disciples plus âgés restent coucher là aussi souvent que possible, ou viennent tous les jours, ou prennent des nouvelles. Tarok et Gopal de Sinthi[4] passent la journée, ainsi que Gopal le jeune.

Aujourd'hui, le Maître va particulièrement mal[5]. Minuit est passé, le jardin est baigné de la joyeuse lumière de la lune, mais aucune joie ne lui répond dans le cœur des disciples. La maladie du Maître s'est beaucoup aggravée. Ils se sentent comme dans une ville encore intacte, mais encerclée par l'armée ennemie. Tout est parfaitement calme, on entend seulement les feuilles qu'agite la brise du printemps. Au premier, le Maître est couché ; il souffre et ne peut pas dormir. Un ou deux dévôts le veillent en silence. De temps en temps il s'assoupit un peu. Ou bien n'est-ce qu'une apparence de sommeil, et se trouve-t-il en *yoga,* dans cet état où “même la plus dure souffrance ne peut l'ébranler” (*Gita* VI.22).

Maintenant c'est M qui le veille. Le Maître lui fait signe de venir tout près. Sa souffrance est bouleversante. Il dit à M très lentement, à grand peine : je supporte tout cela pour vous, pour que vous ne pleuriez pas. Si vous me disiez tous “assez de souffrance, que cela finisse”, je pourrais quitter ce corps.

En entendant cela, le cœur de M fond de compassion. Que celui qui est pour eux père, mère et sauveur les aime tant ! Il pense en lui-même “Ceci n'est-il pas une *crucifixion*[6] ? Le don de son corps pour l'amour de ses disciples ?” Le silence retombe.

La nuit est profonde. La souffrance semble augmenter encore. Que faire ? On envoie chercher de l'aide à Calcutta. Girish arrive en pleine nuit en ramenant deux médecins, le Dr Upendro et

[1] *Shrishrima,* c'est-à-dire Sarada Devi. Elle prépare la nourriture du Maître, en se cachant selon la coutume aux regards des disciples hommes, ce qui entraîne pour elle un extrême inconfort.

[2] Shoshi, particulièrement dévoué au service du Maître, prendra plus tard le nom de Swami Ramakrishnananda.

[3] Tous les disciples énumérés, ainsi que Tarok et Gopal aîné feront vœu de renoncement total après la mort du Maître, mais rien n'est décidé encore.

[4] Aussi appelé Gopal aîné : plus tard Sw. Advaitananda ; la trace de Gopal le jeune semble se perdre après la mort de SR.

[5] Il y aura encore des rémissions en avril, et des conversations avec le docteur et d'autres.

[6] Le mot est en anglais.

Nobogopal Kobiraj. La veille reprend. Le Maître semble aller un peu mieux. Il dit "Le corps est malade, c'est normal. Je le vois composé des cinq éléments".

Il regarde Girish et dit "J'ai vu bien des formes divines et parmi elles, celle-ci"— et il indique son propre corps.

---

2 Le lendemain matin, vers sept ou huit heures. Le Maître a un peu repris des forces et parle très lentement aux disciples, souvent par gestes. Les présents sont Norendro, Rakhal, M, Latu, Gopal de Sinthi, et quelques autres. Ils se taisent. Le souvenir de cette nuit pèse sur eux, et les plonge dans un profond chagrin.

SR (aux dévôts, regardant M) — Savez-vous ce que je vois? C'est Lui qui a pris toutes ces formes. Tous les êtres vivants me semblent comme des figures revêtues de peau, et à l'intérieur c'est lui qui fait bouger leurs bras et leurs jambes. J'ai eu cette vision autrefois : des maisons de cire, des jardins, des rues, des hommes, des vaches, tout en cire; tout fait d'une seule substance.

Je vois qu'Il est le sacrificateur, il est la victime, et il est le billot.

Que voulait dire le Maître? Est-ce qu'ému par la souffrance des hommes, il offrait son propre corps en sacrifice pour le bien de tous? Dieu est-il lui-même le bourreau, la victime, l'autel? Sur ces mots, le Maître dit encore "ah! ah!" et entra en extase.

Maintenant il a perdu toute conscience extérieure. Ne sachant que faire, les disciples restent immobiles et silencieux.

Il revient un peu à l'état ordinaire et dit "Je ne souffre plus, je suis tout à fait comme autrefois".

Le voyant ainsi passé au-delà du plaisir et de la douleur, les disciples le regardent, stupéfaits. Il regarde Latu et dit "Voilà Lôtô assis, la tête appuyée sur sa main. C'est comme si Dieu lui-même était là, appuyant la tête sur sa main".

Le Maître regarde les dévôts, comme fondant de tendresse. Comme on caresse le visage d'un enfant, il caresse le visage de Noren et de Rakhal. Un moment après, il dit à M : "Si ce corps avait pu durer un peu plus longtemps, la conscience de beaucoup aurait été illuminée". A nouveau il se tait, puis ajoute "Mais cela ne sera pas".

Les disciples se demandent ce qu'il va dire encore. Il parle à nouveau. "Cela ne sera pas. De ce nigaud les gens tiraient tout

ce qu'ils voulaient. Ce nigaud distribuait tout à n'importe qui[7]. Dans cet Age, personne ne veut plus méditer, ni répéter les noms du Seigneur".

Rakhal (tendrement) — Alors, demandez à Dieu qu'il préserve votre corps.

SR — Tout est sa volonté.

Noren — Votre volonté et la volonté de Dieu n'en font plus qu'une.

Le Maître ne répond pas — il semble réfléchir. Puis il dit "Que puis-je lui demander ? Je vois maintenant que tout est devenu un. De crainte de Nonodini[8], Radha dit à Krishna "viens demeurer dans mon cœur". Puis la nostalgie de sa forme humaine lui revint, un désir si fort qu'il vous déchire comme les griffes d'un chat — mais Krishna ne se montra plus".

Rakhal (à voix basse) — Il parle de l'*avatar* de Chaitanya[9].

3 Les disciples étaient assis en silence. Le Maître les regarda affectueusement, puis posa la main sur son cœur. Qu'allait-il dire ?

SR — Il y a là deux personnes. La première, c'est Lui.

Il se tut. Les disciples attendirent la suite.

SR — La première, c'est lui. Et puis il y a son adorateur. Celui qui autrefois s'est cassé le bras[10], celui qui est malade. Vous comprenez ?

Les disciples se taisaient toujours.

SR — Même si je parle, qui peut me comprendre ?

Un petit moment de silence, puis il parla de nouveau "Il prend forme humaine, il devient l'*avatar*. Il vient en compagnie des dévôts. Ils reviennent chaque fois avec lui".

Rakhal — Alors, il ne faut pas nous abandonner !

Le Maître sourit très doucement et dit "Une troupe de *bauls*[11] arrive quelque part ; ils chantent, ils dansent, et soudain ils disparaissent. Arrivés — partis. Personne ne sait comment" (le Maître et les disciples rient).

[7] Cette attitude sera aussi celle de Sarada Devi, l'épouse de SR, dans son propre rôle de maître spirituel.

[8] La belle-sœur de Radha.

[9] D'après une note de Sw. Nikhilananda, Chaitanya est considéré comme *avatar* simultané de Krishna et Radha. Mais la phrase de SR se suffit à elle-même.

[10] L'épisode est raconté dans un entretien remarquable, non traduit ici.

[11] Les *bauls* sont au Bengale des ménestrels mystiques indépendants, hindous ou musulmans, hommes ou femmes. Ils ont un trésor de chants religieux, et ont en particulier influencé Tagore.

De nouveau un silence, puis il dit : tout ce qui prend corps doit souffrir. De temps en temps je prie, "Fais que je ne revienne plus". Mais il y a un proverbe : quand on a pris l'habitude de se faire inviter, la cuisine de chez soi n'a plus de goût. Ainsi il faut reprendre chair — pour l'amour des dévôts.

M pensa : le Seigneur s'offre à l'amour — c'est l'amour qui invite — Dieu vient se réjouir en compagnie des dévôts. Est-ce cela qu'il a voulu dire[12] ?

Le Maître regarda tendrement Norendro, et dit : un boucher intouchable portait de la viande. Maître Shankara[13] se rendait au Gange. L'intouchable le frôla. Shankara lui dit avec colère "Tu m'as touché !" Il répondit "Seigneur, je ne vous ai pas touché et vous ne m'avez pas touché non plus. Veuillez réfléchir. Etes-vous le corps ? Etes-vous l'esprit ? Etes-vous la volonté ? Ce que vous êtes, veuillez y penser : le Soi (*atman*) impollué, au-delà des trois modes — *sattva, rajas, tamas* ; trois modes, et aucun ne l'affecte".

Ainsi est *Brahman*. Comme le vent : il porte les odeurs mauvaises et bonnes. Elles viennent avec le vent, mais le vent lui-même est inaffecté.

Noren — Oui monsieur.

SR — Au-delà des trois modes, au-delà de *maya*. Au-delà de la *maya* obscure (*avidyamaya*) et de la *maya* lumineuse (*vidyamaya*). Le sexe et l'argent proviennent de la *maya* obscure, la connaissance et le renoncement de la *maya* lumineuse. Shankara avait conservé cet aspect de *maya*. Et toute la peine que vous vous donnez pour moi, toi et les autres, vient aussi de la *maya* lumineuse.

Au bout de la *maya* lumineuse se trouve la connaissance de *Brahman*. Comme les dernières marches d'un escalier[14], juste au-dessous du toit. Celui qui est parvenu jusqu'au toit peut descendre et remonter l'escalier. Après avoir obtenu la connaissance, on peut aussi conserver le "moi de lumière", afin d'éclairer les autres, ou bien de goûter la dévotion, d'éprouver la joie en compagnie des dévôts.

[12] Dans la traduction de M, ce passage est un peu différent, avec des allusions au Christ plus explicites.
[13] Le grand philosophe du Védanta non-dualiste.
[14] Voir l'Entretien 8, §3.

Norendro et les autres restèrent silencieux. Le Maître avait-il décrit sa propre condition ?

Noren — Certains se fâchent contre moi, lorsque je parle de renoncement.

SR (doucement) — Il *faut* renoncer. Le Maître indiqua les membres de son propre corps, et dit : Mettons qu'il y ait une chose là, et une autre par-dessus, si tu veux la première il faut bien que tu ôtes la seconde. Si tu n'enlèves pas celle-ci tu n'auras pas celle-là.

Noren — Oui, c'est vrai.

SR (à Noren, doucement) — Quand on voit que Dieu remplit tout, peut-on encore regarder autre chose ?

Noren — Faut-il vraiment renoncer au monde ?

SR — Je te le répète, quand on voit tout rempli de Dieu, peut-on encore regarder autre chose ? Existe-t-il quelque chose qui soit le monde ? Mais on peut renoncer en esprit. Ceux qui viennent ici ne sont pas des mondains. C'est vrai que l'un ou l'autre garde encore quelques désirs — certains se plaisent avec leurs femmes (Rakhal et M sourient). Mais ces désirs ont été satisfaits.

Le Maître regardait Norendro avec tendresse. En le regardant il semblait peu à peu envahi par la joie. Il se tourna vers les autres et dit “grand”. Norendro sourit et dit “Quoi, grand ?”

SR (souriant) — Un grand renoncement se prépare.

Noren et les autres regardèrent le Maître en silence. A nouveau Rakhal parla.

Rakhal (souriant) — Il me semble que Norendro vous comprend beaucoup mieux.

Le Maître sourit et dit “Oui, et d'autres aussi comprennent”. Il demanda à M “n'est-ce pas ?” et M dit “oui”.

Le Maître regarda Norendro et Moni (M) et par des gestes des mains expliqua quelque chose à Rakhal et aux autres, d'abord en désignant Norendro, puis en désignant M. Rakhal comprit ce que le Maître voulait exprimer, et dit en souriant “Vous nous avez dit que l'attitude de Noren est celle du héros, tandis que M a l'attitude des *gopis*”. Noren sourit et dit “Vous dites cela parce qu'il (M) parle peu, et qu'il est timide !”

SR (souriant, à Noren) — Bien, et moi, quelle est mon attitude ?

Noren — L'attitude héroïque, celle des *gopis*, toutes à la fois.

Entendant cela, les sentiments du Maître furent exaltés. Il posa

sa main sur son cœur et dit "Je sens que là-dedans il y a quelque chose". Puis il demanda par gestes à Norendro d'expliquer.

Noren — "Quelque chose", c'est-à-dire que la création toute entière est contenue dans votre cœur.

SR (rempli de joie, à Rakhal) — Tu vois!

Le Maître pria Norendro de chanter. Noren se fit un peu la voix, puis chanta, dans l'esprit de renonciation qui était désormais le sien[15] :

Fugace est la vie des hommes,
Comme une goutte de rosée sur un pétale.
Pour traverser l'océan du monde,
Le seul navire est la compagnie des saints.

Après quelques vers, le Maître dit "pourquoi ces banalités?" Alors Norendro prit l'attitude d'une *gopi* et chanta[16] :

Y a-t-il une justice ici-bas, mes amies?
L'adolescent du Braj, où s'en est-il allé?
La séparation a brisé mon âme.
Il a oublié l'humble fille du laitier, il fait la cour aux dames de la ville,
Qui aurait cru, mes amies, qu'un amour si tendre finirait ainsi?
Je n'avais rien compris, sa beauté m'a ensorcelé, j'ai posé ses pieds sur mon cœur.
Que mon corps soit emporté par la Jamuna, que le poison détruise cette vie misérable,
Qu'une liane à mon cou me pende à un jeune arbre tamal,
Ou que ma voix répète "Shèm, Shèm, Shèm, Shèm"
Jusqu'à l'épuisement de mon souffle.

Ce chant ensorcela Shri Ramakrishna et les disciples. Le Maître et Rakhal avaient les yeux pleins de larmes. Norendro, toujours dans l'esprit d'une *gopi* enivrée d'amour, chanta :

Tu es à moi, Ami, que te dirai-je?
Oui, que te dirai-je, Seigneur?
Je ne sais rien, je ne sais pas parler,
Je ne suis qu'une femme, et j'ai eu la vie dure.
Tu es le miroir dans ma main,
Tu es la fleur pour mes cheveux
Dans mes cheveux, Ami, je te porterai,

[15] Le premier chant est en sanscrit.

[16] Ces deux chants sont dans la langue spéciale de la poésie Vishnouite. Se rappeler que Shyam (Shèm), "le sombre" est un autre nom de Krishna, et que le sombre arbre *tomal* est son emblème.

J'y épinglerai cette sombre fleur
Dans mes cheveux nattés, cachée aux regards.
Tu es le fard pour mes yeux,
Le rouge du bétel pour mes lèvres,
J'ornerai mes yeux de ce sombre fard.
Tu es la pâte de santal pour mon corps,
L'huile parfumée pour mes membres,
Et le collier pour mon cou.
Je rafraîchirai mon corps de cette huile sombre,
A mon cou, Ami, je t'attacherai.
Tu es la vie dans le corps,
Dans la maison le foyer.
O Bien-Aimé, tu es pour moi,
Ce qu'est l'eau pour le poisson,
Ce qu'est l'aile pour l'oiseau.

Index des noms propres et des termes sanscrits

La lettre *E* renvoie à un n° d'entretien, le symbole § à un n° de section, et la lettre *n* au n° d'une note en bas de page. Ces derniers renvois ont été préférés chaque fois qu'ils étaient possibles.

Index des dits et paraboles (par mots-clés)

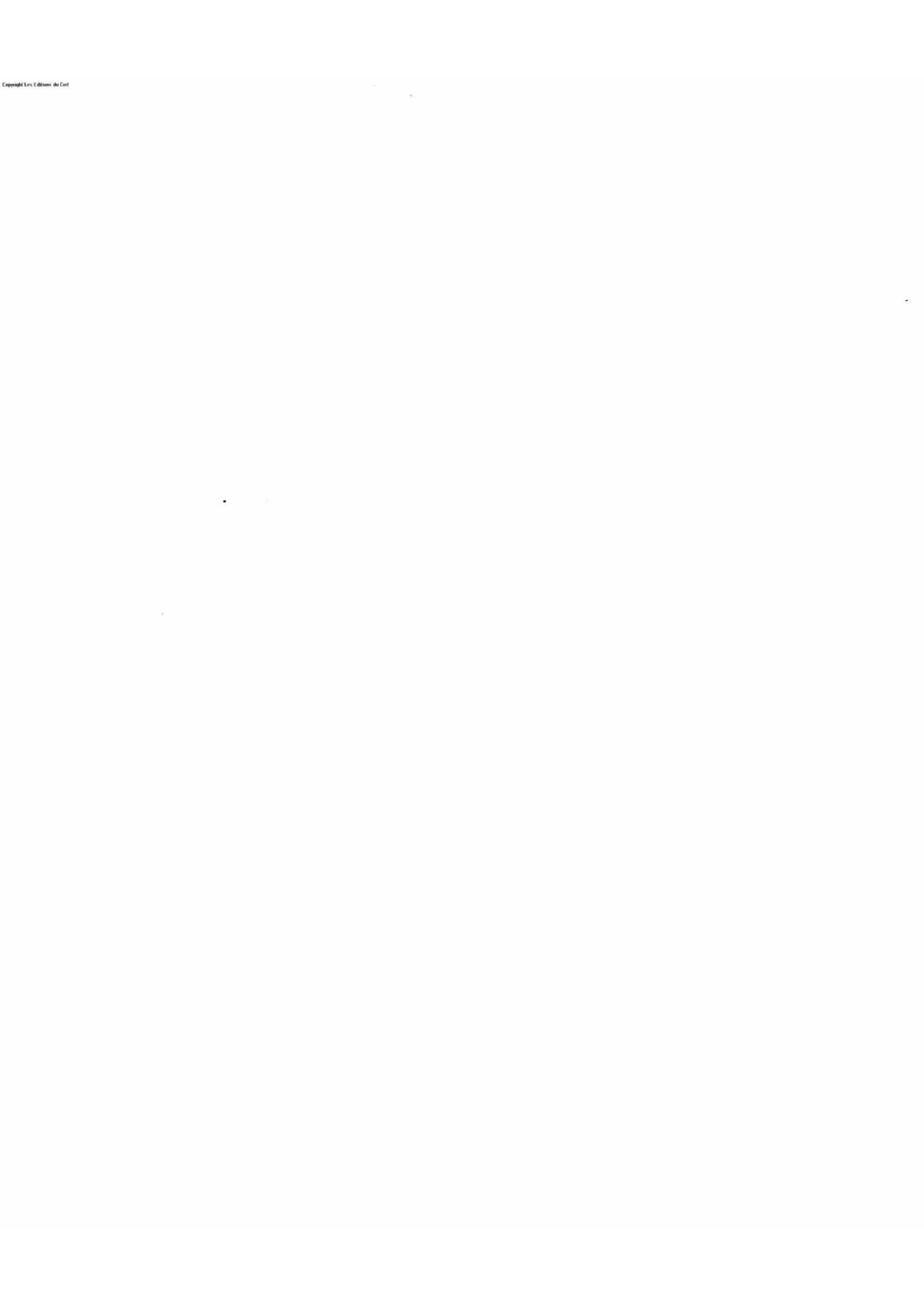
Index des chants

Les chants de Ramprasad sont marqués d'un (R).



TABLE DES MATIÈRES

Les Entretiens 3, 4, 11 et 22 n'appartiennent pas au premier volume de l'édition bengalie, mais figurent dans la traduction anglaise de M — qui comporte en outre deux entretiens, du 3/8/84 et du 1/3/85, non traduits ici.



Achevé d'imprimer en janvier 1996
sur système Variquik
par l'imprimerie SAGIM
à Courtry

Imprimé en France

Dépôt légal : janvier 1996
N° d'impression : 1524